

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.
DÉDIÉ
A MONSIEUR,
FRÈRE DU ROI.

Opinionum commenta delet dies, naturæ judicia confirmat.
CIC. *De Nat. Deor.*



JANVIER 1786.

TOME LXVI.



A PARIS,

Chez P. FR. DIDOT le jeune, Libraire-Imprimeur
de MONSIEUR, quai des Augustins.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.





AVERTISSEMENT.

DEPUIS 1782 le Journal de Médecine a particulièrement obtenu les suffrages, que les soins avec lesquels il a été rédigé permettoient d'espérer. L'Editeur ose, & doit publier cet éloge, parce qu'il n'a eu presque aucune part aux articles qui, depuis quatre ans, ont été insérés dans ce Recueil; c'est aux correspondans régnicoles, & aux autres savans des pays étrangers, ainsi qu'à ses confrères de la capitale, que l'Editeur & le Public sont redevables du degré d'utilité

iv A V E R T I S S E M E N T.

& de perfection que ce Journal a acquis.

Les articles que le département des hôpitaux civils a fournis ont fait connoître, dès la première année (1785), combien il est important de leur donner suite ; ce travail concourt, non-seulement aux progrès de l'art de guérir, par les observations cliniques, mais aussi sert à transmettre des connoissances particulières sur tous les moyens d'améliorer le sort des malades le plus à plaindre, le sort des pauvres : ce travail, qui honore la médecine & l'humanité, est rédigé par M. COLOMBIER, inspecteur général, & par M. DOUBLET,

AVERTISSEMENT. v

sous-inspecteur général des hôpitaux civils, tous deux docteurs-régens de la Faculté de médecine de Paris.

En faisant insérer dans le Journal de Médecine les Observations & les Mémoires des médecins & des chirurgiens des hôpitaux civils, l'Administration a parfaitement rempli les vûes qu'elle se proposoit; elle a donné aux travaux de ses officiers de santé une plus grande publicité, & conséquemment une plus grande utilité, que si elle les avoit consignés dans un recueil particulier.

Messieurs les Médecins des hôpitaux civils, adresseront leurs ma-

vj AVER TISSEMENT.

manuscrits A M. DE LA MILLIERE,
INTENDANT DES HÔPITAUX CI-
VILS , EN SON HÔTEL A PARIS;
on écrira sur l'enveloppe intérieure,
A M. COLOMBIER , INSPECTEUR
GÉNÉRAL DES HÔPITAUX CIVILS.

Sur l'enveloppe intérieure qui
contiendra les autres manuscrits
à inférer dans le Journal de Mé-
decine , on écrira *pour le Journal*
de Médecine.

Messieurs les Correspondans
font priés d'écrire leurs Mémoi-
res & Observations à mi-marge.

N. B. Les Lettres relatives à
l'abonnement annuel , à la seconde
édition & à la Table générale , doi-

AVERTISSEMENT: vij
vent toujours être affranchies aux
bureaux des postes. Elles feront
adressées directement à M. *Didot*
le jeune, libraire, quai des Augu-
stins, à Paris.

Les douze cahiers, qui les an-
nées antérieures à 1784 avoient
formé deux volumes ; chacun de
576 pages, ont, en 1785, formé
trois volumes, dont chacun a été
de plus de 600 pages. Cette an-
née 1786 & les années suivantes,
les douze cahiers formeront qua-
tre volumes, dont chacun fera
aussi de plus de 600 pages ; &
l'Editeur s'empresera de faire une
addition à chaque cahier, & con-

viii A V E R T I S S E M E N T.
féquemment à chaque volume ,
lorsque la multiplicité & l'importance des matières l'exigeront.



JOURNAL



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

JANVIER 1786.

OBSERVATIONS
FAITES DANS LE DÉPARTEMENT DES
HÔPITAUX-CIVILS, année 1786.

N° 1.

AVANT-PROPOS.

DANS le discours préliminaire que nous
avons mis l'année dernière à la tête des
feuilles consacrées aux observations du dé-
partement des hôpitaux civils, nous avons

Tome LXVI.

A

représenté l'expérience comme étant la base fondamentale de la médecine. En exposant ce que la médecine expérimentale avoit été dans les différens âges, nous avons fait voir que l'observation étoit le seul moyen de distinguer la véritable expérience de la fausse, & nous avons démontré que personne n'étoit plus en état de se vouer à cette observation instructive, que les médecins des hôpitaux. Nous aurions pu nous étendre davantage sur ce dernier article, mais nous nous sommes contentés d'annoncer la publicité que le Gouvernement alloit donner aux observations des hôpitaux civils, sans prévenir le jugement que le public devoit porter sur ce nouveau travail.

L'accueil qui a été fait aux feuilles qui composent l'année 1785, nous donne plus de liberté; il nous est permis aujourd'hui de parler ouvertement des avantages que tous les médecins ont reconnus dans ces premiers essais; & nous pensons qu'il est nécessaire de développer un plan que nous n'avions fait qu'ébaucher.

Les hôpitaux civils sont depuis plus de deux cents ans l'objet des soins du Gouvernement; mais ce n'est que sous un règne marqué par la bienfaisance, que l'on a vu concourir avec le Gouverne-

ment, & les citoyens de tous les ordres qui veillent à l'administration des hôpitaux, & les médecins auxquels est confiée la santé des pauvres dont ces établissemens sont le patrimoine. Les médecins se sont empressés de donner sur les maisons de charité les renseignemens les plus exacts qu'eux seuls sont en état de connoître & de présenter.

C'est-là ce qui a donné naissance aux différentes topographies & aux observations envoyées au département des hôpitaux civils. Les détails que contiennent les topographies peuvent paroître quelquefois trop étendus, & même minutieux; mais il n'est aucune de ces descriptions qui ne renferme des choses intéressantes, soit par la connoissance qu'elles donnent d'un hôpital, & du pays où il est situé, soit par la comparaison que l'on pourra faire par la suite de ces différentes topographies entre elles; comparaison qui fera naître les réflexions les plus utiles au médecin, au philosophe, à l'administrateur. D'ailleurs, à l'exception de quelques articles dans lesquels il est impossible d'éviter la répétition, les différentes topographies présenteront toujours des variétés qui en feront disparaître la monotonie.

En effet, la diversité du sol, la nature du pays où sont situés les hôpitaux, une infinité d'objets qui ne sont sensibles qu'aux yeux du médecin, & plus encore la manière dont ces choses seront observées & rendues, apportent une grande différence entre ces topographies.

Malgré le desir que l'on auroit de placer les topographies le plus anciennement parvenues au département des hôpitaux, on a cru jusqu'ici, qu'il étoit nécessaire de les présenter en suivant les différentes provinces les unes après les autres, & l'on a adopté cet ordre comme le moyen le plus convenable pour former un ensemble régulier & méthodique.

Le but qu'on s'est proposé dans les observations médicales est également facile à saisir. C'est bien moins de surprendre par la nouveauté & la singularité, que de ramener l'attention sur des objets utiles qu'il est si dangereux de perdre de vue. Lorsqu'au mépris des savans auteurs qui nous ont ouvert les trésors de la médecine ancienne ; lorsque, malgré les efforts des médecins illustres, qui de nos jours ont répandu la lumière sur le traitement des principales maladies, on voit renaître des systèmes surannés, & ac-

cueillir jusqu'à un certain point leurs conséquences dangereuses, on doit sentir que ce ne sont pas les connoissances qui manquent aujourd'hui à la médecine, mais que l'art d'apprécier avec justesse ces connoissances & d'en faire une application utile au lit des malades, n'est pas connu de tous les médecins. Or, qui peut mieux apprendre à connoître cet art, que les médecins des hôpitaux civils? Qui peut mieux dissiper l'illusion d'une fausse théorie, ou dévoiler les manœuvres hardies de l'empirisme ignorant, que des observations faites sans prévention, & exposées avec candeur, lorsqu'elles se réunissent toutes pour appuyer la même doctrine, en confirmant ou en développant les vrais principes de la médecine hippocratique? Telles ont été les vues qui nous ont guidés dans les articles donnés pendant l'année 1785. C'est pour ne pas nous écarter de ce plan que nous rapprochons autant qu'il est possible les observations analogues, & que nous les lions par des remarques puisées dans la comparaison des auteurs cliniques, ou dictées par l'habitude de voir & d'observer des maladies dans les hôpitaux. Ainsi, les principales questions de médecine pratique qu'on trouve souvent trop laconiques ou

trop diffuses dans les auteurs, parce qu'elles ne sont pas placées convenablement, & qu'elles sont isolées, feront successivement présentées sous leur véritable point de vue, puisque leur solution se trouvera dans l'observation même, ou dans les réflexions qui en découlent naturellement.

Il est des questions importantes qui ont besoin d'être traitées avec un certain développement, & nous nous y arrêterons plus long-temps, soit pour les mieux approfondir, soit pour combattre les préjugés qui les obscurcissent; c'est ce que nous avons fait dans l'instruction sur la manière de gouverner & de traiter les insensés, & dans celle qui a le traitement de la rage pour objet. Quelquefois nous ferons contraster les observations isolées avec les observations plus étendues, pour faire connoître d'une manière plus particulière l'influence des saisons & des pays sur l'économie animale; enfin, nous nous ferons un devoir d'insérer tout ce qui peut avoir quelque rapport au bien des malades renfermés dans les hopitaux, & particulièrement tout ce qui tient à la partie nosologique.

On a tiré à part les feuilles du Journal de médecine qui regardent les hôpitaux

civils, & ces feuilles qui forment, pour l'année 1785, un volume de plus de 600 pages, seront envoyées gratuitement, au nom du Gouvernement, à MM. les médecins des hôpitaux civils des différentes provinces du royaume. Il n'est pas besoin de les exhorter ici à concourir à un travail qui invite assez par lui-même tous les médecins observateurs. La plus part des médecins des hôpitaux civils ont correspondu, ou correspondent avec le département; & l'attention que le Gouvernement donne à cette correspondance est bien faite pour entretenir le zèle des uns, & pour engager les autres à les imiter. Les observations que nous avons recueillies depuis l'année 1780, sont en grand nombre : beaucoup de ces observations ont été faites & écrites avec les conditions propres à remplir le plan que nous venons d'exposer, & nous ne saurions trop recommander à MM. les médecins des hôpitaux civils, qui nous adresseront par la suite des observations générales ou particulières, de ne point s'écarter de la marche simple, mais clinique, que nous avons tracée, & dont ils trouveront des exemples dans le volume de 1785. Quoique le desir de réunir ensemble des observations de même nature

8 DÉPARTEMENT

nous fasse employer en même temps des observations envoyées récemment, & des observations que nous avons reçues long-temps auparavant, nous aurons toujours égard à l'ancienneté des pièces, lorsque l'importance du sujet, ou d'autres motifs d'utilité publique ne nous forceront pas de donner la préférence à celles qui sont arrivées plus récemment.

Messieurs les médecins des hôpitaux civils qui voudront commencer la correspondance, ou reprendre celle qu'ils avoient quittée, adresseront leurs observations à M. DE LA MILLIERE, INTENDANT DES HÔPITAUX CIVILS, EN SON HÔTEL A PARIS, en mettant une autre enveloppe sur laquelle on écrira, à M. COLOMBIER, Inspecteur général des hôpitaux civils (a).

DEPARTEMENT DES HÔPITAUX CIVILS.

*Topographie médicale de Melun; par M.
LE BRISE-ORGUEIL, médecin du
Roi & des hôpitaux de Melun.*

Melun, ville de l'Isle de France, capitale du Gâtinois, est située sur la Seine,

(a) MM. les médecins & chirurgiens des hôpitaux civils sont priés d'écrire leurs observations à mi-marge.

à dix lieues Sud-Est de Paris, & à quatre de Fontainebleau. Sa longitude est de 20 degrés 16 minutes; sa latitude est de 43 degrés 33 minutes. Cette ville passa sous la domination des Romains, cinquante ans avant l'Ere chrétienne, & elle est célèbre dans l'histoire de France, tant par le séjour qu'y ont fait plusieurs de nos rois, que par les différens sièges qu'elle a eu occasion de soutenir, dont le plus mémorable est celui de 1420 par les Anglois, peu d'années avant la fin du règne de Charles VI.

Melun est divisé par la Seine en trois parties. Celle qui est au milieu se nomme *la Cité*; les deux autres quartiers sont connus sous le nom de *S. Ambroise* & de *S. Aspois*; & ce dernier est le plus considérable. Du Nord à l'Est, cette ville est dominée par trois côteaux, appelés *monts de Saint-Barthelemi, des Carmes & de Saint-Liene*; & de l'Est à l'Ouest, elle s'étend sur une vaste plaine toute dégouverte, qui laisse voir dans le lointain un côté de la forêt de Fontainebleau.

Le sol sur lequel Melun est bâti est une terre calcaire chargée de beaucoup de *silice*; & recouverte d'une quantité de terre végétale suffisante pour permettre une culture assez heureuse. Tous les vents

y règnent tour à tour comme dans les provinces voisines de Paris; mais le vent d'Ouest est celui qui y souffle le plus constamment. L'influence de ce vent, & encore plus les brouillards qui s'élèvent de la Seine, sont les seules causes qui paroissent altérer la pureté de l'air de cette ville, auquel on peut reprocher avec justice d'être trop humide pendant un tiers de l'année à-peu-près, c'est-à-dire pendant la mauvaise saison. Quant à l'eau dont on y fait usage, elle est de la meilleure espèce, puisque c'est la Seine qui la fournit.

Le nombre des habitans de Melun se monte à quatre mille, sans compter deux cents hommes de troupes qui y sont habituellement casernés. On y fait commerce de bled, de vin, de farine, de fromage, & la Seine favorise singulièrement ce commerce par la facilité des transports & la proximité de Paris. En général, les habitans de Melun sont d'une bonne constitution; ils sont gais, actifs, & l'aisance dont ils jouissent pour la plus part ne contribue pas peu à entretenir leur bonne santé. On ne connoît point dans cette ville de maladie endémique, si ce n'est une disposition catarrhale, qui est assez générale dans le temps des brouil-

lards; mais en tout autre temps, le bon air que l'on respire à Melun y attire un assez grand nombre d'étrangers qui viennent jouir de l'agrément de sa position. Les maladies épidémiques qui y paroissent de temps à autre sont la petite-vérole, la rougeole, & plus rarement la dyssenterie sur la dernière classe du peuple. Il y a à Melun deux hôpitaux, l'un d'hommes, & l'autre de femmes.

L'hôpital des hommes, fondé depuis plusieurs siècles, est dû à la pieuse libéralité de différens particuliers, tant de Melun, que des environs. L'administration est composée des principaux officiers, tant du bailliage, que du corps de ville & des plus notables bourgeois de la ville; ce qui forme en tout dix-sept personnes. Il y a en outre deux administrateurs chargés particulièrement de la direction de cet hôpital. Ces deux administrateurs sont changés tous les deux ans, & ne doivent agir que d'après les délibérations du bureau à qui ils doivent compte de toutes leurs opérations.

Cet hôpital est situé au Nord de la ville, & entouré de maisons. Il est composé de deux salles, une basse & une haute. La salle basse est employée à remplir les intentions des fondateurs en re-

cevant les pauvres de Melun , & de deux villages qui ont droit d'y envoyer leurs malades. Cette salle réparée depuis peu est très-belle & très-saine. On y entretient quatorze lits, mais on pourroit en placer vingt. A l'extrémité de cette salle se trouve un cabinet contenant deux lits, qui sont réservés pour les femmes malades d'un des villages qui peut placer ses malades dans l'hôpital.

La salle haute est destinée pour les militaires. On y compte vingt-deux lits, mais le local permettroit d'en mettre trente ; ce qui est arrivé quelquefois dans des momens de nécessité. Cette salle, exposée & percée comme la salle bourgeoise, est aussi très-saine. La seule chose qu'on puisse y reprendre , c'est le voisinage du toit qui la rend trop chaude certains jours de l'été.

Il y a pour le service de cette maison un aumônier , un médecin , deux chirurgiens , cinq sœurs & deux infirmiers. La pharmacie & le logement des sœurs sont à portée des salles.

L'hôpital des femmes, appelé *l'hôpital Saint-Nicolas* , est fort ancien , puisqu'il doit sa fondation à un des premiers rois de la troisième race , dans le onzième siècle. Il est situé à l'Est de Melun , dans la

cité, & un peu au dessus du grand pont. Il n'y a pour les malades qu'une seule salle au rez-de-chaussée, qui peut à peine contenir huit lits; cette salle insalubre par sa position vient d'être réparée, mais elle est encore bien éloignée d'être telle qu'on doit la desirer pour le bien des malades.

Les femmes de la ville, & même les étrangères, sont reçues dans cet hôpital, pourvu que leurs maladies ne soient ni contagieuses, ni chroniques. M. l'archevêque de Sens est administrateur-né de cette maison, & il est représenté par le Grand Chantre de la collégiale de Melun, qui donne seul les billets d'entrée pour cet hôpital.

Outre un médecin & un chirurgien, il y a des sœurs hospitalières & une infirmière pour vaquer au service de cette maison. Le nombre des sœurs est de sept, parce qu'il en faut plusieurs pour veiller aux pensionnaires qui forment le principal revenu de cet hôpital, & que l'une d'entre elles est chargée de la pharmacie.

La prison de Melun peut aussi être rangée dans la classe des hôpitaux, parce qu'il y a souvent plus de malades que dans les deux maisons de charité dont nous venons de parler.

Cette prison qui étoit, il y a quelques

années , un dépôt de mendicité , est située sur le bord de la Seine , au Sud-Est de Melun , & vis-à-vis l'hôpital S. Nicolas ; elle tient au Châtelet , & elle est dominée par un très-grand bâtiment , qui sert depuis six à sept ans de casernes.

La cour où les prisonniers se promènent est très-vaste & bien aérée , mais l'endroit où ils se rassemblent est très-humide , & n'est point assez couvert. Les cachots sont construits d'une manière avantageuse & salubre , & il y a pour les hommes une infirmerie capable de contenir vingt-cinq lits , à laquelle on peut reprocher aussi trop d'humidité. Les femmes ont un grand commun bien aéré , mais elles n'ont point d'infirmerie. C'en est assez pour faire voir que la prison de Melun est déjà en plusieurs points supérieure à la plupart des prisons civiles , & que ce qui a été fait jusqu'à ce jour pour le soulagement des malheureux qui y sont détenus , conduira à des améliorations encore plus utiles.

Les maladies qui règnent dans cette prison tiennent toutes du genre de la putridité ou de la dissolution. Ce sont des fièvres putrides ou malignes , des dyssenteries , des dévoiemens & des affections scorbutiques , toutes maladies longues &

DES HÔPITAUX CIVILS. 15
difficiles à guérir , mais qu'on doit espérer de prévenir pour la plupart dans la suite , en s'occupant encore davantage de tarir les sources d'insalubrité.

CONSTITUTION de l'année 1780 , observée à Paris à l'hospice S. Sulpice (a).

Medicinam quicumque vult rectè consequi, hæc faciat oportet : primùm quidem anni tempora animadvertere , quid horum quodque possit efficere.

HIPPOCR. *De aëre locis & aquis* cap. 1, sect. 1.

La constitution de l'été & de l'automne de l'année 1779 avoit été des plus préjudiciables à la moitié de la France. Une froidure & une humidité presque perpétuelles depuis le mois de mai jusqu'au mois de décembre, avoient eu la plus triste influence sur tous les corps animés, & sur tous les végétaux, objets de nos alimens. Plusieurs provinces avoient été ravagées par des fièvres malignes & des dyssenteries. Une nourriture plus saine, un air plus pur, les soins de la vie plus exactement

(a) Mémoire lu à la séance publique de la Faculté de médecine, tenue dans les écoles extérieures de Sorbonne, le 28 décembre 1780.

remplis, avoient mis cette capitale à l'abri d'une contagion si destructive; mais l'influence de la mauvaise constitution s'étoit pourtant fait remarquer par tous les médecins.

Deux ou trois jours avant le commencement de l'année 1780, on s'aperçut que la température humide & variable qui régnoit depuis long-temps alloit changer. Le baromètre descendu & presque fixé au point le plus bas, remonta très-sensiblement; & un vent du nord rigoureux glaça tous les brouillards qui étoient le fruit de l'humidité régnante. Ce passage rapide d'une température à l'autre, affecta plus ou moins toutes les poitrines; déjà l'humidité des mois précédens avoit causé bien des catarrhes, en rallentissant la chaleur & l'action du poulmon; le resserrement subit qu'éprouva alors ce viscère en fit éclore chez tous ceux qui y avoient quelque disposition. Chez les uns, l'engorgement étoit visqueux & pituiteux; chez les autres, il s'y joignoit une irritation assez forte; chez presque tous, les premières voies étoient fort mal disposées: aussi, les incisifs triomphoient d'un côté, les boissons adoucissantes de l'autre, & les doux évacuans étoient requis dans les deux cas; quelquefois l'irruption

catarrhale a paru se faire sur le canal intestinal, & elle n'étoit pas rebelle : on voyoit en même temps des jaunisses difficiles à résoudre, des fièvres continues dont la coction étoit lente, & d'autres maladies, reste de l'influence maligne de l'année précédente, dans lesquelles l'affoiblissement de la machine & la corruption des humeurs étoient dominantes.

Le froid qui avoit été adouci & interrompu vers le milieu de janvier par des brouillards & par des pluies, augmenta sur la fin du mois, & il étoit très-sec dans le commencement de février. Le poulmon avoit acquis plus de ressort, les catarrhes exigeoient plus d'adoucissmens, & les dévoiemens diminueoient. Vers le milieu du mois de février, le froid déclina pendant quelques jours, & l'on vit arriver des crachemens de sang, & plusieurs fluxions de poitrine. Les crachemens de sang, qui étoient rarement accompagnés de fièvre, dépendoient d'une foiblesse des vaisseaux pulmonaires, & plus encore d'un resserrement du ventre; aussi les laxatifs & les potions huileuses les ont dissipés. Les fluxions de poitrine étoient fort inflammatoires, les saignées brusques & répétées y étoient nécessaires, & la coction se faisoit rapidement; il en

étoit à-peu-près de même des érysipèles & des fièvres continues qui s'y mêlèrent bientôt; & à l'exception de quelques fièvres compliquées d'une éruption bilieuse, produit d'une cacochymie ancienne, on voyoit dans toutes les maladies graves un début vif, une marche rapide & assez régulière.

Le Nord-Ouest qui avoit rendu le froid de la fin de février si désagréable, répandit la même influence sur les premiers jours de mars, qui furent tristes & nébuleux. Le vent changea vers le 11; il varia de l'Est au Sud; la température devint plus humide sans être plus chaude, & cet état dura jusqu'à l'équinoxe du printemps. Pendant ce temps les fluxions de poitrine augmentèrent de jour en jour, & devinrent bientôt les maladies les plus nombreuses. Elles étoient de trois sortes, les unes inflammatoires modérées, les autres pareillement inflammatoires & très-fortes, les dernières humorales, ou vulgairement dites *putrides*. Les premières exigeoient les remèdes antiphlogistiques plus ou moins rapprochés, suivant la force du sujet, & les béchiques adoucissans; les secondes plus aiguës demandoient encore plus de hardiesse dans les saignées, & bientôt après des incisifs très-forts pour dissiper

l'engorgement qui devenoit menaçant. L'expectoration n'étoit pas la seule crise favorable, les selles & les sueurs s'y unifioient le plus souvent & assez constamment aux jours critiques. Les fluxions de poitrine humorales sont unies à un vice des humeurs qui suscite en même temps une fièvre aigüe; & c'est dans celles-là que les doux évacuans & les vésicatoires aux jambes, tant recommandés par *Huxham*, ont été utiles. Quant aux autres maladies, fièvres continues, fièvres scarlatines, catarrhes, tout étoit benin & régulier. Cependant la mortalité régnoit, & nous la trouvons en grande partie dans les phthies, les dissolutions & les hydropisies de poitrine.

Qu'il nous soit permis d'observer ici avec M. *Lieutaud*, que cette dernière maladie, l'*hydropisie de poitrine*, est beaucoup plus fréquente qu'on ne le croit communément, & de décrire en peu de mots ce que nous avons vu trop souvent dans cette saison, & même dans le courant de l'année.

L'engorgement aqueux, visqueux & purulent de la poitrine, parvenu au point de former une accumulation mortelle dans cette cavité, nous a paru faire deux classes très-distinctes : la première, que

nous appellons *hydropisie de poitrine lente* ; la seconde , que nous croyons pouvoir appeller *hydropisie de poitrine aigüe*.

Les malades de la première classe se plaignent d'un rhume très-ancien , & d'une difficulté de respirer. Ils ont la peau molle & blafarde , les yeux cernés ; quelques-uns sont évidemment bouffis ; d'autres ont les joues colorées , mais d'un rouge vif : il y a de ces malades qui sont asthmatiques ; le sommeil profond , le réveil brusque & fréquent ne sont point des symptômes généraux ; mais tous ces malades éprouvent un poids ou un embarras au sternum , & ont dans leur démarche & dans leurs actions une foiblesse & une lenteur dont la nature de leurs autres fonctions ne donne pas la raison. Enfin , le pouls a peu de force , & présente souvent au milieu de ses irrégularités une sorte de reduplication , semblable à celle du pouls qui accompagne les hémorrhagies. Les incisifs , les laxatifs , les cordiaux , paroissent soulager ces malades ; le temps sec les ranime , l'humidité les abat ; enfin ils meurent tout-à-tcoup , ou bien leurs bras deviennent œdémateux & se gonflent , signe certain que la poitrine va se remplir promptement.

Les hydropisies de poitrine que nous

croions pouvoir appeller aigües, sont aussi précédées par une ancienne affection de poitrine, & accompagnées d'abord des mêmes symptômes que les hydropisies de poitrine lentes ; mais voici en quoi elles en diffèrent. Après avoir présenté pendant un temps plus ou moins long, les symptômes de l'hydropisie de poitrine lente a un degré plus ou moins évident, les malades se sentent tout-à-coup attaqués d'une difficulté de respirer plus grande ; il s'établit un point de côté très-douloureux, la fièvre s'allume, le visage devient rouge, le pouls est gros, vif & redoublé, il a même quelquefois un peu de dureté, il y a des crachats aqueux & sanguinolens ; enfin, la plupart des signes apparens d'une péripneumonie : mais bientôt l'anxiété redouble, l'oppression devient plus considérable, le pouls est vibrant & concentré, & le malade meurt souvent en fort peu de jours : quelquefois les accidens se calment par l'usage des atténuans & des incisifs ; il s'établit même des crachats aqueux & jaunâtres qui donnent quelque espoir, mais l'angoisse & la tristesse persistent, & les malades succombent après avoir combattu pendant quelques jours. Cette maladie expose presque toujours le médecin aux attaques de l'igno-

rance & du préjugé. Si le malade n'est pas saigné, on croit qu'il est mort suffoqué; s'il est saigné, il meurt dans l'affaïssement. En effet, que peuvent ici les remèdes, que peut sur-tout la saignée? Nous regardons cet état comme étant le plus souvent le dernier effort que fait la nature pour débarrasser le poumon d'un amas qui l'opprime; effort bientôt suscité de nouveau par un nouvel engorgement, & le plus souvent par des spasmes, qui causent une plus grande accumulation, ou une pression plus forte de la matière infiltrée ou épanchée (a).

(a) On desireroit peut être un caractère plus précis de cette espèce d'hydropisie de poitrine; mais les définitions sont souvent fautives, & les descriptions toujours sûres. L'hydropisie de poitrine que nous appellons *aigüe*, n'est autre chose qu'une hydropisie de poitrine chronique, au milieu de laquelle il semble naître une fluxion de poitrine, & son caractère est bien moins dans la réunion de quelques symptômes de cette dernière maladie, que dans la combinaison de ces symptômes avec l'histoire de la maladie précédente. En un mot, c'est une maladie *aigüe* qui participe de la nature de la maladie chronique précédente, & qui présente une apparence trompeuse; & c'est pour indiquer l'erreur où cette apparence pouvoit induire, que nous avons cru devoir l'appeller *hydropisie de poitrine aigüe*.

Dans l'une & l'autre espèce d'hydropisie de poitrine, l'ouverture des cadavres nous montrait un tissu cellulaire & des muscles infiltrés, une très-grande quantité d'eau dans l'une ou l'autre cavité de la poitrine, quelquefois un poumon très-adhérent, squirrheux, & presque toujours macéré dans quelques-unes de ses parties. Dans l'hydropisie de poitrine que nous appellons aigüe, nous avons plusieurs fois trouvé un poumon sain, & c'étoit dans celui-là que la douleur s'étoit fait sentir; phénomène qu'on ne peut attribuer qu'à la grosseur & à la pression du poumon malade, ou à celle de la matière épanchée; enfin, dans presque tous les cas il y avoit un noyau purulent, & nous nous rencontrons encore en ce point avec M. *Lieutaud*, qui regarde la péripneumonie & la phthisie comme une des principales causes de cette maladie. Ce qui confirme encore cette remarque, c'est l'état de ceux que nous avons vus & que nous voyons constamment attaqués de cette maladie. Presque tous sont des manouvriers accoutumés à supporter les injures de l'air, & à négliger les précautions propres à prévenir ou à guérir les maladies de poitrine. Le plus grand nombre est composé de carriers qui

sont plongés toute la journée dans l'atmosphère la plus humide, & qui à la surface de la terre, ne respirent que les brouillards du matin & de la nuit. En avons-nous guéri? Nous avons vu une fois cette maladie dans sa force dissipée par une diarrhée critique, & nous croyons en avoir guéri, ou du moins pallié plusieurs autres bien décidées, par l'usage combiné des incisifs, des laxatifs, des sudorifiques, & sur-tout par les vésicatoires aux bras. Si nous n'affirmons pas davantage, c'est que si le diagnostic nous annonce certainement un engorgement de poitrine grave, il ne peut jamais nous démontrer son intensité; & qu'avec la certitude d'avoir guéri plusieurs malades qui étoient dans une disposition prochaine de cette maladie, il nous est impossible d'affirmer la guérison d'un seul dans lequel elle ait été portée à son dernier période.

Il suit de ces réflexions, que s'il est peu de remèdes pour guérir l'hydropisie de poitrine, il est des moyens efficaces pour la prévenir, l'étouffer dès sa naissance, & même pour en modérer & en suspendre les tristes effets. Tous les degrés d'affection de poitrine négligée sont autant de pas qui y conduisent; & c'est en ce sens qu'on voit la vérité de ce mot d'un célèbre

célèbre

célèbre médecin, que les rhumes négligés tuent plus de monde que la peste.

DEUXIEME SAISON.

L'équinoxe du printemps amena une température douce & chaude, & l'on vit naître à cette époque des rhumatismes aigus, & des épanchemens bilieux très-variés. Dans les affections rhumatismales, les saignées, les délayans, les vomitifs amenoient la souplesse, la détente nécessaires, & la guérison étoit prompte. La pléthore cacochyme & bilieuse cachée sous les formes variées de pustules, d'érysipèles, d'ophthalmie, cédoit aux purgatifs qui l'attiroient sur le canal intestinal. Ce doux état de l'atmosphère ne dura pas long-temps : le mois d'avril fut nébuleux ; humide & variable jusques vers sa fin ; la végétation étoit suspendue, & conforme à cette température inconstante & peu suivie ; les maladies tenoient à l'hiver & au printemps. Les fièvres continues étoient vives, mais peu tenaces. Quelques-unes ont pris le caractère de la fièvre ardente, & les saignées de la gorge y ont été employées, sinon avec un succès constant, du moins avec avantage. On voyoit en même temps des rhumatismes chroniques anciens, où le vésica-

toire local , secondé d'un vomitif & suivi de sudorifiques , a manqué rarement son effet ; des paralytiés séreuses guéries par les évacuans , les sudorifiques & les vésicatoires ; des petites-véroles discrètes ; & toujours des fluxions de poitrine qui , par leur nombre & leur importance , faisoient le principal objet de notre attention. Nous y observions que la crise se faisoit par les crachats & par les sueurs presque toujours aux jours critiques , & que les crachats sanguinolens à l'invasion de la maladie , étoient de bon augure. Dans l'intervalle des saignées & de la détente au moment critique , les crachats paroissent dissous , & la poitrine fort disposée à se remplir ; mais ces signes n'étoient funestes que quand ils étoient joints à un ou deux des symptômes suivans , oppression menaçante , délire persévérant , foiblesse extrême , épanchement bilieux , diarrhée séreuse & fréquente.

Vers la fin d'avril , des pluies douces & fécondes annoncèrent que le printemps alloit se développer , & la végétation fit plus de progrès dans les premiers jours de mai , qu'elle n'en avoit fait depuis un mois. Nous n'observâmes alors de nouveau que quelques crachemens de sang qui dépendoient d'une pléthore fausse

unie à une foiblesse innée du poumon, & qui avoient été déterminés par l'embarras du ventre & le regorgement bilieux.

Dans le cours de mai, les fluxions de poitrine étoient encore les plus nombreuses des maladies graves; & nous ferons sur elles deux remarques.

La première, c'est qu'elles étoient presque toutes humorales, & que les crachats & l'embarras de poitrine dispa-roissoient ordinairement après le premier période sans laisser d'oppression; quelquefois les crachats ainsi supprimés ont reparu fort abondamment le quatorze ou le vingt-unième jour, & ce retour critique auroit pu nuire par sa violence, si on n'y avoit pas remédié, en détournant une portion de cette humeur par des vésicatoires aux bras.

La seconde remarque, c'est que quelques-unes de ces péri-pneumonies beaucoup plus inflammatoires que les autres, sont devenues de véritables paraphrénésies. Nous entendons ici par paraphrénésies, ces phrénésies connues d'Hippocrate sous le nom de *phrenitis a peripneumoniâ*, & nous en avons vu de deux espèces. La première, marquée sous l'apparence d'une vraie phrénésie, ne se recon-

noissoit qu'aux symptômes précurseurs de la mort. Nous l'avons rencontrée dans deux malades apportés dans le délire le plus violent, & nous avons trouvé la partie postérieure du poumon gangrenée, avec épanchement de matière sanguinolente dans les deux cavités. Il est à croire que les saignées auroient guéri, si elles eussent pu être placées à temps. Deux autres maladies de cette nature ont pris naissance sous nos yeux dans le moment de la pleine suppuration; & c'est notre seconde espèce. Le délire étoit furieux, les crachats très-abondans, pleins d'un pus blanchâtre, le pouls fort égal & sans dureté, le ventre serré: les incisifs les plus forts, les vésicatoires multipliés, les doux laxatifs ont tari peu à peu le foyer purulent, & les purgatifs ont achevé la cure.

La fin de mai a été extrêmement chaude; & depuis le premier de juin jusqu'au solstice d'été, cette chaleur a été suivie d'un froid sec, amené par un vent de Nord-Ouest toujours dominant. Cette variation perpétuelle du froid au chaud a fait persévérer les fluxions de poitrine qui ont pourtant cessé d'être aussi nombreuses, & qui ont fait place aux fièvres, dont le nombre & le caractère devenoient de jour en jour plus importants.

Le caractère bilieux, qui étoit évident dans les fièvres continues dès le commencement du printemps, y étoit devenu dominant dans le mois de mai ; les unes se guérissent promptement, les autres exigeoient un assez long temps pour la coction ; mais quelques saignées & l'usage continué des tempérans suffisoient à la guérison. Dans le mois de juin, la fièvre continue simple marquoit une bile plus exaltée ; le pouls étoit sec, grand, la peau sèche, la tête fort douloureuse ; il y avoit de l'anxiété & de la tension aux hypochondres, mais la langue étoit humectée : les yeux vifs, la peau humide, & les autres symptômes, plus effrayans que dangereux, cédoient promptement à des saignées répétées, & à des minoratifs aiguës, placés convenablement.

Les fièvres malignes, que nous avons vues en assez petit nombre depuis le mois de janvier, commençoient déjà à être plus sensibles, & nous présentoient deux caractères bien distincts. Dans les unes, il y avoit une marche vive, prompte, irrégulière, & un passage subit de l'éréthisme à l'affoiblissement le plus grand. Les antiputrides acides, unis à quelques doux évacuans, les vésicatoires, le quinquina, le camphre, ont été employés, mais nous

n'avons pas toujours réussi à ranimer les forces de la nature défaillante ou opprimée. Dans les autres, la fièvre étoit plus modérée, mais cependant le premier période paroissoit inflammatoire. Au second période, la fièvre & les forces se soutenoient, le visage devenoit plombé, les yeux hébétés; il s'établissoit des mouvemens convulsifs dans les tendons, malgré les premiers évacuans, & l'attention continuelle à tenir le ventre libre. On remarquoit encore dans la plupart de ces malades un ventre énorme. Déterminés par ce symptôme & par la persévérance de la surdité, nous avons repris les évacuans. Le jour du purgatif tous les symptômes diminuoient pour reprendre le lendemain, & le succès de cette marche curative nous a confirmé qu'il y a des fièvres malignes qui ne se guérissent que par des purgatifs répétés.

Mais avant d'aller plus loin, je crois qu'il est nécessaire d'exposer ici ce que nous entendons par fièvre continue simple, & par fièvre maligne. Ces idées ne sont pas nouvelles, il est vrai, mais elles ne sont pas universellement admises; & il nous paroît important de prévenir toute équivoque, en déterminant l'acception que nous donnons à ces noms.

Au milieu de toutes les dénominations des fièvres continues aiguës, les praticiens nous paroissent n'en distinguer véritablement que deux, la fièvre simple, & la fièvre maligne. Toutes les autres sont effectivement des espèces qui se rapportent à ces deux genres.

La fièvre continue simple comprend toutes les fièvres qui, après un début plus ou moins vif, marchent sans présenter de complication rebelle ou dangereuse pour l'homme instruit, & se terminent au quatorzième ou au vingtième jour, & quelquefois beaucoup plus tard. C'est dans cette classe que se trouvent toutes ces fièvres, dont la durée est au dessus de l'éphémère, & qu'on a nommées tantôt d'après la cause de la maladie, tantôt par un de ses symptômes. C'est dans cette classe que se trouve cette fièvre que les anciens avoient nommée *putride*, parce qu'ils pensoient qu'elle se guérit souvent par une coction faite dans les vaisseaux, & qu'ils assimiloient à la coction purulente des abcès (a); fièvre que le vulgaire a nommée & nomme toujours *putride*, dans l'idée qu'elle doit son origine & son

(a) VAN-SWIETEN, tom. ij, pag. 380.

entretien à des matières pourries; fièvre enfin, que les médecins appellent aussi quelquefois de ce dernier nom, mais pour se conformer au préjugé, & qu'ils regardent presque tous comme une fièvre aiguë simple, susceptible de plus ou de moins de complication.

Quand cette complication est multipliée & constante, il y a un danger évident pour le malade; & c'est-là le cas où la fièvre cesse d'être une fièvre continue simple ou une fièvre aiguë, pour devenir maligne. Ainsi nous appellons fièvres malignes, celles dans lesquelles la marche régulière de la fièvre est long-temps empêchée, ou tout-à-fait étouffée par l'irrégularité persévérante des mouvemens de la nature. En s'attachant ainsi à des idées simples & naturelles, on voit qu'on peut aller par degrés depuis la fièvre la moins compliquée jusqu'à la fièvre maligne; on voit que ce degré de complication, qui caractérise la fièvre maligne, peut & doit être très-diversifié, suivant mille circonstances qui peuvent concourir à la faire naître; enfin, qu'on ne doit point être étonné de lire différentes descriptions de fièvre maligne, puisque ce sont les espèces multipliées d'un genre fort étendu : delà on peut expliquer comment quelques médecins

ont vu dans la fièvre maligne beaucoup d'inflammation ; les autres, une putridité absolue ; quelques-uns, une dissolution générale des humeurs ; &, d'autres un désordre & une foiblesse qu'ils ont comparée à l'agonie (a).

TROISIÈME SAISON.

Quelques jours après le solstice d'été ;

(a) En lisant attentivement *Hippocrate*, on voit qu'il ramenoit la division des fièvres à cette première simplicité. Tantôt il reproche aux médecins Cnidiens de multiplier les fièvres, tantôt il distingue des ardentes bénignes & malignes ; enfin, mettant le plus grand soin à décrire les caractères qui spécifient la bénignité des fièvres, & appelant cet état *Eustatie*, il reconnoît pour malin ou pernicieux, tout ce qui s'en écarte d'une manière notable & persévérante, & il renferme ainsi les fièvres en deux classes. *Vid. Hipp. lib. de victus ratione in acutis ; de epidemiis constitut. prima & tertia.*

Outre l'observation, on pourroit encore alléguer en faveur de cette division, l'obscurité & les contradictions dans lesquelles sont tombés les auteurs qui ont multiplié les dénominations des fièvres, & la manière dont elle concilie les auteurs les plus opposés, en admettant pour espèces principales de la fièvre maligne ou pernicieuse, la fièvre maligne-putride, la fièvre maligne-ardente, la fièvre maligne-nerveuse, &c. *Vid. LE ROY, Mémoire sur les fièvres aiguës.*

le temps devint aussi doux que beau ; mais la chaleur augmenta bientôt , & elle ne fut interrompue vers le milieu de juillet , que par quelques jours de pluie & de vent du Nord. Du moment où la sécheresse commença à être persévérante , la bile , qui avoit dominé depuis quelque temps dans toutes les maladies , fit naître des coliques & des dyssenteries , qui cédèrent facilement aux adoucissans & aux doux évacuans. Dans le commencement de juillet , la plupart des fièvres continues avoient pour symptôme permanent une diarrhée , & ce symptôme cédoit aux amers & aux purgatifs de rhubarbe. Vers le milieu de juillet , il parut dans toutes les fièvres , avec cette différence : dans les unes , il précédoit l'invasion de la fièvre même , & étoit très-vif ; dans les autres , il ne se développoit qu'au bout de deux ou trois jours , & dans quelques-unes il se supprimoit.

L'union de la diarrhée à la fièvre n'a paru être le véritable caractère de la maladie , que le cinq ou sixième jour : alors le pouls qui , suivant l'époque de la maladie & l'influence des remèdes , auroit dû se développer , devint plus vif & plus concentré. Il y avoit une colique sourde , des évacuations très-fréquentes , une langue

sèche, & bientôt un teint plombé, avec bouffissure au visage. Les lavemens émolliens, les boissons adoucissantes légèrement acidulées, quelques prises de rhubarbe, l'eau de tamarins simple ont été employés avec succès. L'effet de ces remèdes est d'abord, comme l'a remarqué M. *Zimmerman*, d'augmenter le flux; mais c'est au grand soulagement des intestins qu'ils débarrassent de la matière dont ils étoient gorgés; & cette matière évacuée, le même remède, c'est-à-dire la rhubarbe donnée à plus petite dose, corrobore les intestins qu'elle avoit stimulés. Dans le même temps, d'autres maladies arrivoient avec un vomissement bilieux, ou un regorgement bilieux très-marqué. L'âcre bilieux étoit visiblement la cause de ces maladies, & cela d'autant mieux que la plupart de ceux qui en étoient attaqués, étoient dans le jeune âge, & du sexe viril.

Cependant la chaleur du mois d'août, après avoir causé une sécheresse extrême, rendoit l'atmosphère brûlante & insupportable : alors le ténésme & le flux de sang caractérisèrent plus particulièrement la dyssenterie. La saignée y étoit presque toujours indispensable, ensuite les antiphlogistiques & les adoucissans

préparoisent à l'effet de l'ipécacuanha, & l'union des acides végétaux à la rhubarbe, terminoit la maladie. Je voyois en même temps des fièvres très-vives dans leur premier période, dont plusieurs présentoient ensuite une complication embarrassante.

Ces fièvres tout-à-fait semblables dans leur invasion aux fièvres dysenteriques, s'adoucissoient d'abord au point que tous les symptômes paroissoient diminués vers la fin du premier septénaire. Dans le second, les redoublemens devenoient plus vifs, l'éréthisme & la sécheresse se déclaroient, il y avoit des frissons & des chaleurs irrégulières; chez les uns, la poitrine paroissoit partager la maladie par une oppression & une toux sèche; chez tous, la tête se chargeoit, la surdité avoit lieu, & il s'établissoit un délire sourd. Vers le quatorzième jour, la toux devoit plus grasse, la langue s'humectoit, les selles devenoient critiques, ou la peau moite; au contraire, si l'issue étoit funeste, la poitrine se remplissoit, les évacuations devenoient colliquatives, & le malade mouroit.

Vers les premiers jours de septembre, la chaleur étoit ardente; mais bientôt il survint des orages & un vent de nord, qui

la firent décliner au point que sur les derniers jours de l'été, la température étoit humide, variable & un peu froide. Déjà les dyssenteries étoient moins abondantes, mais plus graves que celles du mois précédent ; en peu de jours, le nombre de ces dyssenteries malignes augmenta rapidement ; & nous ne pouvons mieux en tracer le caractère, qu'en présentant succinctement l'histoire de quelques-uns des malades qui en étoient attaqués.

Parmi ces malades, les uns apportés vers le huitième jour de la maladie avec la fièvre & l'aridité la plus grande, colique, ténésme & météorisme du ventre, se trouvoient soulagés tout-à-coup par les antiphlogistiques & les boissons légèrement laxatives. La coction sembloit ensuite vouloir s'établir, le ventre n'étoit plus météorisé, lorsque des évacuations sanguines abondantes, accompagnées de délire, & suivies d'une nouvelle tension du ventre, jettoient les malades dans un état qui éludoit tous les remèdes.

D'autres malades moins jeunes, d'un tempérament moins ardent, affectés de la même manière en apparence, & arrivant à la même époque de leur maladie, ont eu une destinée plus heureuse, quoiqu'ils présentassent une prostration de

forces plus grande & un pouls plus misérable. Après un soulagement & un relâchement apparent dans l'état du ventre & de la langue, l'anxiété & la foiblesse générale subsistoient, ainsi que le grand nombre des déjections; mais une nature moins irritable, ou un foyer moins abondant & moins profond, rendoient la maladie curable. L'eau de casse légèrement aiguillée & soutenue des tempérans & des adoucissans, dissipoit le météorisme du ventre, toujours facile à renaître; & ce bienfait étoit dû à des évacuations douces & abondantes. Quand la matière étoit plus tenace & moins bilieuse, la rhubarbe, ou l'ipécacuanhâ à petite dose, réussissoient à l'expulser; enfin le quinquina, les cordiaux, ranimoient les forces défaillantes, & la décoction de symarouba coupée avec du lait, convenoit aux malades dont la poitrine étoit affectée. Dans tous les cas de dysenterie maligne, heureux ou malheureux, nous avons suivi le conseil de M. *Tissot*, en faisant appliquer de larges vésicatoires aux jambes, après l'usage des premiers évacuans & des antiphlogistiques. Cette pratique, imitée des Indiens, nous paroît avoir soutenu plus long-temps ceux qui ont succombé, & avoir eu une grande influence dans la

guérison de ceux qui se sont rétablis. La convalescence de ces malades étoit lente, & les rechûtes faciles.

QUATRIÈME SAISON.

L'équinoxe d'automne, annoncé par l'inconstance & les variations du ciel dès les premiers jours de septembre, s'étoit fait sentir d'une manière précoce à nos malades. Dès le milieu d'août, les fièvres intermittentes, disparues depuis six semaines, commençoient à renaître. Dans les premiers jours de septembre, leur nombre augmenta, & bientôt elles se multiplièrent au point d'être les maladies dominantes. Les unes étoient compliquées de catarrhe & de colique, & exigeoient les adoucissans & les évacuans; les autres demandoient une ou deux saignées à leur début, & ne résistoient pas long-temps aux amers & aux purgatifs mêlés avec le quinquina. Les pluies qui avoient précédé l'équinoxe furent suivies d'un temps nébuleux & très-variable, pendant lequel le caractère des maladies changeoit insensiblement. Sans parler de quelques paralysies humorales, mobiles par les évacuans & les vésicatoires, de plusieurs fluxions de poitrine plus bilieuses qu'inflammatoires, les fièvres continues étoient de

deux espèces ; les unes présentoient des symptômes inflammatoires jusqu'à la fin , & nous annexons à cette classe quelques fièvres accompagnées d'érysipèle ; les autres étoient accompagnées d'une affection dyssentérique , qui n'avoit pas le même caractère que celle des mois précédens. Ce n'étoit plus une diarrhée , accompagnée de colique & de ténésme , mais des coliques sourdes avec un dévoiement médiocre , coliques qui devenoient très-vives & très-pressantes , mais sans évacuations à l'heure du redoublement. Des saignées plus ou moins fortes , mais toujours placées à l'invasion de la maladie , ou dans la violence des premiers accès , des boissons savonneuses & tempérantes pour détremper le foyer humoral & abattre l'irritation , des purgatifs plusieurs fois répétés dans l'intervalle des accès : voilà notre traitement pour ces dernières fièvres , traitement que la sensibilité apparente du ventre sembloit devoir proscrire , mais auquel nous avons été conduit , en observant que plusieurs fièvres tierces qui régnoient en même temps étoient accompagnées de colique & d'une tension considérable du ventre , & que ces fièvres cédoient aux purgatifs redoublés.

Dans le mois de novembre, le ciel a été presque toujours nébuleux & le temps très-variable. Les fièvres tierces disparoissent par degrés, & on voyoit succéder un autre genre de maladies; c'étoit des fluxions, des tumeurs qui abcédoient, & des rhumatismes froids. D'après cet aperçu, la matière morbifique, fixée pendant l'été sur le canal intestinal, repompée ensuite dans les vaisseaux vers l'équinoxe d'automne, paroîtroit donc être portée dans le tissu cellulaire aux premiers froids. Chez nos malades, cette humeur étoit le plus souvent errante; elle se fixoit pourtant quelquefois en formant des érysipèles. Ceux qui attaquoient la face étoient accompagnés de symptômes très-vifs, la résolution étoit lente & la récurrence facile; sur la fin de ce même mois, nous recevions à l'hospice quelques dyssenteries plus sanguinolentes que dans l'été, & elles étoient de deux sortes; les unes nouvelles, dans lesquelles le gonflement des vaisseaux hémorroïdaux annonçoit la pléthore cacochyme des vaisseaux veineux du bas-ventre; les autres étoient des dyssenteries d'été négligées ou mal traitées, & elles présentoient une dissolution générale; cependant l'influence sèche & rigoureuse du

42 DÉPART. DES HÔP. CIVILS.

mois de décembre dissipa tout-à-fait la constitution automnale, sans donner un présage alarmant pour l'hiver. Des fluxions de poitrine douces, des ophthalmies, des épanchemens bilieux dont la coction étoit lente, des fièvres sans catarrhes & bénignes; telles étoient les maladies de ce mois, maladies peu alarmantes en général, & dont l'irrégularité annonçoit que la cause étoit dans la fatigue & les erreurs de régime, beaucoup plus que dans l'influence de la saison.

OBSERVATIONS

*Sur un bubonocèle avec complication; par
M. JOYAND l'aîné, docteur en médecine à Fréne-sur-Apance, près Bour-
bonne-les-Bains.*

Le 25 septembre 1785, je fus appelé pour voir la supérieure des dames de S. Charles de la ville de La Marche, en Barrois. Dans l'intervalle de trois jours que j'y restai, je fus consulté par M. Michaux, chanoine régulier de l'Ordre de la Sainte-Trinité, curé de ladite ville, pour une tumeur considérable du scrotum, qu'il disoit être occasionnée par un

bubonocèle qu'il portoit depuis plus de quinze ans, & que la pudeur, toujours déplacée dans de pareilles circonstances, l'avoit empêché de montrer à aucune personne capable de lui donner des secours. Il n'avoit employé pour tout remède qu'une décoction de fleurs de soucy & de sauge dans le vin, avec laquelle il faisoit, depuis quelque temps, des embrocations sur cette partie : ce moyen imprudent lui avoit été indiqué par un de ses amis, comme un remède excellent, infaillible. Son effet fut une augmentation considérable de la tumeur, & une inflammation qui dégénéra bientôt en sphacèle ; il fut précédé d'érysipèle & de beaucoup de phlyctènes. Je lui conseillai d'appeler MM. *Rouly & Jourdain*, médecin & chirurgien à La Marche, & M. *Maigrot*, chirurgien à Rançonnière. Il n'hésita point, la douleur étant poulors insupportable, & le mettant hors d'état de remplir aucune fonction qu'avec la plus grande peine. Depuis deux ans il avoit des maux de cœur, des coliques d'estomac & la fièvre : accidens devenus alors plus graves. Ces messieurs reconnurent au premier coup d'œil une hydrocèle considérable avec complication. La tumeur mesurée avoit deux pieds & demi

44 BUBONOCELE AVEC COMPLIC.

de circonférence , sur dix-huit pouces de hauteur : on fit la ponction qui donna neuf pintes, mesure de Paris, d'une sérosité de couleur citrine.

Le 3 octobre, je me rendis chez le malade. M. *Monceaux*, chirurgien à Damblain, venoit de lui faire une seconde ponction, qui avoit donné sept pintes d'une sérosité sanguinolente. Je vis la tumeur pour la première fois ce même jour, & l'ayant trouvée d'un volume très-étendu, je dis à MM. *Rouly*, *Jourdain* père & fils, & *Moissier*, qui avoient assisté à cette dernière ponction, qu'il y avoit complication d'hydrocèle, bubonocèle & sarcocèle : le médecin m'observa que la tumeur, toute extraordinaire qu'elle me paroïssoit encore, étoit diminuée d'un bon tiers depuis les ponctions. Le hoquet & une ascite subite survinrent : la noirceur de la langue augmenta avec l'apparition de ces symptômes, & à proportion de leur intensité ; la fièvre qui avoit été très-violente tomba pour lors insensiblement, & de manière à faire à croire que le pouls étoit naturel. Les remèdes, indiqués en pareil cas, furent appliqués, mais sans aucun succès. Je retournai chez M. *Michaux* le huit ; je trouvai les symptômes aug-

mentés de beaucoup , & ces messieurs décidés à pratiquer une troisième ponction, la tumeur étant aussi considérable qu'avant les deux premières. Je leur témoignai ma répugnance , & leur exposai les dangers de cette troisième opération: ils me répondirent tous qu'ils ne prétendoient ni guérir ni pallier le mal , mais seulement satisfaire le malade qui la demandoit avec empressement. On donna donc un coup de troicart ; il ne sortit que du sang ; ce qui nous déconcerta tous , à l'exception du malade qui voulut qu'on réitérât : on chercha scrupuleusement un autre endroit ; on trouva un kyste , dont il sortit cinq pintes de pus mêlé de sérosité. Cette opération sembla diminuer les symptômes jusqu'au douze ; mais à cette époque ils allèrent en augmentant jusqu'au seize , jour auquel il expira à deux heures du matin.

Le même jour à une heure après midi, nous procédâmes à l'ouverture de la tumeur. Elle étoit entièrement sphacélée , de même que l'hypocondre gauche & l'aîne droite ; le scrotum étoit ulcéré dans toute sa partie interne, & de l'épaisseur d'un pouce & demi par-tout ; le testicule droit squirreux & carcinomateux dans sa totalité , étoit du poids de trois

46 BUBONOCELE AVEC COMPLIC.

livres, & avoit un ulcère anfractueux, de la longueur de sept pouces & de deux & demi de profondeur : le testicule gauche, étoit sain & avoit au dessus un kyste de la grosseur d'un œuf d'oie, rempli d'une sérosité gluante, d'une odeur fétide & d'une couleur jaunâtre. Les vaisseaux spermatiques n'étoient point variqueux. L'intestin étoit engagé du côté droit, de la longueur de onze pouces, adhérent au scrotum & au testicule; le raphé de l'épaisseur de quatre lignes; le tissu cellulaire si graisseux & si épais qu'il oblitéroit presque les muscles du bas-ventre, & totalement la verge. Les viscères du bas-ventre étoient sains, à l'exception du foie qui étoit rempli de groupes tuberculeux & squirreux; le lobe de Spigel recouvroit la rate; l'anneau du côté droit avoit quatre pouces de diamètre; il y avoit du pus dans le fond de la vessie, elle n'avoit qu'un tiers de son volume ordinaire, son sphincter étoit carcinomateux & hydatideux.

Il est à remarquer que plusieurs semaines avant la mort, les aînes, les cuisses & les jambes étoient parsemées de taches noirâtres.

On demande si on auroit pu connoître les signes distinctifs de l'ulcère du testicule droit?

OBSERVATION

*Sur une plaie d'arme à feu ; par M.
DOLIGNON, maître en chirurgie à
Crecy-sur-Serre, par Laon.*

Une jeune fille du Pont-à-Buffy-sur-Serre, près la Fere en Picardie, rencontra l'hiver dernier 1785, son galant qui venoit de la chasse avec un fusil chargé de plomb à canards ; il s'approcha d'elle pour l'embrasser, ayant auparavant posé à terre entre eux la crosse de l'arme, qu'il avoit malheureusement oublié de mettre à son repos. Le canon portoit sur l'épaule gauche de la jeune fille, qui étoit accollée à gauche par le bras droit du garçon. Cette fille se défendoit, étant debout, & à demi baissée en avant. Pendant ce combat quelques vêtemens sans doute touchèrent la gachette du fusil ; le coup partit à bout touchant, & la charge pénétra de bas en haut dans la partie moyenne & supérieure du bras & de l'épaule gauche de cette fille. Le plomb sortit par l'ouverture supérieure & externe de l'épaule, entraînant avec lui des pièces d'os, & des fragmens de vêtemens.

Le chirurgien du lieu, qui donna à cette fille les premiers secours, lava la plaie, & se contenta de boucher les ouvertures avec la charpie : le sang sembla s'arrêter durant quelques heures, mais il ne cessoit de s'épancher dans la plaie, & reparut bientôt.

Vingt-quatre heures après, je trouvai l'appareil & plusieurs draps dont on avoit environné la blessée, remplis de sang fourni par la division de l'artère humérale, & du rameau de l'artère brachiale qui se distribue le long de la partie supérieure & externe du bras.

En introduisant le doigt dans la plaie, je reconnus que le tiers de la tête de l'humérus étoit fracturé dans sa face externe ; que l'acromion & l'extrémité de la clavicule étoient fracassés ; que l'articulation étoit à découvert par le déchirement de sa capsule.

La plaie pénétroit, comme je l'ai dit, de bas en haut sous la partie antérieure & externe du muscle deltoïde ; le tendon du muscle grand pectoral, & une tête du muscle biceps qui s'attache au bord de la cavité glénoïde de l'omoplate, étoient rompus, ainsi qu'une portion du trapèze.

Comme il y avoit hémorrhagie, il falloit chercher les moyens de l'arrêter, & prévenir

SUR UNE PLAIE D'ARME A FEU. 49
prévenir les accidens qu'un coup de feu
de cette espèce pouvoit causer par la
suite.

Je crus que j'y parviendrois en profitant de la doctrine établie dans l'excellent mémoire de M. de la Martinière, sur le traitement général des plaies d'armes à feu, inséré dans les Mémoires de l'Académie royale de chirurgie.

Voici comme je procédai : le bras fut un peu levé afin que le muscle deltoïde ne fût pas si tendu sur l'article, & que je pusse aisément passer dessous une sonde canelée. J'en soutins les extrémités en forme de pont, pendant qu'un aide coupoit ce qui étoit sur la sonde ; il mit aussitôt les doigts sur les ouvertures des artères humérale & brachiale pour en arrêter l'hémorrhagie qui existoit du moment de la blessure, tandis qu'avec le bistouri j'enlevois une douzaine de pièces d'os, & que je faisois les incisions & les dilatations nécessaires.

Les moyens ordinaires appliqués sur les ouvertures des artères ont réussi pour arrêter l'hémorrhagie, qui n'a plus reparu.

L'huile d'hypéricum & le baume d'Arcæus, ont servi à imbiber la charpie qui fut recouverte de compresses trempées dans la fomentation antiseptique marinée.

L'appareil s'est détaché au bout de huit jours ; la suppuration étoit bien établie.

Les quinze premiers jours, j'employai le même digestif pour les pansemens, & la charpie sèche tout le temps de la curation, avec un emplâtre de cérat camphré par dessus pour soutenir ce topique.

Ce traitement simple & méthodique a suffi pour guérir parfaitement cette plaie considérable, dans l'espace de trois mois. La chute des escares s'est faite pendant ce temps, ainsi que l'exfoliation de huit pièces d'os.

La malade n'a pas été saignée, parce qu'elle avoit perdu beaucoup de sang. Elle fut mise à la diète au commencement, & elle observa, suivant les divers périodes de la plaie, un régime convenable.

La tête de l'humérus, qui porte dans la cavité glénoïde, n'a pas été ankylosée. Nous avons ici un bel exemple de ce que peut la nature ; elle a pour ainsi dire suppléé à la déperdition arrivée dans les os, dans les ligamens, dans les chairs, dans les tendons.

Cette fille, qui n'a que seize ans, vient de faire la moisson ; elle lève le coude au niveau de l'épaule, elle exécute présentement tous les mouvemens du bras,

SUR UNE PLAIE D'ARME A FEU. 51
avec presque autant de force qu'avant
son accident.

R É F L E X I O N S

*Sur le traitement de quelques maladies
chirurgicales de l'articulation du fémur
avec l'os innominé ; par M. VERMAN-
DOIS, maître en chirurgie de Bourg
en Bresse.*

Mon dessein n'est pas de parler de
toutes les différentes maladies qui atta-
quent l'articulation du fémur ; je ne me
propose pas d'instruire les autres , mais
d'être moi-même instruit , en soumettant
au jugement de ceux qui se trouvent dans
des circonstances plus avantageuses, quel-
ques réflexions que m'a donné lieu de
faire le très-petit nombre de cas relatifs
à ce sujet , qui se sont présentés à moi
dans la pratique. Je les exposerai telles
qu'elles se sont offertes à mon esprit , &
avec le plus de brièveté qu'il me sera pos-
sible.

Luxation du fémur.

Je rappellerai ici ce que j'ai dit dans
une Lettre au célèbre M. Louis , datée du

15 février 1777. Après avoir prouvé la nécessité de la connoissance des muscles dans le traitement des luxations en général ; je disois : « Lorsqu'il ne s'agit que de faire revenir les muscles à leur longueur naturelle, ou peu au-delà, comme dans les luxations où le membre est raccourci, par exemple dans celle de la cuisse en haut & en arrière, & même en haut & en devant, quoique le fémur soit environné des plus forts muscles du corps humain, on parvient pour l'ordinaire assez facilement à les allonger au point nécessaire, sur-tout par la méthode de MM. *Dupouy & Fabre* (a). La réduction deviendroit sans doute encore plus facile (par leur méthode,) si pour la luxation en haut & en arrière on rapprochoit, & si l'on faisoit même un peu croiser l'extrémité inférieure luxée par dessus l'autre, (supposant le sujet couché sur le dos) afin de diminuer la tension des muscles adducteurs & des muscles fléchisseurs de la

(a) Voyez ce que ces Messieurs ont écrit à ce sujet. Voyez aussi les *Œuvres posthumes de M. Pouteau* : ce dernier a fait à cette méthode des additions que je ne pouvois connoître alors, son ouvrage n'ayant été imprimé qu'en 1783.

cuisse. Il faut au contraire dans les extensions, pour la luxation en haut & en devant, écarter l'extrémité inférieure luxée de l'autre, la porter un peu en arrière (a), & faire tourner le genou & la pointe du pied en dehors, afin de relâcher les muscles extenseurs & abducteurs de la cuisse, ainsi que ceux qui la font pirouetter sur son axe de dedans en dehors, &c. Mais de toutes les luxations de la cuisse, celle en bas & en dedans sur le trou ovalaire, est regardée comme la plus difficile à réduire. Dans cette luxation, tous les muscles qui environnent l'articulation se trouvent alongés & tendus, les uns plus, les autres moins; & dans les méthodes connues, il faut encore les étendre davantage pour dégager la tête du fémur du trou ovalaire. On conçoit aisément quelle résistance doivent apporter, en ce cas, ce grand nombre des plus forts muscles du corps humain ». La méthode de MM. *Fabre & Dupouy* n'est pas à l'abri de ce reproche, ainsi que je l'insinuois alors, & je desirois qu'on pût lui en substituer

(a) M. *Duverney* observe que si l'on fait l'extension dans ce cas en ligne droite, la tête de l'os a du penchant à tomber dans le trou lai re, &c.

une, dans laquelle on diminuât cette tension des muscles qui, dans cette espèce de luxation, dépend principalement de la situation, plus ou moins directe avec le tronc, que prend le membre luxé, en conséquence de son poids, &c. Je disois que : « En fléchissant la jambe sur la cuisse, on rendroit presque nulle la résistance que peuvent apporter le biceps, le demi-membraneux, le demi-tendineux, le grêle interne & le couturier; » que dans quelques cas, « on acquerrait plus de facilité à faire l'extension, au moyen d'un lacq placé au dessus du genou. Je conseillois encore de faire piroüetter la cuisse sur son axe, de façon que le genou fût tourné en dehors ». Mais j'oubliai de parler de la situation de la cuisse, relativement au bassin. Je proposerois en pareille circonstance, de placer la cuisse, pendant les extensions, en flexion & abduction; celle-ci, portée à un certain point, remédieroit à la tension que celle-là pourroit occasionner dans les muscles fessiers, &c. comme on peut s'en assurer par un examen attentif (a). Cette situation de la

(a) Je ne vois en ce cas, parmi les principaux muscles qui environnent cette articulation, que la moitié postérieure du grand fessier

cuisse tend en outre à ramener le tête de l'os dans sa cavité ; avantage dont jouissent également les méthodes que j'ai proposées pour les autres luxations de cette partie. Toutes tendent à conduire la tête du fémur dans la cavité cōtyloïde par la voie la plus courte. Mais si la tête de l'os avoit d'abord occupé une autre place que celle qu'elle occupe lorsqu'on veut en opérer la réduction , & qu'il y eût en même temps rupture du ligament capsulaire , on sauroit quelle situation elle auroit eue en premier lieu , en s'informant & de l'espèce de violence qu'auroit subie l'os luxé , & des accidens que le malade auroit d'abord éprouvés ; on manœuvreroit en conséquence.

M. *Maisonneuve* , au rapport de M. *Pouteau* , a réduit des luxations du fémur sur le trou ovalaire sans extension : « Il fait d'abord fléchir la cuisse à angle droit avec le corps ; il donne ensuite à cette cuisse un mouvement de rotation qui la fait approcher d'abord vers le ventre autant

qui puisse offrir plus de résistance ; mais , comme elle s'attache inférieurement à la culotte aponévrotique , elle me paroît devoir entraîner assez facilement celle-ci , & ne pas devoir faire obstacle à l'extension.

qu'il est possible, pour la porter ensuite en dehors vers la hanche ». Si M. *Maisonneuve* faisoit l'extension en ce moment, je crois, d'après ce que j'ai dit plus haut, qu'il obtiendrait la réduction assez facilement, sur-tout s'il faisoit fléchir en même temps la jambe sur la cuisse; mais il ne fait point d'extension, « il redresse aussitôt la cuisse luxée en la ramenant vers la cuisse saine ». C'est vraisemblablement au moment où il fait passer la cuisse de la flexion & abduction, à l'extension & adduction que la réduction s'opère; les muscles adducteurs & fléchisseurs ne pouvant passer subitement de l'état de relâchement à un aussi grand degré de tension, se contractent, forment un point d'appui à la partie supérieure du fémur vers les trochanters; ainsi la puissance appliquée sur l'extrémité inférieure du fémur, longue branche du levier, doit surmonter la résistance placée à la tête du fémur, qui doit ainsi rentrer dans la cavité cotyloïde, vers laquelle elle est poussée. Mais il paroît que la méthode par laquelle on fait des extensions, est préférable à tous égards.

MM. *Fabre & Dupouy* dans une luxation de la cuisse en haut & en dehors qui avoit un mois d'ancienneté, & dont le

malade ne souffroit, plus par les tentatives qu'ils firent selon leur méthode, « excitèrent des douleurs si vives, & tous les muscles de la cuisse se contractèrent avec une telle violence, qu'ils résistèrent à la force de deux ou trois hommes qui faisoient l'extension par le bas de la jambe. Nous fûmes obligés, *continue M. Fabre*, de renoncer au desir que nous avions de réduire cette luxation, par la crainte d'occasionner d'autres accidens plus fâcheux. » M. *Pouteau* pense qu'ils auroient réussi si la cuisse avoit été pliée à angle droit avec le corps ; la direction que j'ai indiquée en pareil cas, me paroît préférable ; mais, s'il se trouvoit dans un sujet un état de sensibilité ou d'irritabilité général ou particulier, ou un degré de force musculaire, capables de s'opposer à la réduction, malgré les précautions que je viens d'indiquer, & qu'ils ne cédaient pas à la saignée (a), aux relâchans, &c. on pourroit peut-être encore trouver des ressources dans la manière de graduer les extensions. On est assez généralement d'accord

(a) D'habiles chirurgiens sont venus à bout de réduire, après une ou plusieurs saignées, chez des gens vigoureux, des luxations qu'ils avoient en vain tenté de réduire auparavant.

qu'elles doivent être faites par degrés (a) : je les désirerois alors par degrés si insensibles, qu'on employât douze, dix huit, vingt-quatre heures & plus pour les opérer. On pourroit aisément imaginer une machine capable de produire un pareil effet. Elle offriroit également une ressource dans les anciennes luxations où les muscles & les ligamens raccourcis, &c. (b). depuis long-temps, ne doivent prêter que difficilement aux extensions; & on pourroit peut-être par son moyen se passer des préparations qu'on fait ordinairement subir en ce cas au malade, ou au moins en abrégér le temps.

La direction dans laquelle la tête du fémur heurtera la cavité cotyloïde, la disposition particulière des parties, &c. doivent nécessairement faire varier les accidens résultans des chocs qui se communiquent à l'intérieur de cette articulation. Les observations de M. *Sabatier* sur les luxations consécutives du fémur, étendent les connoissances relatives à cette

(a) Voyez à ce sujet PETIT, *Malad. des os*; POUTEAU, *Œuvr. posthumes*; PERCIVAL POTT, *Œuvres chirurgicales*, &c.

(b) *Mém. sur les anciennes luxations*; par M. GUYENOT, dans les *Mémoires acad. chir.*

matière, sans infirmer celles de M. *Petit*. C'est avec raison que M. *Sabatier* a dit que le raccourcissement de la cuisse auquel la luxation consécutive dont parle M. *Petit* donne lieu, doit toujours être précédé de l'allongement de cette partie; allongement qui ne peut arriver que quelque temps après l'accident, & doit se faire par gradations insensibles. J'en ai vu un assez considérable survenir peu de temps après une chute sur le grand trochanter, dans un domestique (du couvent royal des Augustins de Brou) qui avoit été jetté à quelque distance par un cheval qu'il montoit. Ce domestique dans sa chute porta sur le côté gauche, & principalement sur le grand trochanter où il sentit d'abord une douleur assez vive, ainsi que dans l'articulation voisine; mais il n'y donna pas beaucoup d'attention, & courut après son cheval pendant environ une demi-heure sans éprouver beaucoup de douleur, ni de gêne; mais enfin, pressé par l'une & par l'autre, il se rendit au couvent, où j'arrivai moins de demi heure après lui; je le trouvai levé se plaignant d'une douleur assez vive, qui répondoit dans l'articulation du fémur avec l'os innominé: elle avoit augmenté depuis son arrivée; elle étoit beaucoup plus vio-

lente lorsqu'il remuoit la partie, & surtout lorsqu'il vouloit se porter sur cette extrémité ; il se rendit avec beaucoup de peine à sa chambre, quoique aidé par un autre domestique ; & lorsqu'il fut couché, je reconnus cette extrémité plus longue que l'autre d'environ un pouce ; elle étoit du reste dans sa direction naturelle, &c. Je lui appliquai un défensif contenu par le spica, je le mis à une diète sévère, & je lui fis deux saignées assez copieuses le même jour : la seconde saignée calma un peu les douleurs ; & une troisième faite le lendemain au matin, les diminua considérablement : je n'insistai pas davantage sur ce moyen, le sujet ayant été précédemment affoibli par une fièvre intermittente opiniâtre, qui ne l'avoit quitté que depuis un mois ou deux ; mais je ne pus le contraindre à garder le lit que neuf jours, au bout desquels il commença à se lever. Le mouvement de cette articulation étoit encore douloureux, & la douleur étoit toujours plus vive lorsqu'il se portoit sur cette extrémité ; mais, comme elle diminua peu à peu, il put reprendre ses occupations quinze ou vingt jours après son accident. L'extrémité inférieure gauche a encore resté près de deux mois plus longue que l'autre ;

pendant ce temps, il a éprouvé par intervalles des douleurs plus ou moins vives (sans être cependant bien violentes) dans l'articulation lésée, & il en a ressenti encore long-temps à l'approche, disoit-il, des changemens de temps.

Il paroît que l'alongement de l'extrémité & les autres accidens, étoient dus au gonflement inflammatoire du paquet graisseux des glandes synoviales, & peut-être du ligament contenu dans l'articulation : gonflement survenu peu après la chute, en conséquence & du choc qui s'étoit communiqué à ces parties, & sur-tout de la course faite immédiatement après la chute; il paroît aussi que l'engorgement ayant subsisté après la diminution, & même après la cessation des symptômes inflammatoires, il a dû, jusqu'à ce qu'il fût entièrement dissipé, entretenir l'alongement.

Fracture du coté du fémur (a).

Dans la même Lettre à M. Louis, je rendois compte d'un moyen que j'avois employé pour le traitement d'une fracture

(a) PARÉ a le premier reconnu cette maladie sur le vivant; & GASPARD HOFFMAN, par la dissection. Voyez MORGAGNI, de *sedibus & causis morb.* &c.

du col du fémur : Voici en quoi il consistoit.

Une ceinture de cuir, propre à embrasser les os des hanches, portant, à l'endroit qui devoit être placé sur la partie externe de la hanche, du côté de la fracture, une espèce de godet de même cuir, ouvert en bas, & fait pour recevoir l'extrémité supérieure du fanon externe; à chaque côté, & à quelque distance du godet, étoit fixée une boucle pour recevoir l'extrémité des courroies de la pièce suivante, espèce de sous-cuisse composé d'une lame de fer recourbée, à chaque extrémité de laquelle étoit attachée une courroie destinée à fixer cette sous-cuisse à la ceinture, par derrière & par devant, au moyen des boucles dont j'ai parlé. La lame de fer en forme de sous-cuisse étoit garnie de bourre & recouverte de peau de chamois; au milieu de sa branche montante antérieure, étoit unie par une rivure & une charnière, une tige de fer recourbée, dirigée vers le bas, & à laquelle étoit fixée une espèce de godet en fer, inférieurement ouvert pour recevoir l'extrémité supérieure du fanon interne, comme je le dirai plus bas. « Ces choses étant prêtes, je plaçai la ceinture, je fis la réduction : on maintenoit l'extrémité dans un

degré d'extension convenable ; je posai la machine en forme de sous-cuisse , dont je passai les courroies dans les boucles de la ceinture ; j'ajustai les fanons ; je garnis convenablement ; j'enfonçai l'extrémité supérieure du fanon externe dans le godet de cuir , & celle du fanon interne dans le godet de fer ; je maintins les fanons avec les liens , & je fixai à l'extrémité inférieure des fanons les bouts d'un lac que j'avois placé au dessus des malléoles ». La malade mourut quinze ou vingt jours après (par des circonstances étrangères à cette fracture ;) mais pendant tout ce temps , l'appareil tint constamment la partie dans sa longueur & sa direction naturelle , malgré la manière gauche & brusque dont on la remuoit fort souvent.

Je regardois alors ce bandage comme propre à s'opposer à tout mouvement de l'extrémité inférieure sur le tronc , & de celui-ci sur l'extrémité inférieure , de même qu'à l'action des muscles , & capable de maintenir ainsi cette espèce de fracture réduite d'une manière invariable & exempte d'inconvéniens , les forces destinées à entretenir la contre-extension étant partagées entre la sous-cuisse garnie de bourre qui appuie sur la tubérosité de l'ischium , & la ceinture qui porte sur les

hanches; & les forces destinées à l'extension étant distribuées sur toute l'extrémité inférieure, au moyen des liens qui fixoient les fanons, & du lacq placé au dessus des malléoles. Quoique très-indocile, cette malade qui n'avoit jamais pu supporter l'appareil recommandé par M. *Petit*, ne se plaignit pas de celui-ci.

Je préférerois ce moyen à tous ceux qu'on a recommandés jusqu'alors. en pareil cas. Outre les inconvéniens considérables que l'on a reprochés à la méthode de M. *Petit*, le lacq placé entre les cuisses & fixé aux colonnes du chevet du lit, ne sauroit fixer le tronc d'une manière invariable; & si le malade approche le tronc de la cuisse malade, il diminue les extensions, & il les augmente dans le cas contraire. «Le bandage de M. *Arnaud* (a) ne me paroïssoit pas sûr, parce que le grand trochanter, qui doit lui servir de point fixe, se trouve dans un enfoncement entre le muscle du fascia & le grand fessier, lorsque ces muscles se contractent, & peut ainsi remonter sous la ceinture: d'ailleurs ce bandage n'empêche pas que le genou & la pointe du pied soient tournés-

(a) Discours de M. LOUIS sur le Traité des maladies des os de M. PETIT.

en dehors par les muscles destinés à cette action. La méthode de M. *Foubert* me sembloit exiger beaucoup de soins, rendre la guérison plus tardive, laisser après elle un raccourcissement plus ou moins considérable de la partie; le genou & la pointe du pied tournés en dehors, & les extensions réitérées qu'elle exige me paroissent ne pas être indifférentes, &c. » Je rappellois les inconvéniens reprochés à la machine de M. *Bellocq.*

Je ne parlois pas du bandage proposé par M. *Duverney*; je pensois, sur l'autorité de M. *Sabatier*, qu'il ne s'opposoit en aucune manière au raccourcissement de la cuisse; mais peu de temps après, ayant relu le passage du *Traité des maladies des os* de M. *Duverney*, qui traite de cette matière, je crus m'appercevoir que M. *Sabatier* n'avoit peut-être pas fait assez d'attention « à ce fanon extérieur que M. *Duverney* dit devoir s'étendre jusques vers le milieu de la poitrine, & être arrêté par deux serviettes, dont la première sera placée vers la partie supérieure, & la seconde embrassera les os des hanches; cette attention me paroît bien propre à s'opposer en quelque chose au raccourcissement du membre, qui se trouvant enfermé & fixé dans les fanons par les

liens qu'on pourroit multiplier, ne feroit remonter si ce fanon extérieur se trouve bien assujetti par les serviettes ci-dessus, dont on pourroit, à mon avis, aider l'action contre-extensive par une bande, ou, &c. dont le milieu porteroit sur la tubérosité de l'ischium du même côté, & les extrémités passant l'une en devant le long du pli de l'aîne, l'autre en arrière sur la fesse; viendroient s'attacher à un crochet, ou, &c. fixé à ce fanon extérieur au dessus de la hanche. On n'auroit rien à craindre de cette bande dont l'action contre-extensive seroit aidée par celle des serviettes ci-dessus. Les deux longs fanons que M. *Bazille* (a) place en dehors, &c. me paroissent aussi avoir des avantages dans cette fracture. Un habile professeur de la capitale, à qui je communiquai, en 1782, ces réflexions, à l'occasion d'une dispute sur cette matière, dans laquelle il se trouva mal-à-propos compromis, me disoit dans sa réponse qu'il préféreroit quatre attelles fortes dont

(a) Mém. sur les contre-coups en diverses parties du corps. *Prix académ. chir.* On sait que M. DAVID est l'auteur de ce Mémoire, qui remporta le prix de l'Académie de chirurgie en 1771, sous le nom supposé de BAZILLE.

l'externe s'étendrait du pied du côté de la fracture, jusqu'au milieu de la poitrine; l'interne, depuis le côté interne du pied, jusques sous la tubérosité sciatique; l'antérieure, depuis le genou jusques devant la poitrine; & la postérieure, depuis le jarret jusques derrière la poitrine; & comme les parties sur lesquelles on les appliqueroit sont inégalement saillantes, il seroit à propos d'interposer entre elles & ces attelles quatre coussinets de même longueur, faits avec de la toile fine, claire & douce, remplis médiocrement de paille d'avoine, qu'on peut pousser à volonté dans les endroits déprimés en l'ôtant des parties saillantes, & faire ainsi une pression plus égale. »

Parmi les différens procédés que je viens de citer, il en est quelques-uns qui peuvent remplir les indications que l'on se propose dans le traitement de cette fracture, d'une manière sûre & avec le moins d'inconvéniens possibles, & entre lesquels les raisons de préférence doivent se tirer des circonstances où se trouve le chirurgien.

J'ai traité cette année un avocat de cette ville, âgé de plus de soixante ans, d'une fracture du col du fémur, & pour laquelle j'ai mis en usage un appareil à-

peu-près semblable à celui qu'a proposé M. *Duverney*; je me suis servi de fanons plats qui ont été recommandés par cet auteur, & que je crois préférables aux cylindriques dans tous les cas, &c. Le malade a d'abord été de la plus grande docilité; ce qui a un peu secondé l'effet du bandage, & l'extrémité inférieure a constamment conservé sa longueur & sa direction naturelles pendant quarante & quelques jours, après lesquels le malade a décidément voulu se lever. Il a gardé la chambre encore un mois & demi; temps durant lequel il n'a marché qu'avec les plus grandes précautions. Cependant cette extrémité se trouve aujourd'hui plus courte que l'autre d'environ un demi-pouce; ce qui n'empêche pas ce M. *** de marcher avec aisance & fermeté. Il lui reste une très-légère claudication, à laquelle il pourra remédier en faisant faire le talon de son soulier du côté de la fracture, un peu plus haut que celui de l'autre côté. Au reste, j'ai obtenu en ce cas tout le succès qu'aient pu obtenir de très-habiles chirurgiens (a); ne pouvois-je pas en espérer un plus complet, si le malade eût

(a) Mémoire de M. SÂBATIER, sur la fracture du col du fémur. *Mém. acad. chir.*

DE QUELQ. MALAD. CHIRURG. 69
voulu s'affujettir à garder encore quelque
temps le lit?

Amputation de la cuisse dans l'article.

Différens chirurgiens de l'Europe se sont occupés de l'amputation de la cuisse dans l'article, & l'Académie royale de Chirurgie a jugé cette matière digne de faire le sujet d'un de ses prix. Quoique cette célèbre Compagnie penchât beaucoup à admettre cette opération « dans » les cas où elle paroîtroit l'unique res-
» source pour sauver la vie à un malade, » sa prudence l'a engagée à la proposer d'une manière problématique. On ne peut refuser de se rendre aux motifs qui l'ont portée à l'admettre en pareilles circonstances, puisqu'il est prouvé que cette amputation est praticable & qu'elle peut réussir. Quant au procédé opératoire, l'auteur du Mémoire couronné a démontré qu'il devoit varier selon les circonstances. Un chirurgien peut aisément se former une idée de la cruauté & du danger de cette opération, qui ne consiste pas moins qu'à retrancher près du quart d'un individu, en lui faisant courir les plus grands risques pour sa vie; mais on pourroit, avec autant de vrai-

semblance la lui conserver, sans en venir à un moyen aussi extrême, & dans des cas même où il a été conseillé, à l'exclusion de tout autre. . . . Je suppose qu'il n'y ait pas un délabrement dans les parties molles, capable d'ôter tout espoir de conserver le membre, (ce qui me paroît la seule circonstance où on doit admettre l'amputation de la cuisse dans l'article,) & je prendrai pour exemple quelques cas que l'on a dit exiger le plus fréquemment cette opération. Ainsi dans les supurations & les caries de l'articulation du fémur avec l'os innominé, si le dépôt, qui a son siège dans cette partie, n'a pas été ouvert à temps, & traité méthodiquement (a), ou si en conséquence du siège primitif du mal ou du degré d'acrimonie de la matière, la maladie a fait des ravages sur les parties dures, & ne peut céder aux pansemens les mieux dirigés & aux remèdes intérieures les plus convenables (b), je suivrai la divi-

(a) THEDEN, *Progrès ultér de la chirurg.*

(b) DE HAEN (*Ratio med.*) vante beaucoup en ce cas l'usage du lait & du kina; & rapporte des observations en leur faveur; mais la lecture de ces observations fait douter qu'elles aient été faites sur des vices de l'intérieur de

sion qui y conduit, s'il y en a une que l'on puisse suivre avec sûreté; si non je ferai une incision longitudinale, qui commenceroit au dessus du grand trochanter, prolongée le long de la partie supérieure & externe du fémur; je couperai les attaches des muscles à la partie supérieure de cet os que je défarticulerai, s'il ne l'étoit pas déjà par les ravages de la maladie; je ferai sortir son extrémité par la plaie, en portant la cuisse en dedans & tirant en dehors la partie supérieure de l'os, j'en dépouillerai une portion plus ou moins longue, & j'en emporterai avec la scie, non-seulement ce qui seroit vicié, mais aussi une étendue suffisante pour me permettre de traiter aisément la carie de la cavité coxaloïde & le vice des parties environnantes par les moyens convenables. On m'objectera peut-être, d'après ce que dit M. de Haën, &c. que les grandes ouvertures donnant en pareil cas un libre accès à l'air, la corruption fait des progrès plus rapides, & que les malades

l'articulation. On peut voir le traitement que ZACUTUS LUSITANUS dit lui avoir réussi sur plusieurs malades; *Prax. med. admir. lib. 1, observ. 126*. Quelques médecins vantent aujourd'hui l'usage de l'*assa-fœtida* dans le cas de carie; &c.

périssent plus promptement ; mais je propose en même temps des secours capables, non-seulement d'arrêter les progrès de la maladie, mais aussi de la conduire à une heureuse terminaison. Les objections que l'on pourroit faire contre les grandes incisions en cette occurrence, tomberoient avec autant de fondement sur l'amputation dans l'article, opération que M. *Lalouette* croit pouvoir réussir malgré la carie de la cavité cotyloïde. Dans le cas où le vice des parties dures seroit borné à la partie supérieure du fémur (a), cette opération n'auroit aucun avantage sur le moyen que je propose ; & dans celui où la cavité cotyloïde se trouveroit en même temps intéressée, elle ne pourroit que présenter un peu plus de facilité dans les pansemens : mais qu'on mette en parallèle les avantages, la cruauté & le danger respectifs des deux méthodes, on ne balancera sûre-

(a) Dans les fracas de l'extrémité supérieure du col ou de la tête du fémur par une balle, &c. s'il n'y avoit pas eu ravage dans les parties molles, capable d'ôter tout espoir de conserver le membre, le moyen que je propose me paroît préférable à l'amputation dans l'article, que M. *Ravaton* propose en pareil cas.

Chir. d'armée.

ment

ment pas à donner la préférence au procédé que je viens d'exposer, toutes les fois qu'il pourra suffire. Sans entrer dans ce parallèle, que tout chirurgien est en état de faire, les accidens primitifs & consécutifs qui résultent de l'amputation dans l'article, sont capables de faire balancer le chirurgien le plus intrépide, & sont vraisemblablement la cause pour laquelle cette opération n'est pour ainsi dire encore que projetée, & n'a pour elle que des expériences faites sur le cadavre & sur des animaux vivans. Je ne suis pas à portée de faire celles du premier genre, mais je rapporterai en faveur du procédé que j'ai proposé, une expérience que j'ai tentée sur un chien.

Je fis les réflexions que je viens d'exposer sur l'amputation de la cuisse dans l'article, vers la fin de 1779, en voyant à la campagne un jeune homme, chez lequel je reconnus une luxation consécutive du fémur, accompagnée de plusieurs sinus autour de l'articulation, avec carie de la tête du fémur & de la cavité cotyloïde, fièvre lente, marasme, cours de ventre, infiltration des extrémités inférieures, tous les accidens enfin qui annoncent une mort inévitable & prochaine, laquelle arriva en effet peu de jours après.

Dans

un cas de cette nature, mais moins désespéré, j'aurois donc préféré à l'amputation dans l'article, le procédé que j'ai décrit.

J'étois curieux de savoir si, après avoir emporté la partie supérieure du fémur, il se formeroit ou non une substance inorganique à-peu-près semblable à la portion emportée, & si dans l'un ou l'autre cas cet os se souderoit avec l'os innommé, ou si ces deux os se toucheroient par des surfaces capables de permettre du mouvement, principalement dans le cas où la cavité coryloïde n'auroit pas été intéressée. Je n'osois me prévaloir de l'exemple des articulations contre nature qui résultent quelquefois de fractures négligées, ou mal traitées. Je me proposai alors une suite d'expériences différemment combinées; ce ne fut cependant que deux ans après que je fis la suivante sur un jeune chien de chasse d'environ deux mois.

Après lui avoir fait une incision longitudinale aux téguments, sur la partie supérieure du fémur, je coupai les attaches des muscles à la partie supérieure de cet os, j'incisai la capsule ligamenteuse qui l'unit avec l'os des îles, puis empoignant la cuisse & forçant l'extré-

mité supérieure du fémur de se porter en dehors , je coupai le ligament rond ; j'achevai de couper le capsulaire , & enfin l'attache des muscles au petit trochanter , (dans ces dernières incisions , il survint une hémorragie qui s'arrêta bientôt.) Je fis sortir cette extrémité d'os dénudée à travers la plaie & l'enlevai avec la scie au dessous du petit trochanter. Je remplis mollement la plaie de charpie , & appliquai un appareil pour la contenir ; mais l'animal l'ayant dérangée plusieurs fois , j'abandonnai absolument la guérison de cette plaie à la nature. En peu de jours , le bout supérieur du fémur remonta au niveau de la cavité cotyloïde , se couvrit de toutes parts de bourgeons charnus ; & la plaie se rétrécissant insensiblement , fut guérie au bout de deux mois. L'animal a toujours porté , depuis l'opération , cette extrémité pendante , plus courte que l'autre. Vers la fin il s'appuyoit un peu sur le dos de la patte de cette extrémité. Dès que la plaie fut cicatrisée , je le tuai pour examiner la partie opérée. Je trouvai ce fémur plus gros & plus court que celui de l'autre côté ; la grande cavité médullaire très-spacieuse & très-pleine de moelle ; sa substance compacte plus mince que celle du fémur opposé ;

son bout supérieur terminé par des inégalités osseuses de substance compacte, qui se portoient sur-tout en dehors vers la cicatrice, & unie à la cavité cotyloïde par une substance celluleuse & ligamenteuse. La cavité cotyloïde avoit considérablement diminué d'étendue, étoit remplie d'un corps mollasse & très-rouge qui me parut être la glande synoviale, qui avoit augmenté de volume & dont les vaisseaux étoient dilatés. Sans m'arrêter aux explications physiologiques, auxquelles cette expérience peut donner lieu, je ferai seulement quelques observations relatives à la pratique.

Si, après avoir emporté l'extrémité supérieure du fémur, la cavité cotyloïde exigeoit un traitement & des pansemens particuliers, continués quelque temps, je crois d'après ce que j'ai dit dans le traitement de la fracture du col du fémur, qu'on pourra imaginer un appareil propre à s'opposer à la rétraction des muscles, & par conséquent à empêcher la partie supérieure du fémur de cacher la cavité cotyloïde. Ces réflexions m'avoient conduit à penser que mon procédé seroit applicable avec plus de facilité & plus d'espérance de succès, (*mutatis mutandis,*) aux vices de la tête de l'hu-

merus & de l'articulation de cet os avec l'omoplate. Je vois avec plaisir que dans un petit ouvrage (a) imprimé en françois en 1784, il a été exécuté avec succès en Angleterre. J'avois aussi porté mes réflexions sur les vices de l'articulation du coude & du genou : elles m'avoient conduit à croire que dans la carie de l'articulation du genou, par exemple, si le vice étoit borné au tibia ou au fémur, on pourroit emporter l'extrémité de l'os carié, & que dans le cas où les deux os seroient intéressés, on pourroit emporter l'extrémité de celui qui le seroit le plus, afin d'avoir la facilité de traiter, par les moyens convenables, celui qui le seroit le moins.... M. Park conseille « l'ex-
 » tirpation totale de la jointure, ou la
 » section des extrémités des os qui for-
 » ment l'articulation : ayant soin d'em-
 » porter en tout ou en partie le ligament
 » capsulaire, &c.» Il a pratiqué ce procédé hardi avec succès sur un matelot Ecoissois, comme on peut le voir dans sa *Nouvelle méthode* : petit ouvrage, comme la dit son traducteur, « digne d'exciter
 » la curiosité des maîtres de l'art. »

(a) *Nouvelle méthode de traiter les maladies du cou de & du genou*, par H. PARK. Préface.

OBSERVATION

Sur un corps étranger introduit dans l'urètre, & parvenu jusques au périnée ; par M. HERAIL, chirurgien de l'hôpital royal de Saint-Symphorien-le-Château en Lyonnois.

Le 28 juillet de cette année 1785, le nommé *Philibert*, âgé de vingt-deux ans, habitant de la campagne, vint me consulter sur un cas rare & singulier : il me déclara qu'il avoit une fourchette dans la verge ; telle fut sa manière de s'exprimer. Je fus étonnement surpris : par l'examen de la partie, je fus convaincu en touchant le corps étranger déjà parvenu à la racine de la verge, que c'étoit une fourchette, mais de la forme de celles que les paysans ont dans le manche de leur couteau ; elle avoit quatre pouces neuf lignes de longueur, & la distance d'une de ses branches à l'autre vers la pointe qui étoit très-aigüe, étoit de six lignes. Le manche qui étoit de corne, de la figure d'une pyramide renversée, en avoit trois. Il y avoit deux jours que ce corps étranger étoit introduit ; le membre viril étoit déjà

très-tendu, enflammé, & le triple de sa grosseur naturelle.

Le volume, la figure & les deux pointes aiguës de l'instrument, font pressentir le danger imminent du malade ; dans cette circonstance, je ne voulus pas agir avec légèreté ; j'appellai M. *Gaydan*, médecin, & MM. *Bras* père & fils, chirurgiens ; tous reconnurent avec moi l'impossibilité de faire l'extraction de ce corps étranger, autrement que par une incision au périnée ; ce qui fut exécuté sur le champ. L'opération finie, le malade urina deux heures après, & la cure radicale fut terminée heureusement en six jours. Je décris ce fait, plutôt à cause de sa singularité, que pour donner plus de lumières sur les plaies du canal de l'urètre. Tous les praticiens savent qu'elles sont simples, lorsqu'elles sont faites par un instrument tranchant.

On seroit sans doute curieux de savoir comment cette fourchette a été introduite ; j'aurois désiré aussi en être instruit : mais le jeune homme s'est obstiné à soutenir que cela étoit arrivé en dormant, que le matin en s'éveillant il s'étoit trouvé le couteau à la main. Je laisse à ceux qui liront cette observation à décider si la chose a pu arriver ainsi.

OBSERVATION

*Sur un engorgement de la matrice ; par
M.^r HERSENT, chirurgien à Gannes ,
près Saint-Just en Picardie.*

La nommée Marie-Magdelaine Tran-
roy, de la paroisse de la Herelle, femme
âgée de vingt-six ans, & d'un tempé-
rament vif, étant parvenue au terme de
deux mois & demi environ d'une seconde
grossesse, éprouva de violentes douleurs
dans l'hypogastre & vers le bas de la
région lombaire ; il survint ensuite quel-
ques pertes qui furent enfin suivies de
l'expulsion d'un fœtus, que l'on m'a dit
être du volume & de la longueur du
doigt.

Peu de jours après cet accident, il
s'établit une diarrhée abondante de ma-
tières fétides, accompagnée de fortes
douleurs dans tout l'abdomen, & de la
sortie spontanée d'une prodigieuse quan-
tité de vers vivans, parmi lesquels on
remarquoit des lombrics, (ils étoient en
petit nombre) un peu plus de l'espèce
nommée *tænia*, & beaucoup de ceux
appelés *cucurbitains*. Quelques jours

s'étoient déjà écoulés depuis l'apparition de ces nouveaux accidens , lorsque je fus appelé. La malade avoit beaucoup d'altération ; son pouls étoit fébrile , peu vigoureux ; la langue chargée d'un enduit blanc sale , tirant sur le jaune ; le ventre , quoique souple & mollet , étoit cependant gonflé , offrant au toucher à la partie inférieure , précisément dans l'hypogastre , une tumeur circonscrite très-dure & peu douloureuse , que jugeai , dans ce moment , être un engorgement par congestion des parois de la matrice.

Les boissons adoucissantes & tempérantes , les potions huileuses édulcorées avec le sirop violat , les fomentations émollientes , les lavemens de même qualité , les doux purgatifs auxquels je mariois quelquefois l'infusion de coralline de Corfe , furent les moyens que j'employai alternativement pour combattre avantageusement la diarrhée & ses symptômes , qui disparurent en quelque jours de traitement.

Tranquille de ce côté , je me tournai vers la maladie principale , (l'engorgement de l'utérus.) La tumeur que j'avois reconnue d'abord étoit la même ; une douleur sourde & gravative s'y faisoit ressentir , principalement quand la malade étoit

82 OBSERV. SUR UN ENGORGEM.

débout : d'autres douleurs existoient aux hanches & à la partie supérieure des cuisses ; elles étoient telles que , pour les modérer , la malade étoit obligée de marcher à demi-courbée. Tous ces accidens confirmoient de plus en plus mon diagnostic ; c'étoit celui d'un confrère très-estimable (a) , & distingué par ses connoissances , lequel eut occasion de voir la malade , & qui porta , ainsi que moi , un pronostic fâcheux.

Cependant , malgré ce fâcheux pronostic , malgré la dureté considérable des parois du viscère affecté , malgré la difficulté que devoient avoir les remèdes à pénétrer les canaux obstrués , & à rendre aux liqueurs leur fluidité , je ne pus me résoudre à abandonner la malade ; il est vrai que la bonté de son tempérament me donnoit quelque espoir. Je prescrivis donc les délayans apéritifs , les bains de fauteuil , dans l'intervalle desquels on pratiquoit sur tout le bas-ventre des fomentations émollientes. Ce furent les seuls moyens que j'employai d'abord. Sept à huit jours se passèrent dans l'usage des remèdes , sans qu'il parût aucun chan-

(a) M. LEFEBVRE , chirurgien à Broye , près Mondidier.

gement favorable ; au contraire, il se manifesta alors une légère enflure autour des malléoles qui, augmentant beaucoup en peu de jours, gagna successivement les jambes, les cuisses & les parties génitales externes ; toute l'habitude du corps participa bientôt à cet état d'œdématie, mais particulièrement la face & les mains. Cependant la malade se sentoît de l'appétit ; l'abdomen, abstraction faite du viscère engorgé, étoit dans l'état naturel ; les déjections se faisoient bien, quoique toujours délayées depuis la diarrhée dont j'ai parlé ; les urines seulement étoient plus rares, & ne répondoient pas à la quantité des boissons.

Dans ces conjonctures, je pensai aux pilules bénites laxatives de *Fuller* ; & d'après ce qu'en dit le célèbre *Levret* dans ses Remarques de pratique sur les engorgemens des parois de la matrice, je me décidai à les faire prendre à la malade, à la dose d'un demi-gros tous les jours, après un léger souper ; en même temps j'ajoutai dans un bouillon apéritif, deux fois par jour, le matin & l'après dîné, demi-gros de terre foliée de tartre, & j'eus soin d'insister sur les boissons délayantes apéritives, pour prévenir l'irritation que je craignois de l'activité des pi-

lules. Huit jours furent à peine écoulés, que la tumeur offrit un ramollissement très-sensible ; elle diminua ensuite de volume , & disparut totalement au bout de vingt jours. Pendant les cinq ou six premiers jours , ce traitement procura sans tranchées des évacuations copieuses d'humours noires , putrides , parmi lesquelles étoient confondus en grande quantité des vers vivans , parfaitement semblables à ceux dont nous avons parlé : quelques-uns furent rendus par la bouche ; c'étoient des lombrics. Enfin il s'établit des urines abondantes qui dissipèrent & l'œdème des extrémités inférieures , & la bouffissure répandue dans toute l'habitude du corps. La malade ne tarda point à recouvrer ses forces ; la santé reparut , & le rétablissement des fonctions de l'organe qui avoit été malade , suivit de près.



NOUVEL EXEMPLE

DE LA RÉTROVERSION DE LA MATRICE;

*Par M. DESGRANGES, gradué, de
l'Académie royale de chirurgie, de la
Société littéraire de Bourg en Bresse,
& conseiller du comité du collège royal
de chirurgie de Lyon.*

M. *Wauters*, qui pratique avec succès les accouchemens à Wétèren en Flandre, m'ayant communiqué un nouveau fait sur la *rétroversion* de la matrice, avec permission d'en faire usage, j'ai cru devoir le consigner dans le Journal de Médecine, afin que les gens de l'art qui ne croient pas encore à l'existence de cette espèce de déplacement, puissent se convaincre de plus en plus de sa réalité (a).

Une femme de *Wichelen*, enceinte d'environ trois mois, éprouvoit une constipation opiniâtre, qui l'obligeoit à de grands efforts pour aller à la selle; ce

(a) Cette observation vient à l'appui de douze autres consignées dans un Mémoire que j'ai présenté, il y a près d'un an, à l'Académie royale de chirurgie.

qui fut bientôt suivi de difficulté d'uriner. Cette dernière incommodité, qui alloit en augmentant, fit recourir le cinquième jour, (c'étoit le 13 juin 1785,) à M. *Wauters*, qui trouva la malade avec une rétention d'urine *presque complète*. On l'avoit sondée une seule fois, trois jours auparavant; & la sage-femme, par des manœuvres fréquentes, quoique dirigées sans connoissance de cause & faites sans ménagemens, étoit parvenue fortuitement maintes & maintes fois à dévier en quelque sorte la matrice, c'est-à-dire sans doute, à déplacer le museau de cet organe, ce qui dégageoit foiblement les voies urinaires comprimées, & permettoit l'issue de quelque peu d'urines. Ces tâtonnemens, que M. *Wauters* nomme *rétropressions*, avoient réussi dans le principe, mais ils devinrent inutiles ensuite. Les parties génitales se gonflèrent & acquirent une sensibilité extrême; la malade souffroit cruellement, sur-tout quand on vouloit se livrer à des recherches par le *toucher*.

M. *Wauters* ne négligea aucun des secours connus, & ce fut toujours infructueusement qu'il les mit en usage. Le cas lui paroissant pressant, il se déterminà, trois jours après, à appeller en

consultation M. *Vandavegem*, chirurgien célèbre, (dit M. *Wauters*,) par son Traité sur la section césarienne, autant pour aviser ensemble sur les moyens convenables à employer, que pour le convaincre de l'existence de la *rétroversion*, & avoir un témoin très-compétent de plus à offrir aux incrédules. En effet ces messieurs reconnurent tous deux parfaitement l'espèce de déplacement de la matrice, que nous avons nommé *rétroversion*, & qui présentoit les mêmes phénomènes que ceux que j'ai rapportés ailleurs (a), (ce sont les termes de M. *Wauters*,) & notamment les deux signes qu'on peut regarder comme pathognomoniques de cet accident ; savoir, 1^o. la rétraction du conduit urinaire, telle qu'on a grande peine à trouver son orifice qui est retiré dessous l'arc cartilagineux des pubis, & qui en rend l'exploration difficile & nécessite à sonder de bas en haut, de manière que l'extrémité externe ou l'S de l'algale va reposer sur le fondement ; 2^o. la saillie ou la protubérance

(a) Voyez Journal de médecine du mois de janvier 1783, & les Journaux encyclopédiques des 15 août & 1^{er} septembre de la même année.

formée par la paroi postérieure du vagin , refoulée elle-même par le fond de la matrice , qui est tombé dans la concavité du sacrum (a).

A l'aide des saignées , des boiffons antiphlogistiques , des lavemens , des injections & des fomentations émollientes , puis résolutes ; d'un grand repos , d'une position appropriée , & du cathétérisme employé à propos , ils parvinrent à en opérer la réduction.

C'est M. *Wauters* qui a procédé au redressement de cet organe , suivant notre méthode , la femme étant couchée sur le dos. Il s'est assuré qu'elle a le bassin fort ample : elle est mère de plusieurs enfans.

La précaution de sonder fréquemment tant que le déplacement a eu lieu , a prévenu l'inaction consécutive de la vessie. Aussi la malade a rendu ses urines après la réduction , à peu de chose près comme à l'ordinaire , & elle n'a rien

(a) La difficulté de découvrir l'orifice-utérin , & même quelquefois l'impossibilité absolue d'y parvenir , (selon que la matrice est plus ou moins complètement renversée ,) établit encore un signe caractéristique de cet état.

éprouvé depuis , qui pût se rapporter au dérangement utérin dont il est question.

On doit voir qu'il falloit ici toute l'habileté & l'adresse de ces deux praticiens instruits , pour remédier à une *rétroversion* déjà ancienne , compliquée d'engorgement & de tuméfaction inflammatoires , dûs évidemment aux procédés irréguliers & mal-entendus de la sage-femme ainsi qu'à son ignorance absolue sur ce point , & qu'il étoit essentiel de parer d'abord à ces premiers accidens avant de s'occuper de la réduction. On comprend encore que l'*expectation* ne pouvoit être ici de longue durée , que la guérison radicale dépendoit essentiellement du *redressement* de la matrice , & qu'en différant trop , on auroit multiplié les obstacles par la végétation toujours active & l'augmentation journalière du produit de la conception renfermé dans le viscère renversé , &c. ; & c'est ce que ces Messieurs paroissent avoir très-bien senti :



OBSERVATION

*Sur un enfant né à terme & sans anus ;
par M. TOUTANT BEAUREGARD,
maître ès-arts & en chirurgie , ancien
prévôt de sa Compagnie , professeur-
démonstrateur de thérapeutique & de
l'art des accouchemens , chirurgien de
l'Amirauté , & lieutenant de M. le pre-
mier chirurgien du Roi à la Rochelle.*

Le 14 octobre dernier 1785 , je fus appelé en consultation par M. Fleury, mon confrère, pour examiner un enfant né la veille, sans anus & sans la moindre trace qui pût indiquer la route que l'art devoit tenir.

Mon avis fut d'inciser profondément les tégumens à l'endroit où cette ouverture naturelle se remarque ordinairement. L'opération fut faite sur le champ. Le doigt introduit assez en avant au travers de l'incision , ne rencontra rien. On tamponna la plaie. Le petit malade prit par cuillerées deux onces de sirop de chicorée composé de rhubarbe, afin de précipiter le *méconium*, & de le porter vers le *rectum* s'il en existoit.

Deux heures après nouvelles recher-

ches , aussi infructueuses que les premières. Dans un état aussi désespéré, je me rappelai l'axiome de *Celse: Melius est anceps*, &c. & je proposai de faire au côté gauche de l'*abdomen*, & au dessus de l'arcade crurale, un anus artificiel: mon confrère adopta mon opinion; mais les parens s'y refuserent absolument, & l'enfant mourut la nuit suivante.

L'ouverture du cadavre nous fit voir ;
 1°. que le *rectum* manquoit entièrement ;
 2°. que le colon se terminoit à la partie supérieure du *sacrum*, par un cul-de-sac ;
 3°. que l'opération que j'avois proposée auroit été très-praticable, puisque le *colon* étoit très-distendu par l'air raréfié & par le *méconium*, à l'endroit indiqué pour l'opération.

OBSERVATION

Sur un enfant monstrueux auquel manquoient le cerveau & le crâne ; par M. DOLIGNON, maître en chirurgie à Crécy près de Laon.

En août 1785, la femme *Lagène*, du village d'Assy-sur-Serre, diocèse de Laon, généralité de Soissons, accoucha d'un enfant de neuf mois, auquel man-

92 SUR UN ENFANT MONSTRUEUX

quoient & le cerveau & la boîte osseuse : cependant il a vécu quelques minutes.

Le nez ; la bouche & le menton n'offroient rien de particulier ; mais les deux yeux situés à la partie supérieure de la face ressembloient à deux cornes , faisant une saillie considérable en avant , parce qu'il n'avoit ni front , ni cerveau.

L'aspect de cet enfant étoit véritablement hideux ; malgré le soin que l'on prit d'en dérober la vue aux femmes qui étoient présentes à l'accouchement , il en fut cependant aperçu. Elles n'eurent rien de plus pressé que de publier que la nouvelle accouchée avoit mis au monde un monstre effroyable ; suivant les unes , il avoit la tête semblable à celle d'un singe ; suivant les autres , elle ressembloit à celle d'une carpe.

Le coronal & les pariétaux manquoient , il ne restoit de l'occipital que son apophyse basilaire , posée sur le trou de la colonne vertébrale ; la face interne du sphénoïde & la lame criblée étoient la partie supérieure de la tête , une des parties écailleuses des temporaux en formoit les parties latérales.

La membrane qui recouvroit le derrière de la tête en forme de coiffe , m'a paru être une production de la dure-mère ;

elle étoit fort mollassé & pulpeuse ; elle s'attachoit à toute la circonférence du cuir chevelu , pour former une tumeur fongueuse , rouge , épaisse d'un demi-pouce , contenant en dessous du sang , & un peu de moelle allongée. On remarquoit extérieurement deux trous : l'un qui étoit situé à l'endroit de la selle de turc , conduisoit dans les fosses antérieures & moyennes du cerveau ; le second trou étoit situé un peu au dessous , & pénéroit dans la moelle de l'épine.

S'il y avoit eu des pièces d'os du crâne dans la matrice , lors de l'accouchement ou après , j'aurois volontiers soupçonné que ce phénomène pouvoit être l'effet d'un coup porté sur l'uterus , coup dont la tête du fœtus se seroit ressentie , y auroit excité une contusion , puis plaie & séparation des parties , & qu'il se seroit fait par la suite une cicatrisation , comme il arrive aux plaies avec perte de substance.

Cette observation est une nouvelle preuve que le cerveau n'est pas un viscère des plus nécessaires à la vie commençante , & que d'autres organes , en son absence , suppléent à ses usages.

On lit dans les Mémoires de l'Académie royale de Sciences de Paris , que

94 SUR UN ENFANT MONSTR. &c.

M. *Fauvel*, chirurgien, y a montré, en 1711, un enfant qui n'avoit ni cervelle, ni cervelet, ni moelle épinière, & qui vécut deux heures après avoir reçu le baptême.

On y lit dans le volume de 1667, qu'un enfant est venu au monde à terme sans tête, mais ayant toutes les parties du corps bien conformées.

Et dans celui de 1697, qu'un enfant monstrueux, venu à terme sans cerveau, a vécu; mais on ne dit pas combien de temps.

Les Journaux de Médecine rapportent plusieurs faits de cette espèce.

M É M O I R E

SUR LES BAUX THERMALES
DE NERIS EN BOURBONNOIS;

Par M. PHILIPPE, apothicaire à
Mont-Luçon.

Neris, que l'on nomme aussi *Nert*, en latin *Nerius*, *Nera*, *Neriomagus*, *vicius Narenfis*, est un bourg situé au 20^e degré 59 minutes de longit. & au 46^e degré de latitude, à cinq quarts de lieue

de Mont-Luçon, province de Bourbonnois, diocèse de Bourges, ressort du parlement de Paris, sur la grande route de Bourges à Clermont.

Il n'est pas prouvé que ce soit le lieu nommé *Gergovia Boiorum* dans les Commentaires de *Jules-César*, ni qu'il ait emprunté du nom de l'empereur *Néron*, celui de *Neriopolis*. Son territoire est rempli des restes de constructions usitées chez les Romains, qui font connoître que ce peuple en faisant des incursions dans les Gaules, y a fait un long séjour. En effet, on y voit un reste d'amphithéâtre, un lieu qu'une tradition constante nomme *Camp de César*, plusieurs branches d'aqueduc, plusieurs portions de colonnes, des pierres taillées, des inscriptions qui paroissent avoir appartenu à des temples ou à d'autres édifices. Il est très-commun dans des fouilles qu'on y fait journellement, d'y trouver des médailles romaines, des débris de vases, & autres monumens précieux d'antiquité.

A le considérer tel qu'il est aujourd'hui, Nérís jouit d'une position très-avantageuse ; il occupe un vallée entre deux côtes riantes ; l'air y est pur & tempéré, le sol plus sec qu'humide : on s'y

ressent quelquefois, il est vrai, d'une
 froidure causée par les neiges qui cou-
 vrent les montagnes de l'Auvergne &
 du Forez, ce qui occasionne des orages
 & des grêles qui fondant sur la plaine,
 détruisent alors en un instant tout espoir
 de récolte. Du reste les côtes par lesquels s'étend
 la vue de Nérès est bornée, récréent la
 vue par la perspective d'un lointain varié
 très-agréablement. En général les
 grains, les légumes, les fruits, y sont d'une
 délicatesse admirables. Les Habitans y
 jouissent d'une santé vigoureuse. Il y vit
 plusieurs octogénaires. On n'y a pas vu
 d'épidémie depuis vingt ans, quoi qu'il
 s'en soit répandu plusieurs dans les can-
 tois environnans. Pour l'intérieur du sol,
 la craie, la marne & le caillou en for-
 ment le corps principal; il s'y trouve des
 roches entières d'une espèce de cristal
 à facettes; en quelques endroits des sae-
 roches colorées comme l'améthyste, & aussi
 des matières chargées de principes fer-
 rugineux. Un endroit nommé les for-
 ges; à une lieue de Nérès, possède une
 mine de charbon de terre; on n'y a vu
 un volcan brûler pendant long-temps; il
 y avoit autrefois un refuge pour les lar-
 dres. Il y existe présentement un hôpital
 très-

très-bien entretenu, où l'on reçoit jusqu'au nombre de cent vingt infirmes dans les temps convenables pour prendre les bains (a). Enfin, sans parler des sources d'eau froide qui y sourdent en différents endroits, il y en a des thermales ; dont la description, l'analyse & les usages vont faire l'objet de ce Mémoire.

Les sources thermales de Nérís s'ouvrent assez près les unes des autres, au milieu du bourg, en face de l'hôpital ; chacune a une enceinte en pierre, qui en forme un puits particulier, dont le

(a) Voici ce qui a donné lieu à cet établissement. Madame *de la Fauconnière*, ayant rencontré en 1724 le cadavre d'un malheureux mort sur la place pendant la nuit, en fut pénétrée de douleur : elle donna sa maison & un petit revenu pour qu'on pût y loger quelques pauvres. Son intention fut exécutée ; on établit un hospice où il y avoit six lits. La propreté, le bon ordre & le grand soin qui régnoient dans cet asile de l'infortune, & surtout les guérisons qui s'y opéroient, engagèrent différentes personnes à contribuer à son agrandissement par des fondations. Monseigneur le cardinal *de Gèvres*, archevêque de Bourges, y a fondé des places pour dix curés, ou à leur défaut, des ecclésiastiques qui, desirant user des eaux de Nérís, n'auroient pas la faculté de se placer dans des hôtelleries : ainsi cet hospice est devenu célèbre & assez considérable.

fond est un sablon mêlé de cailloutages ; les eaux s'élèvent jusqu'à l'orifice du puits, & s'écoulant par des rigoles qui y sont pratiquées , s'épanchent dans un enclos ou grand bassin destiné à les recevoir. Le fond de ce bassin est pavé, ses parois bâties solidement à chaux, sables & petits cailloux : sa forme est irrégulièrement ovale ; il varie pour l'épaisseur de 14 à 18 pouces, & de 9 à 8 pieds pour la hauteur ; il a près de 226 pieds de circonférence. Il est divisé suivant sa longueur, (qui est du sud au nord,) en trois parties par deux cloisons transversales construites comme l'enceinte, & traversées par des canaux pour le passage des eaux d'une division dans une autre. De ces divisions la première est la plus grande ; l'eau y est la plus chaude ; elle réunit trois sources. La seconde est d'une étendue moyenne, l'eau y est un peu moins chaude. Enfin dans la troisième que l'on nomme bain des pauvres, la chaleur est un peu supportable. A l'endroit le plus déclive, est un pertuis pour l'écoulement de l'eau ; de-là elle s'échappe dans la prairie & forme un ruisseau assez considérable, même pendant le temps de sécheresse, pour fournir à sept moulins construits sur

son passage dans une étendue de presque cinq cents toises ; après quoi elle perd sa chaleur , en mêlant son eau avec celle d'un ruisseau d'eau froide , qui vient d'une source voisine (a).

Des trois puits , le premier qui est ovale a 8 pieds dans son grand diamètre , six dans son petit , & quatre & demi de ~~circonférence~~ : il est situé à l'extrémité *profonde* nord du bassin , & se nomme *puits de la*

(a) On est dans l'usage de nettoyer tous les ans le bassin , après avoir bouché les rigoles du puits & les tuyaux de communication. On vide entièrement la deuxième & troisième division. Pour la première , il n'est pas possible de la vider aussi bien , par le défaut de pente convenable ; du moins on enlève du mieux qu'on peut tout ce qu'il y a de matières étrangères qui pourroient altérer la pureté de l'eau. On voit avec peine les habitans faire de ce bassin un réceptacle d'immondices , y venir faire des lavages de linges , & même de matières animales. Il seroit à propos qu'il fût fait à cet égard des défenses formelles , & que l'on en fermât les avenues. Un des habitans voisins qui seroit dépositaire des clefs , seroit autorisé à les confier lorsqu'elles seroient nécessaires pour des usages convenables. Je présume du zèle de M. Forichon qui tient bains chez lui , & loge en face du grand puits , qu'il se chargeroit volontiers de cet objet de police ; il s'en acquitteroit à l'avantage de la chose , & à la satisfaction du public.

croix; le second, situé presque au milieu de la grande division, se nomme *grand puit*: sa forme est hexagonale; son diamètre est de 8 pieds, & il en a fix de profondeur; il y a une descente de la chaussée à ce puits: le troisième, nommé *puits quarré* ou *tempéré*, est sur la droite de la descente qui mène au grand puits; il a 4 pieds 2 pouces de large en tout sens, & 4 pieds 8 pouces de profondeur. Outre ces trois sources il en existe une quatrième qui n'est connue que depuis vingt-huit ans; c'est le premier novembre 1757, lors du fameux tremblement de terre de Lisbonne, qu'elle jaillit pour la première fois avec impétuosité. Dans le même instant toute l'eau des puits & des bassins se troubla, franchit ses limites, & se répandit aux environs, en exhalant des vapeurs sulfureuses fort épaisses; ce ne fut qu'au bout de huit jours que les choses furent rentrées dans leur état naturel. On essaya d'enclorre la nouvelle source comme les trois autres; mais l'extrême chaleur, & suivant d'autres personnes, l'extrême mobilité du sable à cet endroit, a formé un obstacle invincible à cette entreprise (a).

(a) On ne peut tenir pied dans cet endroit,

Témoin depuis plus de dix ans des bons effets produits par les eaux de Nérís, dans le traitement de plusieurs maladies ; je souhaitois vivement de connoître les principes qui les constituent. Je consultai à cet effet le Dictionnaire hydrologique de M. *Buch'oz*. M. *Michel* (a) y indique dans un Mémoire sur les eaux de Nérís, une suite d'expériences, dont il ne tire aucune conséquence. Le Traité analytique des eaux minérales de feu M. *Raulin*, ne contient qu'une phrase sur les eaux de Nérís (b). Le Mémoire de M. *Barailon*, médecin, qui a été couronné, en 1784, par la Société royale de Médecine, n'avoit pas vu le jour : je pris donc le parti de procéder moi-même à l'analyse. Je soumis mes observations au jugement

tant le sable (qui effectivement est fort chaud) cède facilement. On y a enfoncé un pieu à trente pieds de profondeur, sans trouver d'asfiette.

(a) M. *Michel*, administrateur des eaux de Nérís, jouit de la réputation la plus méritée.

(b) Les eaux de Nérís, dit l'auteur, sont situées en Bourbonnois, à une lieue de Montluçon ; elles sont thermales, & contiennent du soufre, du bitûne & de l'alun. Voyez le Traité analyt. tome j, pag. 195.

d'un médecin de Paris (a), qui voulut bien répéter toutes les expériences sur des échantillons que je lui envoyai. C'est le résultat de nos travaux mutuels, que je vais mettre aux yeux du public ; j'y joindrai quelques vues thérapeutiques, que ce médecin a bien voulu me communiquer.

La terre, par où sourdent les eaux thermales de Nérès, est un sable joint à une substance marneuse, qui mise au feu ne répand aucune odeur. L'eau en dissout un peu à la faveur de l'ébullition ; elle ne fait pas effervescence, mais l'esprit de vitriol, qui en a dissous, dépose en évaporant, des filets brillans sans saveur, qui se ternissent au feu, sans y exciter d'autre phénomène. C'est une sorte de sélénite. L'alkali phlogistique y produit un précipité verd, où l'addition du sel marin fait paroître du bleu de Prusse, indice sûr d'une matière ferrugineuse.

(a) Le médecin dont je parle est M. *Delaplanche*. Il est un des fils d'un pharmacien célèbre de cette capitale, enlevé au mois de novembre 1783, à sa profession, à sa famille & à ses amis. Il avoit démontré la chimie & la pharmacie avec distinction pendant plus de vingt-cinq ans, & je suis du nombre de ceux qui peuvent se glorifier de l'avoir eu pour maître.

Le limon du bassin est différent, il est fort impur, il a une odeur de vase croupie; il contient des débris d'animaux & des plantes, avec des matières filiceuses, quartzeuses & un peu ferrugineuses.

Il se forme journellement une matière verte, de forme spongieuse, qui surnage l'eau, entraîne avec elle beaucoup d'immondices, s'attache aux parois & se dépose au fond du bassin. Ayant conservé pendant deux ans des eaux de Nérís enfermées dans une bouteille, il s'y est formé de cette matière verte. Comme il se dépose une sorte de mucosité grise dans les flacons à eaux distillées de nos laboratoires, j'ai cru long-temps que ce n'étoit qu'un mucilage, mais un mucilage se corrompt, & changé en *liquamen* ne retourne plus à son état primitif. La matière verte de nos eaux, au contraire, ne se pourrit pas; elle se conserve long-temps dans l'eau, épanouie, sans en troubler la transparence: on en a laissé moisir; en cet état on la lavée dans plusieurs eaux; elle a perdu le gout de chanci, & s'est très-bien conservée. Ce n'est donc pas un mucilage, c'est un végétal cryptogame. M. de Marin, auteur de l'analyse des eaux de *Vinaglio*, décrit une substance analogue à la nôtre, qui est

connue sous le nom de *muffa* ; il la range parmi les *trémelles* , dont le caractère , suivant Linné , est de porter une fructification à peine sensible dans un corps gélatineux (a).

Les eaux de Nérès sont limpides, insipides, sans odeur ; elles ne décolorent pas sur le champ les fleurs de violettes , les œufs y restent long-temps sans subir aucune altération ; les légumes s'y cuisent bien ; elles prennent le savon de même ; elles sourdent en bouillonnant du fond de leur puits ; elles ont beaucoup de chaleur & la conservent long-temps ; trois livres d'eau du grand puits, mises dans une bouteille au mois d'octobre , ne furent refroidies entièrement qu'au bout de cinq quarts d'heure. En se refroidissant elles ont perdu environ une chopine de fluide aériforme. L'ébullition d'une pareille quantité n'en a pas développé une quantité beaucoup plus considérable. Ce gaz ne rend pas l'eau acide , ainsi que l'on peut s'en convaincre en buvant les eaux à leur source. Cependant une lumière, exposée à la superficie des puits, s'y éteint sur le champ,

(a) Voyez le tome xij de la collection académique, partie étrangère.

effet qui ne peut être dû qu'à du gaz méphitique. La température des eaux de Nérís est à-peu-près la même dans toutes les saisons de l'année. En 1783, le thermomètre marquant 22 degrés, s'éleva jusqu'à quarante-cinq dans le grand puits, à trente-huit dans le puits de la croix, & à trente dans le puits quarré. Les résultats ne furent pas différens en 1784, dans trois expériences faites le même jour, la température de l'atmosphère étant le matin à 14 degrés, 16 à midi, & 15 le soir (a).

On ne voit pas l'eau de ces puits se refroidir sensiblement, même pendant le temps de gelée; on n'a jamais vu s'y former de glace. Quelque grande que soit la chaleur des eaux, elles ne parviennent pas pour cela plutôt à l'ébullition; j'ai soumis à un même feu deux vaisseaux, qui contenoient égale quan-

(a) M. *Michel* se contente de dire qu'un thermomètre de *Réaumur* a pris 65 degrés dans le grand puits, 63 dans celui de la Croix, & 58 dans le puits quarré. L'instrument transporté ensuite dans les trois divisions du bassin, M. *Michel* ajoute qu'il a pris 62 degrés dans la grande, 61 dans la seconde, & 60 dans la troisième. On auroit désiré que l'auteur eût fait mention de la température de l'atmosphère.

tité, l'un d'eau froide, l'autre de l'eau du grand puits récemment puisée. La première bouilloit au bout de dix minutes, celle-ci ne le fit qu'au bout d'un quart-d'heure.

La pesanteur des eaux de Nérís a été estimée sur un aréomètre, dont le zéro placé au haut de la tige est le point où il s'arrête dans l'eau distillée, le thermomètre étant au tempéré, & dont les degrés au-dessous indiquent qu'il y a autant de sel marin très pur, très sec, par once d'eau distillée : la différence d'un degré à l'autre, par conséquent est, d' $\frac{1}{176}$. Or cet instrument, (comme on voit très-sensible,) est entré d'environ un degré & demi dans l'eau du grand puits, un degré dans celle du puits de la croix, & un demi degré dans la dernière.

Pour opérer quelque changement notable dans les eaux de Nérís au moyen des réactifs chimiques, il faut les avoir évaporées au tiers ou au quart; on leur trouve alors un œil légèrement ambré, une saveur salée & un peu urineuse. Les acides y forment des bulles aériennes, & rendent l'eau laiteuse, ce que ne font pas les alkalis. Les sels à base terreuse ou métallique, y éprouvent décomposition : la noix de galle n'y manifeste pas un atôme de fer.

En continuant d'évaporer, on voit la liqueur se troubler, prendre plus de couleur, de saveur, & déposer des cercles terreux aux parois de chaque évaporatoire. Enfin il reste une matière terreuse grisâtre très-âcre, s'humectant un peu à l'air, en faisant effervescence avec les acides. J'ai obtenu dix gros de ce résidu de quarante pintes d'eau du grand puits, en 1783. J'en ai obtenu à peu près autant en 1784. L'eau du puits de la croix en laissa un peu moins, & celle du puits quarré n'en produisit que neuf (a). Ce résidu mis à calciner dans un creuset, ne s'est pas gonflé, a pris de la retraite, s'est converti en une masse verte un peu déliquescence d'une saveur âcre, qui, suivant la comparaison de M. *Michel*, ressemble assez à de la cendre gravelée.

L'eau dissout à froid les principes salins du résidu des eaux de Nérès, & laisse une terre grise d'une nature crétacée,

(a) Quarante pintes de l'eau du grand puits ont donné 7 gros de résidu à M. *Michel*; celle du puits de la Croix, dix; celle du puits quarré, cinq: ces résultats sont différens des miens; mais on fait qu'une évaporation plus ou moins rapide, ou la porosité des évaporatoires plus ou moins grande, influent considérablement sur la quantité des produits.

qui bien lavée devient insipide. Trois gros de résidu ont laissé cinquante-quatre grains de cette terre. Il est resté quatorze grains, d'un gros d'un autre résidu, de sorte qu'on peut l'estimer être à peu
1 quart près un ~~gros~~ de la masse. Cette terre s'unit avec effervescence aux acides. Il résulte de son union avec l'acide vitriolique; un sel insipide cristallisé en aiguilles tenues & argentines qui, mises sur le feu, se ternissent & prennent une couleur de cendre; ce sel est de la sélénite. L'acide du vinaigre forme avec la même terre un sel acéteux cristallisé en houpes soyeuses d'une saveur piquante âcre, mais peu désagréable.

La solution saline donne des signes très-frappans d'un alkali. Les acides y excitent une effervescence des plus vives; mise en évaporation elle fournit une masse cristalline fort irrégulière qui se couvre de farine à l'air. Si au contraire, après l'avoir saturée de vinaigre distillé, on l'évapore lentement, en partie au bain de cendre, en partie à l'air libre, voici ce qui se passe: d'abord il se dépose un sédiment gris très-léger sous forme de nuages; retiré sur un filtre il prend l'aspect d'un mucilage gris, qui lavé & desséché devient une terre fine blanchâtre, très-insipide.

La lessive de trois gros de résidu, a fourni trois grains au plus de cette seconde terre que je nomme *subtile*. L'évaporation du liquide étant continuée jusqu'à légère pellicule, & le vaisseau exposé à l'air libre, il se forme des cristaux très-nets, ou aiguilles à quatre ou six faces, dont quatre larges & deux étroites, terminées par des pyramides semblables : leur saveur est fraîche & amère ; à l'air ils se changent en une farine très-blanche, très fine, & d'une saveur amère ; mis sur le feu, ils bouillonnent & laissent une écaille blanche. Leur solution n'est altérée ni par les acides, ni par les alkalis ; quelques jours après on retrouve au fond de l'eau-mère d'autres cristaux, ils sont polyèdres ; leur saveur est salée, âcre ; ils craquent sous les dents : cristallisés & mis sur le feu, il s'en élance des parcelles avec roideur. La solution de ces cristaux par l'eau, n'est encore troublée ni par les acides ni par les alkalis. La solution nitreuse de terre pesante, y dépose une terre pesante régénérée. La dissolution nitreuse d'argent la rend de couleur opale. Ces effets (qui ont eu lieu également sur la solution aqueuse du sel précédent) prouvent que ce sont deux sels vitrioliques ; le premier est du

fel de Glauber, & celui-ci du tartre vitriolé. L'eau mère filtrée & laissée à l'air libre par une température de 15 degrés, il se forme des grains cristallins d'une forme à peu près cubique, d'une saveur plus salée qu'âcre, qui lavés & dissous dans l'eau sont décomposés en lune cornée par la solution du nitre de lune, c'est du sel marin. Enfin la matière saline résultante de l'exsiccation totale du reste, est soluble dans l'eau. La saveur en est âcre & nauséabonde. L'acide vitriolique en exhale une odeur de vinaigre, & la masse redissoute donne du fel de Glauber. C'est la terre foliée minérale; elle atteste l'existence de l'alkali minéral ou natrum.

Les principes salino-terreux existant en tout, à la quantité de 17 à 18 grains par pinte de l'eau du grand puits, (la plus riche des trois sources, & qui a été le sujet des expériences principales) nous croyons pouvoir établir cette proportion.

Terre absorbante,	iv. ℥.
Terre subtile ou muqueuse,	℥.
Sel de Glauber,	iv.
Tartre vitriolé,	iiij.
Sel marin,	ij.
Sel alkali minéral,	iv.

Ces principes se trouvent dans les deux autres sources, mais en proportions un peu différentes, en sorte que la quantité peut être estimée de 15 à 16 grains par pintes dans celle du puits de la croix, de 14 à 15 dans celle du puits quarré; à l'égard de la source nouvelle, on lui a connu 2 degrés de chaleur au dessus de celle du grand puits (a); on la voit bouillonner plus fort, on présume qu'elle est plus riche en principes: mais comme son eau se confond en sortant avec celle du bassin, il est impossible de la soumettre à l'analyse.

On a fait usage des eaux de Nérís, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur: on les estime, bues à la source, comme toniques & laxatives. Le puits de la croix est fréquenté de préférence. C'est une boisson salutaire pour tout le monde. Les personnes qui ont l'estomac faible, qui sont sujettes aux glaires, aux vents, aux aigreurs, aux mauvaises digestions, de-

(a) J'ai fait toutes les expériences nécessaires pour m'assurer s'il y avoit dans les eaux de Nérís le soufre, le bitume & l'alun annoncés par M. Raulin. M. Delaplanche, ni moi, n'avons reconnu aucun de ces principes: on ne conçoit pas ce qui a pu dicter l'expression au moins hasardée de l'auteur du Traité analytique.

vroient n'en pas boire d'autre ; telle qu'elle est, nous la croyons trop peu chargée de principes pour qu'elle puisse servir de remède dans des cas de maladie considérable ; mais si on conservoit une certaine quantité d'eau du grand puits, réduite au dixième par l'évaporation, le mélange d'un demi-septier de cette eau avec deux, trois ou quatre parties de la même eau prise à la source, deviendrait un incisif & un désobstruant très-efficace dans les engorgemens des viscères, dans les affections hypocondriaques & hystériques. Son mélange avec le lait seroit très-convenable pour ceux qui sont à la diète blanche : on y trouveroit un remède bien salutaire & très-innocent dans le cas d'empoisonnement par les acides minéraux, ou les sels métalliques. A l'égard des bains, il n'est pas possible de les prendre dans le bassin ; les pauvres, à qui la troisième division est destinée, ne peuvent y rester plus d'une demi-heure ; les particuliers sont logés très-commodément dans les maisons situées sur la chaussée qui entoure les bassins. L'eau y est conduite par des canaux faits de brique liée par le ciment & la chaux. La durée des bains est depuis une heure jusqu'à deux ; on les

prend à une chaleur de 15 à 20 degrés; on donne aussi la douche. L'un & l'autre produisent journellement les plus grands effets dans les cas de paralysie & de rhumatismes; au reste ceux qui les administrent savent dispenser la quantité des douches, la température & la durée des bains, selon la maladie, la force & la constitution des individus.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de novembre 1785.

La colonne de mercure s'est soutenue, dans le baromètre, pendant dix-neuf jours, de 28 pouces à 28 pouces 4 lignes; & pendant onze jours, elle est descendue de 27 pouces 11 lignes à 26 pouces 6 lignes & demie le 26 au soir.

Les six premiers jours du mois le thermomètre a marqué de 7 à 9 matin & soir, & 10 à midi; le reste du mois de 2 à 4 matin & soir, & 5 degrés au dessus de 0 à midi, exceptés les 11, 15, 17 & 18 où il est descendu de 0 à $\frac{1}{2}$ au dessous de 0.

Les vents ont soufflé 11 jours Sud, trois jours Sud-Ouest, sept jours Nord, huit jours N-E. N-O, un jour O. N-O.

Le ciel a été clair huit jours, couvert quatre, nuageux deux, variable seize. Il y a eu douze fois de la pluie, dont quatre fois grande pluie & vent fort, onze fois du brouillard, dont brouillard épais le 25, onze fois du vent, dont quatre fois grand vent Sud.

L'hygromètre est monté le matin six fois à 4, dix fois de 3 à $3\frac{1}{2}$, huit fois de 2 à $2\frac{1}{2}$, cinq fois à $1\frac{1}{2}$, une fois à $\frac{1}{2}$ au dessus de 0. Le soir il est monté une fois à 6, une fois à 5, dix fois de 4 à $4\frac{1}{4}$, huit fois de 3 à $3\frac{1}{4}$, neuf fois de 2 à $2\frac{1}{2}$, une fois à 1 au dessus de 0. Les jours les plus humides ont été les 5, 26, 27, 28, 29 & 30. Le 27 a été le plus humide.

Il est tombé 2 pouces 1 ligne 5 dixièmes d'eau à Paris pendant le mois de novembre.

La constitution plus tempérée & moins humide qu'elle ne l'est communément pendant ce mois, n'offrit qu'une continuation des maladies déjà régnantes; telles que les fièvres tierces, doubles tierces & humorales, accompagnées de frissons très-légers, la plus grande partie anciennes ou de récidive, lesquelles n'ont dû être traitées que comme les fièvres intermittentes printanières. Il s'en est présenté peu de nouvelles; mais on a observé quelques affections avec des caractères d'intermittence, ou fièvres protéiformes qui ont cédé facilement aux remèdes généraux.

Mais le froid humide qui s'est manifesté vers

la fin du mois, a donné lieu aux fièvres rémittentes, les unes catarrhales, les autres bilieuses, & quelques-unes putrides : on en a vu plusieurs très-graves & funestes ; les femmes, qui ordinairement y sont peu sujettes, en ont été attaquées, & en assez grand nombre. Cette maladie a paru épidémique, & peut-être contagieuse, puisque beaucoup de malades venus à l'hôtel-dieu, à l'hospice, &c. pour d'autres maladies, ont contracté celle-ci, & quelques-uns ont eu des récidives.

L'émétique donné une à deux fois, la décoction de quinquina, celle de tamarin, le camphre & les purgatifs administrés dans le temps convenable, ont été les moyens employés avec succès dans le traitement, & qui ont suffi pour le plus grand nombre.

Ceux à qui le délire étoit violent, une ou deux saignées ont été suffisantes.

Les diverses affections catarrhales ont été communes dans toutes les classes de citoyens. Les petites-véroles ont été fâcheuses ; les accidents communs étoient la crySTALLINE ou la miliaire ; elles ont été lentes dans l'exsiccation ; elles ont exigé de légers cordiaux, même dans les purgatifs que l'on n'a pu employer que très-tard.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

NOVEMBRE 1785.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	Au lever du Soleil.	A deux heures du soir.	A neuf heures du soir.	Au matin.	A midi.	Au soir.
	Dégr.	Dégr.	Dégr.	Pouc. Lig.	Pouc. Lig.	Pouc. Lig.
1	7,18	12, 4	11, 3	27 7,11	27 6, 6	27 5, 7
2	7, 0	11, 4	7,15	27 6, 6	27 6, 9	27 6, 7
3	5, 6	9,18	7,11	27 7, 3	27 9, 9	27 10, 5
4	9, 5	12,10	8,15	27 11, 5	28 0, 0	28 0, 3
5	5,10	13,10	10, 1	27 10, 5	27 8,10	27 7, 0
6	4, 2	9,12	4,16	27 5, 5	27 7, 5	27 8, 0
7	6,16	6, 1	2,16	27 9, 4	27 10, 8	28 0, 3
8	2, 8	6, 7	3, 4	28 0, 2	28 0, 7	28 1, 1
9	-0, 1	4,14	1,15	28 1, 9	28 1, 9	28 2, 3
10	-2,15	3, 6	-0, 7	28 2, 0	28 1, 4	28 1, 5
11	1, 2	3,12	0,10	28 0, 7	28 0, 3	28 0, 0
12	3, 6	5, 8	4, 3	27 11, 2	27 10, 9	27 11, 1
13	1,12	5,14	1,15	28 0,11	28 0,10	28 1, 7
14	-0, 1	6, 7	2, 5	28 1, 8	28 1, 2	28 1, 5
15	-0, 8	4,11	1, 7	28 1,11	28 2, 0	28 2, 3
16	-0, 7	4, 6	1, 6	28 2, 5	28 2, 1	28 1,10
17	-2,17	3, 8	-0, 7	28 1, 3	28 0, 7	28 0, 3
18	-2,17	2,11	3, 0	27 10, 7	27 9, 2	27 7,10
19	5,15	10, 0	9,12	27 6, 6	27 5, 0	27 4, 7
20	8,17	7, 3	4, 8	27 5, 3	27 4,10	27 5, 9
21	0, 2	4,19	1, 0	27 7,10	27 8, 9	27 10, 5
22	1, 8	4,13	3, 4	27 11, 4	27 11, 6	28 0, 0
23	0,12	5,11	4, 7	28 0, 6	28 0, 8	28 1, 5
24	0,16	4, 7	0,17	28 1, 3	28 0, 4	27 11, 7
25	-1, 0	0, 8	-1, 9	27 11, 2	27 10, 7	27 9, 6
26	2, 9	5, 6	6,18	27 7, 0	27 5,10	27 2, 8
27	5, 0	6,13	3, 5	26 11,11	27 1, 3	27 3, 9
28	2, 3	3,16	5, 8	27 2, 0	27 1, 4	27 1, 0
29	3,10	5,13	3, 3	27 1, 9	27 2, 7	27 3, 5
30	1,17	5,10	2, 3	27 0, 0	27 2, 0	27 4, 3
31						

VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le matin.</i>	<i>L'après-midi.</i>	<i>Le soir à 9 heures.</i>
1	S-O. cou. frais.	S-O. c. doux, v.	S-O. c. do. ve.
2	S. <i>idem.</i>	S-O. <i>idem.</i>	S. couv. frais.
3	S-O. fer. frais, pl.	S-O. nu. doux.	S-O. co. d. pl.
4	S-O. co. doux, bruine.	S-O. cou. doux.	S-O. cou. doux.
5	S-E. n. frais, pl.	S. nu. doux.	S-O. <i>idem.</i> ve.
6	O. couv. froid, pluie, tempêt.	S-O. nu. frai. v.	S-O. nua. fro v.
7	N. co. froid, pl.	N. couv. frais.	N. <i>idem.</i>
8	N. nuag. froid.	N. fer. froid.	N. nuag. froid.
9	N. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>
10	N. fer. froid, v.	N. <i>idem.</i>	E. fer. froid.
11	N. <i>idem.</i> broui.	N. <i>idem.</i>	S-O. <i>id.</i> brouill.
12	S-O. brou. froi.	S-O. cou. froid.	S-O. bro. froid.
13	S-O. <i>idem.</i>	S-E. brou. froi.	E. fer. fro. hum.
14	E. fer. froid.	E. fer. froid, v.	E. fer. fro. vent.
15	E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>
16	E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>
17	E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>	N-E. fer. fro. br.
18	N-E. bro. froi.	S-E. fer. froi. br.	N-E. nua. <i>idem.</i>
19	S. couv. froid.	S. cou. doux. v.	S-O. co. do. ve.
20	S-O. c. frais, pl.	S-O. co. fra. pl.	S. nu. frais, ve.
21	N. fer. froid.	N. nuag. froid.	N. fer. froi. ve.
22	N. couv. froid.	S. co. froid, v.	N-E. co. fro. v.
23	N. nuag. froid.	N. cou. froid.	N. couv. froid.
24	N. fer. froid.	N-E. fer. froid.	N-E. fer. fro. v.
25	N-E. brou. froi.	N. brou. froid.	N. broui. froid.
26	S-O. <i>id.</i> pluie.	S-O. c. froi. v.	S-O. c. fro. v. pl.
27	S-O. cou. froid, vent, pluie.	S-O. <i>id.</i> tempêt. pluie.	S-O. <i>idem.</i>
28	S-O. <i>idem.</i>	S-O. c. fro. v. pl.	S-O. <i>idem.</i>
29	S-O. c. fr. temp.	S-O. <i>id.</i> tempêt.	S-O. co. fro. v.
30	N. c. fro. ve. pl.	S-O. to. fro. v.	N. fer. <i>idem.</i>
31			

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur.. 13, 10 deg. le 5
 Moindre degré de chaleur. -2, 17 le 18

Chaleur moyenne..... 4, 5 deg.

Plus grande élévation du *pouc. lig.*
 mercure..... 28, 2, 5, le 16

Moindre élév. du mercure. 26, 11, 11, le 28

Élévation moyenne. 27, 9, 0

Nombre de jours de Beau.... 10

de Couvert... 15

de Nuages... 5

de Vent..... 10

de Brouillard. 7

de Pluie..... 10

Quantité de Pluie..... 32 1, lig.

Evaporation..... 19 0

Différence..... 13 1

Le vent a soufflé du N..... 22 fois

N-E.... 9

S..... 7

S-E.... 3

S-O.... 34

E..... 12

O..... 1

TEMPÉRATURE froide, sèche d'abord, pluvieuse sur la fin.

Plus grande sécheresse.. 33, 1 deg. le 15

Moindre..... 3, 9 le 6

Moyenne..... 19, 4

A Montmorency, ce premier décembre 1785.

JAUCOUR, prêtre de l'Oratoire.

*OBSERVATIONS météorologiques faites
à Lille, au mois de novembre 1785 ;
par M. BOUCHER, médecin.*

Les pluies ont continué dans les huit premiers jours du mois, & ont même été abondantes certains jours ; ensuite elles ont cessé presque tout à fait jusqu'au 25 du mois, circonstance qui a été favorable pour achever les semailles de la campagne. Le 29, il est tombé de la grêle avec une pluie copieuse.

Le 11 au soir, on a vu une aurore boréale.

Il y a eu des variations dans les vents, qui néanmoins ont été le plus souvent *sud* & *sud-ouest*. Il y en a eu aussi dans le baromètre ; du 8 au 18, le mercure s'est soutenu au dessus du terme de 28 pouces. Le 9, il s'est élevé à celui de 28 pouces 9 lignes ; ainsi que le 14, le 15 & le 16. Il est descendu considérablement dans les derniers jours du mois ; le 28, il étoit à 27 pouces $\frac{1}{2}$ ligne. La température de l'air a été froide après le 9 du mois. Le 10, le 15 & le 16, la liqueur du thermomètre s'est trouvée le matin descendue au terme de la congélation ; le 17 & le 18, à un degré au dessous de ce terme.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 10 $\frac{1}{2}$ degrés au dessus du terme de la congélation ; & la moindre chaleur a été de 1 degré au dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 11 $\frac{1}{2}$ degrés,

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 3 $\frac{1}{2}$ lignes ; &

son plus grand abaissement a été de 27 pouces $\frac{1}{2}$ lignes. La différence entre ces deux termes est de 1 pouce 3 lignes.

Le vent a soufflé 2 fois du Nord.

6 fois du Nord vers l'Est.

2 fois de l'Est.

13 fois du Sud.

3 fois du Sud vers l'Ouest.

4 fois de l'Ouest.

3 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 19 jours de temps couvert ou nuag.

14 jours de pluie.

2 jours de grêle.

9 jours de brouillards.

Les hygromètres ont marqué une très-grande humidité tout le mois.

*MALADIES qui ont régné à Lille, dans
le mois de novembre 1785.*

La fièvre continue-putride a été moins répandue & d'un caractère moins fâcheux, ce mois, que ci-devant. La plupart de ceux qui en ont été atteints, ont guéri par les moyens de curation dont nous avons fait mention. Un bourgeois de cette ville, d'un tempérament assez délicat, a été la victime, à l'âge de quarante-deux à quarante-trois ans, d'une fièvre miliaire, dont il est mort le dix-septième jour. Nous n'avons vu aucune autre personne attaquée de cette espèce de fièvre. Nous n'avions observé que de petites taches rouges, pareilles à celles des morsures de puces, dans quelques personnes atteintes de la fièvre putride.

Il y a eu un assez bon nombre de gens attaqués

qués de fièvre catarrhale, avec un embarras plus ou moins considérable de la poitrine, mal de gorge dans quelques-uns, & souvent complication de saburbe dans les premières voies. Cette dernière circonstance exigeoit l'emploi d'un émétique & de quelque apozème laxatif, après des saignées suffisantes. Rarement le sang tiré des veines s'est montré décidément couenneux. La boisson, dont nous nous sommes trouvés le mieux dans la cure de cette maladie, a été de l'oxymel étendu dans une infusion théiforme de fleurs de pavot & de sureau, laquelle procuroit souvent une moiteur, ou même des sueurs favorables : le secours d'un looch avec le kermès, a été parfois nécessaire pour dégager le poumon & amener une expectoration salutaire.

Beaucoup de personnes dans le peuple ont été attaquées de fièvres intermittentes, quarte & tierce. Cette dernière espèce dégénéroit aisément en fièvre double-tierce par des erreurs commises, soit dans le traitement, soit dans le régime.



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

A C A D É M I E.

Nouveaux Mémoires de l'Académie de Dijon pour la partie des sciences & arts, Premier Semestre, 1784. A Dijon, chez Cauffe; & à Paris, chez Didot le jeune, quai des Augustins.

1. Ce premier semestre contient les articles suivans.

I. *Observations sur l'Électricité médicale, par M. CAMOY.*

L'auteur, après avoir prouvé que l'électricité positive administrée *par bain* n'a point d'action sur le pouls, (ce qui vient d'être confirmé d'une manière incontestable avec la fameuse machine électrique du musée de Teyler, par M. Van-Marum) au lieu que la commotion l'accélère ordinairement, rapporte plusieurs traitemens électriques de sujets attaqués de maladies des yeux, d'épilepsie, de rhumatisme, de roideur des membres & de paralysie; & il paroît, d'après ces observations, que l'électricité a eu des effets marqués dans les ophthalmies, les rhumatismes, les paralysies, très-peu dans les roideurs des membres, & point d'effets durables dans l'épilepsie.

II. *Description des Grottes d'Arcy-sur-Cure, suivie d'observations physiques, avec les nivellemens, plans & coupes; par M. PASUMOT.*

Cette description ne laisse rien à désirer de ce qui peut servir à donner une connoissance exacte de tout ce qui concerne les grottes qui en font le sujet.

III. *Méthode facile pour mesurer la quantité de gaz acide méphitique contenu dans les eaux ; par M. DE MORVEAU.*

Cette méthode, fondée sur la propriété qu'on connoît à l'eau chargée d'acide méphitique de dissoudre tous les méphites calcaires, consiste à verser sur deux mesures d'eau de chaux une quantité d'eau qu'on veut essayer, suffisante pour redissoudre totalement le méphite calcaire que les premières mesures auront formé : alors on conclura du nombre des mesures employées la quantité de pouces cubes d'acide méphitique que contient par pinte l'eau qu'on éprouve, en partant du calcul de M. de Morveau, qui a trouvé que pour rendre parfaitement limpides deux mesures d'eau de chaux, il faut 6 mesures d'eau saturée d'acide méphitique à la température de 10 degrés du thermomètre de Réaumur, ou d'eau qui contient 48 pouces cubes d'acide par pinte, 9 mesures d'eau à 24 pouces par pintes, 15 d'eau à 12 & 24 à 6 pouces cubes par pinte. Mais l'on ne pourroit se passer, dans cette méthode ingénieuse, d'une correction établie sur un grand nombre d'expériences, pour les différens degrés de température ; car la chaleur paroît influencer sur les dissolutions de sels méphitiques d'une manière opposée à celle dont elle agit sur les dissolutions par les autres acides, ainsi que l'a éprouvé M. Butini sur le méphite de magnésie. Nous nous permettrons encore de faire observer au célèbre chimiste qui a proposé cette méthode,

qu'il n'a point fait attention aux différens sels à base de magnésie qui se trouvent en dissolution dans presque toutes les eaux : la terre qui leur sert de base est précipitée par la chaux ; mais elle se redissout beaucoup plus facilement dans l'eau aérée que le méphite calcaire , ce qui change entièrement les proportions qui servent de base au calcul de M. de Morveau.

IV. *Table baro-thermométrique universelle, avec une Méthode très facile pour rectifier les observations barométriques anciennes ; par M. BUISART.*

L'auteur, après avoir indiqué ce que les physiciens ont imaginé pour corriger l'erreur que la différence de température occasionne sur le baromètre, a construit une table propre à indiquer les corrections qu'on y doit faire. Il indique aussi la manière de faire usage de sa table pour rectifier les observations barométriques anciennes, en supposant même que le baromètre qui a servi à ces observations n'existe plus.

V. *Observations sur la guérison d'une épilepsie ; par M. MARET.*

Cette épilepsie avoit été la suite d'une douleur interne dans tout le bras & l'avant-bras, douleur qui étoit restée après la guérison d'un doigt arraché par les roues d'une machine. Les accès étoient annoncés par un sentiment douloureux dans la partie moyenne du corps du biceps ; la douleur se propageoit ensuite le long du bras, arrivoit jusqu'au col, & alors le malade perdoit connoissance. Un séton pratiqué sur le point où la douleur commençoit, & entretenu pendant plusieurs mois, fut le moyen que M. Maret employa pour obtenir une guérison complète.

VI. *Observation sur la luxation des os du bassin*, par M. ENAUX.

La possibilité d'une pareille luxation par une cause externe a été long-temps contestée ; & même les deux seules observations qui semblent la mettre hors de doute, pourroient en quelque sorte se rapporter aux luxations par cause interne : car le sujet de la première observation, qui est de *Bassius*, étoit fort affoibli avant son accident ; & sa luxation, qui fut guérie par les seuls remèdes fortifiants, pouvoit bien n'être qu'un simple écartement ; & le déplacement du sacrum observé par M. *Philippe*, auteur de la seconde observation, semble devoir être attribué plutôt à la suppuration qui mit en fonte les ligamens articulaires, qu'à la chute d'un sac de bled sur le côté droit du croupion, puisque le malade pouvoit encore vaquer à ses affaires le troisième jour après le coup, & que le déplacement du sacrum ne fut apperçu qu'après sa mort, arrivée trente jours après l'accident, & occasionnée par un épanchement de matière sanieuse dans le bassin. L'observation de M. *Enaux* paroît exclure toute cause interne de luxation : le sujet est un couvreur, robuste d'ailleurs, qui fait une chute de quarante pieds de hauteur ; dès l'instant même on apperçoit tous les signes de la luxation : M. *Enaux* les réduit à une douleur très-vive, qui traverse l'intérieur du bassin, & se porte à la symphyse sacro-iliaque, à la rétraction de la jambe du côté où s'est faite la luxation, à la crépitation qu'on entend lorsqu'on remue la jambe ou la cuisse comme pour opérer la réduction de la fracture ou de la luxation du col du fémur. Enfin la luxation ayant

été opérée de bas en haut, le pubis du côté de la chûte étoit élevé de deux travers de doigt au dessus de l'autre. Le malade fut rétabli après un traitement de sept semaines, sans qu'on ait pu réduire la luxation, à cause des douleurs violentes qu'on caufoit toutes les fois qu'on vouloit la tenter : seulement il lui est resté une légère claudication, qui ne l'a pas empêché de reprendre son métier.

VII. *Seconde partie du Mémoire de M. GAUTHIER, sur les opérations faites pour parvenir au projet du canal de communication de la Saône à la Loire.*

VIII. *Histoire noso-météorologique, pour le premier semestre de 1784; par M. MARET.*

Memorie di matematica e fisica della Società italiana, &c. C'est-à-dire, Mémoires de mathématiques & de physiques de la Société italienne, volume ij. In-4° de 986 pag. avec gravures. A Vérone, 1784.

2. Il suffit de nommer MM. de Boscowick, Fontana, Landriani, Spalanxani, comme auteurs de ces mémoires, pour inspirer un préjugé avantageux en faveur de ce recueil.

Le nombre des dissertations qui nous regardent dans ce volume n'est pas considérable : ce sont,

1°. La seconde partie d'une Introduction à un nouveau principe de la théorie de l'électricité, déduit de l'analyse des phénomènes que présentent les étincelles électriques ; par de P.

Charles Barletti, professeur de philosophie naturelle dans l'université de Pavie.

2°. Un mémoire relatif à l'anatomie des oiseaux, & sur-tout des os de leurs crânes, par *M. Malacarne*, professeur de Chirurgie à Turin.

3°. Un second Mémoire concernant la reproduction des têtes de limaces, par *M. l'abbé Spalanzani*, professeur d'histoire naturelle à Pavie. *M. Valmont de Bomare* & le *P. Cotte* ont nié absolument la reproduction des têtes des limaces : ce savant, au contraire, s'est confirmé dans la persuasion que cette régénération a réellement lieu. Ses propres expériences, & celles de *MM. Bonnet*, *Lavoisier* & *Ziegenbalg*, l'en ont convaincu. Ce dernier observateur sur-tout est d'une grande autorité : il avoit déjà présenté en 1753, à l'Académie de Copenhague, des colimaçons pleins de vie, qui avoient servi à ces expériences, lesquelles réussissent régulièrement lorsqu'elles sont faites avec dextérité, du moins dans une espèce de limaces. *M. l'abbé Spalanzani* ajoute la description anatomique très-détaillée de ces reptiles, explique en physicien les causes & les circonstances de cette reproduction, & indique la saison convenable pour faire ces tentatives. On lit encore dans ce mémoire plusieurs observations relatives à diverses productions marines & à des insectes phosphoriques ; la description de quelques animaux marins inconnus jusqu'à ce jour ; des remarques sur le mouvement progressif de quelques-uns regardés comme immobiles ; & des expériences faites par l'auteur sur la torpille électrique.

4°. Une description du feu de Pietra - Mala en Italie, avec des réflexions sur les eaux dé-

nommées chaudes ; par M. *Volta*. Cet illustre philosophe a conçu l'idée que l'air inflammable des marais pourroit être la cause de ces phénomènes ; & il s'est convaincu de la réalité de cette conjecture , par des observations multipliées , & sur-tout par l'examen des bulles qui s'élèvent d'une fontaine dans le voisinage de Pietra-Mala. L'auteur donne en même temps la description de l'appareil dont il s'est servi pour faire ces expériences.

5°. Des Observations anatomiques sur les organes de la respiration des oiseaux , par M. *Girardi*, professeur d'anatomie & d'histoire naturelle à Parme. Ce mémoire contient la confirmation de l'observation de feu M. Hunter, concernant le passage de l'air des poumons dans les cavités des os des oiseaux.

6°. Des Observations anatomiques sur un nouvel hermaphrodite , par M. *Scarpa*, professeur d'anatomie & de chirurgie à Pavie.

7°. Des Observations faites par M. l'abbé *Spalanzani*, dans quelques cantons montueux de l'Italie. On y lit la description des fossiles & du marbre de Porto-Venere, qui est à l'est de Gènes. L'auteur observe ensuite que les montagnes entre Final & Monaco, sont formées de coquillages de mer, & que les murs de la ville & des villages de Final sont faits avec une espèce de pierre formée presque uniquement de coquilles inconnues dans le voisinage de la mer. Il décrit encore une fontaine singulière qui s'élève du fond de la mer dans le golfe de Spezzia, & qui, passant le niveau des eaux de plusieurs pouces, forme une convexité de vingt pieds de diamètre, sur laquelle aucune barque ne peut se soutenir. Il

a consacré un article particulier & très étendu au marbre de Carrare, petite ville dans le duché de Massa, dont il décrit les carrières, qui occupent douze cents bras; ainsi que la structure des montagnes d'où l'on tire ce marbre, & les diverses substances qui composent ces montagnes.

Differtatio medica de therapia hydropis:

Differtation de médecine sur la cure de l'hydropisie, par M. JEAN HENRI ERNST de Vinthercour en Suisse, docteur en médecine. A Erlangen, chez Kunstmann; & à Strasbourg, chez Kœnig, 1783. In-4° de 48 pag.

3. L'auteur, dans cette dissertation, s'est contenté de parcourir les principaux points qui regardent l'hydropisie, d'en éclaircir quelques-uns, & d'y ajouter quelques nouvelles observations qu'il tient de ses maîtres. On ne peut que lui savoir gré de cette attention. Une page de vues neuves vaut beaucoup mieux qu'un volume de compilation, où l'on ne dit rien que ce que tout le monde fait.

Après quelques raisonnemens sur l'hydropisie en général, sur ses causes & sur ses espèces, M. *Ernst* s'étend sur les moyens de guérison, examine les divers traitemens, & donne les plus grands éloges à la méthode excellente de M. *Bacher*, qui le premier a appris aux médecins étonnés qu'il falloit faire boire les

hydropiques. Il passe en revue une grande partie des remèdes les plus efficaces contre l'hydropisie, publie diverses observations nouvelles concernant la cure de cette maladie. Il dit avoir vu employer avec beaucoup de succès, tantôt l'é-métique, tantôt la scille jointe à la crème de tartre, tantôt la bière dans la bière, tantôt la racine de senéka, selon les différentes espèces d'hydropisie. Il a encore observé de bons effets de l'écorce de fusain & de la laitue sauvage vireuse, contre la même maladie. Il se propose de publier ces faits dans un autre ouvrage, avec ses observations particulières sur l'usage des martiaux, des bains froids, des sels de cendre de farment, de la gomme-gutte, du kermès minéral, &c.

Dissertatio medico-practica de volatica seu erysipelate erratico : Dissertation de médecine pratique sur la volatique, ou érysipèle erratique; par M. GEORGE HOFFINGER, docteur en médecine. A Vienne, chez Schmidt, 1780. In-8° de 38 pages.

4. Dans une courte préface, M. Hoffinger de Tranfylvanie nous apprend qu'il travaille depuis long-tems à un Traité sur les maladies des femmes en couche. La dissertation qui fait l'objet de cet article n'est proprement qu'une compilation de tout ce que les meilleurs auteurs de médecine ont dit sur l'érysipèle erratique. Cette maladie, dit M. Hoffinger, est un éry-

fiècle progressif, qui, du lieu où il a d'abord paru, s'étend aux parties voisines, & parcourt peu à peu ou tout le corps, ou un côté entier, ou du moins la plupart des membres, de manière que tandis qu'il cesse dans un endroit, il reparoit en même temps dans le voisinage. Il a été appelé *taches volatiques* par *Wutich & Sennert*; *volatique des enfans*, par *Sebizius*; *flamme volante*, par *Zacutus*; *érysipèle volatique* ou *vague*, par *Raimann*; *darre érysiplateuse*, par *Furstentau & Schliërbach*; enfin *érysipèle rare* par *Mentzel*. La maladie que *M. Lorry* appelle *feu volatil des enfans*, dans son *Traité des maladies de la peau*, est tout-à-fait différente.

M. Hoffinger divise la volatique en simple; en acquise, en phlegmoneuse & en vésiculeuse. D'après la route qu'elle suit dans ses progrès, il observe qu'elle est ou descendante ou ascendante. Toutes ces distinctions occupent elles seules plus de huit pages.

L'auteur indique ensuite les symptômes; mais plus en abrégé; de-là il passe aux causes. » La cause prochaine est, dit-il, ignorée; car » on ne trouve rien dans les auteurs qui puisse » s'y rapporter. « Mais il détaille avec soin les causes éloignées, tant *proëgumènes* que *procatartiques*. Il s'étend un peu sur le pronostic. Quant au traitement, c'est l'article le moins considérable de la dissertation.

Neue bemerkungen und erfahrungen
der Wundarzneykunst und der arzney
gelahrtheit, &c. C'est-à-dire, *Nouvel-
les observations & expériences pour en-*

richir la chirurgie & la médecine ; par M. JEAN - ANTOINE - CHRÉTIEN THEDEN, troisieme chirurgien général de S. M. P. chirurgien-major du louable corps d'artillerie , membre de l'Académie impériale des curieux de la nature , deuxième partie. In-8^o de 277 p. A Berlin ; & à Steitin , chez Nicolai , 1782.

5. La première partie de cet intéressant Recueil a été traduite en françois sous ce titre : Progrès ultérieurs de la Chirurgie , ou Remarques & Observations nouvelles de M. Theden ; ouvrage traduit de l'allemand par M. Chayron , chirurgien-major du régiment de Neustrie. A Bouillon , de l'imprimerie de la Société typographique , 1777. Cette seconde partie , que nous allons faire connoître , mériteroit également d'être rendue en françois par la plume savante qui a donné la version de la première. Nous ne nous arrêterons pas à tous les articles qui la composent : il suffira de donner une notice de quelques-uns.

Il faut bien dire , remarque M. Theden , avant que le crâne , dans les enfans , ait atteint une certaine consistance : jusqu'à cet âge ou environ , cette boîte osseuse est si mince , si molle & si spongieuse , qu'on ne peut y appliquer le trépan qu'avec la plus grande difficulté , & qu'on doit rejeter absolument l'usage du trépan perforatif , par la raison que perçant trop promptement l'os , il expose au danger de blesser les meninges. Pour suppléer à ces in-

frumens dans les cas où ils seroient nécessaires, M. *Theden* ratisse avec un morceau de verre l'os jusqu'à ce qu'il voie quelque petite ouverture : alors il achève de couper avec des ciseaux courbes la portion du crâne qu'il faut emporter. Il a pratiqué très-souvent cette méthode avec le plus grand succès ; il croit même qu'au défaut d'un trépan , on peut se servir du verre pour les adultes , quoique alors cette opération devienne longue. Quand la fente du crâne est simple , l'auteur ratisse des deux côtés ; mais s'il y a une dépression considérable , il commence au milieu de l'enfoncement , & dirige son action vers les bords.

Les pièces du crâne chevauchent-elles , l'application du trépan n'en facilite pas la réduction , parce qu'elle laisse au bord de l'ouverture que fait cet instrument toute l'épaisseur de l'os ; & si l'on pratique plusieurs perforations , on cause une trop grande déperdition de substance ; tandis qu'en raclant avec du verre la portion qui est en dessus , on parvient aisément à les remettre de niveau.

La contusion de la table externe & du diploé entraîne souvent la suppuration & la carie , si l'on n'emporte pas promptement la portion meurtrie. On prévient les accidens qui sont la suite de cette lésion , en ratissant l'endroit blessé avec le verre , qui , dans tous ces cas indiqués , mérite la préférence sur tout autre instrument , parce qu'il est plus aisé à manier , & qu'il mord mieux sur l'os que le fer.

Avant de quitter cet article , nous ne devons point omettre une observation qui prouve que le péricrâne étant détaché de l'os , sans qu'il existe d'autre vice particulier , il contracte

de nouvelles adhérences avec l'os, & que par conséquent il n'est pas toujours nécessaire d'étendre l'incision des tégumens aussi loin que porte la séparation de cette membrane.

M. *Theden* avoit déjà exposé, dans la première partie de ce Recueil, l'utilité du bandage dans l'anévrisme. Cette pratique est confirmée dans cette seconde. Si après une saignée malheureuse le sang se répand promptement dans le tissu cellulaire, & y forme une tumeur, la compression exécutée de la manière ordinaire est plutôt nuisible qu'utile. Loin de favoriser la résorption du sang, elle s'y oppose. Ce liquide séjourne donc, & fait tuméfier tout l'avant-bras. Voici le procédé que l'auteur conseille. On appliquera trois ou quatre compresses graduées de manière qu'elles remplissent le creux du pli du coude. On peut, si l'on veut, enfermer dans la première compresse une petite pièce d'argent. Un aide appuiera sur ces compresses assez fortement pour arrêter l'écoulement du sang: on enveloppe ensuite les doigts, chacun séparément, la main, & ainsi du reste jusqu'à l'épaule. On appliquera sur le tronc de l'artère une languette qui commencera à deux travers de doigt au dessous de la piqure, & s'étendra jusqu'à l'aisselle; elle sera comprise dans le bandage, dont chaque tour couvrira la moitié du précédent. Cela fait, on humectera tout le bandage avec l'eau d'arquebuse de l'auteur; & comme l'humidité fait resserrer le bandage, il faut l'appliquer assez lâche. On peut laisser ce premier appareil trois ou quatre jours, à moins qu'il ne se relâche trop; ce qui arrive ordinairement lorsqu'il y a beaucoup de sang extravasé. En renouvelant

le bandage, il faut, chaque fois, envelopper de nouveau les doigts & la main avant d'ôter les compresses du pli du coude. Au moyen de ce traitement, si l'on y a recours immédiatement après la piqure, la guérison sera achevée en huit jours.

Les exemples de la grande utilité du bandage appliqué de cette manière dans différentes maladies des extrémités sont sans nombre; & il est probable que sans cette compression, & sans les guêtres, le célèbre chirurgien des Pays-bas (seu M. *Vogel*) n'auroit pas opéré les cures multipliées qui lui ont attiré une affluence de malades de tous pays, & dont plusieurs avoient les jambes dans un état désespéré.

Des commotions. Il n'y a point de partie dans le corps animal qui ne soit exposée aux commotions & à leurs suites: elles sont plus fortes dans un os qui ne se casse pas, que dans un autre que la violence externe rompt. La commotion s'étend d'ailleurs plus loin que l'impression locale, & cause ces exfoliations lentes & tardives qui surviennent quelquefois aux fractures. Quand elle a lieu dans des os qui renferment des parties molles, elle se communique à celles-ci: si c'est la tête qui a éprouvé la commotion, on trouve la dure-mère détachée à l'endroit lésé; de même que le périoste interne, si c'est un os cylindrique qui a souffert: delà les épanchemens des liquides & la carie, qui sont la suite des commotions.

Comme les membranes des vaisseaux sanguins du cerveau sont plus foibles que celles des vaisseaux distribués dans les autres parties, l'impression, lors des commotions à la tête, s'é-

tend souvent jusques sur eux ; ils perdent leur ressort ou se déchirent. Un maniaque se frappa la tête contre le mur, & mourut sur le champ. A l'ouverture du cadavre, on trouva le sinus longitudinal détaché dans toute sa longueur, ainsi que la dure-mère des deux côtés de ce sinus, sans que le vide qui en étoit résulté fût rempli de liquide.

Il n'est pas toujours nécessaire que la violence vienne d'un corps dur. On jeta sur la tête d'un cavalier une botte de foin pesant cinquante livres ; il fut renversé roide mort.

Dans les commotions de l'épine du dos, la membrane qui revêt ce canal osseux peut se détacher, & cette séparation peut donner lieu à des épanchemens. L'auteur rapporte une observation sur un cas de cette nature, avec paralysie des extrémités inférieures, évacuation involontaire des matières fécales & de l'urine, guéri au moyen des lavemens & des bains froids. Il a vu encore un malade qui, à la suite d'un saut de haut en bas, avoit eu une commotion au fémur : il étoit survenu au milieu de cet os une douleur constante, fièvre, tumeur, suppuration & carie. Ayant incisé les parties molles, on a trouvé le périoste séparé, la surface de l'os inégale, & la substance friable. Une couronne de trépan qu'on a appliquée, a donné issue à un ichor fétide : depuis ce moment, le blessé a été soulagé ; l'exfoliation s'est faite dans son temps, & a été suivie d'une guérison parfaite.

Une cause pareille ayant occasionné une contusion dans l'articulation de la cuisse, on a obvié aux suites fâcheuses qui auroient pu en résulter, avec les fomentations froides. Il

s'est néanmoins détaché une esquille de l'os, qu'on a extraite au bout de trois mois.

Les vaisseaux sanguins mêmes ne sont point exempts de commotion ; & cet accident est peut-être une des principales causes des anévrysmes. L'auteur cite plusieurs exemples qui confirment cette opinion. Il parle d'abord d'une chute de cheval, qui avoit occasionné un anévrysme mortel à l'aorte. Il fait ensuite mention d'un cavalier auquel un de ses camarades avoit donné un coup violent sur la poitrine : cet homme avoit ressenti dès ce moment une très-grande douleur à l'endroit frappé ; le pouls étoit devenu intermittent ; & à mesure que le mal augmentoit, les intermittences s'étoient rapprochées & avoient duré davantage. La dissection du cadavre a présenté les phénomènes suivans. Le ventricule antérieur du cœur avoit presque le volume d'une tête d'enfant : l'artère pulmonaire avoit un pouce & demi de diamètre, & le sinus de la veine-cave étoit de la grosseur du poing.

Un homme ayant fait un saut, sentit de violentes douleurs aux lombes : la fièvre survint, & quelques jours s'étoient à peine écoulés, qu'il eut le pouls inégal, foible, & des vomissemens fréquens. Quatorze semaines après, on le trouva mort dans son lit. On l'ouvrit : l'omentum étoit presque entièrement consumé ; les vaisseaux de toutes les parties du bas-ventre regorgioient de sang : la veine-cave au dessus de l'insertion des veines iliaques étoit si prodigieusement dilatée, qu'elle auroit bien admis les deux poings.

Les moyens curatifs dont on peut espérer quelque succès dans les commotions, pourvu

qu' on les emploie sur le champ , sont les fomentations froides , les vésicatoires , le sel volatil de corne de cerf , & tous les remèdes propres à rétablir le ressort des parties affectées.

Une femme avoit souffert depuis dix ans des palpitations de cœur , & les deux dernières années elles avoient été si violentes , qu'elle ne pouvoit monter un escalier sans les augmenter beaucoup , & sans s'attirer une très-forte oppression de poitrine : elle portoit de plus à la région ombilicale trois grosseurs dures & douloureuses à l'attouchement. Une fièvre inflammatoire ayant enlevé cette malade , on reconnut à l'ouverture du cadavre que les battemens de cœur avoient été causés par un foie excessivement gros & dur , & que les grosseurs senties à l'extérieur étoient trois excroissances de ce viscère. L'auteur instruit par cette découverte sur la cause de certaines palpitations de cœur , en a guéri depuis , plusieurs personnes , en dirigeant son traitement contre les obstructions du foie.

De l'utilité de la *résine de gaïac* & de l'*assa-fœtida* dans la goutte & dans le rhumatisme. La solution de la résine de gaïac dans le taffia échauffe souvent beaucoup , & cause même de la fièvre : pour éviter ces inconvéniens , M. *Theden* la prescrit sous forme de pilules , c'est-à-dire , il fait incorporer une once de cette résine avec deux gros de savon médicinal , dont on forme des pilules de grosseur arbitraire. Les malades en prennent tous les jours , soir & matin , depuis un demi-gros jusqu'à deux scrupules. L'auteur assure que la résine de gaïac donnée de cette manière dans les affections gouteuses , produit les plus heureux effets. Il

l'ordonne hors des paroxysmes, comme préservatif, pendant six semaines au printemps & en automne ; & les malades, après en avoir répété l'usage pendant deux années consécutives, sont délivrés de la goutte, à moins qu'elle ne soit trop invétérée. Dans la goutte vague, il ajoute le sel volatil de corne de cerf. Il a observé que l'assa-fétida donné, soit en pilules, soit en dissolution dans l'eau de fleurs de sureau, réussit au mieux dans les fièvres opiniâtres, & alors il en prescrit depuis un jusqu'à trois gros : à cette dose elle purge doucement, sans fatiguer les malades, & fait rendre beaucoup de glaires.

De la fracture de la rotule. Cet os se casse ordinairement en travers, rarement en long : il est encore plus rare que les tendons & les ligamens qui l'assujettissent se rompent. Le genou reste presque toujours inflexible à la suite de cette fracture, & l'auteur croit que cette roideur vient de l'usage de l'anneau à l'aide duquel on tient les pièces réunies. Pour éviter cet inconvénient, il suit la méthode que voici. On couche, dit-il, le blessé sur le dos ; on donne à la cuisse & à la jambe une position qui leur fait faire un angle droit avec le corps : dans cette attitude, il est aisé de ramener en contact les deux pièces de la rotule : cela fait, je place, continue-t-il, de chaque côté de cet os une languette de trois quarts d'aune (mesure de Berlin) de long, & les assujettis au dessus & au dessous du genou avec trois-tours d'une bande large de deux doigts : je comprends dans ces trois tours de bande un morceau de carton ferme, large de deux doigts, afin de tenir la bande unie, & d'empêcher qu'elle ne fasse des

plis; ensuite je saisis les deux bouts d'une des languettes, & en tirant la partie supérieure en en-bas, je fais descendre la bande circulaire appliquée au dessus du genou; je couche cette portion de la languette un peu obliquement à côté de la rotule: au moyen de la portion inférieure de la languette, je fais remonter la bande circulaire inférieure, & je pose ensuite cette portion au dessus de la première, après quoi je les affermis avec quelques nouveaux tours circulaires de la bande. Je suis le même procédé pour l'autre côté. Ce bandage entretient fermes dans le contact les pièces de la rotule; il ne gêne pas à beaucoup près les malades autant que le bandage ordinaire; car l'os est absolument libre, & je n'ai jamais vu que l'inflammation, la fièvre, l'ankylose soient survenues aux fractures de la rotule pansées avec cet appareil.

Nous terminerons cet extrait par le précis d'une observation dont l'auteur lui-même est le sujet. En faisant l'opération d'une fistule à l'anus où la pourriture étoit très-grande, il s'étoit piqué avec le bistouri au bout du doigt: la douleur, d'abord très-légère, est bientôt devenue insupportable, il s'est formé aux condyles internes de l'humérus une bosse si grande, qu'on pouvoit à peine la ferrer dans la main. La souffrance y étoit en même temps insupportable: alors la fièvre s'est mise de la partie. Un cataplasme d'eau végéto-minérale appliquée sur cette tumeur; a augmenté la douleur: enfin M. *Theden* alloit se faire amputer le bras, lorsqu'il s'est rappelé les bons effets des fomentations froides: leur usage a dissipé bientôt les douleurs, la tumeur & tous les autres accidens.

MICHAELIS, &c. ausführliche abhandlung uber die schaambeintrennung, &c. C'est-à-dire, *Traité complet de la synchondrotomie* ; par JANUS-PETERSEN MICHAELIS, docteur en médecine, traduit du latin, publié par CHRÉTIEN-FRIEDRICH LUDWIG, docteur en médecine. In-8° de 256 pag. avec trois planches en taille-douce. A Leipzig, chez Weygand, 1784.

6. Avant d'entrer en matière, l'auteur donne l'histoire de la section de la symphyse des os pubis, un catalogue des ouvrages qui ont paru pour & contre ; enfin une notice des symphyotomies qui ont été faites.

Il discute ensuite les cinq propositions suivantes : savoir, 1°. l'art peut-il imiter l'écartement naturel des os pubis ; & l'artiste peut-il considérer cet écartement comme un indice que la nature l'invite de suivre ? M. M. convient que les os du bassin s'écartent pendant la grossesse, & attribue ce changement à l'affluence des humeurs qui s'y portent durant la gestation, plutôt qu'à la pression de la tête sur les os du bassin. Selon lui, cette action mécanique de la tête ne peut avoir lieu que lorsque cette partie est arrêtée entre les os ischium.

2°. La structure & la conformation du bassin sont-elles contraires à cette opération, & peut-on la pratiquer sans danger pour la femme ? L'auteur est bien éloigné de penser que les raisons

anatomiques & physiologiques militent en sa faveur.

3°. Les observations faites jusqu'ici lui sont-elles favorables ? A en croire *M. Michaelis*, il n'existe que peu d'exemples dans lesquels cette opération a été nécessaire. Il y a plus, les suites de presque toutes les synchondrotomies pratiquées jusqu'ici ont été fâcheuses, malgré le soin qu'on a eu de les déguiser en embellissant les relations qu'on en a données.

4°. Les expériences qu'on a faites sur les animaux & sur les cadavres, prouvent-elles que la symphyotomie puisse être utile dans les accouchemens difficiles ? La réponse est négative.

5°. Peut-on déterminer les cas où la section de la symphyse peut avoir lieu, & mérite d'être préférée à l'opération césarienne ? L'auteur n'admet la synchondrotomie, que dans les cas où la tête est enclâssée dans le détroit inférieur du bassin, en sorte qu'elle ne peut plus ni être repoussée, ni être tirée dehors.

Dans le reste de cet opuscule, *M. Michaelis* expose les différentes manières de procéder à la section de la symphyse, recommande l'opération césarienne, & fait mention des observations qu'on a publiées à ce sujet.

M. Ludwig donne dans les additions un catalogue des auteurs qui ont traité de l'opération césarienne, décrit un bassin qu'il conserve dans son cabinet auquel il y a deux ankyloses entre les os ileum & le sacrum, ainsi que quelques autres vices de conformation : après avoir ensuite décrit la manière d'opérer, il donne la liste de plusieurs opérations césariennes faites avec succès.



STEINS, &c. Geschichte einer kaysergeburt, &c. C'est-à-dire, *Histoire d'une opération césarienne*; par M. GEORGE-GUILLAUME STEIN, conseiller de la Cour du Landgraf de Hesse-Cassel. In-4^o de 41 pag. avec une gravure. A Cassel, 1783.

7. La femme qui fait le sujet de cette brochure, fut attaquée, à la suite de son neuvième accouchement, d'un rhumatisme chronique très-douloureux, qui ne la quitta plus qu'à la mort, & qui, après l'avoir tourmentée durant plusieurs années, la priva presque entièrement de l'usage des extrémités inférieures. Il y avoit des momens où une crampe violente contractoit ses jambes & ses cuisses au point qu'elles s'approchoient du bas-ventre.

Malgré cette situation malheureuse, cette femme conçut pour la dixième fois. Lors du travail, l'accoucheur trouva le bassin altéré dans sa conformation : il falloit tourner l'enfant qui perdit la vie dans les efforts qu'on fit pour vaincre les obstacles qui s'opposoient à son extraction. On avertit la mère de l'impossibilité où elle étoit de mettre dorenavant un enfant au monde par les voies naturelles.

Cet avis ne l'empêcha pas de redevenir grosse quelque temps après : au moment de l'accouchement, on trouva le bassin encore plus défiguré que la fois précédente : on fut obligé de tourner l'enfant & de se servir du crochet pour amener la tête qu'on ne pouvoit extraire d'aucune autre manière.

Une nouvelle conception obligea bientôt cette femme féconde de se soumettre à l'opération césarienne. Dès que les premières douleurs d'enfantement furent déclarées, M. *Stein* examina le passage, & reconnut sur le champ l'impossibilité de faire franchir les détroits à l'enfant vivant; & qu'il seroit criminel de le mettre en pièces. Il proposa donc l'opération césarienne; & comme le côté gauche du bas-ventre étoit plus saillant & plus dur que le côté droit, il conjectura que la matrice occueroit principalement ce côté, de sorte qu'il n'étoit pas probable que les intestins embarrassassent lors de l'opération. L'abdomen descendoit si bas, & la distance du nombril aux os pubis étoit si petite, qu'il fallut étendre la plaie dans les tégumens, jusques à quelques pouces au-dessus de l'ombilic. L'instrument dont M. *Stein* se servit pour faire l'incision, étoit un bistouri bombé sur son tranchant: il incisa l'intervalle entre le nombril & les os pubis, à une certaine distance de la ligne blanche, dans une direction oblique de dehors en dedans. Aussitôt qu'il eut pénétré au-delà des tégumens, il dilata la plaie en haut & en bas, autant que la conformation particulière du sujet le permit. L'hémorrhagie étoit peu considérable, & il ne se présentoit aucune portion des viscères contenus dans l'abdomen.

L'incision de la matrice fut accompagnée d'un écoulement assez abondant de sang; & plus le bistouri pénétoit avant, plus l'hémorrhagie devint forte, de manière qu'il ne resta point de doute que l'incision ne portât sur l'arrière-faix. L'opérateur introduisit donc deux doigts entre la matrice & le placenta, pour continuer la dilatation; & ensuite après avoir
donné

donné à la plaie intérieure toute l'étendue que l'ouverture des tégumens permettoit, il décolla le placenta à son bord inférieur; dans le moment même l'enfant présenta le coude; & quoique le passage ne fût pas bien ouvert, que d'ailleurs le placenta gênât beaucoup, l'opérateur n'en parvint pas moins à surmonter tous ces obstacles, & à amener l'enfant encore vivant.

L'accouchement terminé, on vit l'ovaire droit & une petite partie de l'épiploon: après avoir fait rentrer l'un & l'autre, M. Stein fit la gastroraphie. Le premier jour il ne survint à la femme que quelques vomissemens; mais la nuit fut sans sommeil. Le lendemain après midi, elle commença d'être attaquée d'une petite toux sèche nerveuse, laquelle se changea en une espèce d'asthme spasmodique si violent, que la malade fut menacée de suffocation. Cependant cet accès se dissipa, & ne laissa après lui qu'une petite toux & une légère oppression. Les lochies coulèrent sans peine, & la nuit fut encore absolument sans sommeil.

Le troisième jour on s'aperçut d'une grande altération sur le visage. La toux, accompagnée d'une légère angoisse, continua: le ventre se météorisa; on sentoît à travers les tégumens, les intestins distendus d'air, sans que leur sensibilité fût portée à un certain point; car on pouvoit comprimer modérément le ventre, sans causer de la douleur. Comme les lavemens n'avoient produit aucun effet, & que la liberté du ventre parut nécessaire, on fit prendre à la malade une dose de sel de Sedlitz. L'insomnie fut la même pendant la nuit; les angoisses devinrent plus fortes, le pouls acquit de la fréquence, & l'altération fut excessive.

Le lendemain matin, la toux, ainsi que les anxiétés, cessèrent tout-à-coup ; mais une heure après il survint un catarrhe suffocant, qui emporta la femme au bout d'une demi-heure.

A l'ouverture du cadavre, la plaie extérieure se trouvoit sans inflammation, & presque réunie.

La portion d'omentum qui s'étoit montrée lors de l'opération, & qu'on avoit fait rentrer dans le ventre, s'étoit glissée en plusieurs endroits dans la plaie de l'utérus, & y étoit tellement adhérente, qu'on avoit de la peine de l'en détacher.

Les viscères du bas-ventre ne présentoient rien d'extraordinaire. Dans tout le trajet intestinal, qui ne contenoit que de l'air, on n'aperçut qu'un seul point, affecté d'une inflammation très-légère. La cavité du bassin contenoit à peine quatre onces d'un liquide sanguinolent.

La plaie de la matrice n'étoit pas, comme on l'avoit jugé au moment de la section, au côté gauche, mais au fond, tirant vers le côté droit : elle avoit quatre pouces dix lignes de long ; elle étoit distante de deux pouces de la trompe gauche, & aboutissoit à la trompe droite dont elle n'étoit éloignée que d'un pouce.

La surface postérieure de l'utérus, l'ovaire & la trompe droits, enfin la cavité de la matrice, présentoient quelques marques d'inflammation ; les lèvres de la plaie de la matrice laissoient un intervalle de deux pouces à l'endroit de leur plus grand écartement.

Les détails de la difformité du bassin nous meneroient trop loin, & ne feroient pas bien intelligibles sans le secours de la planche. Nous

remarquerons seulement que cette altération étoit si considérable, qu'elle justifie complètement la conduite de M. *Stein*. Au lieu d'exostoses qu'on attendoit, on y trouva un déplacement des os, avec une très-grande mobilité dans leurs articulations.

Cette observation n'est pas unique. On trouve un cas analogue dans les *Medical Observations and inquiries* (vol. v); & un autre dans les observations de feu M. Hunter sur la section de la symphyse.

M. *Stein* penche à croire que cette maladie du bassin tire son origine de l'état vicieux des ligamens des os du bassin, qui étoient extrêmement mous.

Une conclusion importante qu'il tire de ces faits, c'est que la doctrine de M. *Deleyre* souffre de grandes restrictions. Cet accoucheur enseigne qu'on doit faire, dans l'opération césarienne, l'incision à la ligne blanche. Un des principaux objets qu'on s'attache à remplir, en la faisant dans un lieu d'élection, remarque M. *Stein*, est de prévenir la sortie des intestins: or on manqueroit très-souvent ce but, si l'on se conformoit sans réserve aux préceptes de M. *Deleyre*. Dans le cas que nous venons de présenter, la section a été faite au côté gauche, & l'on s'attendoit que l'incision dans la matrice se trouveroit tout proche de l'ovaire du même côté: cependant l'ouverture du cadavre a démontré que l'utérus a été incisé dans son fond à la droite; ce qui prouve que ce viscère a été dans une situation très-inclinée. En faisant l'incision conformément à la doctrine de M. *Deleyre*, le bistouri auroit passé à côté de l'utérus, & auroit pénétré dans la cavité de l'abdomen.

D'ailleurs si la matrice est inclinée, les tégumens du ventre pendent considérablement sur les os pubis, & forment un pli très-épais. Il n'y a donc pas assez de place pour une section assez étendue, par la raison qu'on ne peut inciser que la partie comprise entre l'ombilic & le bord supérieur du pli.

Recueil d'observations chirurgicales, faites par M. SAVIARD, ancien maître chirurgien de l'Hôtel-Dieu, & juré à Paris; commentées par M. LE ROUGE, médecin ordinaire du Roi, & chirurgien interne de l'Hôtel-Dieu : nouvelle édition. A Paris, chez Barrois le jeune, 1784. In-12 de 456 pages.

8. Les Observations de *Saviard* sont trop connues pour qu'il soit besoin d'en faire sentir le mérite. Depuis près d'un siècle qu'elles ont été imprimées, on peut dire que la postérité a prononcé, & que cet ouvrage est un de ceux que le temps respectera toujours. Les faits décrits par *Saviard* sont dégagés de toute discussion théorique : c'est une narration simple d'un praticien sans prétention, & qui fait se juger avec sévérité.

Nous allons donc nous borner à rendre compte des additions faites par M. le Rouge à l'ouvrage de *Saviard*, dans l'intention de rapprocher cet auteur de notre siècle, en donnant une idée des progrès de l'art depuis la publication de ces Observations. Nous devons cependant prévenir nos lecteurs que le travail de

l'éditeur se borne à des annotations peu nombreuses, & souvent très-brièves, quoique le mot *commentées*, mis dans le titre, paroisse promettre davantage. Si l'on vouloit rendre *Saviard* utile aux jeunes chirurgiens, il falloit raisonner ses observations, les mettre en parallèle avec d'autres, pour en tirer des conséquences pratiques : mais ce travail ne pouvoit être que l'ouvrage d'un maître déjà consommé ; peut-être même eût-il été plus prudent de n'y pas toucher. On pouvoit réimprimer *Saviard*, mais en respectant l'ouvrage de ce grand chirurgien ; & l'on devoit craindre d'y ajouter des choses peu dignes de lui. Voilà ce qu'ont pensé des personnes très-distinguées dans l'art.

M. le Rouge a mis une préface à la tête de l'ouvrage, dans laquelle il relève les avantages de l'observation, & le mérite en ce genre du volume qu'il publie. Pour traiter ces deux objets, il ne falloit pas employer de grands mots, disposés d'une manière peu intelligible.

La première observation a donné lieu à deux notes, dont l'une ne nous semble point du tout au niveau de nos connoissances actuelles sur l'exfoliation. On y reproche à *Saviard* d'avoir tardé quatre jours à ouvrir la tumeur ou bosse d'un coup à la tête, & de n'avoir pas incisé le péricrâne. On peut en ce point avoir raison ; mais on ajoute : *L'Auteur vouloit sans doute éviter la dénudation de l'os, redoutant peut-être son exfoliation ; car on étoit alors dans l'opinion que tout os dénudé doit s'exfolier : l'observation journalière prouve le contraire, & l'on sait actuellement que cette séparation dépend de la lésion de la propre substance, & que si elle eût dû avoir lieu dans ce cas, la*

présence du péricrâne , non-seulement ne l'auroit pas empêchée , mais l'auroit rendue beaucoup plus douloureuse & plus longue.

Nous prendrons la liberté d'observer à M. *le Rouge* qu'on devoit être très-réservé lorsqu'on croit devoir porter un jugement sur la conduite d'un praticien tel que *Saviard* ; car il faudroit être très-informé de toutes les circonstances de la maladie ; & il y en a beaucoup que l'artiste remarque, & qu'il ne décrit point, lesquelles cependant influent sur la conduite qu'il se détermine à tenir. Il ne paroît pas, en lisant l'observation de *Saviard*, que la tension & l'inflammation du péricrâne aient été la cause des accidens que M. *le Rouge* lui-même, dans une seconde note, attribue à la commotion : ainsi donc point de faute en n'incisant pas cette membrane, & *Saviard* ne mérite aucun reproche. Il auroit eu raison de craindre que l'exfoliation n'eût été une suite inévitable du dépouillement du crâne ; & j'avoue que j'ignore où M. *le Rouge* peut avoir appris que les os ne s'exfolient pas toujours, quand ils ont été dénudés. L'observation, dira-t-il peut-être : mais l'observation est trompeuse quand on n'y apporte pas toute l'attention qui peut écarter le prestige. Les expériences de M. *Tenon*, qui ont été répétées par nombre de personnes très-éclairées, déposent contre l'assertion de M. *le Rouge*, qui confond l'exfoliation insensible avec la nullité de l'exfoliation : d'ailleurs il est prouvé par les faits, que le périoste est toujours détaché des os, ou n'y tient plus que très-faiblement, dès qu'ils sont assez altérés pour être dans le cas de s'exfolier ; & dans le cas de blessure,

on peut affurer que toutes les fois que le périoſte eſt ſain & intact ſur un os, celui-ci ne s'exfolie point.

Obs. VIII. Tout le monde n'eſt pas du ſentiment de M. le Rouge ſur les avantages de la ſituation horizontale du malade dans l'opération de la lithotomie. Les mouvemens combinés que la diſpoſition des parties exige pour la recherche & pour l'extraction de la pierre, ont fait préférer à beaucoup de praticiens la poſition oblique, comme plus avantageuſe à leur exécution, & plus naturelle pour le malade.

Obs. IX. Deux faits de hernies ombilicales chez des enfans, guéries par la ligature de la peau & du ſac herniaire, employée & conſeillée par Celfe, Paul d'Egine, &c. Le ſuccès qu'a obtenu Saviard dans ces deux cas, ne l'a point garanti des apoſtrophes de M. le Rouge, qui s'écrie : *Quelle manœuvre, grand Dieu ! tout ce procédé fait frémir. Quelle différence entre la chirurgie actuelle & celle de ce temps-là !*

On pourroit répondre : La chirurgie de ce temps-là guériſſoit les exomphales, que la chirurgie actuelle ne guérit plus. Nous ſommes ſur ce point d'un ſentiment bien différent de celui de M. le Rouge. Nous croyons que Saviard mérite des éloges pour avoir eu le courage de braver l'opinion & le ridicule que de ſon temps on avoit déjà répandu ſur cette méthode. Dionis ſon contemporain en parle dans ſon Cours d'Opérations, d'une manière à décourager les plus entreprenans ; mais Saviard, avec de vraies & ſolides connoiſſances, peu ſenſible aux cris du préjugé, qui vouloit polir & adou-

cir la chirurgie, alloit à son but, qui étoit de guérir, par la méthode qu'il croyoit la plus sûre. Voilà le véritable chirurgien, celui qui brave les cris de la multitude, pèse en silence les opinions, ne se passionne pour aucune, & n'adopte que celles qu'il juge véritablement utiles. Ce procédé abandonné n'est point cruel dès qu'il peut guérir: c'est l'être, au contraire, que de le négliger, n'en ayant pas d'autre qui puisse le remplacer efficacement. *M. le Rouge* semble cependant en annoncer, lorsqu'il dit, qu'on sera plus sûr par des moyens plus doux & plus méthodiques, qu'on trouvera dans les auteurs qui ont traité de la cure des hernies. Nous ne craignons pas d'affurer que ces moyens plus doux, & qu'on ose dire plus sûrs, sont absolument sans effet, que toujours nous les avons trouvés infructueux pour la cure radicale de l'exomphale. C'est d'après l'expérience que nous parlons, après avoir long-temps médité sur ce sujet, & fait dans les auteurs des recherches considérables. Tous les praticiens ne conviennent pas de la cruauté de la méthode des anciens: un historien de la chirurgie aussi judicieux que savant, *M. Dujardin*, en regrettoit l'abandon, il y a quelques années, en ces termes: « Ces divers procédés, quelque » rationnels qu'ils paroissent, sont tombés en désuétude: nous sommes trop éloignés des temps » où on les employoit encore, pour que l'expérience puisse nous aider à fixer leur valeur. » Elle seule cependant a le droit de confirmer » ou de proscrire ce que la raison invente. Si » la proscription de ces moyens est une perte » pour la chirurgie, c'est une perte qu'elle n'a

n pas encore réparée, malgré ses progrès (a). »

Si nous avons cru devoir critiquer quelques-unes des notes de M. le Rouge, nous lui devons aussi des éloges pour plusieurs autres qui sont vraiment intéressantes : telles sont celles, *obs. viij*, sur l'appareil convenable après l'opération de l'anévrisme, sur la nécessité d'attendre que la suppuration en détache les pièces avant de les enlever ; sur la manière de procéder à la réduction du prolapsus du rectum, *obs. xiv*, & sur les moyens à employer pour en prévenir le retour.

On trouve encore une longue & intéressante remarque sous la dix-huitième observation, sur les inconvéniens résultans de la ligature de l'épiploon, & sur les moyens que la chirurgie moderne lui a substitués. Cependant le but de M. Le Rouge étant de présenter à ses lecteurs un tableau raccourci de l'état actuel de la chirurgie, comparativement à celui où elle étoit du temps de Saviard, nous regrettons qu'il n'ait pas consulté les savantes & curieuses recherches de M. Arnaud sur les hernies de l'épiploon, publiées dans ses Mémoires de Chirurgie, où cette matière est traitée par le praticien qui a peut-être le plus fréquemment été dans le cas d'apprécier les avantages & les inconvéniens de cette ligature.

On lit avec plaisir deux observations de M. Le Rouge sur la rupture de la matrice (*obs. xxv* :) toutes deux sont très-intéressantes ; mais nous sommes forcés de renvoyer le lecteur à l'ouvrage même. On trouve encore dans ces Com-

(a) Histoire de la chirurgie, pag. 461.

mentaires quelques bonnes remarques sur le cathétérisme , sur l'usage des bougies dans les maladies de l'urètre , sur l'avantage de la situation pour réunir les grandes plaies de la gorge , sur les plaies du cœur , &c.

Nous ne pouvons dissimuler à M. *Le Rouge* la peine qu'on éprouve à la lecture de sa longue note sous la centième observation , qui a pour objet le traitement des morsures des animaux enragés. On croiroit d'abord qu'il a senti tous les avantages du traitement local , lorsqu'il dit : *Il semble pourtant , par la lecture des auteurs , qu'on ait obtenu des succès assez constans , en faisant sur les plaies , autant que leur situation le permet , de grandes & profondes incisions , & en y appliquant des ventouses , en les cautérisant , en les pansant avec des topiques irritans & capables d'exciter une abondante suppuration , qu'on entretient longtemps , &c.* C'est là que M. *le Rouge* devoit s'arrêter ; mais il va plus loin , en disant : *Et en administrant le mercure à forte dose , tant intérieurement qu'en frictions , pour procurer une ample salivation ; en usant de sudorifiques , tels que l'alkali volatil , &c.* Il regrette ensuite , avec M. *Andry* , que l'espoir de trouver un spécifique à cette maladie , capable de la détruire dans tous les cas , ait fait négliger *des procédés méthodiques , déduits de la diversité des symptômes , & relatifs aux différentes indications qui se présentent dans les différens Sujets.* Comment M. *Le Rouge* peut-il avoir perdu de vue qu'il ne peut y avoir de procédés méthodiques que ceux qui extirpent le venin de la partie dans le tissu de laquelle il a pénétré par les blessures , ou qu'en isolant ce venin par des moyens qui détruisent l'organisation de cette même partie ? On ne sauroit assez s'éton-

ner de ce que cette méthode si simple & si naturelle, que les anciens avoient employée avec tant de succès, soit tombée dans l'oubli pendant si long-temps. On peut dire que depuis cette fâcheuse époque, l'art a été à cet égard dans un funeste sommeil, & qu'il n'a fait que des rêves extravagans. C'est à M. *le Roux* que nous devons son réveil; mais malheureusement ses cris n'ont pas encore frappé l'oreille de bien des gens, qui dorment encore & rêvent toujours (a).

C'est avec douleur qu'on lit dans cette note l'histoire d'un enfant mordu par un chien enragé, & traité à l'hôtel-Dieu de Paris. On y voit qu'on s'est borné aux saignées, aux purgatifs, aux frictions mercurielles, à quelques calmans, tandis que les plaies ont été presque entièrement perdues de vue. On s'est contenté de les panser avec un digestif mercuriel. Cet enfant est mort au bout de vingt-six jours, après en avoir été deux *dans des convulsions affreuses, cherchant à mordre, & refusant tout ce qu'on lui présentait*. De pareils faits ne peuvent qu'affliger.

Nous ne pouvons suivre plus loin les notes de l'éditeur de cet ouvrage, dont nous avons rappelé les plus essentielles; mais, nous le répétons, ou il les falloit plus nombreuses & plus détaillées, ou il n'en falloit point du tout.

M. *le Rouge* nous annonce plusieurs ouvrages de sa composition, tant en observations qu'en dissertations particulières. Tout fait espérer

(a) On trouve deux extraits détaillés de la dissertation lumineuse & consolante de M. *LE ROUX*, sur la rage, dans le Journal de Médecine, tom. *lxij*, pag. 91 & 316.

qu'ils feront intéressans, & qu'ils contiendront de la bonne chirurgie; mais nous pensons que l'auteur a besoin qu'on lui rappelle le conseil de *Boileau*.

Hâtez-vous lentement; & sans perdre courage,
Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage,
Polissez-le sans cesse, & le repolissez :
Ajoutez quelquefois, & souvent effacez.

Traité de la gale & des dartres des animaux ; par M. CHABERT, directeur & inspecteur général des écoles royales vétérinaires de France, correspondant de la Société royale de médecine, &c. A Paris, de l'imprimerie royale, 1783. In-8° de 56 pag.

9. Il n'en est pas des ouvrages de M. *Chabert* comme de ceux de certains auteurs, dont les éditions multipliées n'exigent de la part des libraires que le changement du frontispice d'une année à l'autre. Fondés sur une longue expérience & sur des observations multipliées, ils ne sont publiés que pour être utiles, & leur publication est un bienfait du Gouvernement, qui ne cesse d'encourager cette branche importante de la médecine. La rapidité avec laquelle ils sont enlevés, & les demandes répétées qu'on ne cesse d'en faire, sont des preuves non équivoques de la solidité des préceptes qu'ils contiennent, & des avantages qu'ils procurent.

La nouvelle édition du *Traité de la gale* que

nous annonçons aujourd'hui, ne diffère de celle dont nous avons rendu compte dans le *Journal de Médecine* du mois de septembre 1784, p. 323, tome 62, que par l'addition de quelques noms donnés à cette maladie dans les provinces, qu'on retrouve avec les autres, page 5 : le papier en est aussi plus beau.

Beschreibung des ganzen menschlichen koerpers, &c. C'est-à-dire, *Description de tout le corps humain, avec l'exposé des découvertes modernes les plus importantes en anatomie, & des explications physiologiques ; par M. J. C. A. MAYER, professeur royal de médecine, & médecin pensionné de Francfort-sur-l'Oder, membre de l'Académie des curieux de la nature, &c. Premier volume, grand in-8° de 351 pages ; deuxième volume de 408 pag. A Berlin & Leipzig, chez Decker, 1783.*

10. Nous n'avons encore connoissance que de ces deux volumes : il est probable que les autres ont paru également. En attendant que cette suite nous parvienne, ne négligeons pas de parler de ces deux premiers volumes.

L'ouverture des cadavres paroît tirer son origine des Egyptiens. Ce furent d'abord les embaumemens des morts qui leur firent connoître les viscères; le spectacle des os dénudés par les insectes, ou peut-être la curiosité, les conduisi-

rent ensuite à la connoissance de la charpente osseuse, comme cela paroît par les squeletes, même avec des articulations flexibles, qu'ils ont imitées en représentant les diverses parties en métal.

Peu à peu cette science a fait des progrès. Notre auteur entre dans quelques détails relatifs à son état chez les Grecs, les Romains, les Arabes, les Juifs, enfin les Chinois. Ces détails occupent une partie de la préface.

Il considère ensuite les parties constitutives du corps humain, & expose le plan de son ouvrage.

Viennent ensuite des réflexions générales sur les avantages de la conformation de l'homme, avec les réponses aux critiques de la construction du corps humain. Nous ne nous arrêterons qu'aux argumens que rapporte M. *Mayer*, pour réfuter l'opinion de M. *Moscatti*, que l'homme, dans son principe, est fait pour marcher à quatre pattes.

L'homme, dit notre auteur, a les plantes des pieds beaucoup plus larges que bien d'autres animaux d'un volume supérieur au sien; ses extrémités inférieures sont encore plus fortes que les pieds de derrière des quadrupèdes, soit que l'on considère les parties charnues, soit que l'on en compare seulement les os.

Au lieu que dans l'attitude droite, la tête & le tronc entraînent la prépondérance en avant, la ligne de gravité dans l'homme tombe précisément entre les deux cou-de-pieds, au moyen de quoi tout le corps se trouve bien soutenu.

L'homme aussi-bien que les animaux, affectent, pour se reposer, l'attitude d'être couchés; & quoiqu'il paroisse que quelques qua-

drupèdes prennent du repos en se tenant sur leurs jambes , on ne peut conclure autre chose de cette exception , sinon que ces animaux se fatiguent moins en se tenant debout & tranquilles , qu'ils ne se fatiguent en marchant.

La conformation des extrémités , tant supérieures qu'inférieures de l'homme , prouve encore que l'attitude de celui-ci est de marcher à deux pieds. Les extrémités supérieures sont suspendues à des os particuliers attachés à côté du tronc ; tandis que les os des extrémités inférieures sont enfoncés dans des cavités profondes du bassin. Les premiers sont entourés de ligamens flasques , & l'articulation de l'épaule n'est que superficielle , tandis que le fémur est contenu par des ligamens très-forts , & sa tête logée dans une boîte profonde qui en reçoit la plus grande partie. Le muscle *fascia lata* , qui enveloppe les muscles de la cuisse , & les tient en respect lorsqu'ils sont tendus , manque à l'humérus. La conformation des os du tarse est compassée de manière à donner à l'ensemble la force nécessaire pour soutenir un gros poids. Il n'en est pas de même du carpe ; la figure des os qui le composent , & leur assemblage , n'offrent que peu de ressource pour servir d'appui à une masse pesante. Il n'existe qu'un très-petit nombre de quadrupèdes munis de clavicules , & ceux qui en sont pourvus , sont les seuls qui grimpent & ont quelque facilité de se tenir droit.

Après avoir ainsi démontré par des principes mécaniques & anatomiques , que l'homme est fait pour marcher à deux pieds , M. Mayer répond aux prétentions de M. Moscati ; qu'il seroit plus sain pour l'homme d'aller à quatre

pattes , que de se servir seulement des pieds pour la même fin.

Les proportions & la mesure des différentes parties occupent ensuite notre auteur : en parlant du poids de l'homme , il le porte depuis cent cinquante jusqu'à cent quatre-vingt livres. Il termine ces considérations générales , qu'on lit à la tête de cet ouvrage , par la recherche des causes de la diversité de couleurs dans l'espèce humaine. Il les trouve , ces causes , dans l'action des rayons du soleil & dans la qualité de la bile , sans toutefois en exclure l'influence du climat.

Les végumens communs tiennent la première place dans cette description. Ils sont composés de la peau proprement dite , du tissu graisseux , du réseau de Malpighi , de l'épiderme. Les cheveux , poils , ongles & ouvertures , présentent des sujets distincts , qu'il considère ensuite. Il s'occupe enfin , dans cette partie de son Anatomie , des vaisseaux cutanés , de la transpiration , de l'absorption , des nerfs , des glandes , des mouvemens propres à la peau. Pour preuve convaincante que la sécrétion de la matière onctueuse renfermée dans le réseau de Malpighi est faite par des vaisseaux différens de ceux qui fournissent la transpiration insensible , il cite la couleur de la première (la matière onctueuse) , qui , chez les Nègres , est parfaitement noire , tandis que la matière de la transpiration insensible est d'un blanc jaunâtre comme chez les Européens. Il observe encore que les organes qui séparent cette onctuosité ne sont point des glandes ; il fonde cette assertion sur ce que la matière des injections pénètre dans le réseau , & y remplace cette liqueur.

Nous n'entrerons pas dans des détails ultérieurs concernant cet excellent ouvrage : ce que nous en avons dit peut suffire pour en donner une idée avantageuse. Nous remarquerons seulement encore que ces deux volumes, indépendamment d'un travail très-intéressant sur la formation des os, & de considérations générales sur ces parties, contiennent encore la description des os de la tête.

Anatomische kupfertafeln, &c. C'est-à-dire, *Planches anatomiques, avec les explications qui y sont relatives, premier cahier. Huit planches consacrées aux tégumens, aux os, & aux principaux ligamens de ces derniers, publiées par M. J. C. A. MAYER, professeur royal de médecine, médecin pensionné de la ville de Francfort-sur-l'Oder, membre de l'Académie impériale des curieux de la nature; grand in-4°, huit planches, & 58 pages d'explication. A Berlin & Leipsick, chez Decker, 1783.*

II. Ces tables anatomiques se vendent séparément, quoique leur principal objet soit de servir de pendant à l'ouvrage dont on vient de lire une courte notice.

Les dessins sont, en général, faits d'après nature; & lorsqu'il a été impossible d'avoir des sujets frais, l'auteur a choisi les meilleurs modèles, ou les a fait dessiner d'après des préparations.

Le premier cahier comprend les tégumens

communs du corps, les os & les principaux ligamens de ces derniers. *M. Mayer* assure que les figures des tégumens communs, celles qui se rapportent à l'ostéogénie & aux os formés, sont toutes copiées d'après nature; que l'on a exactement observé les proportions dans les os, & que l'échelle qu'il a jointe peut servir à déterminer les dimensions naturelles. Les ligamens sont encore, pour la plupart, copiés d'après nature; les dessins des autres sont empruntés de l'ouvrage de *M. Weitbrecht*. On n'a pas suivi pour tous ces ligamens les mêmes proportions; & la règle des modifications a été la différence de leurs grandeurs respectives, ainsi que la facilité plus ou moins grande d'en donner une représentation satisfaisante.

Afin de donner à cet ouvrage toute l'utilité dont il est susceptible, on a réuni dans l'explication des planches les termes latins aux noms allemands de chaque partie.

On voit sur la première planche la surface interne de l'épiderme; la peau dont on a enlevé cette pellicule encore recouverte du réseau de *Malpighi*; un ongle; un cheveu grossi considérablement; le périoste externe; la structure interne du fémur; les figures nécessaires pour l'explication de la marche de l'ossification; une dent prête à percer, & sa structure interne.

Sur la seconde planche est représenté un squelette debout, vu pardevant, & un autre vu par derrière; l'os hyoïde & les différentes espèces de dents: chaque os est désigné soit par une lettre, soit par un chiffre.

Les figures des troisième & quatrième planches sont les os de la tête, tant dans leur ensemble, que séparés les uns des autres. Les

figures sont dessinées avec un soin singulier ; il règne par-tout la plus grande clarté & la plus grande précision, en même temps que rien n'est négligé de ce qui peut être digne de remarque.

On trouve sur la cinquième planche l'épine du dos avec toutes les vertèbres & les os du bassin ; différentes vertèbres représentées séparément, ainsi que quelques côtes ; enfin la face postérieure du bassin.

Le sternum, la clavicule, l'omoplate, l'humérus, les os de l'avant-bras, l'articulation du coude, la main, le carpe & le métacarpe, avec les différens os qui les composent, sont gravés sur la sixième planche.

La septième est destinée aux os des extrémités inférieures, tant dans leur ensemble que séparés.

La main & le pied, avec leurs ligamens propres, vus sous différentes faces, sont les sujets représentés sur la huitième planche.

Dissertatio physiologica de principio vitali, &c. Dissertation physiologique sur le principe vital, proposée dans les écoles de médecine de Nancy ; par M. ARNOULT, dans son acte de bachelier, sous la présidence de M. JADELOT, médecin conseiller du Roi, professeur royal de la Faculté de médecine, de l'Académie royale des sciences & arts de Nancy, &c. In-4° de 16 pag. A Nancy de l'imprimerie de Bachol.

12. L'auteur de cette dissertation fait un ex-

posé de toutes les opinions sur la nature du principe qui anime les corps vivans : il s'arrête au système de ceux qui admettent un principe vital distinct du corps & de l'ame. « M. *Medicus* & M. *Barthez*, dit-il, ont renouvelé les » idées de *Paracelse*, de *Van-Helmont*, de *Vesfer*, &c. sur le principe de la vie ; mais M. » *Barthez* n'a pas une opinion bien décidée sur » la nature de ce principe. Tantôt il le considère comme une émanation du principe universel qui anime toute la nature ; tantôt comme une loi de l'économie animale ; tantôt » comme un être immatériel ; enfin comme une » propriété inhérente aux parties vivantes. Selon cet auteur, ce principe, présent partout, régit les parties solides, & préside à la » mixtion de nos humeurs. Ailleurs il avoue » son ignorance sur la nature de ce principe. » Selon M. *Medicus*, l'homme est composé de » trois substances différentes, de l'ame raisonnable, du corps matériel & du principe vital. Les mouvemens vitaux ne viennent point » de l'ame, puisqu'elle n'en a point la conscience ; ils ne dépendent point du corps, parce » qu'une machine est incapable de produire par » elle-même le mouvement, & qu'elle ne peut » qu'y concourir par l'artifice de sa structure ; » ils émanent d'un principe indépendant de la » volonté, qui dirige les forces vitales sans en » avoir la conscience, & qui est spirituel & immortel. »

On a de la peine à comprendre, dit l'auteur de cette dissertation, l'existence d'un principe qui est présent partout, & qui n'est ni esprit, ni matière, ni une substance, ni une forme, qui soit inhérent aux parties solides & fluides

des animaux, & qui puisse en être séparé; qu'il soit créé, & qu'il existe par lui-même; qu'il émane du principe universel qui régit la nature, & qu'il agisse sans intention: & notre auteur pense que le principe de la vie répandu dans tout le corps se soutient par l'influence du sang & du fluide nerveux; qu'il n'est qu'une modification du corps vivant, qu'il est inhérent à toutes les parties, & que selon la nature & le caractère des fibres, la contractilité, la sensibilité & l'activité sont différentes dans l'exercice des fonctions; qu'en un mot le principe vital n'est que la somme ou la collection de toutes les lois de l'organisation établies pour le maintien des fonctions, & que l'union du corps & de l'ame est fondée sur ces lois, sans l'intervention d'aucun autre principe vital.

L'auteur développe son idée, en exposant le concours des causes organiques qui exécutent chaque fonction. A l'article des sécrétions, il dit que M. *Barthez* lui-même est forcé de reconnoître & d'avouer que les diverses préparations des humeurs tirent un grand avantage de la structure mécanique de leurs organes sécrétoires, & de combiner l'influence des lois mécaniques avec celles du principe vital. Notre auteur ajoute à l'effet de cette disposition mécanique des organes, un mouvement intestin des humeurs, particulier dans chaque organe; & après avoir fait l'énumération de toutes les causes tirées de l'organisme qui concourent à l'exercice de chaque fonction, il conclut qu'il ne faut pas chercher d'autre principe vital, que l'ensemble des forces vives, organiques, sensibles, motrices, dont nos organes sont doués. Il déploie beaucoup de sagacité & de connoissances dans cette discussion;

& s'il n'a pas trouvé ce que tant de savans cherchent depuis si long-temps, il peut se flatter du moins de n'avoir dit que des choses raisonnables sur un sujet sur lequel on a tant déraisonné.

Essai sur la vie, considérée principalement dans les différentes périodes de sa durée ; par C. M. RICHARD DE LA VERGNE, étudiant en médecine dans l'université de Montpellier, pour servir d'explication & de suite aux propositions soutenues dans la même université, le 20 janvier 1785. A Montpellier, de l'imprimerie de Jean Martel aîné, imprimeur ordinaire du Roi, des États & de l'université de médecine. Brochure in-8° de 100 pages ; & se trouve à Paris, chez Didot le jeune.

13. C'est du sein des écoles que sont sortis la plupart des systèmes, ils y naissent au milieu des clameurs & des subtilités de la dispute ; ce qu'on appelle *émulation*, qui dans le fond n'est que l'orgueil aux prises avec l'orgueil, y échauffe, y agite sans cesse les esprits, & les dispose à concevoir ; mais ces conceptions pour l'ordinaire se ressentent de la fermentation tumultueuse qui leur a donné naissance : tout y est mal lié, parce que rien n'y est à sa place ; les mouvemens brusques qui résultent du choc momentané des opinions, ne leur permettent ni de se fixer sur une base solide, ni de recevoir le degré de maturité convenable ; de sorte

que ces conceptions, au lieu d'être conformes au modèle qu'elles doivent représenter, c'est-à-dire à la nature, ne représentent que les rêves d'un esprit agité.

L'incohérence & la disjonction des idées ne caractérisent pas seules les hypothèses qui ont une semblable origine : un de leurs vices essentiels encore, c'est d'être fondés sur des principes arbitraires, qui ne tenant à rien de fixe, & n'offrant rien de déterminé, peuvent servir également à appuyer le faux comme le vrai ; qui, n'expliquant d'une manière fort lâche que quelques phénomènes, & bornés par conséquent dans leur résultats, forcent celui qui s'en sert, de recourir souvent à d'autres principes, même incompatibles entre eux. On couvre ordinairement la foiblesse de ces conceptions par un amas de phrases entortillées, de mots abstraits & d'expressions vagues, par lesquels on en impose aux autres, & quelquefois à soi-même ; de sorte qu'on paroît ou qu'on se croit profond, parce qu'on est obscur. Au contraire, les systèmes que la nature avoue, féconds & simples comme elle, embrassent facilement tous les faits qui en dépendent ; tous les phénomènes s'y enchaînent sans contrainte & d'une manière évidente à un principe qui n'est pas moins évident lui-même : fruits heureux des inspirations du génie, ils portent si rapidement dans tous les esprits la lumière de celui qui les a conçus, qu'ils semblent ne réveiller en nous que nos propres sensations, & ne nous présenter que nos propres idées.

C'est aux lecteurs à juger dans quelle classe doit être placé le système qu'on tâche de développer dans l'essai que nous annonçons : pour

nous, nous nous bornerons à quelques réflexions, en exposant les principes de l'auteur.

« Tout est vivant, tout est animé; & dans le nombre infini des êtres qui concourent à former l'univers, il n'en est aucun, depuis le globe qui nous éclaire, jusqu'à l'animalcule microscopique, depuis la créature la plus intelligente & la plus parfaite, jusqu'au corps le plus brute & le moins organisé, qui ne possède un degré d'activité relatif au mode & à l'objet de son existence. Cependant, accoutumés à régler sur les bornes étroites de nos sens les idées que nous nous formons des opérations de la nature, nous avons exclu de la classe des êtres vivans tous ceux dont la vie n'a qu'un progrès trop lent & trop peu sensible pour que nous puissions le saisir. »

On ne peut disconvenir que les bornes de nos sens ne soient fort étroites; cependant nous devons à nos sens les seules connoissances certaines que nous possédons; il ne sauroit même exister pour nous d'autres vérités que celles qu'ils nous font appercevoir, ou que l'esprit apperçoit comme conséquences nécessaires & immédiates du rapport des sens. Tout ce que notre imagination suppose au-delà n'est vraisemblablement qu'erreur & chimère; ce sont les sens qui nous apprennent à distinguer les corps privés de vie, de ceux qu'on appelle proprement vivans; de sorte que ce seroit confondre toutes les idées, & pervertir la signification des mots, au point de ne pouvoir plus s'entendre, que de donner le nom de vie à la tendance qu'ont, par exemple, un acide & un alkali pour s'unir, à la force qui dans l'aimant attire le fer, & aux autres loix physiques qui déterminent

déterminent les attributs des différens êtres.

M. Richard de la Vergne établit que le principe de vie qu'il suppose dans tous les corps est *simple, intelligent*. Outre plusieurs argumens, qui peut-être ne paroîtront pas clairs & concluans à tout le monde, car il est difficile de se faire une idée nette du principe simple & intelligent d'un minéral, il donne pour garans de son opinion l'ame universelle des anciens philosophes, les ames de Pythagore, les idées de Platon, les formes d'Aristote, & les monades de Leibnitz.

« Quelque variées que soient les modifications de l'activité vitale dans les différens êtres, il est facile de les réduire à deux forces ou facultés principales, qui produisent tous les phénomènes de la nature vivante. La première est la force digestive : elle pénètre les corps, les élève, les altère & les transforme jusques dans les parties les plus intimes; la seconde que l'auteur appelle loco-motrice, est bornée à la surface, & n'a d'action que pour changer les rapports extérieurs de figure, de situation & de distance. Les sens du goût & de l'odorat, se rapportent à la force digestive. La force loco-motrice est dirigée dans ses opérations par des sens d'une autre nature, tels que la vue & le toucher. La force digestive est entièrement inorganique, & toutes les molécules vivantes en sont douées, quelque différent que soit le mode de leur aggrégation ou de leur assemblage. Cette dernière proposition est sujette à bien des difficultés; car tout le monde sait que tous les changemens que l'estomac éprouve dans son organisation, tels que les engorgemens, les plaies, les inflammations, altèrent la faculté digestive. Un membre privé

de l'influence des nerfs qui le vivifioient, tombe non-seulement dans l'insensibilité, mais encore dans la langueur & le dépérissement, c'est-à-dire que ce membre digère & assimile mal la substance qui devoit le nourrir. Il y a plus, c'est que la force digestive d'un organe, est dérangée souvent par les affections d'un autre organe.

« La force loco-motrice, au contraire, est tellement dépendante de l'organisation, que dans le système animal son action répond constamment à sa structure organique ». Ceci ne doit s'entendre que de la force motrice, considérée dans ses rapports avec les objets extérieurs; car cette force que l'auteur avoit dit être *bornée à la surface*, considérée dans ses rapports avec le corps même de l'animal, en pénètre également toutes les parties. Ainsi, les effets combinés de la force digestive & de la force loco-motrice, considérée dans ses différens rapports sont, suivant M. *Richard de la Vergne*, le fondement, non-seulement du système animal, mais encore de tout le système des êtres, puisque d'après ses principes, tous participent d'une manière qui leur est propre aux facultés vitales.

M. *Richard de la Vergne* ne se glorifie point d'avoir enfanté ce nouveau système; en disciple modeste & reconnoissant, il en fait honneur à M. de *Grimaud*, son professeur, qui, dit-il, a jetté sur les idées de *Stahl* & de *Galien* combinées & étendues, les fondemens d'une théorie qui paroît embrasser un champ beaucoup plus vaste que les systèmes ordinaires. On trouvera peut-être bizarre cet accouplement de l'ame de *Stahl* & d'une des facultés par le moyen desquelles

Galien, & en général les anciens expliquoient les fonctions de la vie. Pour nous, il nous paroît seulement inutile, puisque si l'ame, présente à toutes les parties du corps vivant, en dirige les mouvemens & les fonctions ; la mixtion & l'assimilation de nos humeurs sont son ouvrage, comme *Stahl* le prétend : l'admission d'une force digestive, ne feroit qu'altérer vainement la simplicité de son système. *M. Richard de la Vergne* convient que l'ame est l'agent qui préside à la génération : il feroit donc bien singulier que l'ame fût faire un enfant, & ne fût point le nourrir & le développer.

M. Richard de la Vergne prétend que les végétaux l'emportent sur les animaux par leur force digestive, parce que les premiers peuvent s'assimiler les substances les plus simples, & que, par la même raison, cette force a plus d'énergie dans les animaux herbivores, que dans les animaux carnivores. Il nous semble que la différente manière de se nourrir tient plus à la nature de l'organisation, qu'au plus ou moins d'intensité de la force digestive ; car si le principe de l'auteur étoit vrai, il s'en suivroit nécessairement qu'un agneau digérerait encore mieux un morceau de bœuf qu'un brin d'herbe, par la raison que qui peut le plus, peut le moins.

Quant à l'homme, il lui accorde une flexibilité d'organes qui lui permet de se nourrir indistinctement de chair & de végétaux. Il fait dépendre sa supériorité morale de la faculté de soumettre à la réflexion & au raisonnement les idées qui lui viennent des sens ; faculté rationnelle, de laquelle émanent sa perfectibilité, sa disposition à l'état social, &c. *M. Richard de la*

Vergne prend vraisemblablement ici l'effet pour la cause. L'état de réflexion & de raison qui caractérise les peuples très-avancés dans la civilisation paroît être plus évidemment la suite que le principe de la perfectibilité humaine. Quant à cette raison bornée qui guide l'homme sauvage dans les bois, on sent qu'elle pourroit très-bien ne jamais franchir le cercle étroit de ses besoins, non plus que dans les animaux qui certainement *soumettent à la réflexion les idées qui leur viennent par les sens*. Car c'est sans doute pour cela que la nature les leur a donnés. D'ailleurs il est impossible de concevoir qu'ils pussent faire un juste emploi des moyens qu'ils ont de se conserver, s'ils étoient incapables de rien combiner. Cependant si quelques individus parmi eux se perfectionnent, soit par l'éducation que l'homme leur donne, soit par l'effet des besoins multipliés, qui sont si propres à développer leurs facultés, leur espèce reste toujours dans le même état. La réflexion est encore plus étrangère à l'instinct social; il seroit très-difficile de prouver que les fourmis & les abeilles, qui sont des espèces sociables, réfléchissent plus que le chien ou l'éléphant. Au surplus l'homme fait très-peu de choses par réflexion. La nature le porte toujours vers celles qui l'intéressent essentiellement, par des impulsions irrésistibles. Le penchant de l'homme à la société est dans ce cas. Il faut donc en chercher la raison dans la nature de nos affections primitives, & dans les loix intimes de la sensibilité, plutôt que dans la réflexion.

M. *Richard de la Vergne* examine le résultat combiné de la force digestive & de la

force motrice ou tonique dans les diverses périodes de la vie , dans le fœtus , dans l'enfance , dans la jeunesse , dans l'âge viril & dans la vieillesse. Les bornes d'un extrait ne nous permettent pas de suivre cet auteur dans tous les détails & dans toutes les applications particulières qu'il fait de son principe général ; ces détails & ces applications sont une preuve de son savoir & de son érudition. Comme il pense sans doute qu'on ne sauroit assez rassembler de lumières , il se saisit 'en passant' de toutes les opinions qu'il rencontre , pour les accoller à son système. Il a , par exemple , adopté dans le chapitre qui traite du fœtus , les idées de l'auteur du *système physique & moral de la femme*, au sujet du sexe & de la ressemblance des enfans avec leurs parens , des envies & des goûts bizarres des femmes enceintes. L'idée féconde & sublime de *Stahl*, sur les *maladies des âges*, joue un très-grand rôle dans les autres chapitres.

On croiroit d'abord que la force digestive & la force tonique marchent à peu près d'un pas égal & vont de compagnie , puisqu'elles dépendent du même principe de vie , & que vraisemblablement la digestion, l'assimilation des humeurs & la nutrition des organes s'opèrent eux-mêmes par des mouvemens toniques ; car il est certain que les causes qui tendent à affoiblir ceux-ci , telles que les passions tristes , la paralysie , la trop grande chaleur du climat , affectent de même les forces digestives : mais l'esprit humain aime naturellement les contrastes ; c'est pourquoi M. *Richard de la Vergne* fait jouer la force digestive & la force toniques. Elles ne vont pas toujours ensemble

dans son essai, quelquefois elles sont opposées ; & quand l'une vient, l'autre s'en va, ce qui est infiniment plus sublime.

Malgré les faux apperçus, les rapprochemens forcés & la confusion qui règnent dans cet essai, nous convenons avec plaisir qu'il y a une sorte de mérite à l'avoir fait, & il faut espérer que lorsque l'âge & l'expérience auront mûri les idées de l'auteur, il saura se garantir du prestige de l'esprit-systématique.

Essai sur la vie, ou Analyse raisonnée des facultés vitales, par C. L. DUMAS, étudiant en médecine; pour servir d'explication aux thèses sur le même sujet, soutenues dans l'université de médecine de Montpellier, le 14 Janvier 1785. A Montpellier, de l'imprimerie de Jean-François Picot, seul imprimeur du Roi & de la ville, place de l'intendance, broch. de 84 pages; & se trouve à Paris, chez Didot le jeune, quai des Augustins.

14. Ces essais présentent le même système que l'ouvrage précédent, mais développé d'une manière encore plus confuse. Ce sont les mêmes principes, la même combinaison de la force digestive & de la force tonique avec l'action de l'ame, les mêmes raisonnemens pour prouver que les pierres digèrent mieux que les arbres, ceux-ci mieux que les animaux herbivores, & ces derniers encore mieux que les animaux

carnivores. On ne voit pas trop quel avantage la médecine peut tirer de considérations si vagues, & qui portent sur des fondemens si incertains; car, malgré toutes les crySTALLISATIONS métalliques, il est plus que douteux que les métaux vivent, croissent & se multiplient. *Harpagon* se seroit fort accommodé de cette physique. A la vérité *Tournefort* a cru voir dans la grotte d'Anti-Paros des pyramides de marbre qui végétoient; & *Fontenelle* a dit à ce sujet, dans l'éloge de ce naturaliste, qu'il avoit pris la nature sur le fait; mais la nature s'est jouée tant de fois de ceux mêmes qui croient avoir eu le bonheur de la surprendre! Parce que l'organisation simple d'une plante lui permet de se nourrir des simples élémens, s'en suit-il qu'elle a plus de force digestive qu'un animal, à qui il faut une nourriture plus composée, & qui d'ailleurs digère, comme la plante, l'air qu'il respire, l'eau, la matière de la lumière? &c. Quelle raison a-t-on de croire que dans les animaux frugivores la force digestive a plus d'activité que dans les carnivores; & qu'une cuisse de bœuf est plus facile à digérer qu'une laitue? tandis qu'il est manifeste que dans la plupart des cas où les forces digestives de l'homme sont affoiblies, comme dans les pays chauds, il recherche les végétaux, de préférence aux alimens tirés des substances animales.

Cette nouvelle doctrine sur la force digestive & sur la force tonique est si embrouillée dans cette Dissertation, qu'il nous seroit très-difficile d'en rendre compte. L'auteur est sans doute jeune, & il peut être permis de lui dire: *Ne pateant animi sensus, tacere potes*. Le premier devoir d'un écrivain envers ses lecteurs, c'est

d'être simple & clair ; il est ensuite ce qu'il peut : mais ces premières qualités sont indispensables. Cependant pour faire connoître la manière dont l'auteur enchaîne ses idées, & le discernement qu'il met dans le choix de ses preuves, rapportons ce qu'il dit sur la sécrétion de la semence.

Cette liqueur n'est que le mélange des parties séparées & détachées du corps, par l'effet de la décomposition pleine & entière qu'il éprouve à chaque instant de sa durée ; & en effet la décomposition des substances n'est-elle pas un moyen dont la nature se sert pour passer au vivant & à l'animé ? Nous en avons un exemple dans la production des petits êtres microscopiques qui se dégagent des substances végétales infusées, ou des chairs pourries. La présence de la liqueur prolifique ne s'accompagne-t-elle pas de tous les signes d'une véritable décomposition ? L'âge de la puberté amène un état de maigreur d'autant plus sensible, que la semence cherche à se répandre en plus grande abondance. Cette maigreur afflige les animaux dans le temps du rut, & les suit pendant toute la durée de cette époque ; les bons mâles exhalent une odeur particulière : or nous savons que le développement des odeurs tient à la dissolution du corps qui les envoie ; ajoutez à cela une réflexion qui vous convaincra, c'est que généralement les animaux sont d'autant plus habiles à produire, qu'ils se décomposent plus profondément ; ainsi la multiplication est plus nombreuse parmi les animaux dont l'existence fugitive n'a qu'une très-petite durée. Le cerf & les autres espèces d'animaux

» qui produisent peu , n'éprouvent que des di-
 » gradations lentes , & ne finissent qu'après
 » avoir vécu long-temps. L'homme ne donne
 » ordinairement la vie qu'à un , & rarement à
 » deux fœtus ; il est remarquable que , parmi
 » les individus de l'espèce humaine , les vieil-
 » lards engendrent plus aisément que les jeunes
 » gens , lorsque les organes extérieurs ne sont
 » affectés d'aucune lésion , comme l'assure M.
 » de Buffon lui-même : or l'animal ne subit ja-
 » mais de plus profondes décompositions que
 » lorsqu'il est épuisé de vieillesse. »

Jusqu'à-présent on avoit cru , d'après la sim-
 ple observation , que les animaux n'étoient bien
 propres à la génération , que dans le temps de
 leur plus grande vigueur , & qu'ils y employoient
 la plus pure substance de leurs organes. M.
 Dumas s'est apperçu qu'ils sont bien plus ha-
 biles à cette fonction importante dans leur plus
 grand dépérissement , & que c'est avec les dé-
 bris de leur corps qu'ils forment un nouvel
 être. Il dit dans une note , que cette idée sur
 la sécrétion de la semence ne se trouve dans
 aucun auteur ; ce qui n'est pas fort difficile à
 croire. Au surplus , la singularité de ses idées
 n'empêche point de remarquer dans son ou-
 vrage beaucoup d'esprit & un grand fond de
 connoissances qui , à la vérité , ont besoin d'être
 encore digérées.

*L'art de connoître & d'employer les médi-
 camens dans les maladies qui attaquent
 le corps humain ; par M. DE FOUR-
 CROY , docteur en médecine de la Fa-
 culté de Paris , de la Société royale de*

médecine, censeur royal, professeur de chimie au Jardin du Roi. Tome j & ij. A Paris, rue & hôtel Serpente. Prix 5 liv. br. & 6 liv. relié.

15. Un des grands ouvrages à faire en médecine, & que vraisemblablement on attendra long-temps, ce seroit une excellente matière médicale. La difficulté ne seroit point de connoître l'Histoire naturelle & la constitution chimique des corps employés comme médicament. Cette entreprise, qui ne peut être celle d'un seul homme, ni même celle d'un siècle, demanderoit une société de praticiens du premier ordre, exempts de préjugés, accoutumés à interroger la nature & à l'observer, d'une sagacité capable de démêler dans les évènements toujours obscurs & incertains d'une maladie, ce qui appartient aux remèdes, & ce qui tient à l'action des puissances de la vie; en un mot de fixer la valeur réelle de chaque médicament. Ce seroit le seul moyen de débarrasser la médecine de cette foule absurde de recettes, qui comme un limon impur, l'obscurcissent & la surchargent depuis long-temps; que le charlatanisme, le faux raisonnement, l'ignorance & la superstition ont introduites dans l'art de guérir; & qui ne s'y maintiennent que par une espèce de prescription. Si la médecine ne fait pas de grands progrès, dit M. de Fourcroy, dans sa préface, si elle n'avance pas dans l'art de guérir les maladies, quelle autre cause peut-on en accuser que la polypharmacie? ce qui frappe le plus, après le nombre excessif des médicamens, c'est la différence de l'es-

dre adopté par les auteurs de matière médicale Parmi les plus utiles aux étudiants les uns ont examiné les médicamens par ordre d'Histoire naturelle, & ceux-là sont souvent plus naturalistes que médecins. D'autres ont divisé les remèdes par leurs propriétés chimiques. Enfin la plupart des auteurs ont fait l'histoire des médicamens d'après leurs propriétés médicinales. M. de Fourcroy se propose de réunir ces trois méthodes. Son plan est vaste & bien conçu; & il n'est point douteux que son travail ne contribue beaucoup à la réforme qu'on désire dans la matière médicale.

Son ouvrage doit être divisé en six sections. La première qui remplit le premier des deux tomes que nous annonçons, est destinée aux généralités; on y traite de l'histoire de la matière médicale; des différentes sectes de médecine, des divisions des médicamens d'après leur saveur, leur odeur, leur nature chimique, leur action sur l'économie animale; de l'utilité de l'histoire naturelle, de la chimie, & sur-tout de l'observation clinique pour reconnoître les propriétés des remèdes, de obstacles qui se sont opposés à cette partie de l'art de guérir & des moyens de les lever.

« La seconde section, qui compose le second tome, a pour objet l'examen général des diverses classes des médicamens, considérées relativement à leur action sur l'économie animale. On y parle des indications, des contr'indications, des effets généraux des remèdes, des moyens de les augmenter, de les adoucir ou de les modifier, des cas où ils conviennent, de la manière générale de les administrer. »

Ainsi les deux premières sections doivent être regardées comme l'introduction de l'ouvrage dont M. de Fourcroy s'occupe. Pour que le lecteur puisse se faire une idée de son travail, il est nécessaire qu'il ait au moins un aperçu de ce que doivent présenter les sections suivantes.

« La troisième section contiendra l'histoire des médicamens simples. On commencera par les minéraux, qui comprendront le feu, l'air, l'eau, les terres, les sels, les eaux minérales; & l'histoire des végétaux offrira celle de leurs racines, tiges, bois, écorces, feuilles, fleurs, fruits, semences, suc épais, gommes, résines, suc sucré, huiles, gomme-résines, féculs, farines, matières colorantes. Le règne animal y sera divisé en neuf classes, qui comprendront l'homme, les quadrupèdes, les cétaées, les oiseaux, les amphibies, les poissons, les insectes, les vers & les polypes; & on fera connoître ceux des animaux dont quelques parties sont employées dans la médecine. »

« La quatrième section comprendra les médicamens préparés par des opérations chimiques. L'extraction & la purification des substances terreneuses & salines, les combinaisons sulfureuses & métalliques, les eaux minérales artificielles, constitueront les préparations chimiques du règne minéral. Dans l'histoire chimique du règne végétal, on traitera de la macération, de l'infusion, de la décoction, des extraits, des sels essentiels, des mucilages, de l'extraction des huiles, de l'esprit recteur, des produits de la fermentation spiritueuse & acéteuse, des compositions faites

avec le vin, l'esprit ardent, le tartre & le vinaigre. Enfin pour le règne animal, on s'occupera des gelées, des parties constitutives du lait, de l'extrait de la bile, des différens produits obtenus par la distillation des matières animales, de l'action de l'esprit de vin sur les fourmis, les cantharides, &c. »

« La cinquième section contiendra les préparations pharmaceutiques ou galéniques les plus accréditées & les plus utiles ; & elles seront divisées en officinales & en magistrales. On examinera parmi les premières, les vins, les vinaigres médicamenteux, les teintures, les sirops, les confectons & électuaires, les tablettes, les pilules, les trochisques, les poudres, les huiles, les baumes, les cérats, les pommades, les onguents & les emplâtres. Les compositions extemporanées ou magistrales comprendront les tisanes, les apozèmes, les bouillons, les potions, les juleps, les émulsions, les loochs, les mixtures, les linimens, les fomentations, les cataplasmes, les bains de vapeurs & les fumigations. »

« Enfin la sixième & dernière section sera remplie par les détails sur l'art de formuler. On y donnera les préceptes propres à faire éviter les erreurs si dangereuses dans la prescription des formules. »

De liquoribus salinis officinarum eorumque medicis virtutibus specimen : *Des liqueurs salines officinales, & de leurs vertus médicinales ;* par *CHRÉTIEN-GÉOFFROI ESCHENBACH*, docteur

en médecine, membre honoraire de la Société économique de Leipfick, in-4° de 28 pag. A Leipfick, chez Klaubarth, 1783.

16. L'auteur avoit publié, il y a quelque temps, la première partie d'une dissertation sur les extraits des végétaux. Comme il n'a point eu le loisir de continuer ce travail, il s'est déterminé en attendant à publier ses réflexions sur les liqueurs salines d'usage, objet analogue aux extraits des plantes, obtenus selon la méthode de la Garaye. Ce sont des données propres à faciliter les connoissances chimiques sur ce sujet. Cette dissertation académique est suivie d'un *Essai sur la structure des vaisseaux des végétaux & des animaux*; par M. Ernest-Gottlob Bosc, professeur ordinaire de pathologie, & doyen de la Faculté de Médecine. Dans ce discours, prononcé à la réception de M. Eschenbach, M. Bosc, examine rigoureusement quelle est l'analogie existante entre les organes des animaux & ceux des végétaux relativement à leur structure. Au premier coup d'œil, M. Bosc avoit regardé l'organisation de la plante comme plus parfaite que celle des animaux; mais après avoir considéré que les maux qui attaquent le corps humain sont plus faciles à guérir, soit naturellement ou par les soins de l'art, que les maladies des végétaux, il a abandonné sa première opinion. Un parallèle de la structure vasculaire des plantes & des animaux, fait d'après les réflexions de M. Bosc, prouve la cause du changement qu'éprouvent les sucs végétaux, suivant les expériences de MM. Priestley & Ingen-houz.

Encyclopédie méthodique: Botanique ; par M. le chevalier DE LA MARCK, ancien officier au régiment de Beaujolois, de l'Académie royale des sciences, tome premier. A Paris, chez Panckoucke ; à Liège, chez Plomteux ; à Nancy, chez Matthieu & Bonthoux, 1785. In-4°.

17. En annonçant la première partie de ce volume , qui ne comprenoit que la lettrine A, nous observions de quelle importance devoit être l'ouvrage. Voyez *Journal de Médecine*, tom. lxiij, pag. 102. La seconde partie qui vient de paroître , & qui complète le volume renferme la lettrine B, & le commencement de C jusqu'à CHO.

Les descriptions de M. le chevalier de la Marck, quoique succinctes, ne laissent rien à désirer sur les caractères essentiels de chaque plante, ni sur l'explication des diverses parties des plantes, comme baie, bale, barbe, bourse, bouton, bourgeon, bractées, branches, bulbe, calice, capsule, &c. ni sur les différentes formes de feuilles, de fleurs, &c.

Pour donner une idée de la manière d'écrire de M. le chevalier de la Marck, nous copierons le commencement de l'article BOTANIQUE.

« C'est le nom que l'on donne à cette riche & belle partie de l'histoire naturelle, qui a pour objet la connoissance du règne végétal en entier. Ainsi la *Botanique* est la science qui traite de tous les végétaux considérés seu-

lement comme êtres naturels, & qui s'occupe non-seulement de connoître tout le parti que nous pouvons tirer de ces êtres pour notre utilité ou notre agrément, mais de tout ce qui tend directement à les faire connoître eux-mêmes le plus complètement possible; ce qui la distingue, comme nous le verrons plus bas, de plusieurs genres de sciences & arts, qui ont des rapports immédiats avec l'objet qui la concerne.»

« Outre les charmes multipliés qu'on lui trouve lorsqu'on la cultive, cette science intéressante a le précieux avantage d'assurer à jamais à l'homme toutes les découvertes relatives aux propriétés des plantes & à leurs divers genres d'utilité, c'est-à-dire de perpétuer le moyen de mettre à profit ces découvertes, en établissant les vrais caractères distinctifs des plantes connues, de manière qu'à l'avenir l'on ne soit jamais dans le cas de les prendre les unes pour les autres. »

Dans la suite de cet article, l'auteur indique l'utilité & les agrémens que procure la botanique; ses parties & ses limites relativement aux autres sciences, qui ont le plus de rapport avec elle.

Il traite successivement de la physique des végétaux; des rapports naturels des plantes; des méthodes, systèmes, genres & autres moyens propres à faciliter la connoissance des plantes; de la nomenclature & de la synonymie de celles qui sont connues; de l'histoire de la botanique; de la culture des végétaux, de leur récolte, & de leur préparation pour les herbiers; du plan que l'on doit se tracer dans l'étude de la botanique. Cet article est curieux.

Sous le mot CALENDRIER de flore, (*CALENDARIUM FLORÆ*,) M. de la Marck s'exprime ainsi : « C'est le nom que Linné donne au tableau de la floraison des plantes , c'est-à-dire , à la détermination du temps de l'année où chaque plante produit ses fleurs. Le temps de la floraison est déterminé par le degré de chaleur nécessaire à chaque espèce ; ce qui fait qu'il ne peut être le même pour des climats différens : en outre, dans chaque climat le retard ou l'anticipation de la chaleur , la nature du terrain , l'exposition des divers sols, & quantité d'autres circonstances ne permettent pas d'établir aucune précision dans la détermination de l'époque où chaque plante commence à fleurir. On ne peut , à cet égard, qu'assigner les termes moyens ou les cas extrêmes , & , ce qui est plus sûr, qu'indiquer l'ordre de la floraison que les plantes paroissent conserver assez constamment les unes à l'égard des autres. »

Essai sur les moyens de perfectionner les études de médecine ; par M. S. A. D. TISSOT, D. M. A. Lausanne, chez Mourer, cadet, libraire & imprimeur de la Société des sciences phys. & se trouve à Paris, chez Didot le jeune, quai des Augustins. In-12 de 167 pag. Prix 1 liv. 10 s. broché.

18. Ce n'étoit pas assez pour le zèle infatigable de M. Tissot , d'avoir enrichi la mé-

decine de plusieurs ouvrages utiles aux praticiens, & même à ceux qui ne le sont point. Il se propose encore de guider les premiers pas de ceux qui veulent parcourir les routes épineuses de cette science. Il désireroit que le jeune homme qui se destine à la médecine fût, s'il étoit possible, la langue grecque; mais il fait une loi indispensable de la connoissance du latin, qui devroit, selon le projet de *Leibnitz*, être la langue commune de tous les savans. Il gémit avec *M. Grégori*, sur l'abandon de cette langue, qui forçant nécessairement, pour y suppléer, d'apprendre plusieurs langues modernes, occasionne une perte de temps considérable.

M. Tissot insiste spécialement sur l'étude de la physique; & il est incontestable qu'elle est nécessaire à un médecin, qui, sans elle, incapable de connoître les rapports que les corps ont entr'eux, & d'évaluer leur action sur le corps humain, seroit souvent réduit à des essais aveugles & dangereux. L'abus même que plusieurs médecins, & sur-tout *Boërhaave* en ont fait pour expliquer les phénomènes de la vie, & les différentes altérations de l'économie animale, ne doit pas prévenir contre les avantages qu'on peut en médecine tirer de l'emploi bien entendu de la physique. C'est cet abus qu'avoit sans doute en vue *M. le marquis de Condorcet*, lorsque dans l'éloge de *Haller*, il a dit que les mathématiques, que ce savant étudia sous *Jean Bernouilli*, ne seroient point inutiles à un anatomiste, quand elles ne lui serviroient qu'à connoître combien les raisonnemens fondés sur la mécanique sont incertains lorsqu'on les applique à la médecine, & que c'étoit un préservatif,

dont pouvoit avoir besoin un disciple de *Boerhaave*, élevé, comme on maître, dans la philosophie cartésienne. *M. Tiffot* emploie plusieurs pages de sa brochure, pour prouver contre *M. le marquis de Condorcet*, que *Boerhaave* n'étoit point cartésien; ce qui étoit fort inutile, car il importe fort peu de savoir si les principes de ce médecin étoient ceux de *Descartes* ou de *Newton*, puisque l'usage qu'il en a fait est plus capable d'égarer que d'instruire. D'ailleurs il n'en est pas moins vrai qu'il a tenté, à l'exemple de *Descartes*, & presque avec aussi peu de succès, d'expliquer les fonctions des corps vivans par des raisonnemens fondés sur la mécanique. C'est une vérité que les médecins même avouent assez généralement aujourd'hui, & en effet ce respect superstitieux qui veut rendre sacrées toutes les opinions d'un homme de génie, qui a été funeste aux progrès des sciences, & qui fut toujours la raison des petits esprits, conviendrait peu à l'état de lumière & de philosophie où se trouve actuellement la médecine.

« Dans toutes les universités, dit *M. Tiffot*, il devrait y avoir, comme à *Stutgard*, des maîtres choisis & fixés par une pension, pour l'anglois, l'allemand, le françois & l'italien. Il seroit même nécessaire que l'on y trouvât un manège, des maîtres de musique, de dessin, d'armes, de danse. » On ne voit pas à quoi tout cela peut être bon pour un médecin. Nous avons été témoins des mauvais effets de ces institutions sur les étudiants en médecine. Il est certain qu'elles peuvent donner de l'éclat à une ville, & y attirer de l'affluence; mais l'intérêt d'une ville ou d'une

université, est bien différent de l'intérêt de la médecine.

Après avoir parlé de l'instruction préliminaire qui convient à un étudiant en médecine, *M. Tissot* indique l'ordre des connoissances qui doivent en faire un médecin. Ce sont l'anatomie, la botanique, la chimie, la physiologie, l'hygiène, la pathologie, la thérapeutique, la matière médicale, l'histoire de la médecine, la médecine civile & celle de barreau, la chirurgie dans toutes ses parties, & enfin la pratique même de la médecine. *M. Tissot* croit que sept professeurs peuvent suffire, comme à Edimbourg, pour enseigner toutes ces différentes parties de la médecine. On verra avec intérêt, dans l'ouvrage même, la manière dont il leur distribue leur tâche, les réflexions & les détails instructifs qui l'accompagnent. Quant à la pratique, *M. Tissot* ayant été chargé d'une chaire de pratique & de la direction d'un hôpital, il expose le plan qu'il s'étoit fait & pour l'une & pour l'autre, & cette partie est la plus digne d'attention; *M. Tissot* est trop accoutumé à bien faire, pour que son exemple ne soit point d'une grande utilité.

Cet essai sur les études de médecine est suivi d'un Mémoire sur la construction d'un hôpital de clinique, & d'un article sur l'instruction des chirurgiens pour les campagnes: on trouvera, dans l'un & dans l'autre, les vues d'un médecin très-éclairé, qui n'a pas moins à cœur le bien des malades que l'enseignement de ceux qui doivent les soigner.

Notizie istoriche, &c. *Notices historiques sur la vie & les écrits du docteur JEAN GENTILI, médecin de la députation de santé de Livourne, &c. A Florence, 1785. In-8° de 30 pag.*

19. Le docteur *Jean Gentili*, de Florence, célèbre par son profond savoir dans les sciences philosophiques, la médecine, tant théorique que pratique & les belles lettres, est mort le 24 février 1785, à l'âge de soixante-neuf ans & trois mois.

Relativement à cette annonce qui nous vient des nouvelles littéraires d'Italie, nous avons eu recours à notre bibliographie, & nous trouvons que les principaux écrits de *Jean Gentili* sont 1°. : *Osservazioni sopra terre moti u' timamente accaduti à Livorno. A Florence, 1741, in-4°.*

Ces observations embrassent les divers phénomènes qu'on remarqua dans l'eau, dans l'air & sur la terre, pendant la durée de ce tremblement. *M. Gentili* a recueilli, avec soin & discernement, les circonstances de ces événements.

2°. *Breve ragionamento sopra il contagio pestilenziale, e sopra i methodo da mettere in uso per prevenirlo; datò in luce dal dottor RICCARDO MEAD; tradotto dal linguaggio inglese nel Toscano... Colla giunta d'altri discorsi spettanti a questa materia indicati nella prefazione. In Firenze, 1744, in-4°.*

C'est la dissertation du célèbre *Richard Mead* sur la peste, traduite de l'anglois en toscan, à

laquelle le docteur *Gentili* a joint un discours sur le même sujet.

Phytonomatotechnie universelle, c'est-à-dire, l'Art de donner aux plantes des noms tirés de leurs caractères; par M. BERGERET, chirurg. de MONSIEUR, Frère du Roi, & démonstrateur de botanique.

DIX-SEPTIÈME CAHIER, OCTOBRE
1785.

Supplément aux six premiers Cahiers.

Le dix-septième Cahier de cet intéressant ouvrage, contient les figures des plantes suivantes: *Helvelle blanche*, B. *Helvelle noire*, B. *Helvelle lisse*, B. *Helvelle jaune*, B. *Groseiller cassis*, L. *Groseiller épineux*, L. *Cérais aquatique*, L. *Cérais des champs*, L. *Lamier blanc*, L. *Lamier amplexicaule*, L. *Clavaire muscoïde*, L. *Clavaire jaune*, B.

Cet Ouvrage se distribue tous les deux mois par Cahiers de douze Planches, & vingt-quatre pages de description.

On souscrit chez { L'AUTEUR, rue d'Antin;
DIDOT le jeune, quai des
Augustins;
POISSON, cloître Saint-Honoré.

La souscription pour le papier de Hollande par année, ou pour six cahiers, est de 108 liv. Celle en papier ordinaire, fig. coloriées, 54 liv.

Celle en papier ordinaire, fig. en noir, 27 liv.

Voyez ce que nous avons dit en annonçant les premiers cahiers de cet intéressant & ingénieux Ouvrage, dans les volume lviii, p. 559, —vol. lix, page 477, —vol. lx, pag. 191. & —393, vol. lxj, pag. 447.

N^o 1, M. BERTHOLET.

2, 5, 6, 7, 10, M. GRUNWALD.

3, 4, 16, 17, 19, M. WILLEMET.

8, M. TH.

9, M. HUZARD.

11, 12, 13, 14, 15, 18, M. ROUSSEL.

Fautes à corriger dans le cahier de novembre 1785.

Page 363, ligne 29, au lieu de de, lisez en.

Page 394, ligne 7, pour les squirrhés, lisez comme des

Page 486, ligne 4; au lieu de Mantfchappye, lisez Maatschappye.

Page 487, ligne 22, Swagtrman, lisez Swagerman.

Page 505, ligne 26, vaisseaux, lisez vaisseaux absorbans.

T A B L E.

AVERTISSEMENT,	Page iij
OBSERVATIONS faites dans le département des hôpitaux civils, année 1786, n ^o 1, Avant-Propos,	Page 1
Topographie médicale de Melun,	8
Constitution de l'année 1780, observée à Paris à l'hospice S. Sulpice,	— 15
Observation sur un bubonocèle avec complication, Par M. Joyand, méd.	42

<i>Observation sur une plaie d'arme à feu.</i> Par M. Doulignon, chir.	47
<i>Réflexions sur le traitement de quelques maladies chirurgicales</i> Par M. Vermandois, chir.	51
<i>Observation sur un corps étranger introduit dans l'urètre.</i> Par M. Herail, chir.	78
<i>Observ. sur un engorgement de la matrice.</i> Par M. Herfent, chir.	80
<i>Observ. sur un enfant né à terme & sans anus.</i> Par M. Toutant Beauregard,	90
<i>Observ. sur un enfant monstrueux auquel manquoit le cerveau & le crâne.</i> Par M. Dolignon,	91
<i>Mémoire sur les eaux thermales de Nèris en Bourbonnois.</i> Par M. Philippe, apoth.	94
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de novembre 1785,</i>	113
<i>Observat. météorologiques faites à Montmorency,</i>	116
<i>Observations météorologiques faites à Lille,</i>	119
<i>Maladies qui ont régné à Lille,</i>	120

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

<i>Académie,</i>	122
<i>Médecine,</i>	129
<i>Chirurgie,</i>	141
<i>Vétérinaire,</i>	156
<i>Anatomie,</i>	157
<i>Physiologie,</i>	163
<i>Matière médicale,</i>	177
<i>Pharmacie,</i>	181
<i>Botanique,</i>	183
<i>Histoire littéraire,</i>	185
<i>Phytonomatotechnie universelle.</i> Par M. Bergeret,	190

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois de janvier 1786. A Paris, ce 24 décembre 1785.

Signé POISSONNIER DESPERRIÈRES.

De l'Imprimerie de P. F. DIBOT jeune, 1786.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

FÉVRIER 1786.

OBSERVATIONS
FAITES DANS LE DÉPARTEMENT DES
HÔPITAUX CIVILS.

N° 2.

*Topographie de la ville & de l'hôpital de
Nemours ; par M. ROSE , chirurgien
de l'Hôtel-Dieu de cette ville.*

NEMOURS, petite ville du Gâtinois
François, est située au 20° degré 22 mi-
nutes 40 secondes de longitude, & au
Tome LXVI. I

48^e degré 15 minutes 10 secondes de latitude septentrionale. Elle est percée de rues larges, spacieuses & aérées. Sa position est dans un fond. La rivière de Loing la fait communiquer avec la Loire & la Seine, au moyen du canal de Briare, qui entoure une partie de la ville.

Lorsqu'on creusa ce canal, les émanations des terres remuées, causèrent une grande mortalité, non-seulement parmi les soldats employés à ce travail, mais parmi les habitans de Nemours & ceux des environs. Les fièvres putrides & malignes, les charbons, les anthrax & les dysenteries, furent les maladies épidémiques qui affligèrent alors presque tout le monde; plusieurs personnes périrent même subitement, sans avoir offert aucun symptôme de maladie, suivant l'observation de M. *Remi*, alors lieutenant du premier chirurgien du Roi, à Nemours (a).

(a) Ce n'est pas une chose nouvelle que cette mortalité produite par les vapeurs qui s'exhalent de la terre lorsqu'on y fait des fouilles très-profondes ou très-étendues: on attribua à cette cause la peste qui s'éleva à Rome, sous le règne de Dioclétien; & personne n'ignore qu'il périt une très-grande quantité des soldats employés à établir les immenses aqueducs de Maintenon, dans les plaines de la Beauce.

Les collines & les rochers qui entourent cette ville de tous côtés, & qui n'en sont guère éloignés que d'une demi-lieue, font avec les prairies, les pépinières royales & les nouvelles plantations d'arbres, un paysage charmant, mais nuisible à la libre circulation de l'air.

Plusieurs ruisseaux d'une eau claire, limpide & argentée, mais chargée de sélénite, descendent de ces collines, & se réunissent, pour se perdre dans le Loing par une seule embouchure.

Le terrain y est sec & sablonneux; mais le travail des habitans le rend fertile en grains, en légumes, & en vins de médiocre qualité. On y trouve un sable léger très-blanc, dont on fait des glaces, des verres & des cristaux aussi beaux que ceux d'Angleterre; on y trouve encore une terre argileuse, compacte & liée, qui sert de ciment pour bâtir les maisons des payfans; enfin, des carrières de pierres très-dures.

La ville de Nemours est fort sujette aux inondations, tant à cause de sa position dans un vallon, où se rendent les eaux qui tombent des collines circonvoisines, & sur les bords du Loing, qui est fort sujet aux crûes subites, pour peu qu'il

tombe de pluie, qu'à cause des travaux nouvellement faits au-dessus & au-dessous de cette ville, afin de conserver un volume d'eau constant & considérable, qui est nécessaire pour assurer la navigation du canal.

Ce n'est en effet que depuis ces mêmes travaux, que les inondations sont devenues aussi fréquentes & aussi considérables. Le terrain y est toujours humide, les caves sont souvent remplies d'eau, les maisons sont plus ou moins endommagées; enfin, la terre & les prés adjacens, presque toujours noyés, ne permettent plus d'y faire fleurir l'Agriculture comme autrefois. Les fièvres intermittentes, putrides & malignes, y sont aussi devenues plus communes. Depuis trente-six ans que je demeure à Nemours, je ne les avois jamais vues régner aussi fréquemment que depuis 1770, époque d'une grande inondation. Les causes de ces fièvres se laissent appercevoir d'une manière plus sensible.

Presque tous les matins & tous les soirs, dès que le soleil est près de disparoître, il se forme un brouillard plus ou moins épais, des vapeurs aqueuses qui s'élèvent de ce terrain humide, du Loing & du canal de Briare. A ces exha-

laisons humides qui refroidissent les corps & frappent l'organe de la vue ; il se joint encore des vapeurs plus insalubres qui blessent l'organe de l'odorat. Ce sont des émanations putrides que fournissent les tanneries remplies de peaux putréfiées , qu'on apporte de tous les environs , & sur-tout de Paris , & qu'on fait macérer dans des fosses d'eaux croupies.

Ce brouillard , continuellement répandu autour de Nemours , est sur-tout dangereux pour ceux qui fréquentent , le soir ou le matin , les promenades situées sur les bords de ces sources d'infection ; il leur cause des fluxions au cou , à la tête , sur les yeux , sur les dents , sur les gencives , & même des douleurs rhumatismales très-cruelles. J'ai vu ces fluxions abcédées causer des fausses pleurésies , des odontalgies , des otalgies , &c.

C'est sur-tout pour les dents que l'air de Nemours est pernicieux. Les étrangers qui se fixent dans cette ville sont , après quelques années de séjour , affligés de maux de dents , du gonflement & du saignement des gencives. Bientôt la mobilité & le déchauffement des dents , les obligent de recourir aux gargarismes , & même aux médicamens antiscorbutiques : rien n'est plus commun , que de

voir ces personnes venues avec des dents aussi blanches que bien plantées, les avoir d'abord jaunes, ensuite noires & cariées. Si ces étrangers parviennent à éviter ce dernier désagrément, ils ne peuvent prévenir le déchaussement des dents & le gonflement des gencives.

Il y a trente-six ans que j'arrivai à Nemours, muni d'excellentes dents, sans avoir jamais éprouvé aucun mal aux gencives. J'ai voulu prévenir ces accidens, en usant de précautions, tant préservatives, que de propreté. Il ne m'a pas été possible de me soustraire à l'endémie du lieu. Aujourd'hui toutes mes dents déchaussées & mobiles, me laissent à peine la faculté de broyer longuement mes alimens.

Ou compte environ trois mille habitans à Nemours. Ils sont, en général, d'un caractère doux. Les ménages ne s'y ressentent pas encore de la dissolution des mœurs. Les femmes aisées y allaitent leurs enfans ; mais celles du peuple les mettent en nourrice, afin de pouvoir travailler sans embarras. Ceux-ci croissent & se développent lentement : ils sont mous, paresseux & inconstans. C'est, sans doute, l'humidité du pays qui, en relâchant les fibres, énerve ainsi les facultés de l'ame ;

puisque ces enfans ne manquent pas d'esprit naturel, & montrent de l'activité & de l'ambition, dès qu'ils sont sortis de leur pays.

Les hommes faits qui vivent dans l'aïssance, ou plutôt dans l'honnête médiocrité que comporte le peu de richesses du pays, trouvant peu d'occupation dans leur ville, y mènent une vie oisive, monotone, & souvent chargée d'ennui, qui leur est préjudiciable ; aussi sont-ils sujets aux affections de nerfs, à la mélancolie, aux engorgemens du foie & des autres viscères. Ils sont rarement attaqués de maladies inflammatoires, mais plus souvent de fièvres putrides, subintrantes & rémittentes, & quelquefois d'apoplexies. Ceux qui mènent une vie active & occupée, sont moins sujets aux affections mélancoliques & aux obstructions ; ils vivent long-temps en général. On compte parmi eux quelques octogénaires, plusieurs septuagénaires, & encore plus de sexagénaires : ils sont, sans doute, redevables de cette longue vie à leur sobriété.

Le vin du pays, avec plus ou moins d'eau, sert de boisson ordinaire ; le pain de froment pur, ou du moins avec très-peu de seigle, le gibier, la viande de boucherie, la volaille, &c. sont les mets or-

dinaires & les plus recherchés des riches.

Les gens du peuple, qui jouissent d'une certaine aisance, prennent tous les matins un peu d'eau-de-vie, & ils en augmentent & répètent la dose, à proportion qu'ils avancent en âge; du reste, ils sont sobres, ne buvant que de l'eau à leurs repas, ou bien de la piquette pendant l'hiver; les plus aisés y substituent du cidre de pommes, de poires, du vin, de guignes, de cerises, ou de baies de genièvre.

Parmi ceux-ci, les gens de métier forment leur pain de deux parties de seigle & d'une de froment; les autres mêlent une partie d'orge avec deux de froment: ce dernier pain est compact, pesant, noir, & a très-peu de consistance, sur-tout lorsqu'il est anciennement cuit; il est fort indigeste. Ils font leur soupe avec ce pain; ils font usage de la viande de la dernière qualité, du lard, de la graisse de porc, du beurre, des légumes, &c. chacun suivant ses facultés. Ils mangent ce même pain avec des légumes, des racines, & du fromage putréfié qu'ils appellent *Affiné*. Ils usent encore beaucoup du tabac en fumée ou par le nez.

Ceux qui prennent trop d'eau-de-vie & de tabac, périssent assez communément de quarante-cinq à cinquante ans;

ils sont attaqués même avant trente-cinq, de tremblemens dans les membres, que suit bientôt l'hydropisie ascite; mais, ce qu'il y a de remarquable, c'est que ces gens sont forts, vigoureux & très-rarement malades depuis vingt cinq ans, jusqu'à trente-cinq ou quarante. Ceux qui tombent malades depuis trente-cinq ans jusqu'à quarante-cinq, ont toujours des maladies inflammatoires, dont ils guérissent communément avec les secours de l'art, s'il ne s'y joint point de malignité; car alors la dissolution putride de leurs humeurs cause bientôt leur perte.

Les femmes de cette classe ne boivent point d'eau-de-vie; mais, depuis une vingtaine d'années, elles prennent beaucoup de café au lait, ainsi que leurs petits enfans.

Les pauvres se vêtissent & se nourrissent fort mal; leur pain noir, compact & fort lourd, est composé d'une partie de seigle & de deux parties d'orge, d'avoine, ou même de sarrafin, dans les mauvaises années. Leur soupe se fait avec très-peu de beurre & les légumes de la saison; ils ne mangent point de viande: les légumes, les harengs & le fromage fait avec la partie caséuse du lait & la pressure, souvent si putréfié, qu'il fourmille de vers, sont

leur régal ordinaire : ils ne boivent, que de l'eau, ou tout au plus de mauvais cidre.

Ces malheureux mal vêtus & mal nourris, exposés à toutes les vicissitudes de l'air, tantôt brûlés par le soleil, tantôt gelés par le froid, la pluie, les vents, &c. sont sujets aux vraies & fausses pleurésies, aux péripneumonies, aux érysipèles, aux obstructions & aux catarrhes sur la poitrine. Les rhumatismes qui les fatiguent le plus, sont le lumbago, qui les courbe dès l'âge de quarante-cinq à cinquante ans. Il y a très-peu de vieillards parmi eux, ils sont, en général, si infirmes dès soixante ans, qu'ils renoncent à leurs occupations, & abandonnent leurs biens à leurs enfans, qui n'en attendant plus rien, les soignent très-mal, & les laissent périr de chagrin ; les exemples journaliers de cette horrible ingratitude, ne peuvent les détourner de cet usage ; dont ils sont successivement les victimes.

Les habitans de Nemours sont agriculteurs, ou artisans de tous métiers ; les tanneurs seuls en forment plus du tiers ; les peaux qu'on leur apporte des environs, & sur-tout de Paris, sont plus ou moins putréfiées, & répandent dans les rues une odeur infecte, principalement en été & dans les temps orageux ; elles

causent aux personnes mal-aisées & voisines des tanneries, des fièvres putrides & des anthrax plus ou moins malins.

Au mois d'août 1765, un ouvrier chargé de ramasser les peaux que les voituriers déchargeoient à la porte d'un tanneur, fut piqué à la tempe par une grosse mouche, de l'espèce de celles qui déposent leurs œufs sur la viande : à l'instant même de la piquûre, il ressentit sur le muscle crotaphite une douleur si aigüe & si cuisante, qu'il fut obligé d'abandonner son travail & d'aller se coucher, en jettant les hauts cris ; rien ne put calmer les douleurs ; la tête & le cou se gonflèrent & s'enflammèrent, la fièvre s'alluma & le délire survint.

Je fus appelé environ dix heures après la piquûre : je lui trouvai l'œil droit fermé par le gonflement inflammatoire des paupières, une fièvre ardente avec transport au cerveau, un assoupissement & un grand accablement, dont il revenoit par intervalles, en poussant des cris affreux ; le pouls étoit précipité, gros & véhément, mais régulier dans ses pulsations.

Je prescrivis les boissons délayantes & relâchantes, de fréquens lavemens avec le petit-lait & les herbes émollientes ; je le saignai promptement du bras, & coup sur

coup jusqu'à quatre fois. Les accidens persistant dans leur violence, je saignai du pied de quatre en quatre heures, jusqu'à quatre fois; je fis plusieurs scarifications profondes & en tout sens, sur le muscle crotaphite & sur le point piqué, qui étoit déjà noir & gangrené, ensuite j'appliquai un cataplasme de pulpe des herbes émollientes.

Malgré tous ces secours, je ne pus obtenir que le troisième jour un suintement féreux & sanguinolent, d'une odeur cadavéreuse, par les scarifications. Vingt-quatre heures après, la suppuration devint louable, & détacha une escarre très-considérable : la déterfion fut prompte, & la guérison suivit de près. Une partie du muscle orbiculaire avoit été détruite, & la paupière supérieure ne pouvoit recouvrir l'œil; en quelques années les choses se sont remises à peu-près dans l'état naturel.

Tous les anthrax & furoncles que j'ai traités, & qui provenoient de ces causes, n'ont point eu de mauvaises suites, lorsque les malades ont été dociles. Je sais cependant qu'il en a péri, & même quelques-uns très-subitement, entre les mains des charlatans; les chirurgiens mêmes ont échoué dans ces circonstances, lorsqu'ils

ont scarifié d'abord , & appliqué des eaux spiritueuses , camphrées , &c.

Les ouvriers tanneurs peuvent être divisés en plusieurs classes , relativement à la manière dont ils se partagent leurs travaux ; les uns reçoivent les peaux putréfiées des bouchers , & les déposent dans la rivière ; d'autres les retirent de l'eau après leur macération , & les mettent dans des fosses ; ceux-là les pèlent sur le bord de l'eau ; ceux-ci les entassent dans de nouvelles fosses , & les couvrent de tan ou de chaux éteinte ; enfin les derniers les préparent avec de l'huile infecte de poisson.

Ces ouvriers sont donc continuellement au milieu des peaux , & sur le bord de l'eau , presque tout nus , pour être plus libres dans leurs mouvemens ; ils ont tantôt chaud & tantôt froid ; ils sont exposés aux brouillards , à la pluie & aux mauvais temps ; ils respirent un air chargé d'émanations putrides , ou des parties salines & caustiques de la chaux.

Aussi sont-ils sujets aux clous , aux anthrax , charbons & panaris , aux fièvres intermittentes (plus en automne qu'au printemps ,) aux fièvres putrides & malignes , aux maladies inflammatoires ; telles que les érysipèles , les vraies & fausses

pleurésies, les vraies & fausses esquinancies, aux ophthalmies, aux maux de dents, aux fluxions sur les gencives & sur la tête, aux douleurs rhumatismales & aux obstructions.

Mais la maladie la plus commune & la plus dangereuse pour ces artisans, c'est la bouffissure, soit universelle, soit partielle, sur-tout celle des jambes ; cette bouffissure, qui dans le commencement ne paroît qu'en hiver, & disparoît du moins en partie pendant l'été, n'inquiète point cette sorte de gens, qui négligent d'y remédier ; elle devient en vieillissant plus difficile à guérir & plus considérable. Ce n'est que lorsqu'elle les empêche enfin de travailler, qu'ils appellent du secours ; mais malheureusement on ne peut plus espérer de les guérir, s'ils ont le blanc des yeux teint en jaune, si la respiration est gênée, & si la bouffissure participe de l'œdème. L'hydropisie de poitrine, l'ascite, & souvent l'anasarque surviennent, & les malades périssent bientôt, sur-tout ceux qui buvoient trop d'eau-de-vie.

En général les tanneurs ne vieillissent point, ce qu'on peut attribuer en partie à leur intempérance & à leur mauvaise conduite, vu qu'ils vont s'enivrer dans

les cabarets tous les dimanches & jours de fêtes, & que ne pouvant se rendre chez eux, ils passent souvent la nuit dehors, exposés à toutes les injures du temps.

Les vents varient beaucoup à Nemours, où ils ne parviennent qu'en se glissant avec plus ou moins de violence entre les collines qui entourent cette ville de tous côtés. Le vent du Sud-Est, est celui qui paroît influer le plus sur les habitans, sur-tout dans les temps chauds & humides ; sans doute parce qu'il passe d'abord sur une prairie de plus de quinze lieues de long, arrosée par des rivières, des ruisseaux ; des fossés & des lacs, dont il enlève des émanations putrides & aqueuses, qu'il porte ensuite sur la ville, sous la forme de brouillards ; ce qui cause au printemps, & sur-tout en automne, beaucoup de fièvres intermittentes, putrides & catarrhales. J'ai observé cette influence du vent du Sud, dans la ville & dans les fauxbourgs, sur-tout chez les habitans voisins de la prairie & des rivières.

J'ai remarqué que dans les années chaudes & sèches, où les brouillards de la nuit sont considérables, les fièvres intermittentes, putrides & malignes, ont été accompagnées de taches pétéchiiales très-abondantes & fort meurtrières ; c'étoit

principalement les gens du peuple, & sur-tout les pauvres, qui en étoient les victimes.

Les filles de Nemours deviennent nubiles depuis quatorze jusqu'à seize ans; celles du peuple, un peu plus tard que les filles aisées; elles sont même sujettes, à cette époque critique, aux pâles couleurs; mais l'exercice, les pédiluves & quelques saignées du pied leur procurent bientôt leurs règles.

Les grossesses & les accouchemens y sont heureux, en général; mais les femmes se délivrent avec peine du placenta, qui est épais & très-adhérent à la matrice, dont on ne peut souvent le détacher, sans exposer les femmes à des pertes de sang considérables.

Les enfans du peuple sont forts, gras, blancs & vigoureux, tant qu'on les allaite; ils sont sujets à une inflammation érysipélateuse, qu'on appelle dans le pays, *feu de Saint-Antoine*. Leur peau est rouge, tendue & comme boursoufflée par-tout le corps; elle ne cède que très-peu à la pression; la respiration devient courte & élevée, les yeux sont fermés; le corps sans consistance & sans maintien: ces enfans paroissent absorbés, refusent de prendre le teton, & ne jettent aucun cri; la

rougeur de la peau est universelle ou partielle, passant souvent d'une partie à l'autre; & dans ce cas, elle m'a paru plus dangereuse. En moins de vingt-quatre heures, les enfans périssent, avec une pâleur qui survient subitement, dans les bras de leurs nourrices, au moment qu'elles s'y attendent le moins.

Ce n'est qu'à l'extrémité qu'on appelle les gens de l'art, après avoir épuisé toutes les ressources du charlatanisme & de la superstition. Les moyens qui m'ont réussi, lorsque j'ai été appelé à temps, sont une légère infusion de sureau, coupée avec moitié lait, & sucrée, pour boisson ordinaire; je faisois encore envelopper l'enfant dans des linges trempés dans l'infusion de fleurs de sureau, par dessus lesquels on appliquoit des linges chauds qu'on renouvelloit souvent, afin d'entretenir une douce chaleur. Peu d'heures après, lorsque la maladie devoit se terminer heureusement, l'enfant urinoit, rendoit des vents, se réveilloit en souriant, dans moins de douze heures prenoit le teton & se ranimoit; l'inflammation dispa-roissoit, il se faisoit une légère desquamation farineuse de la peau, que les nourrices enlevoient avec un peu d'eau tiède & de lait, & l'enfant étoit guéri. Il ne se

salit que plusieurs jours après cette maladie ; les nourrices emploient les suppositoires de savon, pour les faire évacuer, & calmer les douleurs de coliques qu'ils éprouvent souvent dans ces circonstances.

La dentition des enfans se fait rarement sans une inflammation des gencives, avec un gonflement & une salivation considérables ; si on n'y remédie à temps, l'inflammation gagne la gorge & les étrangle ; lorsqu'on s'y prend de bonne heure, on réussit souvent à les guérir, ou du moins à les disposer à la guérison, en employant les moyens suivans : une décoction de racine de guimauve & de figues grasses, mêlée avec un tiers de lait de vache, dont on humecte la bouche de ces enfans avec un petit pinceau de linge fin ; des cataplasmes de mie de pain ou de farine de lin, dans une décoction de guimauve qu'on applique sur la gorge & sur le bas-ventre (qui dans ce cas est presque toujours météorisé & douloureux) ; mais s'il survient des convulsions, l'enfant meurt bientôt, en exhalant une odeur cadavéreuse.

On nourrit les enfans qu'on sèvre, avec des panades, des œufs frais & d'autres bonnes nourritures, jusqu'à l'âge de trois à quatre ans. Les gens du peuple les font

passer alors trop subitement à leur mauvais régime ; bientôt ces enfans perdent leur embonpoint, leur teint frais, blanc, vermeil & gras ; ils brunissent en maigrissant ; la plupart éprouvent des ophthalmies, des gonflemens aux glandes, surtout à celles du cou, des écoulemens purulens derrière les oreilles, des boutons sur différentes parties du corps, qui se terminent par des croûtes plus ou moins épaisses, & des maux de gencives ; leurs dents tombent, après s'être noircies & cariées ; ils restent dans cet état jusqu'à l'âge de neuf à dix ans, qu'ils reprennent leur embonpoint & leur belle couleur. La dépuration des humeurs ayant été opérée par ce travail pénible & critique, les adolescens conservent leur fraîcheur & jouissent ensuite d'une très-bonne santé : on a remarqué constamment que ce sont ceux qui ont le plus souffert pendant leur enfance, qui deviennent les plus forts & les plus robustes.

Chez la plupart des jeunes filles qui approchent de l'âge de dix à douze ans, l'épine dorsale se contourne de l'un ou l'autre côté ; l'une des omoplates s'élève plus que l'autre, le sternum se bombe, les vraies côtes se rapprochent, & l'os des îles du même côté s'élève : dans d'autres,

le sternum paroît aplati & comme enfoncé, les clavicules plus saillantes, le bassin étroit, & le pubis fort arqué : j'en ai vu plusieurs dont les vraies côtes étoient presque collées ensemble. Toutes ces filles marchent penchées & souffrant considérablement de la poitrine, ayant la respiration gênée & très-courte ; ces accidens font périr beaucoup de filles pendant leur croissance, d'autres restent estropiées & contrefaites ; ces difformités se corrigent en partie dans celles qui grandissent beaucoup, une fois qu'elles sont bien réglées. Jusqu'à cette époque, les mères doivent trembler pour la taille de leurs filles ; j'en ai connu de très-bien faites jusqu'à l'âge de douze à treize ans, qui sont alors devenues ainsi contrefaites en moins de dix mois, & qui se sont trouvées, après l'apparition de leurs règles, aussi difformes que celles dont la taille s'étoit gâtée plus tôt.

Les petits garçons ne sont pas exposés à une pareille difformité : il est rare d'en trouver de contrefaits ; seroit-ce à raison du plus grand exercice qu'on leur laisse prendre dès l'âge de dix à douze ans ? J'ai même observé que depuis qu'on n'use plus de corps à baleines, les mauvaises tailles sont devenues moins communes.

Les filles affligées de ces difformités , sont sujettes aux crachemens de sang , à l'asthme , & plusieurs meurent d'hydro-pisie de poitrine. La plupart des autres , attaquées d'hémoptysie dès l'âge de dix-sept , dix-huit ou vingt ans , périssent de pulmonie. Les hémoptysies & les apoplexies sont devenues plus communes , depuis que les travaux faits pour le canal de Briare , ont rendu le pays plus humide.

La rougeole & la petite-vérole reviennent périodiquement à Nemours , tous les quatre ou cinq ans ; elles sont alors épidémiques , & se compliquent quelquefois ; elles sont ordinairement précédées de la vérolette , ou petite-vérole-volante. La coqueluche est encore une maladie périodique du pays , qui revient tous les six ans ; il y a eu des années où ces trois maladies attaquoient tous les enfans à la fois , tantôt séparément , & tantôt réunies.

Dans l'espace de trente-quatre ans , je n'ai traité que deux rougeoles & trois petites-véroles dans la communauté des religieuses chargées de l'éducation des jeunes filles , encore a-t-on pu soupçonner que ces deux maladies avoient été communiquées aux religieuses & aux pensionnaires , par des petites filles de la ville , qui venoient d'éprouver ces deux maladies ,

& qui étoient retournées aux écoles, séparées cependant de la communauté. Ces observations confirment l'opinion de M. *Paulet*, qu'on peut se garantir de la contagion de la petite-vérole, lors même que l'épidémie fait le plus de ravage, en évitant soigneusement de communiquer avec les convalescens.

La petite-vérole & la rougeole sont, en général, si peu dangereuses à Nemours, qu'on n'appelle les gens de l'art pour les traiter, que lorsqu'il s'y joint quelque symptôme alarmant; mais il n'est souvent plus temps de recourir à eux, lorsque ces maladies sont compliquées de putridité ou de malignité, d'autant plus que les parens s'opposent à l'emploi des remèdes efficaces, tels que la saignée, les vésicatoires, l'émétique & les purgatifs. L'accident qui m'a le plus effrayé, est le ptyalisme, qui arrive du sept au onze dans les petites-véroles confluentes, & du trois au quatre dans la rougeole, lorsque ces maladies sont compliquées de putridité & de malignité. Il m'a été souvent impossible de prévenir la suppression de la salivation, & d'empêcher les malades de périr comme étranglés, avec une oppression aussi forte que cruelle; je n'ai pu sauver qu'un très-petit nombre des

enfans & des adultes qui ont eu le malheur d'être affligés de ce terrible symptôme.

La coqueluche quoique périodique , ainsi que je l'ai dit , est variée chaque fois dans ses symptômes , & demande un traitement différent , suivant les circonstances. Les saignées conviennent , lorsqu'elle est compliquée de fièvre & du saignement de nez ; l'émétique & l'ipécacuanha sont utiles dans les années pluvieuses ; le kermès réussit mieux dans les années sèches , dont l'hiver a été rigoureux , & l'été chaud ; les vomitifs m'ont paru , dans ce cas , irriter & augmenter la toux. J'ai toujours employé les opiatiques avec avantage , depuis qu'un médecin étranger m'en fit connoître l'utilité , par ses succès dans le traitement de la coqueluche , en 1767. Je n'ai pas obtenu d'aussi bons effets des huileux , des mucilagineux & des bouillons gras , qu'on prodigue dans ces maladies ; je leur préfère les adoucissans diaphorétiques & béchiques , tels que les fleurs de sureau , de violettes , d'althéa , de bouillon blanc , le capillaire , &c. J'use des minoratifs , quand j'aperçois dans les crachats des signes de coction : en général , les parens soignent eux mêmes cette maladie , & n'appellent les gens de l'art , que lorsqu'elle est com-

pliquée de putridité & de malignité ; mais ils réclament alors souvent trop tard les secours de la médecine.

Les personnes d'un tempérament phlegmatique & pituiteux , sont plus difficiles à guérir que ceux d'un tempérament bilieux & sanguin , qui guérissent aussi plus promptement , mais dont les quintes ou accès sont plus suffocans & plus fatigans ; la maladie est aussi plus tenace l'hiver que l'été. Dans la dernière épidémie , quelques malades ont pris d'eux-mêmes de la limonade cuite , & s'en sont bien trouvés.

Une espèce d'affection scorbutique , qui attaque la bouche & carie les dents , est endémique à Nemours : les enfans à la mamelle n'en sont pas exempts ; ils éprouvent d'abord une salivation abondante d'une humeur glaireuse , & par fois sanguinolente & de mauvaise odeur ; les glandes maxillaires , buccales & labiales , se gonflent ; la langue s'épaissit au point de les empêcher de teter & de gêner la respiration ; les glandes maxillaires s'abcèdent : mais les enfans se rétablissent facilement , si on leur prescrit des antiscorbutiques , & si on en fait prendre à leurs nourrices.

A l'âge de sept , huit ou dix ans , ils sont encore exposés à la même maladie ,
qui

qui carie les dents de lait : après la chute de celles-ci, il en pousse d'autres blanches & belles, qui jaunissent, noircissent & se carient aussi bientôt. Quand ces enfans sont débiles & cacochymes, il leur survient une leucophlegmatie ou des obstructions méfentériques, & enfin des taches violettes ; ils sont alors incurables & périssent en peu de temps : leur mort est souvent annoncée par l'hémorrhagie des gencives ; le changement d'air est, pour eux, le meilleur remède contre cette terrible maladie.

Il y a peu de chose à dire sur l'hôpital de Nemours, qui est très-petit, & qui, par conséquent, ne peut recevoir qu'une petite quantité de malades. Il n'y a que six lits d'hommes & quatre de femmes ; les salles dans lesquelles ces lits sont placés sont peu aérées ; & en visitant l'hôpital, on est frappé du contraste qu'offrent la grandeur de l'église qui y est jointe, & du peu d'espace qui a été accordé aux malades. Au reste, les sœurs hospitalières qui servent les pauvres dans cette maison, suppléent par leurs soins & par leur vigilance aux défauts du local.



R É F L E X I O N S.

La description de Nemours est d'autant plus remarquable , que les réflexions les plus intéressantes s'y trouvent amenées sans effort, & que l'on y découvre, sous un voile modeste , un observateur également éclairé & sensible. Le sol de cette ville étant sec & sablonneux combat l'humidité qu'y ont apportée le voisinage des canaux , & la stagnation forcée des eaux du Loing ; & il y a tout lieu de croire que si l'on trouvoit le moyen de prévenir les inondations auxquelles la crue subite de cette rivière donne lieu , on verroit disparaître les fièvres intermittentes qui y sont si communes depuis quelques années. En effet, la reproduction périodique des fièvres intermittentes dans un pays est si fort la preuve d'une humidité surabondante, qu'on pourroit , avec assez de justesse , s'en servir comme d'un moyen de comparaison , pour juger du degré d'humidité qui règne dans les différens lieux. En Picardie , en Xaintonge , auprès des marais de Rochefort , sur les bords du Martigue , les fièvres intermittentes règnent plus ou moins fréquemment , suivant l'intensité de l'humidité ; & en So-

logne , petite partie de l'Orléanois , constamment inondée , elles y sont si communes , qu'il est fort peu de maison où il ne se trouve des fiévreux dans quelque saison de l'année que ce soit.

C'est dans la dernière classe du peuple , & particulièrement chez les enfans , que l'on reconnoît l'influence d'un pays. Les premiers n'ont , pour ainsi dire , pas d'arme à opposer aux injures de l'air ; & les seconds en éprouvent sensiblement les effets , même lorsqu'ils sont nés au sein de l'abondance. Or d'un côté la santé foible & délicate des ouvriers de Nemours , les maladies auxquelles ils sont sujets , & leur vieillesse accélérée , sont voir des solides relâchés , & une circulation peu vive ; tandis que de l'autre , les accidens répétés auxquels les enfans sont exposés , la carie des premières dents , le travail pénible de la nature pour le passage de l'enfance à l'adolescence , prouvent l'abondance des mauvais sucs , & une fibre trop foible pour bien assimiler.

C'est à ce défaut d'énergie dans le tissu cellulaire , qu'il faut attribuer la disposition que les jeunes filles de Nemours ont à la gibbosité. L'ossification est retardée chez tous les enfans délicats &

cacochymes ; mais l'exercice , l'air & la dissipation l'achèvent , & la perfectionnent chez les garçons vers l'âge de la puberté ; tandis que la foiblesse naturelle , la vie sédentaire , & la langueur ordinaire de la menstruation , la retardent chez les jeunes filles. Cependant tous les médecins seront de l'avis de M. Rose , en attribuant la cause déterminante de la distorsion de l'épine à l'usage des corps. Par cette habitude dangereuse que les médecins combattent en vain depuis long-tems , l'action musculaire est affoiblie , la poitrine est resserrée dans sa partie la plus évasée , & les épaules sont rejetées en arrière d'une manière forcée. Mais c'est en vain qu'on veut enchaîner la nature. Les parties comprimées & rejetées travaillent perpétuellement à se soustraire à l'état de gêne & de contrainte dans lequel elles sont. Une des épaules s'élève machinalement , ce qui amène nécessairement le renforcement des côtes du côté opposé , & ensuite la distorsion de l'épine.

M. Rose a bien senti que le régime que l'on fait suivre aux enfans sevrés est propre à favoriser ces vices , & la médecine rendroit un service très-essentiel si elle pouvoit parvenir à faire connoître

& sentir aux gens du peuple les moyens de conserver les enfans.

Les remarques de M. Rose sur les mauvais effets que produit la boisson de l'eau-de-vie, sont fort justes & fort précises. Les deux points les plus essentiels y sont très-bien saisis. L'embonpoint, la force qui distinguent ces hommes pendant quelques années, & ensuite le relâchement universel qui y succède, & qui produit l'hydropisie. On reconnoît le coup d'œil du praticien dans la remarque suivante ; savoir, que ceux qui ont le blanc de l'œil jaune ne guérissent jamais : & c'est un des points lumineux de la médecine, dans lesquels la théorie s'unit parfaitement à la pratique.

L'observation sur la maladie des tanneurs est très-intéressante par elle-même, & par la manière dont elle est détaillée ; mais il ne paroît pas prouvé que les accidens survenus après la piqure soient dus à l'air dans lequel vivoit habituellement le malade, ou à des miasmes pompés par la mouche dans l'atelier du tanneur, & introduits dans la blessure qu'elle a faite avec son dard. Une piqure faite dans une partie tendineuse par une épingle, par une épine, ou par tout autre instrument fin & acéré, a produit

plus d'une fois des accidens de cette nature , comme on en voit la preuve dans les auteurs qui ont recueilli les observations de chirurgie.

Ce que dit M. *Rose* sur les maladies auxquelles sont sujets les enfans nouveau-nés , mérite la plus grande attention. On connoît ces rougeurs & ces vésicules auxquelles on donne le nom de feu Saint-Antoine dans plusieurs pays. On a vu dans les observations de l'hospice de Vaugirard , que plusieurs enfans arrivés des *Enfans-Trouvés* mouroient sans avoir d'autres symptômes qu'une tuméfaction cedémateuse. Les personnes accoutumées à voir un grand nombre d'enfans nouveau-nés savent que ceux qui naissent avec un épiderme très-rouge, s'en dépouillent dans le premier mois. Mais nous ne connoissons pas d'auteur qui ait parlé de l'espèce d'affection décrite par M. *Rose*. Tout ce que l'on peut dire , c'est que d'après le traitement simple & bien entendu qui lui a réussi, on pourroit l'attribuer à une suppression de transpiration qui produit une tension inflammatoire & spasmodique dans l'organe de la peau , puisque c'est en donnant l'eau de sureau sucrée à l'intérieur , & en employant des toniques à l'extérieur , qu'il a guéri.

Dans les Mémoires de l'Académie de Chirurgie le millet se trouve décrit sous le nom d'affection scorbutique des enfans.

On penseroit d'abord que l'espece d'affection scorbutique que M. *Rose* attribue aux enfans , est du même genre ; mais ce qui empêche de le croire , c'est qu'il n'a pas parlé des petites pustules blanches qui caractérisent cette maladie , & qu'il étoit trop bon observateur pour avoir oublié de décrire ce symptôme , s'il eût existé.

Nous venons de perdre l'auteur de cette topographie qui , par son zèle à servir les pauvres dans l'hôpital de Nemours , & par ses succès dans le traitement d'un grand nombre de maladies épidémiques, réunissoit tous les titres qui devoient le rendre cher à ses concitoyens, & pour mériter les regrets de ceux qui connoissent le prix des hommes utiles à l'humanité.



DIVERSES OBSERVATIONS

SUR LA FIEVRE PUERPÉRALE.

PREMIERE OBSERVATION.

Fièvre lacteuse extraordinaire, suivie d'anasarque & d'autres accidens, qui ont causé la mort au bout de plusieurs mois; par M. LA PEYRE, médecin de l'hôpital d'Auch, 1780.

Une femme de vingt-huit ans, déjà mère de deux enfans, accoucha, vers le 15 de février, avec assez de facilité; mais l'extraction pénible & douloureuse du placenta, & la perte abondante qui suivit la section du cordon ombilical, qui ne fut ni froissé ni lié, firent une telle impression, & produisirent un tel changement dans l'ordre & l'économie des fonctions qui devoient naturellement avoir lieu, que le lait ne se porta point du tout aux mamelles, et que la fièvre faisoit bientôt cette malade.

Ce ne fut pas une fièvre de lait ordinaire, mais bien une fièvre aigüe, qui redoubloit tous les jours, & qui étoit

souvent accompagnée de syncope. Les vidanges coulèrent quelque tems, mais non assez abondamment pour suppléer à l'évacuation du lait, qu'auroit procurée la nourriture de l'enfant. La fièvre persistant toujours avec redoublement, la malade devint bouffie dans toute l'habitude du corps. Un chirurgien de la ville, qui fut consulté alors, la purgea.

Quinze jours après, le 11 avril, cette malade fut conduite à l'hôpital. Je lui trouvai une fièvre continue avec des redoublemens chaque jour, mais plus forts de deux jours l'un. La poitrine étoit gênée, le pouls foible, mais très-fréquent; la peau étoit assez constamment disposée à la sueur; la bouffissure me parut d'un blanc jaunâtre. L'œil étoit triste, & le ventre boursoufflé, sans être dur. Les urines couloient peu; il y avoit de tems à autre des accidens spasmodiques, & les forces étoient déjà si épuisées, que la malade ne pouvoit pas remuer une jambe sans le secours d'un aide.

Tout le tissu cellulaire étant imbibé d'une humeur laiteuse aussi considérable, & l'état des forces ne donnant aucun espoir pour la résorption, je m'attendis à voir des infiltrations de mauvaise nature, plutôt que des congestions dépuratoires.

& critiques. Effectivement il survint en peu de jours des engorgemens suivis de gangrène dans les endroits les plus exposés à la compression , au bas de l'épine du dos , & sur le grand trochanter de la cuisse gauche. Le seul signe favorable que présentait la malade , c'étoit la conservation de son appétit ; mais je n'étois point rassuré , & cependant je faisois d'autant plus d'attention à cette maladie , que je ne me souvenois pas d'en avoir jamais traité , ni vu traiter de semblable.

Du premier moment, je mis en usage les légers sudorifiques pour boisson , & je prescrivis en même tems une potion tonique diurétique & calmante. Ces remèdes apportèrent du soulagement aux douleurs , & parurent relever les forces. Les syncopes disparurent bientôt , & au bout de huit jours les urines devinrent assez abondantes & laiteuses ; car je crois devoir donner ce nom à des urines qui contenoient une très-grande quantité de flocons blancs. Ces urines se soutinrent pendant six jours , ce qui me donna de l'espoir. Il fut encore confirmé pendant quelques jours ; car quoique je visse succéder à ces urines blanchâtres une urine sédimenteuse , je remarquois qu'il s'étoit

établi une sueur qui pouvoit être favorable , si elle persévéroit.

Le 30 avril , je m'apperçus qu'il y avoit des taches gangreneuses au bas de l'épine , avec un engorgement considérable aux environs. Je fis faire des fomentations aromatiques & salines. L'on employa promptement les digestifs animés & la décoction de quinquina , dont je fis en même tems usor à l'intérieur.

Dans le courant du mois de mai , la bouffissure du corps diminua , mais les points ulcérés & gangréneux se propagèrent & se multiplièrent. Toutes les chairs qui avoient d'abord paru sphacélées au bas de l'épine dorsale , furent rongées & mises en fonte par une suppuration lente & de mauvaise nature , qui attaqua les os , où la carie fut bientôt sensible. La cuisse gauche se grossit considérablement par une tuméfaction œdémateuse ; & il s'établit , vers le grand trochanter , un ulcère noirâtre , sur lequel la pierre infernale mordoit à peine.

Les premiers jours de juin la cuisse droite devint à son tour très-grosse , & cette œdématie étoit accompagnée de beaucoup de douleur. Cependant la maigreur du reste du corps étoit extrême , & la fièvre persistoit toujours avec le

même caractère. L'appétit qui jusqu'alors s'étoit bien soutenu , devint moindre , mais cependant la langue étoit belle , la malade mangeoit encore , & digéroit de manière à avoir les excré-
tions du ventre comme les personnes qui jouissent de la meilleure santé. La malade , quoique immobile ; dormoit ; la chaleur n'étoit pas mordante ; mais le défaut de ton qui , dans les extrémités inférieures & dans le tiers inférieur du tronc , sembloit s'approcher de la paralysie , le reflux purulent , le marasme & la longueur de la maladie qui avoit absolument épuisé les forces , ne permettoient plus d'espérer ni une bonne suppuration , ni un mouvement critique.

Le 15 , je la crus sans ressource ; le 22 , la cuisse droite s'ouvrit deux travers de doigts au dessus de la tête du fémur , & donna au moins quatre livres d'un pus sanieux & fétide , qui paroissoit venir de l'aine. Cette suppuration a duré quelques jours , & la malade est morte le 16 juillet dans l'état le plus triste & le plus déplorable.



II^e OBSERVATION,

Fièvre puerpérale jugée par un dépôt lacteux considérable à la marge de l'anus; par M. LE BRISE-ORGUEIL, médecin des hôpitaux de Melun.

Une femme, dont la grossesse avoit été fort heureuse, accoucha le 10 octobre 1784, & tout sembloit aller au mieux pendant les deux premiers jours qui suivirent sa couche. Mais le troisième jour, la fièvre se déclara très-vivement; le ventre devint extrêmement douloureux, & se météorisa. Les seins se flétrirent, & il s'établit un dévoiement blanchâtre & fétide très-considérable. La malade ne fut confiée à mes soins que dans la journée du quatrième jour. Je trouvai tous les symptômes ci-dessus décrits, & de plus un pouls petit, concentré & la tête égarée. A ces signes alarmans, je reconnus sans peine cette maladie, connue sous le nom de *fièvre puerpérale*, maladie autrefois si redoutable, mais aujourd'hui beaucoup moins dangereuse, graces aux lumières que M. *Doulcet* a répandues sur son traitement.

Cependant le mémoire sur la méthode de M. *Doulcet*, bien loin de me rassurer, devoit m'inspirer la plus grande frayeur,

puisque'il y est dit que , quelques heures plus tard que le premier instant de l'apparition des symptômes , toute espèce de remède devient infructueux. Mais quoique je craignisse beaucoup d'avoir manqué le moment précieux qui doit assurer l'efficacité du remède principal de M. *Doulcet*, je crus cependant qu'il n'y avoit pas d'autre parti à prendre que de l'administrer très-promptement. En conséquence , je donnai l'ipécacuanha à la dose de vingt grains ; & après l'effet de ce vomitif que j'avois à dessein dosé un peu plus qu'il n'est prescrit dans le mémoire sur la méthode de M. *Doulcet* , je mis en usage la potion huileuse , en doublant encore la dose de kermès ; mais je ne changeai rien à la boisson de graine de lin & de scorfonere qui est prescrite dans le même ouvrage.

Le cinquième jour , je persévèrai dans l'usage de la potion incisive & de la tisanne adoucissante ; mais comme la tête s'égaroit de plus en plus , je fis appliquer un large vésicatoire à la jambe droite. Cette opération a paru déterminer une amélioration à laquelle les autres remèdes avoient certainement beaucoup contribué. Dès le soir le pouls s'est élevé , la tête s'est rétablie , & sans que le dévoie-

ment ait cessé, la douleur & la tension du ventre étoient à peine sensibles.

Le mieux se soutenant les jours suivans, je me suis hâté de purger la malade avec deux onces de manne & deux gros de sel de duobus. J'ai répété cette purgation de trois en trois jours pendant près de trois semaines. Pendant ce temps j'entretenois avec le plus grand soin la suppuration du vésicatoire. Je faisois prendre à la malade une boisson légèrement diaphorétique, composée avec une petite quantité de roseau de Provence, de bourrache & de vulnéraires Suisses, infusés dans l'eau bouillante, & j'insistois sur un régime sévère avec d'autant plus de raison, que la fièvre ne discontinuoit pas. Dans la quatrième semaine, je purgeai la malade un peu plus fortement, en ajoutant à la médecine ordinaire deux gros de follicules & un gros de rhubarbe concassé; mais tous ces moyens n'ont point empêché que quelques jours après cette dernière médecine, il ne se soit formé, près de la marge de l'anus, un dépôt qui a fourni, pendant près d'un mois, une quantité considérable de matière purulente & laiteuse.

La malade, à compter de ce moment, a été tous les jours de mieux en mieux.

L'époque de ce dépôt critique a été celle de sa guérison ; mais la convalescence n'a été parfaite que du moment où le foyer laiteux & purulent a été tari.

III^e. OBSERVATION.

Fievre puerpérale , accompagnée de symptômes inflammatoires , dans laquelle les secours furent trop tardifs ; par M. DUFAU , médecin de l'hôpital de Dax.

Le 6 septembre 1785 , on me fit voir à l'hôpital une fille qui y étoit accouchée le 3. au matin , & qui , depuis ce moment , avoit toujours été de plus en plus mal. Le chirurgien accoucheur me dit qu'elle avoit perdu beaucoup de sang pendant & après l'accouchement ; qu'ensuite la fièvre s'étoit établie , & qu'il s'y étoit joint des accidens qui l'alarmoient.

Je trouvai cette malade avec beaucoup de fièvre ; le pouls étoit plein , & très-fréquent , la tête très-douloureuse ; le bas-ventre étoit si tendu & si sensible , qu'elle ne pouvoit souffrir la pression la plus légère sur le ventre , & la douleur qui se faisoit sentir à la région hypogastrique étoit encore plus forte que celle de la tête. Ces

signes me paroïssent bien indiquer une inflammation de matrice ; mais faisant attention à l'état des mamelles qui étoient vides & flasques , & à la physionomie qui paroïssoit très-abattue , je pensai que le défaut de la révolution laiteuse étoit une des principales causes de cette maladie, & qu'il falloit diriger mon traitement d'après cette complication. En conséquence, je commençai par donner à la malade quinze grains d'ipécacuanha. L'après-midi, les symptômes inflammatoires persistant dans toute leur force , je la fis saigner , & je prescrivis des lavemens émolliens , des fomentations de même nature , & des boissons adoucissantes.

Le 7 , tout fut dans le même état ; on continua les mêmes secours , & on y ajouta dans la matinée deux onces de manne, & le soir une demi-once de syrop diacode. Le 8 , au matin , la tension du bas-ventre s'étoit étendue jusqu'à l'épipastre , & la douleur étoit toujours très-vive. La violence des douleurs, l'inutilité de tous les secours administrés , me firent conseiller un bain tiède , quoique je visse bien qu'il n'y avoit plus rien à espérer. Le bain parut calmer les douleurs , la malade dit qu'elle s'y trouvoit bien ; mais ce calme subit annonçoit , à cette épo-

que , que plusieurs des parties affectées passoient à la gangrène. Néanmoins la malade , au sortir du bain , éprouva encore des douleurs considérables & même plus fortes que celles qu'elle avoit ressenties jusqu'alors , & elle mourut dans l'après-midi.

A l'ouverture du cadavre , qui fut faite le lendemain , nous trouvâmes le ventre plein d'une liqueur roussâtre , d'une très-mauvaise odeur , que nous prîmes pour du lait décomposé & corrompu. Des bandes de lait caillé , de l'épaisseur de deux à trois lignes , flottoient dans cette liqueur ; il y en avoit des morceaux collés sur les intestins & sur les autres viscères. Les intestins paroissoient phlogosés ; mais les signes de l'inflammation étoient encore plus sensibles sur la matrice , qui étoit évidemment enflammée à l'extérieur & gangrenée à l'intérieur.

Peu de tems avant cette observation , j'avois eu occasion de voir dans ma propre famille une fièvre puerpérale très-vive , guérie par les vomitifs , & les autres moyens administrés suivant la méthode éprouvée dans les hôpitaux de Paris. Je ne pus me méprendre à celle dont je viens de rapporter l'histoire ; mais les accidens vifs dont elle a été accompagnée , & l'état

dans lequel nous avons trouvé l'abdomen, me fait conclure que dans cette espèce de fièvre puerpérale, l'ipécacuanha n'auroit pas suffi pour guérir cette malade, quand même il eût été administré plutôt; que les saignées & les autres remèdes antiphlogistiques y étoient nécessaires, mais qu'elles n'ont pu être utiles dans le moment où la malade m'a été confiée, parce que le lait étoit déjà extravasé dans la capacité abdominale, & y avoit produit un désordre qu'il n'étoit pas possible de réparer.

R É F L E X I O N S.

Les observations précédentes confirment des vérités très-essentielles, qui ont déjà été présentées dans les remarques sur la fièvre puerpérale insérées dans ce journal, mais sur lesquelles il est bon de nous arrêter encore quelques instans.

La première observation faite il y a six ans dans un tems où les médecins ne connoissoient pas encore la nature de cette maladie, est une preuve bien frappante des talens distingués de M. *la Peyre*, & de son habileté dans l'art d'observer. Dès les premiers jours, la maladie lui paroît grave & extraordinaire. Il la suit, il l'examine sous toutes les faces: le progrès de la maladie lui fait bien voir que

le reflux lacteux y joue un grand rôle ; mais il s'avoue à lui-même que cette maladie est d'une espèce particulière qui lui est inconnue. Cependant il suit la marche que devoient lui prescrire les bons principes de médecine clinique. Il calme les accidens spasmodiques qui étoient d'abord les plus inquiétans ; il soutient les forces, en réglant le régime ; il prescrit des boissons discutives pour ranimer la force tonique , & expulser l'humeur lacteuse épanchée dans le tissu cellulaire. Enfin , voyant que cette humeur prend les voies des urines , il seconde le vœu de la nature par une potion diurétique. Malheureusement cette crise a été imparfaite , & les congestions lacteuses énormes qui se sont faites dans la région lombaire , & de-là dans les cuisses , ont eu des suites funestes pour la malade.

Dans les remarques sur la fièvre puerpérale , on a vu que les médecins Anglois , ainsi que plusieurs auteurs , avoient observé que la fièvre puerpérale , lorsqu'elle avoit été bien caractérisée , ne se guérissoit pas d'une manière sensible , mais par des excrétiions , des sueurs , des éruptions , ou par des dépôts critiques. On a ajouté que ces excrétiions se manifestoient ordinairement par les urines ; que les sueurs étoient plus fréquentes que

les éruptions , & que les dépôts critiques étoient tantôt une bouffissure générale d'un blanc mat, tantôt un rhumatisme laiteux , & quelquefois des abcès très-considérables. L'observation de M. la Peyre nous offre l'exemple d'une fièvre puerpérale jugée par une anasarque laiteuse. *Le lait ne se porta point aux mamelles* , dit-il , *& la fièvre saisit bientôt cette malade* ; voilà l'origine de la maladie par la déviation de l'humeur laiteuse. Tant que cette matière n'a pas été expulsée toute entière dans le tissu cellulaire , la fièvre , les anxiétés , les syncopes , ont eu lieu ; mais du moment où cette crise a été complète , la fièvre a diminué , les syncopes ont cessé , l'estomach & tous les autres viscères consacrés aux fonctions naturelles n'étant plus irrités , l'appétit a pu se rétablir & se soutenir pendant le reste de la maladie. Cette femme , ainsi échappée au danger du dépôt laiteux dans l'abdomen , qui tue si promptement lorsque l'humeur laiteuse n'est pas résorbée ou reportée dans ses couloirs , s'est trouvée affectée d'une maladie secondaire à laquelle elle a succombé. Elle ne pouvoit guérir de cette maladie que par deux moyens , ou par la déviation de l'humeur laiteuse par les urines , ou par la

congestion de l'humeur laiteuse & purulente sous la forme d'une ou de plusieurs tumeurs enkistées qu'on auroit pu ouvrir. On a vu des exemples de ces deux terminaisons dans les Mémoires faits sur l'hospice de Vaugirard, & nous nous contentons d'y renvoyer.

L'observation de *M. le Brise-Orgueil* confirme non-seulement l'utilité du vomitif, administré même plusieurs jours après l'accouchement, mais elle prouve encore que si l'ipécacuanha, donné dans le premier instant de la fièvre puerpérale, guérit promptement cette maladie en prévenant l'infiltration laiteuse dans la capacité abdominale, ou son transport dans une autre cavité, le même remède donné plus tard ne peut la guérir qu'en favorisant la résorption de l'humeur laiteuse déjà infiltrée, & son transport dans le tissu cellulaire. Ainsi, d'un côté, l'on peut conjecturer que l'efficacité de l'ipécacuanha ou du vomitif dans la fièvre puerpérale consiste à rétablir la régularité des oscillations dans le tissu cellulaire, soit en débarrassant l'estomac, & les premières voies des mauvais suc qui y séjournent, soit en imprimant des secousses favorables dans tout le système nerveux. C'est ainsi que les vomitifs sont si utiles dans

les fièvres éruptives compliquées. D'un autre côté , il est évident que l'ipécacuanha doit être administré à quelque époque de la maladie qu'on soit appelé , puisque ce remède est aussi propre à favoriser la crise , qu'à combattre la cause.

La malade de M. *Le Brise-Orgueil*, douée d'une force tonique vive & débarassée d'une partie des sucs laiteux hétérogènes , soit par l'effet du vomitif , soit par les excrétions que les remèdes avoient procurées, n'a cependant dû sa guérison qu'au dépôt laiteux qui s'est formé près de l'anus au bout de quatre semaines. Il y a lieu de présumer que la maladie auroit été terminée très-promptement , & sans autre crise que les vidanges & les sueurs , si ce médecin eût été appelé plutôt; mais aussi il paroît certain que l'issue de la maladie auroit été funeste , s'il n'eût pas employé la méthode dont il a fait usage.

Lorsque la fièvre puerpérale n'a pas été saisie de bonne heure , & qu'après les premiers remèdes la maladie ne prend pas une tournure favorable , les vésicatoires sont indiqués ; non qu'on puisse espérer d'attirer par ce moyen l'humeur laiteuse qui est trop abondante & trop peu mobile dans ces circonstances pour se porter à ces exutoires , mais pour

donner aux nerfs de la peau & du tissu cellulaire en général un plus grand degré d'énergie, & par conséquent plus de force pour appeler, à la surface du corps, une humeur qui a déjà beaucoup de tendance à se porter du dedans au dehors.

La troisième observation présente une fièvre puerpérale, compliquée d'inflammation de matrice. Cette complication fâcheuse est une des plus rares, puisque dans toutes les ouvertures de cadavres faites à Paris & à Londres, sur les femmes mortes de cette maladie, on trouve très-peu d'observations qui puissent la confirmer. Mais il est évident que les causes propres à causer l'inflammation de la matrice doivent en même tems s'opposer à la sécrétion du lait par les voies naturelles, & faire naître l'infiltration dans l'abdomen, pour peu que l'humeur lacteuse soit abondante. Dans ce cas, les symptômes inflammatoires ne sont pas équivoques; & en considérant l'état où ils étoient le quatrième jour dans la malade de M. *Dufau*, on doit voir qu'ils avoient dû être très-violens à l'invasion de la maladie. La saignée qui n'a été d'aucune utilité à l'époque reculée de la maladie, auroit pu sauver la malade, si elle eût été pratiquée dès les premiers instans;

infans , soit parce qu'elle auroit combattu la cause qui a déterminé l'épanchement laiteux , soit parce qu'elle auroit permis d'employer avec plus de succès l'ipécacuanha , & les autres moyens propres à le prévenir.

En admettant la nécessité de la saignée dans cette complication de l'inflammation de l'utérus & de la fièvre puerpérale , on ne peut s'empêcher d'observer , 1°. que l'on doit bien s'assurer du diagnostic qui la fait connoître , & n'admettre , pour signes certains , que la force du pouls , la douleur du ventre forcée à la région hypogastrique , & l'élévation de cette partie de l'abdomen , où l'on doit sentir la matrice qui , dans ces cas , ne se contracte pas ; 2°. que la saignée doit être faite avec beaucoup de ménagement , & qu'il faut y mettre d'autant plus de circonspection , que les mamelles sont plus flasques , & que la physionomie est plus abattue & plus décomposée ; 3°. qu'immédiatement après la première saignée , il faut donner l'ipécacuanha , sur-tout s'il y a le dévoiement , qui est de si mauvais augure dans cette maladie ; 4°. que les bains doivent être proscrits dans le traitement des nouvelles accouchées , toutes les fois que la fièvre puerpérale est à craindre ;

car il y a cent faits pour prouver qu'ils ont été contraires ou inutiles, & il n'y a pas une seule observation en leur faveur ; 5°. qu'en reconnoissant dans toutes les fièvres puerpérales l'identité de la cause & du genre de la maladie, on doit admettre des espèces différentes, comme il a été dit dans les Remarques déjà citées ; 6°. que ces différentes espèces doivent toutes être soumises à la méthode qui tend à rappeler l'humeur laiteuse dans ses couloirs naturels, ou à l'expulser par les différens excrétoires, mais que chacune d'elle peut présenter des modifications particulières, qui peuvent mettre de la différence dans la manière de placer, de répéter ou de varier les moyens en quoi consiste cette méthode confirmée par l'expérience.

L'ouverture du cadavre a confirmé l'opinion que M. *Dufau* avoit conçue de la maladie pour laquelle il a été consulté trop tard. Il a trouvé la matrice enflammée à l'extérieur, & gangrénée à l'intérieur, ce qui prouve que l'affection de cet organe avoit été la première cause de la maladie. L'inflammation des intestins, beaucoup moins avancée que celle de la matrice, étoit due à la liqueur acrimonieuse qui avoit séjourné sur leur surface

extérieure. La matière blanchâtre, épaisse de deux ou trois lignes , étoit abondante & collée sur les différens viscères, comme l'ont remarqué tous les observateurs , même ceux qui n'ont pas voulu admettre de dépôt lacteux dans la fièvre puerpérale. M. *Dufau* donne à juste titre le nom de *bandes lacteuses* à cette matière blanchâtre , & il a senti qu'il n'étoit pas indifférent de détailler l'état dans lequel il a trouvé ces lames épaisses & blanchâtres. En effet , si ces concrétions étoient le produit de l'inflammation , elles ne flotteroient pas dans l'abdomen ; elles seroient étroitement collées aux viscères qui ont été enflammés , & non pas à toutes les parties de l'abdomen indifféremment. Mais il est inutile de rappeler des preuves qui ont été portées jusqu'à la démonstration dans les remarques sur la fièvre puerpérale , & qui ont été confirmées depuis par tous ceux qui se sont occupés de cette maladie.



OBSERVATIONS

Sur quelques maladies qu'il étoit impossible de prévoir, de connoître & de guérir; suivies d'autres observations sur deux hydropisies guéries par la ponction, & sur des hémorrhagies par diapedèse; par M. BALME, médecin au Puy en Velay :

Disce docendus adhuc quæ censet amicus, ut si
Cæcus iter monstrare velit, tamen aspice si quid
Et nos, quod cures proprium fecisse, loquamur.

HORAT. *epist.* 17, *lib.* 1.

Je suis trop intéressé aux progrès d'un art que j'exerce, & j'applaudis trop sincèrement aux efforts qui tendent à le perfectionner, pour qu'on me soupçonne jamais d'inspirer aucun doute sur son utilité. Mais l'art de guérir a ses bornes; l'exercice de la médecine nous le prouve tous les jours. On présume bien que je ne veux point parler de ces maladies nommées *incurables*, dont la cause comme l'effet sont à peu près connus ou déterminés, & contre lesquelles la médecine

ne peut rien , ou ne donne qu'une cure palliative , qui , bien évaluée , se réduit à quelques adouciffemens vrais ou apparens. Mon deffein est de communiquer quelques réflexions sur une classe de maladies que je nommerai volontiers *désespérantes* pour la médecine & pour le médecin. Cette classe de maladie n'est point nouvelle. Tous les praticiens pourroient en fournir des exemples. Sans doute que trop peu de confiance en leurs propres lumières , leur ayant persuadé qu'il y a eu trop généralement de leur faute , & que l'art n'étoit point en défaut , le secret en a été gardé. Pour moi , je lève le voile ; la philosophie & la bonne-foi m'enhardissent ; je suis assuré d'avoir des approbateurs parmi les vrais médecins.

Les trois observations suivantes feront connoître le génie de ces sortes de maladies ; leur caractère porte sur trois points principaux : *Il est impossible de les prévoir ; il est impossible de les connoître ; il est impossible de les guérir.* Je ne dissimule rien ; je n'ometts , ni n'ajoute rien. J'ai assisté à l'ouverture des cadavres ; j'y ai apporté la plus scrupuleuse attention. Les rapports ont été remis aux personnes intéressées ; j'offre de les indiquer. *Sanctè affirmo , quæque miserrima vidi.*

PREMIERE OBSERVATION.

La fille de M. le C. de C. ***, âgée de quatre à cinq ans, affectée depuis environ trois semaines, paroissoit languir. Ses couleurs s'affoiblissoient : elle étoit triste, & s'affoupiissoit facilement. Elle mangeoit peu ; & à certains intervalles, elle se plaignoit du ventre & de l'estomac. On soupçonna des vers : elle y avoit été sujette. On crût en voir les signes ; l'helminthocorton fut employé ; mais ce fut sans succès. Je fus appelé le 3 juin 1783. Son visage me parut naturel. Bien loin d'avoir la fièvre, son pouls étoit foible, & plus lent qu'on ne l'a à cet âge. La langue étoit blanche, humectée ; le ventre souple & sans douleur. Je prescrivis l'usage du sirop de chicorée composé, & de l'eau de rhubarbe, avec un régime convenable : on ne suivit rien de cet avis.

Je fus appelé le 6, de grand matin. Je trouve la petite malade à la fin d'une convulsion universelle, le visage défait, le pouls bien plus foible, les forces abattues. J'ordonne un peu de vin chaud & sucré ; mais les convulsions reprennent peu à peu ; le ventre & l'estomac n'annoncent aucune affection particulière. Un lavement purgatif ne produit rien. Mais

soupçonnant toujours les vers ou les mauvais fucs dans l'estomac, on donne, à la fin de la convulsion, dix gouttes de sirop de Glauber dans une cuillerée d'eau de fleurs d'orange, dont l'effet nul oblige d'en redonner cinq gouttes, qui produisent un vomissement, sans grands efforts, d'alimens non digérés, & de quelques glaires. Les convulsions reparoissent, & se succèdent par intervalles: on donne quelques gouttes de laudanum liquide; on fait des frictions sèches partout le corps; on en fait avec le baume tranquille; on répète le lavement; mais le tout sans effet. L'état convulsif continue & augmente; les membres se tordent, la petite malade perd ses forces, son pouls dispaçoit; & vers les 3 trois heures après midi, elle expire, le ventre & l'estomac ayant toujours resté souples & sans douleur.

OUVERTURE DU CORPS. On ne trouva rien dans le cerveau qui pût même faire soupçonner que la maladie eût son siège, soit *cause* ou *effet*, dans cette partie. Les viscères de la poitrine étoient en bon état; aucun vice organique, aucune affection particulière: à l'exception de l'estomac, les viscères du

bas-ventre n'avoient aucun genre d'altération ; & paroïssent n'avoir participé en rien à la maladie ; l'estomac étoit la seule partie affectée. Après avoir reconnu son volume & sa situation naturelle , on fut surpris de trouver une ouverture très-grande dans la partie inférieure qui répond à la rate. Cette ouverture , qui paroïssoit être d'environ trois pouces , s'augmentoît en la maniant , parce que les bords en étoient comme dissous par une sorte de macération putride & fânieuse , sans cependant aucune marque d'inflammation locale ou voisine, ou antérieure, dont on n'a vu aucun signe propre à l'approche de la maladie , ni dans sa durée. Il n'y avoit que très-peu d'épanchement dans les environs de cette sanie ichoreuse dont l'odeur n'étoit pas forte.

II^e OBSERVATION.

M. G. *** , âgé de 55 ans, d'une taille avantageuse , & d'un tempérament vigoureux & robuste, étoit sujet, depuis 30 ans, à un asthme, en partie humoral & en partie convulsif. On en attribuoit la cause à une trop forte dose de sirop de Charas. Les variations de l'atmosphère l'affectoient au point de passer les nuits les plus

rigoureuses à la fenêtre. Son genre de vie étoit aisé ; son caractère doux , point d'excès , point de passions vives. M. G. *** depuis six ou sept ans , faisant moins d'exercice , avoit acquis un embonpoint considérable. Son ventre , devenu excessif , l'obligeoit à porter des bandages suspensoirs ; il s'étoit affranchi des oppressions de la nuit en ne se couchant jamais dans un lit. Il dormoit fort bien dans un fauteuil , & il resta ainsi tout le tems de sa maladie. En dernier lieu il devint sujet à des érysipèles aux jambes , qui étoient peu douloureux , mais qui laissoient les jambes œdémateuses. Cet état donna des inquiétudes ; on conseilla des purgatifs que le malade refusoit. On le détermina à un cautère à une jambe , dont l'effet presque nul décida à en ouvrir un second , lorsqu'il fut attaqué de sa dernière maladie.

Le 13 février 1785 , vers les 6 heures du soir , il fut pris subitement d'un frisson violent , qui dura peu , mais qui , dans l'espace d'une demi-heure , se renouvela deux ou trois fois. Dans l'intervalle , son visage devint rouge , le pouls étoit vif & fort. Il s'étoit promené à l'air ; le froid fut accusé : il eut une nuit un peu laborieuse. Il étoit altéré , & prit du thé. La

journée suivante, il fut assez bien; il prit, pour son dîner, deux œufs frais, mais avec peu de goût. Il commença à se plaindre d'une douleur dans le côté gauche, depuis la région du rein, jusqu'à l'épigastre, en y comprenant tout l'hypochondre gauche. Cette douleur étoit vive à certains intervalles, & à certains mouvemens du corps. Dans la soirée, la fièvre devint continue, avec des redoublemens chaque jour. Elle se soutint ainsi jusqu'à la fin. Les principaux symptômes étoient des angoisses, la chaleur & la sécheresse de la peau, avec un dégoût de tout aliment. Dans les redoublemens, le pouls étoit plus fort, & il y avoit assoupissement. Le volume excessif du ventre empêchoit de prendre une exacte connoissance de l'affection du côté malade. La douleur au côté ne dura que deux jours. Elle disparut le troisième presque entièrement, pour ne plus se montrer.

Le malade, mis au régime convenable, prit un vomitif léger, qui produisit son effet. Il prit ensuite cinq ou six purgatifs, qui procurèrent, ainsi que les lavemens répétés chaque jour, des évacuations telles qu'on pouvoit les desirer; mais la fièvre conservoit toujours la même force, le même type, & la même opiniâtreté.

Le ventre augmenta de volume ; le côté affecté paroissoit proéminent , mais sans douleur. La durée de la maladie inquiéta : on consulta. Les avis se réunirent à insister sur les évacuans ; mais leur effet , quoique très-décidé , ne produisoit aucun soulagement. La maladie continua sa marche sans interruption ; les urines suivirent le type de la fièvre. Le cautère , comme à l'ordinaire , fournissoit peu ; mais la jambe gauche & la cuisse devinrent œdémateuses , & l'assoupissement plus grave dans le tems des redoublemens. Le dégoût parvint à son comble ; le malade perdit ses forces à vue d'œil : il mourut le 10 mars suivant , sans beaucoup de souffrances , & avec toute sa connoissance.

OUVERTURE DU CORPS. Le corps mis en situation fit présumer un épanchement dans la capacité du ventre , principalement dans le côté gauche. Le volume de la graisse autorisoit à plonger le scalpel avec sécurité. Au second coup le pus jaillit avec force ; il en sortit environ trois pintes , un peu verdâtre , & sans beaucoup d'odeur. On découvrit le dépôt ; le siége se trouva dans le tissu graisseux , entre les muscles & la poitrine. Son étendue

étoit étonnante ; elle étoit égale à celle qu'occupe le muscle grand-dorsal , de façon qu'il s'étendoit antérieurement depuis les dernières fausses côtes , jusqu'à l'os des iles ; & postérieurement , depuis le bord inférieur de l'omoplate , en suivant le trajet des vertèbres dorsales & lombaires , jusqu'au bassin. Puis s'insinuant dans le tissu graisseux , il se propageoit jusques dans le petit bassin , près de l'anus. On découvrit un nombre infini de foyers , qui se communiquoient par autant de sinus d'une épaisseur & d'une consistance très-forte , sans avoir gagné dans le côté droit , que l'on trouva très-sain , & sans aucune trace de pus ; mais celui qui étoit contenu dans la cavité du dépôt ouvert , fut encore évalué à trois pintes.

On ouvrit le péritoine , qui fut trouvé sain dans toutes ses parties. On fut étonné de ne rencontrer aucun épanchement de cette matière dans la capacité. Tous les viscères furent reconnus dans la position la plus naturelle , & dans l'état le plus sain ; mais ils étoient surchargés de graisse , principalement le mésentère & l'épiploon , qui étoient énormes. On remarqua seulement dans la partie concave du rein gauche , une hydatide de la grosseur

d'une noisette : on jugea que c'étoit de l'urine ; elle en avoit la couleur & la limpidité.

L'état de la poitrine, après une affection asthmaticque de 30 ans, excitoit la curiosité. Il est vrai que dans tout le cours de la maladie, cet organe n'avoit reçu aucune secousse. Le malade expectoroit comme à l'ordinaire, & il n'éprouva aucune suffocation, malgré la fièvre & la chaleur de l'appartement. Le sternum levé, on ne trouva qu'un amas considérable de graisse sur la plèvre & le médiastin ; aucun épanchement, aucune adhérence ; le poumon, le cœur, le péricarde dans le meilleur état, point de dilatation particulière des gros vaisseaux. Le poumon céda aisément au scalpel ; il étoit un peu flétri ; mais aucun tubercule, aucun engorgement, aucune trace de l'humeur purulente. On trouva seulement dans une vésicule bronchique une petite pierre, moindre qu'une petite lentille, mais sans aucun foyer particulier d'ulcération ou d'inflammation.

III^e OBSERVATION.

La fille aînée de M. B.***, âgée de vingt ans, quoique assez bien réglée, avoit eu long-tems tous les signes & symptômes

dès pâles couleurs , pour lesquelles on lui donnoit plusieurs de ces remèdes qu'on prend de toutes mains. Elle étoit sujette aussi à des maux de nerfs , sur le caractère desquels les attaques avoient un peu inquiété ; & à une douleur à l'épaule gauche dont elle se plaignoit assez habituellement , mais d'une manière peu vive. Il y avoit sept ou huit ans qu'elle avoit fait une chûte dans une cuve remplie de *vendange*, & on datoit sa mauvaise santé de cette époque. Son caractère étoit doux , tranquille , aimant le repos & la solitude.

Le 29 novembre 1785 , elle fut prise d'un frisson considérable , avec quelques coliques assez vives dans la soirée. Elle passa la nuit dans l'agitation & la douleur. Je la vis le lendemain au matin : elle se plaignit de douleurs vives aux extrémités , sur-tout aux bras , dont elle ne pouvoit se servir. Les coliques se soutinrent , le ventre parut douloureux & un peu tendu ; les urines se supprimèrent ; le pouls fut petit , vif , & de peu de consistance. J'accusois le froid comme cause principale ; & vu les symptômes , je conseillai une tisanne légèrement diaphorétique , l'application des linges chauds aux extrémités , une boule d'étain à la plante des

pieds, des fomentations sur le ventre, un lavement émollient qui ne produisit rien, & un bain de jambes qu'elle ne put prendre. La journée se passa dans la douleur; cependant les urines coulèrent dans la nuit, les douleurs diminuèrent, quoique la sueur que je cherchois à provoquer n'eût point paru. Les coliques eurent encore lieu; mais elles furent légères. Le ventre se tendit, le pouls resta toujours foible & nerveux. J'ordonnai un lavement émollient, qu'elle ne put prendre; je permis quelques prises de bouillon fait; je prescrivis une eau de veau légère, & la continuation de la tisane diaphorétique. Cependant la respiration se gêna davantage, & elle devint plus précipitée, quoique la malade pût rester couchée dans une situation presque horizontale. Il survint l'après-midi une syncope très-grave. Je fus appelé; je prescrivis des cordiaux; la syncope diminua & cessa. Je commençois à craindre de cette syncope, qui me parut d'un mauvais augure dans une personne valétudinaire; je réclamai les secours spirituels. On s'y prépare. La respiration devient plus gênée. Il survient, au bout d'une demi-heure, une autre syncope accompagnée de convulsions, & dans laquelle la malade expire.

OUVERTURE DU CORPS. On trouva une masse d'écume très-considérable qui couvroit toute la partie inférieure du visage. Le premier coup de scalpel pour enlever le sternum, donna lieu à une explosion d'air infecté, & d'une odeur affreuse, qui se répandit avec rapidité dans tous les appartemens contigus. Cette explosion fut si bruyante, qu'elle eut de quoi surprendre par sa force & sa durée. Le sternum enlevé, on trouva une quantité très-considérable de pus roussâtre, & d'une odeur infecte, qui inondoit toute la poitrine. Le poumon étoit sain, sans adhérence, ainsi que la plèvre & le médiastin. Il n'y avoit que la partie du poumon, qui répondoit à l'épaule gauche, qui fût noirâtre & engorgée, mais sans aucune marque de suppuration, ni de tubercules. Le cœur, le péricarde, ne paroissoient pas non plus avoir participé en rien à la formation ou au séjour de ce pus; nulle marque de phlogose, nulle adhérence, nulle dilatation des oreillettes, ni des gros vaisseaux. Il n'y avoit aucun engorgement dans les glandes du mésentère; nulle altération dans l'estomac; on trouva un seul ver dans l'œsophage; mais tous les viscères du bas-ventre nageoient dans un amas de matière purulente très-

fétide , & d'une couleur rouffâtre. L'épiploon a été le feul organe affecté ; il étoit dans un état abfolu de fuppuration & de diffolution : on ne pouvoit le toucher qu'il ne fe fondît en pourriture ; l'odeur en étoit infoutenable ; il fembloit n'avoir eu depuis long-tems ni vie , ni action.

Après avoir présenté des faits qui défolent le médecin , je vais en offrir qui lui donnent une fatisfaction inappréciable. Les deux observations fuivantes contribueront à faire admettre plus généralement les principes que *M. Bacher* a établis d'une manière incontestable dans fes deux lettres à *M. Bouvart* (a). *M. Bacher* a désigné plusieurs cas d'hydropisie dans lesquels il convient de s'abstenir des remèdes ftimulans , & dans lesquels la ponction devient non feulement un moyen de foulagement paffager, mais même un moyen affuré de guérifon parfaite, & fans lequel la mort devien droit inévitable.

(a) Journal de Médecine, cahiers de janvier & de février 1782.



IV^e O B S E R V A T I O N.

Madame J. de G., âgée d'environ 55 ans, & d'une constitution assez bonne, quoique délicate, garde un mal-aïse pendant deux ou trois mois. Elle devient lourde, pesante; l'appétit se perd, les urines diminuent, son ventre grossit. Je suis appelé, & je reconnois un empâtement considérable dans le ventre, le poulx vis, petit & embarrassé. Elle se plaint des reins; ses jambes sont devenues œdémateuses. Un vomitif & un purgatif qui lui succéda, procurèrent des évacuations abondantes. L'état de la malade resta le même, mais la soif augmenta. J'examine le ventre de plus près, & je reconnois une ascite assez considérable. J'en augure mal; je prescris les remèdes d'usage; mais la répugnance de la malade, soutenue de leurs mauvais effets, oblige de les suspendre. Le ventre augmente; un purgatif semble en être la cause. Je demande inutilement la continuation des hydragogues & des apéritifs: enfin l'état de la malade devenu plus incommode par l'augmentation du ventre & de l'œdème des reins & des extrémités, je me détermine à la ponction, dans la seule vue de procurer un soulagement.

On tira vingt-fix livres d'une eau un peu jaunâtre, comme bilieuse. La malade en fut soulagée ; les urines coulèrent de suite , l'œdème disparut promptement ; mais au bout de huit jours , le ventre devint enflé de nouveau : les grouillemens y étoient fréquens. Environ trois semaines après , je reconnus une nouvelle collection d'eau ; mais les urines couloient ; la malade buvoit à sa soif d'une limonade légère : elle mangeoit avec appétit , & ne voulut aucun remède. Environ trois mois après la ponction , le volume du ventre vint à tel point , qu'elle me demanda le même secours. Je refusai , parce qu'elle étoit en assez bon état , les urines couloient , & l'appétit étoit bon. Je voulus encore attendre , & l'expectation fut très-favorable. Refusant tout remède , elle se borna à un régime convenable , c'est-à-dire fort ordinaire. Les urines se soutinrent & augmentèrent , le ventre parut diminuer ; je soutins le refus de l'opération. Enfin, dans le cours de l'hyver, saison si peu favorable , toutes les eaux se dissipèrent sans le secours d'aucun remède. Je fus bien remercié du refus de la seconde ponction. On peut juger de la valeur du refus & de mon espérance à cette époque. Il y a cinq ans qu'elle jouit

dé la meilleure santé, malgré les inquiétudes & les chagrins qu'elle a éprouvés depuis.

V^e O B S E R V A T I O N.

Le fils de Madame veuve R.**, âgé de douze ans , perd l'appétit & les forces. Il est inquiet , pesant ; son visage devient bouffi , il ne peut se coucher sans courir les risques d'être suffoqué : il se nourrit de ce qu'il veut ; il traîne cette vie languissante pendant trois ou quatre mois. Ses jambes s'enflent , son ventre grossit ; on le croit au dernier degré de langueur. Je suis appelé ; je reconnois une ascite considérable ; je conseille quelques remèdes. Le jeune malade veut bien prendre une médecine , mais rien de plus. Le purgatif produit son effet. J'annonce le besoin de la ponction : il s'y décide dans l'espérance de mieux respirer & de dormir.

On tire dix-huit livres d'eau un peu citronnée. Le malade est trop satisfait du soulagement ; il ne veut rien de plus. Il dort bien ; il boit , il mange à sa fantaisie , comme il lui plaît. Ses forces reviennent avec rapidité , & il est entièrement guéri dans le courant d'un mois , sans aucune

apparence de retour , non seulement de la maladie , mais il n'éprouve , depuis trois ans , aucune espèce d'incommodité ou d'affection quelconque (a).

VI^e O B S E R V A T I O N.

Madame de L. *** , âgée d'environ 50 ans, après beaucoup de peines & d'afflictions , éprouve un dérangement dans sa santé. Elle a perdu le sommeil & l'appétit ; elle languit. Peu soignée de remèdes , elle dissimule son état tant qu'elle peut. Elle urine peu , son ventre grossit : elle maigrit. Sa figure change ; elle tremble de devenir hydropique , parce que presque toute sa famille a péri de cette maladie. Je suis consulté ; je reconnois une ascite. Je cherche à tranquilliser , & je donne des espérances que je n'ai guère. Je prescris des remèdes , qui ne produisent rien. L'état devenu plus grave , je propose la ponction. La malade est désespérée , parce qu'un des siens a suc-

(a) On trouvera encore un exemple qui prouve les bons effets de la paracentèse dans un Mémoire sur la convalescence , inséré dans les journaux de médecine , septembre & octobre 1778.

combé à cette opération, quoique aite à Montpellier. Cependant elle cède, & elle est soulagée par ce moyen. On tire près de trente livres d'eau d'une couleur bilieuse foncée. Les urines coulent librement dès le jour de l'opération, & avec une abondance étonnante. L'œdème des reins & des extrémités diminue à vue d'œil; la malade soutient son état par un régime approprié, & par l'usage de quelques apéritifs & de quelques toniques. Au bout de quatre mois, le même état est renouvelé, & l'on répète la ponction avec le même succès: on tire vingt-cinq livres d'eau chargée en couleur. Elle prend quelques remèdes appropriés; mais à raison de leur peu d'effet, & de la gêne qui en résultoit pour son appétit devenu excessif, elle les abandonne en totalité. A cette seconde ponction, on découvre que le foie est dur & rénitent, quoique non douloureux, & on en augure moins favorablement. En effet, au bout de quinze jours, il faut en venir à une troisième ponction, par laquelle on tire à peu près la même quantité d'eau. Cependant l'opération procure toujours un mieux évident, mais qui ne se soutient pas. Enfin, dans l'intervalle de deux ans & demi, on lui a fait

vingt-cinq fois la ponction, qui a donné chaque fois environ vingt-cinq livres d'eau; mais il faut remarquer bien des circonstances singulières qui ont eu lieu dans cet intervalle de tems jusqu'à la mort.

Après la sixième ou septième ponction, le ventre, malgré la quantité d'eau évacuée, conservoit un volume assez considérable & rénitent. On distinguoit cependant la plupart des viscères obstrués, sur-tout le foie, qui paroissoit avoir acquis un volume immense. Vers la fin, on ne distinguoit plus rien, & l'opération ne sembloit point diminuer le volume du ventre. L'effet des douze dernières opérations se bornoit à diminuer un peu la difficulté de respirer, & à contenter son appétit, qui étoit alors devenu incroyable. Les indigestions l'inquiétoient peu; elle y obvioit par quelques prises de thé, & ne *sacrifioit* jamais un repas à la crainte d'une indigestion. Son pouls étoit constamment bon, vigoureux & réglé; c'étoit l'unique signe favorable.

L'opération a été pratiquée au moins quinze fois dans la seule vue de diminuer ses souffrances, qui étoient excessives. Les eaux évacuées ont été de toutes les couleurs long-tems avant la mort; elles an-

nonçoient les signes les-plus funestes dans une opération , pour donner dans la suivante de vraies espérances. Elles étoient tantôt jaunes, vertes, noires; tantôt toutes sanguines , purulentes, bourbeuses , & d'une odeur plus ou moins forte , sans observer rien de réglé , ni aucun degré d'altération. Les derniers six mois , les jambes , les cuisses , les reins restèrent œdématisés , malgré les urines qui couloient , sur-tout à l'époque des opérations. Les jambes s'ouvrirent ; elles présentèrent la plus mauvaise suppuration , & les ulcères les plus sales & les plus douloureux , sur lesquels elle appliquoit tout ce qu'elle vouloit , & tout ce qu'on lui conseilloit. Quelques indigestions précédèrent sa mort : les ulcères des jambes séchèrent , ses souffrances furent à leur comble , & elle succomba enfin à une maladie, dont les signes & les symptômes présageoient depuis long-tems une fin plus prompte , & bien plus précoce , d'après les enseignemens ordinaires.

J'ajouterai une observation , dont la rareté ou la singularité fait peut-être tout le prix. Je crois devoir la communiquer , soit pour montrer ce qu'on appelle les bizarreries & les caprices de la nature ,
soit

soit pour augmenter notre confiance en elle , soit pour prévenir les craintes ou le désespoir que certaines affections peuvent inspirer , tandis qu'elles n'ont cependant aucune suite funeste , & qu'elles cèdent souvent aux remèdes les plus simples , après avoir montré la plus grande opiniâtreté à l'effet de ceux qui paroissent les mieux appropriés & les plus énergiques.

VH^e O B S E R V A T I O N.

Mademoiselle C. **, pensionnaire au couvent des Religieuses de Notre-Dame Sainte-Marie de cette ville , âgée de 18 ans , d'un assez bon tempérament , mais vif , délicat & sensible , eut une légère frayeur à l'époque de ses règles qui couloient depuis deux jours , & qui , par cette cause , furent supprimées durant le cours de deux mois & demi , sans que pendant cet intervalle il en résultât aucun accident. A ce terme , la douleur de tête se fit sentir ; il survint des feux au visage , des éblouissemens , auxquels succédèrent , après une quinzaine de jours , tous les symptômes d'une dysenterie peu vive , & pour laquelle on employa le traitement ordinaire. Vers la fin , il parut une hémorrhagie du nez , & de suite une toux

& un crachement de sang considérables ; qui , avec quelques autres symptômes fébriles , obligèrent d'avoir recours à la saignée du bras. La fièvre se soutint , la douleur de tête augmenta ; il parut du délire par intervalles. La vue se troubla singulièrement , & de manière à ne rien voir certains instans , ou bien à n'appercevoir que des fantômes. Il survint aussi quelques convulsions dans les jambes. On se détermina à la saignée du pied , à l'usage des potions calmantes ; la malade fut purgée avec la manne , d'après quelques indications ordinaires. Enfin , au bout de trois semaines, la fièvre parut cesser , & la convalescence se fortifier d'un jour à autre.

Cette marche irrégulière fixoit mon attention ; j'en cherchois la raison ; mais j'étois cependant assez tranquille sur les suites , lorsqu'après un exercice un peu fort , la malade eut des coliques suivies de quelques selles ensanglantées. Elle éprouva aussi une assez grande vivacité , ce qui contribua sans doute à la durée des coliques & des selles sanguinolentes ; mais il n'y avoit que peu de force. Au bout de quatre jours, la malade eut un évanouissement qui dura près d'une demi-heure, & qui fut précédé par des cris douloureux & plaintifs ; il

fut suivi d'une hémorrhagie des yeux, des oreilles, & du mamelon du sein gauche, pendant environ deux heures, au bout duquel tems, elle parut un peu plus tranquille. Mais cette hémorrhagie ne tarda pas à se renouveler; elle se montra, pendant douze jours consécutifs, à trois ou quatre reprises dans les vingt quatre heures. Il sembloit que le sang devoit se faire jour par toutes les parties du corps. Cette hémorrhagie avoit lieu par *diapédèse*. On ne pouvoit distinguer la petitesse des canaux qui fournissoient le sang: on remarquoit, à leur extrémité, de petits points noirs, qui montroient tout autant de petites échimoses. Il sortit du sang par les yeux, le nez, les oreilles, les lèvres, les gencives, le gosier, la poitrine, le bout des seins, le nombril, l'anus, les parties naturelles, de chacune des articulations des doigts des pieds & des mains, de l'extrémité des ongles & de leur circonférence, de la paume des mains. Malgré tout cela, les règles parurent dans cet intervalle avec une abondance bien plus considérable qu'à l'ordinaire, & elles durèrent huit jours, sans affoiblir, ce semble, le mouvement des autres hémorrhagies, qui ne paroïssent pourtant pas en même tems; mais trois

ou quatre hémorrhagies de différentes parties avoient lieu ensemble pendant un intervalle, & d'autres leur succédoient cinq ou fix heures après, sans observer entre elles aucun ordre. Chacun de ces paroxysmes étoit précédé de cris plaintifs, d'agitations, & de convulsions dans les jambes. L'hémorrhagie en étoit comme la solution ou la fin; le pouls n'étoit point fiévreux, mais vif, petit & tout nerveux.

Il est inutile de détailler tous les remèdes que j'employai pour calmer ces accidens. Aucun n'eut d'effet; ils sembloient au contraire aigrir le mal. Enfin, après avoir tout tenté, excepté les narcotiques, que je crus devoir éviter avec soin, je me décidai pour la diète blanche la plus rigoureuse, au lait coupé pour la boisson ordinaire, & au riz au lait pour toute nourriture; je conseillai de plus des pédiluves soir & matin, & d'une douce chaleur, & quelques pilules savonneuses pour prévenir les aigreurs de l'estomac: ainsi je me bornai à l'expectation dans ma confiance dernière en la nature. En effet, les hémorrhagies cessèrent peu à peu: la malade se remit à vue-d'œil, & elle recouvra la santé fort promptement. Je la fis partir pour prendre l'air natal, qui acheva de lui donner des forces, & toutes les

marques de la santé, qui s'est constamment soutenue; mais ces hémorrhagies avoient une telle facilité à se renouveler, qu'au jour de son départ, le chagrin de quitter le couvent lui fit encore verser de larmes de sang; & une petite vivacité en fit sortir encore par l'extrémité des doigts de la main.

OBSERVATION

Sur une vomique du poulmon; par M. VILLIERS, docteur en médecine, conseiller médecin du Roi, médecin en chef des épidémies de l'élection de Sens, & de l'Hôtel Dieu de la même ville.

Un homme âgé de soixante-six ans, d'un tempérament fort & robuste, maçon de profession, fut tout à coup attaqué au mois de décembre de l'année 1784, d'un rhume catarrhal dont l'humeur se porta, dès le troisième jour, sur la poitrine. La toux alors devint violente & convulsive; le pouls dur, concentré; la langue sèche, fort chargée, avec des aphthes autour des lèvres: à ces symptômes se joignoient sécheresse de la peau, douleur au lobe gauche du pou-

mon, crachement de sang; ventre douloureux, sans trop de tension, mouvemens spasmodiques dans les tendons & dans les fibres aponévrotiques. Ces accidens ne disparurent que le septième, après l'usage des délayans, des potions huileuses, &c. Cependant la douleur de côté avoit continué de se faire sentir même plus vivement par intervalle. Mais tout à coup il survint un nouvel orage : œdème de presque toute l'habitude du corps, bouffissure du visage, enflure des pieds, des jambes, des cuisses, du scrotum, &c. Je mis pour-lors en usage les apéritifs, les fondans, les hydragogues, qui d'abord ne produisirent point d'effet sensible. Je les continuai néanmoins; mais, ayant observé que la peau devenoit humide & disposée aux sécrétions, je suivis la route indiquée par la nature : *Quò natura vergit, eò ducendum*. HIPPOCR. Je mis donc en usage les tisanes apéritives, auxquelles je joignis les diaphorétiques & les incifsifs. Les sécrétions s'opéroient assez facilement, & les urines étoient plus abondantes que de coutume; mais certains symptômes subsistoient, & particulièrement la douleur vive du côté gauche, qui rendoit la respiration gênée au point que le malade ne pouvoit rester couché.

Ne voyant point à quoi attribuer la cause d'une douleur si persévérante, j'essayai de charger les tisanes d'hydromel composé, & d'y ajouter l'oxymel scillitique. Enfin le 21 février suivant 1785, après plus de sept semaines de maladie, j'ai vu rendre au malade une vomique considérable, sans effort, sans toux, sans douleur ni agitation, le pouls étant dans un état parfait. A mesure que le poumon se débarraisoit par une expectoration de matières sanieuses, verdâtres, purulentes, tous les autres symptômes diminuèrent; & cet homme recouvra une santé qui, sans être parfaite, se soutient assez bien.

OBSERVATION

Sur une mort prompte, à la suite d'un accouchement naturel; par M. TARANGET, docteur en médecine, & professeur royal en la Faculté de Douay.

La femme *Grimbert*, âgée de trente-deux ans, d'une santé ferme, & déjà mère de plusieurs enfans, venoit d'accoucher naturellement, & sans beaucoup d'efforts, d'un enfant mâle & très-volumineux. Cette femme, bien portante en

apparence , & se félicitant de son nouvel état , se fit remettre dans son lit. Il étoit quatre heures du soir : elle fut tranquille jusqu'à six. A cette heure , elle se plaignit d'un mal de cœur , avec oppression ; & bientôt après d'une douleur vive à la région ombilicale. Il n'y avoit pas une demi-heure qu'elle souffroit , lorsque je fus appelé ; je m'y rendis sur le champ. Je trouvai cette femme assise sur son lit , dans les angoisses de la plus vive oppression : elle étoit froide & couverte de sueur ; le pouls étoit effacé , les yeux éteints , les lèvres livides , les seins flétris & desséchés , le ventre agité , mais souple. J'ordonnai qu'on lui fît administrer les secours de l'église ; & elle expira à sept heures & un quart.

Frappé d'une mort aussi prompte , & qui contrastoit si cruellement avec la vie que l'enfant venoit de recevoir d'une femme qui déjà n'étoit plus , j'interrogeai les assistans sur tout ce qui avoit pu précéder , & j'appris de la sage-femme les détails suivans.

La veille au matin , cette femme se plaignoit de maux de cœur & de douleur de ventre , mais elle ne les éprouvoit que par intervalles , & on la flattoit de l'espoir que ces accidens céderoient à

l'époque qu'elle attendoit de jour en jour. Le soir elle commença à ressentir les premières annonces du travail. Les membranes se rompirent, & les eaux qui s'épanchèrent étoient une espèce de bouillie verdâtre & puante. Les douleurs se soutinrent jusqu'au lendemain; elles furent successivement plus vives; elles devinrent enfin expulsives, & cette infortunée se vit délivrée d'un enfant, en apparence bien portant. Cependant il parut foible en naissant; la sage-femme me dit qu'elle l'avoit reçu couvert d'une espèce de vernis semblable aux eaux qui avoient percé la veille; qu'il avoit les membres flasques & insensibles, & qu'on fut même obligé de l'ondoyer, dans la crainte qu'il ne mourût avant d'avoir été baptisé. A cet état de langueur, m'a-t-elle ajouté, a succédé un éternuement, dont l'effort avoit déterminé dans le nouveau-né une évacuation assez considérable d'une matière fluide, pareille aux eaux qu'avoit fournies la rupture des membranes.

Faut-il regarder cette maladie rapide comme une variété qui appartient à la classe des *fièvres puerpérales*? ou bien, forme-t-elle à elle seule une espèce distinguée? seroit-elle la *fièvre puerpérale ex-*
cessivement putride? Si nous embrassons

cette dernière opinion , la fièvre *puerpérale* aura alors trois degrés, ou trois nuances bien distinctement exprimées. La première sera la fièvre *puerpérale éphémère* de M. *Doublet* ; la seconde se retrouvera dans la fièvre *puerpérale* , proprement dite, de l'*Hôtel-Dieu de Paris* ; & la troisième sera celle dont l'invasion est si prompte & les progrès si rapides, qu'elle annonce une atteinte, peut-être nécessairement mortelle.

Mais examinons la chose de plus près.

En comparant l'histoire de la maladie dont je viens d'exposer le détail avec celle de la fièvre *puerpérale* , proprement dite, il est difficile de se refuser à l'évidence de l'analogie qui les rapproche réellement , sur-tout si l'on adopte le caractère essentiellement putride que lui donnent MM. *White* , *Leake* & *Slaughter*. La femme *Grimbert* avoit des douleurs excessives dans la région du bas-ventre , & les lochies couloient encore , pour ainsi dire , au moment de sa mort. Elle avoit les seins vides & flasques , & même ils se flétrissoient depuis quelque temps , à mesure que sa grossesse s'avançoit vers son terme. Elle avoit rendu la veille, par la rupture des membranes, des eaux putrides, que représentent parfai-

tement les lochies dégénérées du troisième jour de la fièvre *puerpérale* ordinaire. S'il est vrai, comme l'observe M. *Leake*, que l'altération frappante de la physionomie soit un symptôme, pour ainsi dire, inséparable; la femme *Grimbert* a offert, dès le commencement de ses douleurs, un visage si sensiblement altéré, qu'il sembloit que la mort y eût déjà fixé son empreinte. Enfin cette malheureuse mère présenta, en moins de deux heures, la succession si rapide de tous les symptômes de la fièvre *puerpérale*, qu'il ne fut possible d'en appercevoir d'autres que ceux qui constituent le troisième état de cette maladie.

Pour mieux apprécier encore celle dont il est ici question, je crois qu'il ne faut pas en ramener l'époque au moment où cette femme, après son accouchement, se plaignit de douleurs dans l'abdomen; s'il m'est permis de dire ce que j'en pense, peut-être que cette maladie, quelque rapide qu'elle ait été, a cependant suivi la marche accoutumée. N'oublions pas que la veille de son accouchement, la femme *Grimbert* eut des maux de cœur avec douleur d'entrailles: voilà la première invasion sensible; voilà le moment précieux où M. *Doulcet* administroit l'*ipé-*

cacutanha. N'oublions pas que le soir du même jour, elle rendit des eaux verdâtres & fétides : voilà la dégénération des lochies, les progrès funestes de la maladie. A la suite de ces préliminaires, cette femme se trouva bien ; voilà le calme trompeur qui succède ordinairement vers le second jour, selon le rapport lu à la Société royale de médecine, sur la méthode de M. *Doulcet*. Enfin cette femme accouche, l'oppression devient affreuse, les douleurs atroces, la sueur considérable, le pouls nul, & la mort termine cette pénible situation : voilà le dénouement de toutes ces scènes, trop confusément entassées les unes sur les autres, pour en saisir, au premier coup-d'œil, les différentes transitions.

On peut ajouter encore que cette maladie, telle qu'elle s'est présentée dans la femme *Grimbert*, n'a été que le développement, que l'explosion, pour ainsi dire, d'une cause matérielle qui s'amassoit depuis long-temps ; & je crois que cette conjecture n'est pas moins applicable à la fièvre *puerpérale* proprement dite. Les seins de cette femme, contre l'ordinaire, se sont flétris à mesure que sa grossesse avançoit. Arrêtons-nous un instant à ce phénomène, qui me paroît donner l'ex-

plication de tous les symptômes de la maladie.

Ce n'est pas sans un but déterminé que, vers un certain temps de la grossesse, la nature détourne au profit des mamelles une portion de l'humeur laiteuse qu'elle destine au développement du fœtus ; elle n'y dépose qu'un superflu de lait, dont le fœtus n'a plus besoin, & sur-tout elle éveille dans ces organes une action dont la fixation est nécessaire au plan de l'allaitement qui doit suivre. Que doit-il arriver dans le cas contraire, c'est-à-dire, quand les seins se flétrissent ? Il faut nécessairement que la nature dépose ailleurs, ou qu'elle conserve dans l'utérus tout le superflu de cette humeur laiteuse ; superflu qui augmente tous les jours, après chaque digestion. Mais en outre, les mamelles restant dans l'inaction, deviennent de plus en plus incapables de se prêter dans la suite à l'abord du lait, si la nature tentoit de nouveaux efforts pour l'y porter. Je conçois donc que cette surabondance de fluide laiteux devient pour la nature une surcharge qui affoiblit de plus en plus l'action organique de l'utérus, & que par conséquent ce fluide doit tendre plus ou moins rapidement à la dégénérescence putride ; &

comme il est impossible que l'*utérus* contiennent toute cette quantité d'humeur laiteuse, il est nécessaire qu'elle se dépose dans les divers organes du bas-ventre, à travers l'éponge cellulaire qui les lie.

D'après cette théorie, il n'est plus difficile de donner la raison du mauvais caractère des eaux qui ont percé la veille dans la femme *Grimbert*. Tant que cette femme n'a pas été accouchée, la compression qu'exerçoit sur les organes du bas-ventre, tout l'ensemble de la gestation, a vraisemblablement rendu ces organes insensibles à l'impression des humeurs qui s'y étoient filtrées. C'est ainsi que, dans certaines coliques humorales, les malades souffrent davantage, ou ne souffrent point du tout en se couchant, ou en restant debout, sans doute parce que la situation horizontale, ou la situation perpendiculaire, favorise plus ou moins, ou rend nulle l'impression de la matière qui cause la colique, par le changement qu'elle apporte dans la situation respective des parties de l'abdomen. Mais, du moment où cette femme fut accouchée, les organes du bas-ventre, moins engoués, ont repris leur première position; les oscillations empêchées par moins d'entraves ont recouvré toute leur étendue, & ont

réveillé la sensibilité. Les douleurs ont été atroces, & la putridité, portée au plus haut degré, a anéanti-presque subitement les forces vitales qui venoient de perdre leur appui accoutumé.

Si tous ces raisonnemens ne sont pas destitués de vraisemblance, & si l'observation que je rapporte contient des faits qui semblent les appuyer, alors il est impossible de regarder la maladie de la femme *Grimbert* comme une fièvre *puerpérale*; ou bien il faut dire que la fièvre *puerpérale* ne se déclare pas nécessairement après l'accouchement, mais que son invasion peut se manifester la veille, ou l'avant-veille. Cependant tous les auteurs qui ont écrit sur cette maladie, s'accordent tous à la regarder comme une suite de couches. Ai-je donc donné l'histoire d'une maladie encore non observée? Et la femme *Grimbert* étoit-elle destinée à ajouter un chaînon à la chaîne déjà trop immense de nos maux? Il seroit affligeant d'être forcé, par le fait, à cet aveu. Je souhaite qu'il soit possible d'identifier la maladie avec la fièvre *puerpérale*; mon observation n'en sera pas moins précieuse, & mon cœur sera moins attristé.



SUITE DES OBSERVATIONS

Sur les effets de la brûlure du moxa, ou du cylindre de coton (a) ; par M. PASCAL, maître en chirurgie à Brie-Comte-Robert, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de la même ville, & nommé par le Gouvernement pour démontrer aux sages-femmes l'art des accouchemens.

L'usage du feu dans la cure de diverses maladies est très-ancien ; les pères de la médecine l'ont employé avec succès. Si l'on veut avoir connoissance de l'origine de cet usage, il faut lire ce qu'a dit M. Colombier dans ses Notes sur les Œuvres de M. Pouteau, (pag. 626, note 11^e.)

La grande utilité dont cette méthode curative peut être pour le soulagement de l'humanité, m'engage à communiquer la suite des observations que j'ai faites.

(a) Les deux premières observations se trouvent tome lxj du Journal de Médecine, pag. 268 ; & deux autres, page 595 du même tome.

PREMIERE OBSERVATION.

Sur un Ulcère.

Le nommé *Maurice* de la ville de Brie-Comte-Robert, âgé de trente-deux ans, d'un tempérament phlegmatique, reçut, il y a environ douze ans, un coup d'instrument contondant sur la partie inférieure & externe de la jambe droite. La plaie fut traitée avec des emplâtres & des plantes dont on lui vantoit l'efficacité; elle se changea en ulcère qui étoit près de l'articulation. Vers le milieu de l'année 1784, le malade avoit perdu toutes ses forces, & étoit dans un abattement considérable; sa respiration étoit gênée; sa voix étoit si foible, qu'il pouvoit à peine être entendu.

Consulté dans le courant de novembre de la même année, je trouvai le bord de l'ulcère dur & calleux; les matières qui en découloient étoient ichoreuses & de mauvaise odeur. Je me décidai en conséquence à suivre le traitement indiqué par M. Pothonier, *Journal de Médecine*, octobre 1784, pag. 371, tom. lxij.

Je fis donc un mélange d'un gros d'alcali volatil fluor dans une pinte d'eau de rivière; j'appliquai sur l'ulcère des com-

presses imbibées de cette liqueur. L'usage en fut continué pendant quinze jours, sans que l'état du malade en devînt meilleur. Les bords de l'ulcère restèrent toujours durs ; il est vrai que le malade ne voulut prendre aucuns médicamens internes qui ne lui auroient sans doute pas été fort utiles, puisque M. *Michel Undervood* dit, en parlant des ulcères scrophuleux : « Je suis persuadé qu'on aura très-peu besoin d'administrer intérieurement le mercure, ou autres médicamens comme altérans ; au moins je n'en connois aucuns qui aient une qualité convenable à ces maux. Les purgatifs y conviennent peu, car ils ne font qu'affoiblir les forces vitales qui, dans ces sortes de cas, ne sont déjà que trop languissantes. (*Traduct. de M. Le Fevre de Villebrune.*) » Le même auteur observe aussi (pag. 184) que ces ulcères se guérissent indifféremment, soit qu'on emploie ou non les mercuriaux, les antimonialx, la cigüe, &c. D'après l'autorité de ce praticien, ne pourroit-on pas conclure que la fille dont parle M. *Pothonier* n'a dû sa guérison qu'à la réforme des emplâtres dont on avoit fait usage ? Au reste, pour se convaincre combien sont pernicioeux les emplâtres & les onguens dans le traitement des ulcères, il

ne faut que consulter les *Prix de l'Académie de chirurg.* tom. xij & xij, éd. in-12.

Le peu de succès du traitement par les compresses imbibées d'alkali volatil fluor, ayant déterminé le malade à se rendre à l'hôtel-Dieu de cette ville le 3 décembre 1784, je lui fis sur l'ulcère l'application d'un ample cylindre de coton. L'escare tomba cinq jours après; la suppuration fut très-louable, & la cicatrice fut formée le 10 janvier suivant, sans avoir fait usage d'aucuns purgatifs.

Le malade a déclaré qu'il étoit étonnant qu'on eût de la peine à se soumettre à ce traitement, la douleur n'étant pas considérable, & n'existant, pour ainsi dire, qu'un moment. Comme depuis sa sortie il a reçu d'autres coups, il est venu pour se faire traiter de nouveau par le feu.

II^e O B S E R V A T I O N.

Sur un Cancer.

Quoique cette observation ne présente point un succès aussi heureux que les commencemens pouvoient me le promettre, elle milite cependant en faveur de l'application du feu dans la cure du cancer. J'ai donc cru devoir la publier. Je suis

même persuadé que si je n'avois point éprouvé de contradiction, j'aurois obtenu avec le cylindre de coton autant de succès qu'en a eu M. *Le Comte* sur un cancer, par le moyen du feu solaire. Son procédé est rapporté dans les Mémoires de la Société royale de médecine.

Louis Dot, âgé de quinze ans, d'un tempérament sanguin, s'aperçut dans le courant de décembre 1784, aux glandes de l'aisselle gauche, d'une tumeur qui augmentoit sensiblement. Les emplâtres & les onguens de toutes espèces furent employés. Comme ils ne produisoient aucun soulagement, le malade fut apporté à l'Hôtel-Dieu de cette ville, le 19 avril 1785. Cette tumeur avoit un aspect effrayant; elle étoit inégale, & avoit six pouces de diamètre; sa couleur étoit noirâtre : en un mot, elle présentoit tous les caractères du cancer.

Après avoir mis le malade à l'usage des remèdes généraux, je crus qu'il falloit procéder à l'extirpation de la tumeur. Je fis part au père & à la mère du moyen cruel que l'art pouvoit tenter pour la conservation de leur enfant. La mère s'y opposa plus que le père, & protesta qu'elle aimoit mieux que son fils mourût de sa maladie, que des suites d'une opération douloureuse.

N'ayant pu vaincre sa résistance, je proposai le cylindre de coton : elle y consentit ; j'en brûlai trois sur la tumeur. Le malade en souffrit le feu sans se plaindre. Cette application se fit le 24 ; & le 27, je vis avec surprise se séparer de dessus la tumeur une calotte de sept à huit lignes d'épaisseur ; la tumeur étoit elle-même affaissée ; son volume étoit bien moins apparent, la suppuration étoit abondante, le pus très-épais, & avoit perdu son odeur infecte. Cet état dura jusqu'au 10 mai, que la mère s'avisa d'apporter à son fils des *crépinettes* ; elles causèrent à celui-ci le même soir une indigestion : il perdit deux fois connoissance. Comme il fut secouru promptement, avant dix heures il parut plus tranquille ; mais la nuit se passa sans dormir, & dans l'agitation. Le lendemain au matin, la plaie étoit blafarde, le pus n'avoit plus la même épaisseur.

Quoique l'état du malade ne fût pas désespéré, la mère consultoit de toutes parts. Il y eut même un homme de l'art, qui l'assura qu'il auroit guéri son fils infailliblement, mais que les vaisseaux ayant été brûlés par l'application du feu, la guérison étoit impossible, & la mort inévitable. Propos absurde qui ne mérite pas d'être réfuté. Cependant, malgré l'indis-

crétion commise par la mère, la suppuration se rétablit; mais le 16, la mère retira son fils de l'Hôtel-Dieu; & j'ai appris qu'il étoit mort huit jours après, faute de pansement.

Combien de malades meurent dans les hôpitaux pour de semblables indiscretions de la part de ceux qui viennent les voir!

III^e O B S E R V A T I O N.

Sur une Paralysie.

François Mausoge, âgé de cinquante-deux ans, de la paroisse de Lissy, à trois lieues de Brie-Comte-Robert, d'un tempérament sanguin, fut, au commencement de novembre 1784, attaqué de paralysie, & devint perclus de tous les membres. Malgré les secours qu'on lui porta, il resta dans cet état fâcheux jusqu'au milieu du carême 1785. Il parvint alors à pouvoir marcher; mais le bras gauche demeura impotent; il étoit émacié, toujours froid, &, par conséquent, incapable d'aucun mouvement.

Telle étoit la situation du malade; lorsque je fus mandé par le respectable pasteur de Lissy. Ce village est situé dans une plaine marécageuse; il est coupé par

des haies qui interrompent le libre courant de l'air ; les maisons y sont mal bâties , mal couvertes , ne recevant de l'air que par une porte & une petite fenêtre , qui donnent l'une & l'autre sur des mares à fumier : ajoutez à cela que les animaux habitent , pour ainsi dire , avec les hommes.

Ainsi que tous les autres manouvriers de ce lieu , *Mausoge* occupoit un rez-de-chauffée. Ce réduit , étant peu propre au traitement que je voulois entreprendre , je lui conseillai de se faire transporter à l'hôpital-dieu de Brie-Comte-Robert ; ce qu'il fit le 6 juin au matin. Le soir , je lui appliquai sur l'articulation de l'avant-bras avec le carpe un cylindre de coton ; aussitôt qu'il fut consumé , il ferma le doigt auriculaire , ainsi que l'annulaire & le long ; ce qu'il ne pouvoit faire auparavant , même en les pressant avec l'autre main ; l'indicateur ne se ferma que par la suite. Le 8 juin , le malade fut en état de prendre avec cette main une assiette de soupe , & de la porter : la force revint par gradation ; l'escarre tomba huit jours après , la suppuration fut bien établie. Depuis que la plaie est cicatrisée , il se sert de son bras , & travaille. J'observerai que ce bras , qui étoit si émacié , a repris de l'embon-

288 EFFETS DE LA BR. DU MOXA.

point , & qu'il est revenu aussi gros que le droit ; ce qui détruit l'opinion de quelques-uns, que tous les membres auxquels on a appliqué le feu , tombent dans l'atrophie.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de décembre 1785.

La colonne de mercure du baromètre s'est élevée les cinq, fix, & du 14 au 22, de 28 pouces une ligne à 28 pouces 4 lignes ; sept jours de 28 pouces 7 lignes à 28 pouces une ligne ; & treize jours de 27 pouces 7 lignes à 27 pouces 11 lignes : on observera que du 23 au 31 N., N.-O., N.-E. soufflant, la colonne de mercure est descendue de 27 pouces 11 lignes à 27 pouces 7 lignes ; que le 31, jour le plus froid, N.-E. soufflant, elle étoit, le matin, à 27 pouces 7 lignes, & le reste de la journée à 27 pouces 8 lignes.

Du 1^{er} au 21, le thermomètre a marqué, le matin, de 1 à 7 degrés au dessus de 0, & deux fois 0 les 11 & 12 ; le terme le plus commun a été 4 au dessus de 0 ;

le soir de 1 à 5 au dessus de 0, & une fois 0 le premier, à midi, de 1 à 8; & les termes les plus communs ont été de 4 à 6 au dessus de 0.

Du 22 au 31, de 0 il est descendu à 4° degrés au dessous le matin; de 0 à $5\frac{1}{2}$ au dessous le soir; & il s'est élevé une fois à 2 au dessus de 0, & est descendu à $5\frac{3}{4}$ au dessous à midi.

Le plus grand froid s'est manifesté le 31, marquant 7 le matin, $5\frac{3}{4}$ à midi, & $5\frac{1}{2}$ le soir au dessous de 0.

Les deux extrêmes ont été 8 au dessus, & 7 au dessous de 0; ce qui fait une différence de 15 degrés.

Les vents ont soufflé trois jours Nord, sept jours Nord-Est, quatre jours Nord-Ouest, deux jours Est, deux jours Est-Nord-Est, cinq jours Sud, cinq jours Sud-Est, Est-Sud, trois jours Sud-Ouest, Ouest-Sud.

Le ciel a été clair huit jours, couvert quatorze, nuageux cinq, & variable six jours. Il y a eu huit fois du vent, dont fort Sud, & piquant Nord-Est; quatre

fois de la pluie ; quatre fois de la neige ; une fois du verglas ; quatre fois du brouillard , dont deux épais.

L'hygromètre a marqué le matin deux fois $\frac{3}{4}$, treize fois de 1 à $1\frac{1}{4}$, douze fois de 2 à $2\frac{1}{2}$, & quatre fois 3 au dessus de 0. Le soir il a marqué quatre fois $\frac{3}{4}$, douze fois de 1 à $1\frac{1}{2}$, dix fois de 2 à $2\frac{1}{2}$, & trois fois 3 au dessus de 0.

Il est tombé 6 lignes 9 dixièmes d'eau à Paris pendant le mois de décembre.

Les vents ont été très-variables ; & la température douce , humide & automnale , s'est soutenue jusqu'au 22. A cette époque , les parterres étoient encore remplis de fleurs de cette saison. Le froid s'est manifesté le 22 ; il a été très-piquant par le Nord-Est ; la Seine a charié dès le 30 , & étoit couverte de gros glaçons. Le 31 , ceux du bassin des Tuileries avoient six pouces & demi d'épaisseur.

Cette constitution a rendu les affections catarrhales nombreuses , ainsi que les coliques & les diarrhées. Les péripneumonies bilieuses ont été très-communes ;

le pouls étoit gros, élastique, l'oppression & le point de côté étoient légers, & les crachats peu teints : une ou deux saignées du bras, des béchiques, ont suffi pour amener la détente ; mais l'état de crudité a subsisté long-temps. Les fièvres intermittentes ont continué de régner. Les fièvres quartes ont été les plus nombreuses, parmi lesquelles il y en a eu beaucoup de récidives. Les premiers accès de ces fièvres intermittentes ont été orageux ; chez plusieurs le délire s'est manifesté, & en général l'état de crudité a persisté long-temps ; quelques-unes n'ont cédé qu'au quinquina donné sur la fin ; d'autres ont cessé sans ce secours. On a vu aussi beaucoup de fièvres rémittentes, soit catarrhales, soit putrides ; sur la fin du mois les affections catarrhales ont pris un caractère inflammatoire : on a peu vu de fluxions de poitrine, mais les affections rhumatismales inflammatoires, & les affections gouteuses ont été communes, ainsi que les diarrhées séreuses & les dysenteries blanches.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES. D E C E M B R E 1785.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	<i>Au</i>	<i>A deux</i>	<i>A neuf</i>	<i>Au matin.</i>	<i>A midi.</i>	<i>Au soir.</i>
	<i>lever du</i> <i>Soleil.</i>	<i>heures</i> <i>du soir.</i>	<i>heures</i> <i>du soir.</i>			
	<i>Degr.</i>	<i>Degr.</i>	<i>Degr.</i>	<i>Pouc. Lig.</i>	<i>Pouc. Lig.</i>	<i>Pouc. Lig.</i>
1	0, 0	3, 17	0, 0	27 8, 8	27 9, 0	27 10, 11
2	0, 0	1, 10	3, 9	27 9, 6	27 7, 3	27 14, 8
3	3, 17	7, 4	5, 14	27 5, 2	27 5, 8	27 6, 0
4	6, 7	8, 1	3, 12	27 3, 10	27 4, 7	27 5, 9
5	1, 17	5, 17	2, 7	27 9, 4	27 11, 9	27 11, 7
6	1, 14	4, 11	3, 14	27 10, 0	27 9, 4	27 7, 4
7	7, 4	8, 2	8, 5	27 7, 4	27 9, 2	27 10, 9
8	0, 7	4, 4	8, 5	27 11, 5	27 10, 8	27 8, 3
9	2, 17	5, 8	6, 5	27 5, 0	27 5, 0	27 6, 2
10	1, 8	5, 13	7, 2	27 7, 8	27 7, 9	27 7, 9
11	-0, 9	1, 0	7, 5	27 6, 9	27 6, 6	27 6, 0
12	0, 12	2, 10	8, 6	27 5, 1	27 4, 11	27 5, 8
13	5, 11	8, 4	7, 8	27 7, 4	20 7, 8	27 9, 2
14	4, 17	6, 0	7, 5	27 10, 4	27 11, 4	28 0, 0
15	2, 14	5, 11	8, 2	28 0, 11	28 0, 7	28 1, 0
16	3, 7	3, 17	3, 8	27 11, 0	27 10, 9	27 10, 7
17	2, 4	2, 7	1, 14	27 10, 11	27 10, 11	27 11, 8
18	0, 11	1, 12	1, 0	28 0, 8	28 1, 0	28 1, 7
19	0, 6	1, 4	0, 4	28 1, 5	28 1, 0	28 0, 6
20	-0, 5	1, 16	1, 14	27 11, 2	27 11, 1	27 11, 10
21	1, 8	2, 4	0, 8	28 0, 5	28 0, 4	28 0, 1
22	-0, 8	1, 2	0, 4	27 11, 8	27 11, 4	27 11, 2
23	-3, 9	-2, 4	2, 6	27 10, 6	27 9, 6	27 8, 6
24	-2, 0	-1, 9	-2, 18	27 7, 3	27 6, 6	27 6, 0
25	-2, 17	-0, 10	-3, 4	27 6, 3	27 6, 6	27 7, 3
26	-4, 9	1, 0	-1, 1	27 8, 0	27 8, 0	27 8, 1
27	-0, 19	2, 2	0, 2	27 8, 5	27 8, 5	27 8, 2
28	0, 2	-0, 10	-2, 2	27 7, 6	27 6, 10	27 7, 0
29	-2, 2	-1, 3	-3, 9	27 6, 2	27 5, 9	27 5, 0
30	-4, 14	-3, 0	-5, 12	27 3, 10	27 3, 6	27 4, 6
31	-8, 0	-5, 8	-6, 0	27 5, 4	27 5, 3	27 5, 9

VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois</i>	<i>Le matin.</i>	<i>L'après-midi.</i>	<i>Le soir à 9 heures.</i>
1	N. fer. froid.	N. fer. froid.	N. fer. froid.
2	N. nuag. froid.	S-O. cou. froid.	S-O. cou. froid, vent, pluie.
3	S-O. fer. fro. v.	S-O. nua. fro v.	S-O. c. froi. ve.
4	S-O. c. fro. v. pl.	S-O. cou. doux.	S-O. <i>idem.</i>
5	N. fer. froid.	N. fer. froid.	N. ferei. froid.
6	N. <i>idem.</i>	S. couv. froid.	S. couv. froid.
7	S. co. frais, v.	S. co. frais, ve.	N. fer. froi. ve.
8	S. se. brou. froi.	N. fer. br. froi.	N. fer. br. froi.
9	N. co. froid, br.	S. couv. froid.	N. nuag. froid.
10	O. couv. froid.	E. fer. froid.	N-E. fer. froid.
11	E. <i>idem.</i>	E. couv. froid.	E. couv. froid.
12	E. nuag. froid.	E. <i>idem.</i>	E. ferein, froid.
13	E. fer. froid.	S-E. fer. frais.	S-E. nua. froid.
14	S-O. cou. froid.	S-O. cou. froi.	S-O. <i>idem.</i>
15	S-E. bro. froid.	S-O. brou. froi.	S-O. bro. froi.
16	S-O. co. froid, nébuleux.	E. couv. froid.	E. couve. froid, nébuleux.
17	N-E. <i>idem.</i>	N-E. co. nébul.	N-E. co. froid.
18	N-E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>	N-E. <i>id.</i> nébul.
19	N-E. <i>idem.</i>	N-E. co. froid.	N-E. co. froid.
20	E. <i>idem.</i>	E. <i>idem</i> , nébul.	E. <i>id.</i> nébul.
21	E. cou. froid.	S-E. cou. froid.	N-E. co. froi.
22	N. <i>idem</i> , neige.	N-E. <i>idem.</i>	N-E. <i>id.</i> vent.
23	N. nu. froid, v.	N-E. <i>id.</i> neig. v.	N-E. <i>id.</i> neig.
24	N-E. cou. froid, vent, neige.	N-E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>
25	N-E. co. froid.	S-O. <i>idem.</i>	N. fer. froid.
26	N-E. fer. froid.	N-E. co. froid.	N-E. co. froi. v.
27	N. couv. froid.	N-E. <i>idem.</i>	E. fer. froi. ve.
28	N-E. <i>idem.</i> ve.	N-E. <i>id.</i> vent.	N-E. c. fro. v.
29	N-E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>
30	N-E. fer. fro. v.	N-E. fer. fro. v.	N-E. fer. froid.
31	N-E. fer. froid.	N-E. fer. froid.	N-E. cou. froi.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur.. 8, 1 deg. le 4
 Moindre degré de chaleur. -8, 0 le 31

Chaleur moyenne..... 1, 7 deg.

Plus grande élévation du
 mercure..... 28, 1, 7, le 18

Moindre élév. du mercure. 27, 3, 6, le 30

Elévation moyenne. 27, 8, 8

Nombre de jours de Beau.... 9

de Couvert... 21

de Nuages... 1

de Vent..... 8

de Brouillard. 2

de Pluie..... 2

de Neige.... 3

Quantité de Pluie..... 4 9, lig.

Evaporation..... 6 3

Différence..... 1 4

Le vent a soufflé du N.... 17 fois

N-E.... 34

S..... 5

S-E.... 2

S-O.... 16

E..... 15

O..... 1

TEMPÉRATURE, froide & sèche.

MALADIES : quelques fièvres sans suite.

Plus grande sécher. 28, 9 deg. le 7 & le 30

Moindre..... 5, 0 le 8

Moyenne.... 18, 6

A Montmorency, ce premier janvier 1786.

JAUCOUR, prêtre de l'Oratoire.

*OBSERVATIONS météorologiques faites
à Lille, au mois de décembre 1785 ;
par M. BOUCHER, médecin.*

Le temps a été pluvieux & froid dans les premiers jours du mois. Le froid a été cependant modéré jusqu'au 25, mais l'air a toujours été nuageux, couvert & infecté de brouillard. Le 23, le 24 & le 25, il est tombé de la neige en petite quantité.

Après le 22, la liqueur du thermomètre a constamment été observée, le matin, au dessous du terme de la congélation : le 30, elle étoit descendue à 5 degrés sous ce terme ; & le 31, à $7\frac{1}{4}$.

Le vent a varié ; mais après le 16, il a toujours été entre le Nord & l'Est. Il n'y a pas eu de grandes variations dans le baromètre.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de $6\frac{1}{4}$ degrés au dessus du terme de la congélation ; & la moindre chaleur a été de $7\frac{1}{2}$ degrés au dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de $13\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 2 lignes ; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 6 lignes. La différence entre ces deux termes est de 8 lignes.

Le vent a soufflé 1 fois du Nord.

10 fois du Nord vers l'Est.

4 fois de l'Est.

296 OBSERVAT. MÉTÉOROLOGIQ.

Le vent a soufflé 4 fois du Sud vers l'Est.
10 fois du Sud.
2 fois du Sud vers l'Ouest.
1 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 21 jours de temps couvert ou nuag.
5 jours de pluie.
3 jours de neige.
1 jour de grêle.
12 jours de brouillards.

Les hygromètres ont marqué une grande humidité tout le mois.

*MALADIES qui ont régné à Lille, dans
le mois de décembre 1785.*

La fièvre catarrhale, dont il a été fait mention au mois précédent, a encore régné ce mois, avec les mêmes complications; & en particulier le mal de gorge, qui n'étoit cependant point proprement inflammatoire dans la plupart de ceux qui l'ont éprouvé. Il y a eu, sur tout vers la fin du mois, des fluxions de poitrine, ou péripneumonies, répandues dans le peuple; elles exigeoient de prompts secours, sinon elles devenoient mortelles par un dépôt qui se formoit bientôt dans les poumons. Les saignées en conséquence devoient être brusquées, mais proportionnées à l'état du sang, au tempérament & aux forces du malade. On ne devoit point les ménager, lorsque le sang, reçu dans les poëlettes, étoit d'un rouge brillant, ou décidément conenneux. Dans le cas opposé, un émétique modéré étoit assez souvent indiqué après la saignée, & ensuite un apo-

zème laxatif. Un point de côté se trouvoit joint par fois aux symptômes de la péripneumonie, & ne cédoit pas toujours à la saignée & aux topiques employés ordinairement en pareil cas. Alors un large vésicatoire, appliqué sur la partie affectée, remplissoit le plus souvent les vues requises. La maladie se terminoit favorablement par une expectoration purulente.

Quelques familles du peuple étoient encore infestées de la fièvre putride maligne, dont plusieurs ont été victimes.

Les fièvres intermittentes, maladies ordinaires de l'automne, étoient communes, tant dans la garnison, que chez le bourgeois. Le quinquina, quoique donné à grandes doses, & après les préparations requises, ne réussissoit guère, ou ne faisoit que suspendre la fièvre pour un temps.

Nombre de vieillards & de personnes cacochymes ont succombé aux premiers froids de la saison.



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

A C A D É M I E.

Philosophical Transactions, &c. C'est-à-dire, *Transactions philosophiques de la Société royale de Londres*, vol. lxxiv, pour l'année 1784, Partie I & II, in-4° de 521 pag. A Londres, chez Davis, 1784.

1. Ce volume présente plusieurs articles qui sont de l'essence de notre Journal.

I. *Des expériences sur l'air* ; par M. Henri CAVENDISH. Le premier objet de l'auteur est d'examiner la cause de la perte que fait l'air en se phlogistiquant, & de connoître ce que devient cet air ainsi perdu ou condensé.

On a supposé que lors de la phlogistification de l'air atmosphérique, il se forme ou se sépare de l'air fixe, & qu'il faut attribuer à cette cause la diminution qu'on observe. M. Cavendish a donc cherché, par ses premières expériences, à s'assurer si réellement il s'engendre de l'air fixe, & il a trouvé que cette circonstance n'est point un effet constant de la phlogistification de l'air, & que la diminution de l'air commun n'est nullement due à la formation ou à la séparation de l'air fixe.

Après avoir ensuite décrit quelques tentatives infructueuses pour connoître ce que de-

vient l'air perdu par la phlogistification , notre auteur passe à quelques expériences qui servent à expliquer ce phénomène.

M. *Wartire* a remarqué qu'en allumant un mélange d'air commun & d'air inflammable à l'aide de l'étincelle électrique , dans un vaisseau de cuivre fermé , on a constamment trouvé une diminution de poids ; & qu'en répétant l'expérience avec un vase de verre , l'intérieur de ce vaisseau , quoique auparavant très-sec & net , se charge d'humidité. Comme cette dernière expérience paroît capable de répandre beaucoup de jour sur le sujet en question , M. *Cavendish* a cru qu'il convenoit de l'examiner très-attentivement.

Les essais qu'il a faits dans cette vue , l'ont convaincu qu'en brûlant de l'air inflammable & de l'air commun dans une proportion convenable , presque tout l'air inflammable , & près d'un cinquième d'air commun , perdent leur élasticité , & sont convertis en eau pure.

Si à l'air commun on substitue , dans cette expérience , l'air déphlogistiqué , la liqueur condensée est de l'eau imprégnée d'une petite quantité d'acide nitreux. Cette expérience a été ensuite variée , en employant des airs déphlogistiqués dégagés de diverses substances , & mêlés avec de l'air inflammable en différentes proportions. Il en est résulté que si l'on fait brûler un mélange d'air inflammable & d'air déphlogistiqué dans une telle proportion que l'air restant après l'explosion ne soit pas fort phlogistiqué , le liquide condensé contient une petite quantité d'acide , qui est constamment celui du nitre , de quelque substance qu'on ait dégagé l'air déphlogistiqué ; mais si la proportion est

telle , que l'air restant soit presque entièrement phlogistique , la liqueur condensée n'est point du tout acide , & paroît être de l'eau très-pure. Comme dans ce cas il reste très-peu d'air après l'explosion , il s'en suit que presque tout l'air inflammable & tout l'air déphlogistique sont convertis en eau pure.

M. *Cavendish* offre ensuite quelques observations qui tendent à montrer que l'air déphlogistique n'est que de l'eau privée de son phlogistique , & que l'air inflammable est , ou le phlogistique pur , comme MM. *Priestley* & *Kirvan* le supposent ; ou bien , ce qui lui paroît plus probable , de l'eau phlogistiquée. Il pense avec MM. *Lavoisier* & *Scheele* que l'air déphlogistique & l'air phlogistique sont des substances absolument distinctes , & que l'air commun est un mélange des deux.

En conséquence de quelques expériences de M. *Priestley* , on a lieu de croire que les acides , tant nitreux que vitriolique , peuvent être changés en air déphlogistique ; mais les expériences , rapportées dans ce mémoire , semblent prouver qu'aucune portion d'acide ne peut être convertie en air déphlogistique , & que les acides ne contribuent à sa formation que par la propriété qu'ils ont de priver les corps de leur phlogistique. Pour confirmer cette assertion , M. *Cavendish* cite le précipité rouge , une des substances qui fournit le plus d'air déphlogistique ; & qui , comme on sait , se prépare avec l'acide nitreux , lequel ne contient cependant aucune portion d'acide.

2°. *Remarques sur les expériences de M. CAVENDISH sur l'air* , dans une lettre de M. *Richard Kirvan* , écuyer , membre de la Société

royale de Londres , à Sir *Joseph Banks* , Baronet , membre de la même Société.

3°. Réponse aux remarques sur les expériences sur l'air de M. *KIRWAN* , par M. *Henri CAVENDISH*.

4°. Replique à la réponse de M. *CAVENDISH* ; par M. *Richard KIRWAN*.

Comme le sujet de ces mémoires polémiques occupe actuellement l'attention des chymistes , & paroît digne de la curiosité de tous les physiciens , nous espérons faire plaisir à nos lecteurs en leur présentant un exposé succinct & clair des faits & argumens produits par ces deux savans auteurs. Les points en contestation sont :

1°. Pendant la calcination des métaux s'engendre-t-il de l'air fixe ?

Le sentiment de M. *Kirwan* est que le phlogistique du métal , s'unissant à la partie déphlogistiquée de l'air commun ambiant, la change en air fixe.

M. *Cavendish* objecte que l'air, dans lequel les métaux sont calcinés , ne paroît dans aucun cas avoir reçu quelque addition d'air fixe. On y répond que cela vient de ce que l'air fixe est formé sur la surface du métal , la chaux duquel l'absorbe incontinent.

Mais on ne trouve pas que ces chaux contiennent de l'air fixe , à moins qu'on ne les prépare , comme cela se fait communément , au moyen d'une chaleur soutenue long-tems , & en contact avec l'atmosphère. L'air fixe même qu'elles contiennent , lorsqu'elles sont ainsi préparées , n'est que celui qui existoit antérieurement dans l'air atmosphérique , & qu'elles en ont absorbé.

RÉPONSE. Il n'existe pas dans l'atmosphère

une quantité d'air fixe suffisante pour mériter quelque attention. L'air commun agité avec de l'eau de chaux, ou avec la teinture de tournesol, ne trouble pas plus la première qu'il ne communique de teinte rouge à la seconde. Cependant, en ajoutant même moins qu' $\frac{1}{200000}$ d'air fixe à l'air atmosphérique, on peut opérer ces changemens d'une manière sensible. Il est vrai qu'il s'élance constamment dans l'atmosphère une grande quantité d'air fixe; mais il y est très-promptement décomposé, ou absorbé par les corps qui en sont extrêmement avides. M. Fontana a introduit, dans une chambre fermée, vingt mille pouces cubiques de cet air; & demi-heure après, on n'en a plus rencontré la moindre trace. L'eau distillée, exposée à l'atmosphère, absorbe de l'air déphlogistiqué, mais jamais de l'air fixe. On n'a pas même pu découvrir de cet air dans l'eau de pluie. Quand même l'atmosphère contiendrait une petite portion d'air fixe, il ne s'ensuivrait pas que les métaux l'extrairoient lors de leur calcination. La chaux, quoique préparée par une longue calcination à l'air libre, n'en extrait point. Il en est de même du mercure dont la calcination dure plusieurs mois. Or puisque les métaux peuvent être calcinés dans des vaisseaux fermés, & que dans ces procédés ils absorbent un quart d'air; que toutes les chaux métalliques (à l'exception de celles du mercure, par les raisons qu'on expliquera plus bas) fournissent de l'air fixe; puisque l'air commun n'en contient presque pas; puisque, après la calcination l'air commun est privé de sa partie déphlogistiquée & le métal de son phlogistique, il semble qu'on est autorisé à conclure que

de la réunion de ces deux dernières substances s'est formé l'air fixe.

Mais jamais on n'a su extraire de l'air fixe des chaux métalliques faites dans des vaisseaux fermés. — Il seroit difficile de s'en procurer, parce qu'on ne peut calciner de cette manière que de petites quantités. Cette non-réussite ne prouveroit d'ailleurs rien, attendu qu'on ne sauroit observer aucune différence entre ces opérations à l'air libre, ou dans les vaisseaux clos.

Il existe une différence entre elles. Les métaux sont ordinairement exposés à la fumée des matières combustibles; & cette fumée est chargée d'air fixe, au point qu'il n'y auroit rien d'extraordinaire, si la chaux métallique en absorboit en peu de tems une grande quantité. Le minium, cette chaux du plomb qui a été le plus soumise aux expériences, est précisément préparée de cette manière.

Le procédé, dont il est fait mention ici, n'est suivi qu'en Angleterre. En Allemagne, on prépare le minium, sans qu'il soit exposé à la fumée, ni à la flamme, & l'on s'en est procuré que ni le feu ni la flamme n'avoient pu atteindre; ce dont on étoit très-sûr. D'ailleurs la chaux calcaire n'est-elle pas brûlée au milieu des combustibles, du feu & de la fumée?

Quoique le minium fournisse beaucoup d'air déphlogistiqué, & que le mercure calciné n'en fournisse que du pareil, l'un & l'autre, dit M. Kirwan, n'en contiennent pas moins *exclusivement de l'air fixe*, qui devient air déphlogistiqué, par la raison que la chaux métallique, au moment de sa réduction, absorbe le phlogistique. Cela se prouve évidemment par le sublimé corrosif, qui, traité seul, ne donne point d'air déphlogistiqué; tandis que si l'on ajoute, à une

solution de ce sel mercuriel , de l'alkali fixe gazeux , le précipité qui se forme , absorbe l'air fixe de l'alkali. Si ensuite on expose ce précipité à la chaleur , le mercure absorbe le phlogistique de l'air fixe , & dégage l'air déphlogistiqué.

Le même savant fait mention à ce sujet d'une expérience du docteur *Priestley* , qui , distillant le précipité rouge sans addition , a obtenu de l'air déphlogistiqué ; & de l'air fixe , lorsqu'il l'a distillé avec de la limaille de fer. Il conclut de là que le précipité contient réellement de l'air fixe , qui , dans cette dernière expérience , passe sans être décomposé , parce que le fer fournit au mercure le phlogistique nécessaire pour sa réduction ; ou bien que le précipité rouge contient de l'air déphlogistiqué , qui est changé en air fixe par ce même phlogistique du fer , & qu'ainsi l'une & l'autre explication militent en faveur de sa théorie.

Mais il est possible que l'air fixe qu'on recueille dans cette expérience , puisse provenir d'une décomposition de la plombagine contenue dans le fer , & qui , comme on sait , abonde en air fixe. Cette conjecture est étayée par une expérience de M. CAVENDISH , lequel , ayant mis en digestion une certaine quantité de fer dans un acide , jusqu'à ce que toute la partie ferrugineuse fût dissoute , & qu'il ne restât plus que la plombagine & les impuretés , retira de ce résidu , mêlé à du précipité rouge , plus d'air fixe que la totalité de la limaille de fer n'en avoit fourni auparavant. Toutefois cette expérience n'est pas absolument décisive , attendu qu'on a ensuite reconnu que la limaille de fer étoit mêlée avec du cuivre ; & que la quantité d'air fixe fut plus abondante qu'elle n'auroit dû l'être , en raison de la plombagine mêlée au fer. Il y en avoit le dou-

ble du poids de la plombagine, quoiqu'on sache que cette substance n'en contient qu'un tiers. Il n'est pas probable non plus que la plombagine puisse être décomposée par le précipité rouge ; d'où il s'ensuit qu'on ne peut conclure rien de bien positif de ce fait.

M. Kirwan cite une expérience de M. de Laffone, laquelle, dit-il, ne laisse aucun doute sur les parties constitutives de l'air fixe. Ayant digéré de la limaille de zinc, dans un alkali fixe caustique, ce demi métal s'est dissout avec effervescence, & l'alkali est devenu gazeux. L'effervescence provient de la production de l'air inflammable, qui phlogistique l'air commun ambiant, & forme ainsi de l'air fixe, que l'alkali absorbe sur le champ. Si au lieu de limaille de zinc, on se sert des fleurs de ce minéral, il ne se fait point de dissolution ; & comme il ne se forme point d'air inflammable, l'alkali conserve sa causticité.

Mais il n'est pas certain que dans cette expérience l'alkali devienne réellement gazeux : il est vrai qu'il fait effervescence avec les acides ; mais cela peut venir de l'expulsion de l'air inflammable, attendu que le zinc a pu être plus complètement dépouillé de son phlogistique par les acides, que par les alkalis. — Ce ne peut pas être le cas, puisqu'au lieu que les acides agissent plus puissamment sur le zinc, ils le précipitent ; & comme l'acide, ajouté peu à peu, s'unit à l'alkali préférentiellement au zinc, il faut que l'effervescence provienne de l'action de l'acide sur l'alkali.

2°. *S'il résulte de l'air fixe du mélange de l'air commun & de l'air nitreux ?*

On croit communément qu'en mêlant ces deux airs au dessus de l'eau de chaux, celle-ci

se trouble ; ce qui seroit une preuve convaincante de la formation de l'air fixe. Mais M. Cavendish trouve que si l'on purifie préalablement ces deux airs de tout air fixe accessoire, en les lavant séparément dans l'eau de chaux, il ne se forme pas le moindre nuage, soit pendant la mixture, soit par un séjour d'une heure, quoique le nuage épais qu'on remarque dans l'eau de chaux, à travers laquelle on a respiré, prouve suffisamment qu'elle étoit plus que capable de saturer l'acide qui est résulté de la décomposition de l'air nitreux, & que par conséquent elle auroit rendu visible l'air fixe, s'il s'en étoit formé. M. Kirwan a répété cette expérience, & en reconnoît l'exactitude ; mais il ne croit pas qu'elle soit concluante contre la formation de l'air fixe, attendu qu'il seroit en si petite quantité, qu'on pourroit facilement supposer qu'il s'uniroit à la sélénite nitreuse engendrée dans l'eau de chaux, comme il s'en combine toujours une petite quantité avec tous les sels neutres. En conséquence de ces remarques, M. Cavendish a fait de nouvelles expériences destinées à prouver que s'il se produit une certaine quantité d'air fixe, elle fera moins de $\frac{1}{75}$ du volume de l'air commun ; car si l'on ajoute cette quantité d'air fixe à l'air commun, avant de procéder au mélange, ses effets sont suffisamment sensibles. M. Kirwan reconnoît encore la justesse de ces expériences ; mais il prétend que l'air fixe naissant est plus facilement absorbé que l'air fixe formé. C'est ainsi que plusieurs chaux métalliques le soutirent des alkalis dans cet état naissant, quoique, dans toute autre circonstance, elles ne s'en emparent point.

Lorsqu'au lieu d'eau de chaux, on se sert de

mercure bien sec, pour faire le mélange dessus, les phénomènes paroissent absolument favorables au sentiment de M. Kirwan ; mais il nous est impossible d'entrer dans ces détails.

3°. *De la diminution de l'air commun par l'étincelle électrique.*

Cette expérience est regardée comme un des exemples les plus convaincans de la production de l'air fixe par l'union du phlogistique, avec la partie déphlogistiquée de l'air commun ; car faisant passer l'étincelle électrique à travers l'air commun sur une solution de tournesol, ou sur de l'eau de chaux, l'air est diminué d'un quart, la teinture de tournesol prend une teinte rouge, & l'eau de chaux donne un sédiment. *On convient qu'il se produit ainsi de l'air fixe ; mais on suppose qu'il provient de la combustion de la substance végétale contenue dans la teinture de tournesol, ou de quelque substance putride qui adhère à l'appareil, ou peut-être de quelque matière inflammable renfermée dans la chaux.* Cependant on ne peut point l'attribuer à la matière végétale, ni à la chaux, parce que l'air fixe s'obtient également sans leur concours. S'il résulteroit de la combustion de quelque portion de tournesol, il se formeroit de l'air inflammable aussi bien que de l'air fixe, d'où il résulteroit une augmentation de volume, au lieu d'une diminution.

4°. *Sur la diminution de l'air commun par la combustion.*

M. Kirwan ne révoque pas en doute que la diminution de l'air commun, en brûlant du soufre ou du phosphore, ne provienne également en grande partie de la formation & de l'absorption de l'air fixe, quoique la présence des

acides plus forts s'oppose à la possibilité de découvrir celle du plus foible, & cela d'autant plus que l'un & l'autre ont en commun avec l'air fixe la propriété de précipiter l'eau de chaux ; mais l'augmentation considérable de poids qu'acquiert l'acide phosphorique est un puissant motif accessoire pour croire qu'il absorbe l'air fixe. Cependant il ajoute : « Comme en brûlant de l'air inflammable dégagé des métaux & de l'air déphlogistique, il se fait une grande diminution, sans qu'on trouve de l'air fixe, je suis presque convaincu, par les expériences de M. *Cavendish*, qu'il se produit effectivement de l'eau. Je ne suis pas étonné non plus que dans ce cas l'union du phlogistique & de l'air déphlogistique donne un composé très-différent de celui qu'elle forme dans d'autres cas de phlogistication ; car dans cet exemple-ci le phlogistique est dans l'état de la plus grande raréfaction, & s'unit avec l'air déphlogistique, la substance avec laquelle il a le plus d'affinité, & cela encore dans les circonstances les plus favorables à une union intime. L'eau étant donc le résultat de cette union étroite & intime, il ne paroît point probable qu'aucun acide, par son affinité avec son phlogistique, puisse jamais la décomposer ».

II. *Description des dents de l'ANARCHICHAS LUPUS, L. & de celles du CHÆTODON NIGRICANS*, du même naturaliste. On y a joint un essai pour prouver que les dents des poissons cartilagineux sont toujours renouvelées ; par M. *ANDRÉE*, chirurgien.

L'*Anarchichas lupus* a deux ou trois rangées de dents, non compris les extérieures, desti-

nées à saisir sa proie. Leur substance très-dure & homogène les rend singulièrement propres à en faire des dents artificielles, qui d'ailleurs ne s'useroient ni ne jauniroient point.

Quant aux dents du *Chatodon*, elles paroissent transparentes. On ne peut les bien voir qu'à l'aide du microscope. M. *Andrée* pense que ce poisson n'est pas bien placé dans le *systema naturæ*, parce qu'une des distinctions caractéristiques du genre où il se trouve, est *dentes flexiles*; & que celles de l'animal, examiné par l'auteur, consistent en un corps cylindrique fixé dans la mâchoire.

III. *Abregé des observations faites sur le baromètre, le thermomètre, & sur la quantité de pluie tombée à Lyndon en Rutland, pendant l'année 1783.*

Cette année a été remarquable par le brouillard sec (a) qui a été observé plu. ou moins long-tems dans les divers endroits où il a régné, & dans quelques-uns durant l'espace de trois mois. Sans être humide, cette année a vu de fréquens orages, & d'autres météores en Angleterre.

IV. *Expériences & observations sur la terre pesante (terra ponderosa); par M. Guillaume WITHERING, docteur en médecine.*

On n'avoit pas encore rencontré de la terre pesante gazeuse native. M. *Boulton* a été le premier qui en ait montré à l'auteur un mor-

(a) Il faut croire que ces brouillards en eux-mêmes ne sont pas absolument rares, puisque les Allemands ont un terme propre à les désigner; ce terme est *heerrauch*, fumée des armées.

ceau. Il l'avoit trouvé dans les carrières de plomb d'Alston-Moor, en Cumberland. Cent parties de cette substance donnent 78,6 de terre pure ; 20,8 d'air fixe, & 6 de *marmor metallicum*, ou terre pesante vitriolée.

M. W. parle de trois espèces de terre pesante vitriolée, qui sont, 1°. le gypse, ou verre de Moscovie, pesant, de Kilpatrick-hill près de Glasgow, dont on trouve une espèce à petits cristaux, parmi les mines de fer, dans les environs de Ketley en Shropshire. Il contient 67,1 de terre pesante pure ; & 32,8 d'acide vitriolique pur. 2°. Le gypse, ou *cauk* commun des mines de Derbyshire, composé de 99,5 de terre pesante vitriolée ; & de 0,5 de chaux de fer. 3°. Le gypse rayé, *gypsum crystallifatum capillare*, de Cronstedt, dont les parties constitutives sont 2,3 de chaux de fer ; & 97,7 de terre pesante vitriolée.

La terre pesante, précipitée d'un acide au moyen d'un alkali fixe non caustique, se réduit facilement en chaux ; & l'eau de chaux qu'on en prépare, est une excellente pierre de touche de la présence de l'acide vitriolique.

Il est très-remarquable que le *spar* (verre de Moscovie) de cette espèce de terre, dans son état naturel, ne se calcine pas en chaux. Exposé aux degrés inférieurs de chaleur, il ne subit aucun changement, si ce n'est qu'il perd sa transparence. Poussé à un grand feu, il fond, & s'attache au creuset, sans devenir caustique.

Si l'on ajoute à une solution de terre pesante pure dans l'acide marin, un alkali fixe caustique ; ou si l'on ajoute un alkali fixe caustique,

végétal ou minéral , à l'eau de chaux préparée avec la terre pesante , une partie de l'alkali est entraînée par la terre , & forme une substance indissoluble , tant par les acides , que dans l'eau.

Bergman , dans sa table des affinités , avance que la terre pesante a plus d'affinité avec tous les acides , que n'en ont les alkalis ; cependant il constate , par les expériences de l'auteur , que ces sels lixiviels la précipitent des acides nitreux & marin.

Lorsqu'on dissout le gypse pesant à l'aide d'une forte chaleur dans de l'huile de vitriol , l'alkali fixe en précipite le gypse , sans le décomposer. Le même précipité se fait lorsqu'on délaie la solution avec de l'eau. Le gypse ordinaire possède la même propriété. L'eau de chaux de la terre pesante est donc un excellent moyen de purifier l'acide marin de l'acide vitriolique , dont il contient toujours une portion.

L'auteur compare la terre calcaire ordinaire avec la terre pesante , & prouve qu'elles diffèrent essentiellement entre elles. La première dissoute dans l'eau n'en est point précipitée par l'addition de l'acide vitriolique ; son gypse est donc soluble. Avec les acides nitreux & marin , elle forme des sels déliquescents , au point qu'ils ne peuvent être gardés sous forme cristalline ; & enfin , elle ne décompose point les sels vitrioliques. La terre pesante , dissoute dans l'eau , s'en précipite , en y ajoutant la moindre portion d'acide vitriolique , c'est-à-dire , que son gypse est indissoluble. Elle forme , avec les acides nitreux & marin , des cristaux qui se conservent , & décompose les sels vitrioliques par la voie humide.

V. *Pensées sur les parties constitutives de l'eau & de l'air déphlogistiqué* ; par M. Jacques WATT.

VI. *Suite de ces pensées* ; par le même.

L'objet de l'auteur est de prouver que l'eau est composée d'air déphlogistiqué & de phlogistique privés d'une grande partie de leur chaleur *latente* ou élémentaire ; que l'air déphlogistiqué ou pur est composé d'eau privée de son phlogistique, & unie à la chaleur & à la lumière élémentaires, lesquelles y sont contenues dans un état *latent*, de manière à ne pas être sensibles au thermomètre, ni à l'œil ; que si la lumière n'est qu'une modification de la chaleur, ou une circonstance qui l'accompagne, ou une partie constitutive de l'air inflammable, l'air pur ou déphlogistiqué est composé d'eau privée de son phlogistique, & unie à la chaleur élémentaire.

VII. *Essai pour comparer & joindre le thermomètre de la chaleur violente, décrit dans les transactions philosophiques, vol. 72, à un thermomètre ordinaire de visif argent* ; par M. Josias WEDGWOOD, membre de la Société royale de Londres.

Un degré du thermomètre pour mesurer la chaleur violente, équivaut à peu près à 130 degrés de l'échelle de celui de *Fahrenheit*. Il faut une chaleur d'environ 600 degrés de ce dernier thermomètre, pour faire bouillir le mercure. La chaleur rouge, visible au jour, est marquée au 1077 degré ; mais l'extrémité de l'échelle, c'est-à-dire, le 340 degré du thermomètre de M. Wedgwood, seroit le 32,277^e degré de *Fahrenheit*. Le degré de chaleur qui fait fondre le fer, est le 12,777. On voit par-
là

là que les degrés , depuis le point de la congélation jusqu'à celui de la chaleur vitale, ne font que la 500^e partie de cette échelle.

L'appendice , joint à cet article , renferme quelques expériences curieuses sur le dégel de la glace.

VIII. *Relation d'une gelée remarquable*, le 23 juin 1783, dans une lettre du révérend Sir *Jean CULLUM*, Baronet, membre de la Société royale, & de celle des Antiquaires de Londres, à Sir *Joseph BANKS*, Baronet, membre de la Société royale.

Cette gelée fut si forte, que les pins d'Ecosse, qui sont très-durs, en souffrirent; mais ce qu'il y a de plus singulier, c'est que le brouillard disparut le 22 juin, & qu'immédiatement après le thermomètre descendit jusqu'au 50^e degré. Le 23, il doit avoir été beaucoup au dessous. Le 24, le brouillard reparut; & le lendemain, les feuilles de plusieurs végétaux furent couvertes d'une humeur gluante.

IX. *Nouvelle méthode de préparer une liqueur, pour servir de pierre de touche aux acides & aux alkalis dans les mélanges chymiques*; par M. *Jacques WATT*, ingénieur.

Quoique la solution de tournesol présente une pierre de touche d'une aussi grande sensibilité qu'on puisse raisonnablement le desirer, il n'en paroît pas moins à M. *Watt* que les épreuves auxquelles on l'emploie, ne sont pas toujours justes; & que les alkalis, ainsi que les acides, ne sont pas les seules substances qui produisent en elle des changemens de couleur.
« Un mélange d'acide nitreux phlogistiqué &
» d'alkali, dit-il, donnera, à l'épreuve du tour-

» nesol , des indices d'acidité ; tandis qu'exa-
 » miné avec les infusions des pétales des roses
 » Provins, de l'iris bleu, des violettes, & d'autres
 » fleurs, la teinte verte que ces infusions pren-
 » dront , porteroit à croire qu'il est de nature
 » alkaline ».

Il fait ensuite quelques remarques sur l'impos-
 sibilité de se procurer ces fleurs dans toutes les
 saisons ; sur les inconvéniens qui accompagnent
 l'usage du papier teint avec leur jus, qui n'a pas
 le même degré de sensibilité que le tournesol ,
 & perd en outre sa propriété dans un court es-
 pace de tems.

Le chou rouge, ajoute-t-il, offre en hiver la
 meilleure pierre de touche , étant infiniment
 plus sensible à l'action des acides & des alkalis
 que le tournesol même , & réunissent enfin
 l'avantage d'indiquer l'un & l'autre , devenant
 rouge par les acides, & verd par les alkalis ;
 tandis que pour employer le tournesol à ces
 deux épreuves , il faut des préparations diffé-
 rentes.

« Pour extraire la couleur bleue du chou
 rouge, dit notre auteur, prenez les feuilles
 les plus fraîches, les plus saines, & celles qui
 sont les plus chargées en couleur ; détachez les
 grosses côtes ; découpez le reste, & faites infuser
 dans l'eau, pendant quelques heures, à une
 chaleur de 120 degrés ».

Cette infusion, employée sur le champ, ne
 laisse rien à désirer ; mais elle s'aigrit prompte-
 ment, se putréfie, & perd sa sensibilité ; par
 conséquent, afin de pouvoir s'en procurer en
 tout tems, M. Watt conseille de faire sécher sur
 du papier, à une chaleur douce, une certaine
 quantité de ces feuilles découpées, & de les

garder dans une bouteille bien bouchée. Lorsqu'on veut en faire usage, on en fera infuser dans de l'eau acidulée avec de l'esprit de vitriol ; & après avoir filtré la liqueur, on y ajoutera du lait de chaux, jusqu'à ce qu'elle ait repris sa couleur bleue.

7^e X. Description d'une nouvelle plante, de l'ordre des Fungus ; par M. WOODWARD.

XI. Expériences tendant à connoître la diversité de la chaleur locale ; par M. SIX.

L'auteur entend par chaleur locale, celle qui s'observe au même instant à différentes hauteurs de l'atmosphère. Il a placé un thermomètre à la hauteur de 220 pieds, un autre à 110, & un troisième à six pieds au dessus du sol. Il a dressé des tables qui indiquent les observations qu'il a faites avec ces instrumens durant la plus grande partie du mois de septembre, à la fin de décembre, & au commencement de janvier, par lesquelles on voit que de jour, & lorsqu'il faisoit chaud au mois de septembre, le thermomètre inférieur a été plus élevé que les deux autres, sur-tout celui qui se trouvoit à 220 pieds de terre. En tems froid, ils ont été tous les trois à peu près au même degré. Il en a été de même la nuit, lorsque le ciel étoit couvert ou nuageux ; mais en tems serein, la région inférieure a toujours été la plus froide.

XII. Description d'une nouvelle espèce d'arbre de quinquina, découverte dans l'île de Sainte-Lucie ; par M. George DAVIDSON.

Cet arbre est à peu près de la grosseur du cerisier, excédant rarement le tour de la cuisse. Il croît assez droit ; son bois est léger & poreux,

sans avoir l'amertume ni la qualité astringente de son écorce.

Il a les feuilles larges, oblongues, opposées, plates; elles ont la même saveur amère que les fleurs, les semences & l'écorce.

C'est au commencement de la saison pluvieuse (le mois de juin), que les fleurs poussent en bouquets ou touffes; elles sont d'abord blanches, & deviennent bientôt pourprées. Elles ont cinq étamines, & un seul style. Le germe est oblong, biloculaire, & sillonné des deux-côtés. Les semences sont en grand nombre, & de l'espèce ailée. La corolle est monopétale, divisée profondément en cinq segmens.

L'écorce est d'un rouge plus clair que le quinquina rouge, approchant davantage de la couleur de la canelle. M. *Davidson* croit qu'elle est plus amère que celle de toutes les autres espèces de quinquina. La saison propre pour la cueillir est, dit-il, le commencement du mois de mars, avant que les fleurs paroissent.

Cette écorce communique à l'eau simple ou à l'eau de chaux dans lesquelles on la fait infuser, une couleur très-rouge, de l'amertume, & une saveur astringente. L'auteur a ordinairement administré l'une ou l'autre de ces infusions; cependant il l'a aussi donnée en substance à la dose de vingt ou trente grains. Il n'a jamais rencontré d'estomac qui ait pu en supporter au-delà de vingt grains. M. *Wilson*, a qui M. *Davidson* a adressé cette description, remarque, dans une lettre au docteur *Monro*, mise à la tête de cet article, que ce végétal appartient incontestablement aux *Chinchonas*; mais qu'il n'est point le *Chinchona officinalis* L., dont l'écorce diffère en plusieurs points. Elle est émé-

tique, se rompt en éclats, & imprime un goût nauséabond. Sa décoction a la couleur d'un gros vin de Bourgogne,

Une demi-livre de cette écorce a fourni quatre onces d'un extrait amer, qui a plus de rapport avec celui de la gentiane, qu'avec l'extrait de quinquina.

M. *Wilson* doit à M. *Banks* le caractère botanique suivant de cette nouvelle espèce :

Cinchona floribus panniculatis glabris, laciniis linearibus, tubo longioribus, staminibus exertis, foliis ellipticis, glabris.

XIII. *Expériences sur le mélange d'or avec l'étain* ; par M. *ALCHORNE*.

Les métallurgistes ont été jusqu'ici généralement dans l'opinion, que la moindre addition, la fumée même de l'étain, détruit la malléabilité de l'or. L'auteur réfute cette erreur par les expériences les plus décisives, en même tems qu'il prouve que douze grains de régule d'arsenic, ajoutés à douze onces d'or fin, suffisent pour rendre ce dernier singulièrement cassant.

XIV. *Cas extraordinaire d'une hydropisie de Poivre, avec quelques remarques* ; par M. *Philippé Meadows MARTINEAU*, chirurgien des hôpitaux de Norfolk & de Norwich.

Cette maladie s'est montrée à la suite d'une fausse couche. La malade avoit alors vingt-sept ans. On lui fit la ponction pour la première fois en 1757 ; & ensuite trois, quatre, & même cinq fois par an, jusqu'à sa mort arrivée en 1783. On a évalué à 663 pintes (mesure d'Angleterre) la quantité de fluide tiré au moyen de 80 paracentèses.

A l'ouverture du cadavre , on a trouvé l'ovaire gauche formant une poche très-ample ; le péritoine très-épaissi , & ossifié en divers endroits.

Institutions de médecine-pratique, traduites sur la quatrième & dernière édition de l'ouvrage anglois de M. CULLEN, professeur de médecine-pratique dans l'université d'Edimbourg, des Sociétés royales de Londres, d'Edimbourg, &c. premier médecin du Roi pour l'Ecosse ; par M. PINEL, docteur en médecine, deux vol. in-8°. A Paris, chez Pierre Duplain, libraire, Cour du Commerce, rue de l'ancienne comédie françoise ; & à Versailles, chez André, libraire, rue du vieux Versailles. Prix 12 liv. relié.

2. La célébrité méritée dont M. Cullen jouit depuis long-tems , faisoit desirer sur-tout la traduction de ses *Institutions de Médecine-Pratique*, celui de ses ouvrages qui peut avoir le plus d'influence sur la médecine. Nous devons cette traduction à M. Pinel, qui l'a faite avec tout le soin, toute l'exécution possible ; & qui, pour avoir voulu être trop fidèle à la précision de l'auteur qu'il traduisoit, s'est peut-être quelquefois condamné à manquer de clarté. L'ordre & l'enchaînement, que M. Cullen met dans ses idées, lui ont paru devoir servir de modèle. Il auroit craint de défigurer ce modèle & d'altérer la pureté de ses traits, en ajoutant

des notes & des commentaires à l'ouvrage de M. *Cullen*, auquel, dit-il, *il ne manque rien du côté de la méthode & de la clarté*. Mais ce respect pour l'auteur, dont il interprète les idées, tient à un fond de philosophie qui a su le garantir de l'enthousiasme trop ordinaire aux traducteurs. Dans la savante préface que M. *Pinel* a jointe à sa traduction, il apprécie sans passion le mérite de son auteur; les éloges s'y trouvent à côté de la critique; & à tout prendre, cette critique & ces éloges sont peut-être les seuls qui conviennent à un homme de la supériorité de M. *Cullen*.

Nous nous permettrons aussi quelques réflexions, en exposant la doctrine de ce grand médecin, non pour satisfaire un vain desir de louer ou de critiquer, mais pour faire part à nos lecteurs des impressions diverses que les objets feront sur notre esprit, à mesure qu'ils s'offriront à nous. Un nouveau système de médecine ne peut manquer de faire naître des doutes, soit que les quaranté années d'observations & de méditations même, que M. *Cullen* a employées à fonder le sien, n'aient point suffi pour donner à toutes les parties qui le composent l'accord & la consistance nécessaires, soit que naturellement les idées nouvelles aient toujours une certaine difficulté à effacer les anciennes. Ces doutes, quels qu'ils soient, nous les proposerons avec cette franchise & cette liberté dont M. *Cullen* fournit des exemples si heureux dans son ouvrage; nous y trouverons cet avantage que les éloges, que nous donnerons aux grandes conceptions de ce médecin, en seront plus à l'abri de tout soupçon de flatterie ou de prévention.

Boerhaave, dans la préface de ses institutions, dit qu'il est plus commode pour un professeur d'enseigner ses propres idées, que de se fatiguer à interpréter celles des autres. *M. Cullen*, en qualité de professeur, a adopté cette opinion, qui nous paroît assez frivole; car elle ne sauroit être un motif raisonnable d'introduire un nouveau système, si on n'avoit rien de meilleur à substituer aux anciens, & il vaudroit encore mieux enseigner mal les vérités trouvées par autrui, que d'enseigner bien les erreurs qu'on auroit imaginées soi-même.

Mais des raisons plus légitimes ont déterminé *M. Cullen* à établir de nouveaux principes de médecine. Il a jeté les yeux sur les différentes révolutions de cette science, depuis la renaissance des lettres. Il y a vu dominer successivement le galénisme, avec tous les vices de la philosophie d'*Aristote*, & les dogmes audacieux, & quelquefois heureux de *Paracelse*; vers le milieu du dix-septième siècle, la découverte de la circulation du sang donner une nouvelle direction aux idées des médecins, & introduire les raisonnemens mécaniques dans l'étude de l'économie animale. Il observe que le chancelier *Bacon*, qui n'a pas, selon notre opinion, à beaucoup près porté sur la médecine un regard aussi assuré que sur les autres sciences, conserva à la chimie l'ascendant qu'elle avoit, en faisant attendre d'elle beaucoup de faits intéressans, & qu'elle continua d'entrer pour beaucoup dans les théories de médecine. Au commencement de ce siècle, il s'en établit trois sur des fondemens plus solides, mais dont les défauts, plus ou moins frap-

pans, n'ont point échappé à la sagacité de M. Cullen. Ces trois systêmes sont ceux de *Stahl*, d'*Hoffman* & de *Boerhaave*, que ce médecin discute avec beaucoup de profondeur dans la préface de son ouvrage.

L'opinion de *Stahl*, qui rapporte à l'ame les effets que les anciens attribuoient à la nature, ou à ce principe qui tend à garantir le corps vivant des altérations auxquelles il est exposé, lui paroît bizarre & insoutenable. Il avoue cependant qu'il y a des apparences si frappantes d'intelligence & de dessein dans les opérations de l'économie animale, que plusieurs personnes d'un grand nom, comme *Péroult* en France, *Nichols* & *Mead* en Angleterre, *Porterfield* & *Simson* en Ecosse, & *Gaubius* en Hollande, ont soutenu la même opinion. Elle ne nous paroît pas non plus aussi étrange qu'à M. Cullen. Nous avons lu la dissertation dans laquelle *Hoffman* tâche de la réfuter, & il s'en faut bien que ses argumens nous aient paru concluans. En mettant de côté la question purement métaphysique & peu importante pour la pratique médicale, qui consiste à savoir si le principe qui détermine nos fonctions vitales, & qui réagit dans les affections morbifiques, est le même que celui qui sent & qui pense en nous (a), le systême de *Stahl* est peut-être celui qui

(a) La prévention de ceux qui sont opposés à l'opinion de STAHL vient de ce qu'ils ont toujours en vue l'ame déterminée dans ses actes par la réflexion & la volonté, tandis qu'il s'agit de l'ame affective & sensible. Qu'un mets agréable soit offert à nos yeux, aussitôt les glandes de la bouche, réveillées par l'impression que l'ame reçoit de ce mets,

approche le plus du véritable point de vue sous lequel on doit envisager les corps animés. Il nous familiarise avec l'idée des puissances actives qui les dirigent, & nous éloigne de l'erreur dangereuse qui veut les soumettre à un mécanisme incompatible avec elle.

Ce que M. Cullen reproche sur-tout au système Stahlén, c'est de conduire à une méthode de guérir trop inactive, & de donner trop à l'expectation. Si on jette les yeux sur *le conspectus therapieæ specialis de Juncker*, on verra que les Stahléniens ne laissent pas que d'employer beaucoup de remèdes. Mais ce n'est pas assez pour

& qu'elle leur transmet, versent un torrent de sève. Cet effet, quoique étranger à la réflexion & à la volonté, ne peut être qu'une suite nécessaire de l'action de l'ame affectée par la présence d'un objet qu'elle desire : il présente aussi un dessein manifeste, puisque l'excrétion de cette liqueur n'a, & ne peut avoir de rapport qu'à un aliment dont elle doit faciliter la digestion. Les émotions de l'ame, relatives au besoin de l'amour, produisent dans les organes de la génération un résultat analogue à celui qu'opère la présence d'un aliment sur les glandes de la bouche. On sait l'influence que l'état habituel de l'ame, tel que la joie ou le chagrin ont sur toutes les autres excrétiens, & par conséquent sur les différens viscères. Les affections de l'ame semblent ne pas avoir une liaison bien intime avec une plaie. Cependant si l'ame vient à être frappée d'une forte émotion, le travail de la suppuration se trouble, le pus change de nature ou est intercepté, la plaie se dessèche & la gangrène s'en empare. D'après ces faits & une infinité d'autres semblables, on seroit bien tenté de ne pas se parer le principe qui dirige nos fonctions vitales, de celui qui sent & qui juge en nous, & d'en conclure leur identité.

M. *Cullen*, qui paroît révoquer en doute la doctrine d'*Hippocrate* & de *Sydenham* sur le pouvoir de la nature dans les maladies. Ce point est un de ceux sur lesquels M. *Cullen* éprouvera peut-être le plus de contradictions de la part des médecins, attachés pour la plupart encore aux idées des anciens, que tant de raisons en effet semblent confirmer. Et à la vérité, il est bien difficile de croire que tant d'êtres sensibles, tels que les animaux, les hommes sauvages, plusieurs sociétés policées qui n'ont point de médecine, ou qui n'en ont qu'une mauvaise, abandonnés à la seule sauve-garde de la nature, pussent, au milieu des causes destructives qui les environnent, maintenir leur existence & celle de leur espèce, s'ils n'étoient surveillés par un principe toujours attentif à leur conservation. Comme les sens extérieurs servent à nous faire éviter ou repousser les dangers qui nous menacent au dehors, le principe sensitif qui anime les parties intérieures de notre corps, tâche sans doute aussi d'é luder l'action des causes qui tendent à les détruire, & de rétablir les dérangemens que ces parties peuvent éprouver.

Quoi qu'il en soit, M. *Cullen* est très-prévenu contre le système de *Stahl*, qui certainement n'est pas exempt de défauts. Il a plus de penchant pour celui d'*Hoffman*, qui, tout imparfait qu'il lui paroît, a indiqué, dit-il, la route qu'on doit suivre. Il cite un passage d'*Hoffman*, où ce médecin représente toutes les maladies comme autant de résultats des affections des parties nerveuses qui composent nos divers organes. Il regarde cette idée, qui assurément n'est pas bien neuve, & qui est peut-être ve-

nue à l'esprit de tous les médecins depuis qu'on connoît le système nerveux, comme le germe du vrai système de médecine qui reste à perfectionner.

Quant à *Boerhaave*, après avoir fait le plus grand éloge de son érudition, de sa clarté & de son élégance, *M. Cullen* discute les défauts trop incontestables & trop nombreux de son système; il est sur-tout étonné que ce grand médecin, qui a vécu près de quarante années après l'avoir établi, n'y ait fait aucune addition ou correction; mais on doit l'être bien davantage de ce que ses disciples, & sur-tout *Van-Swieten*, malgré les progrès qu'on a faits depuis dans la connoissance de l'économie animale, se sont si peu écartés des principes de leur maître. Un des traits qui caractérisent le plus *Boerhaave*, c'est d'avoir su inspirer à ses élèves un certain fanatisme pour ses opinions.

M. Cullen passe à l'examen du précis de médecine de *M. Lieutaud*, qu'il appelle le *premier médecin d'une nation ingénieuse & savante*. En observant que cette phrase est à peu près intelligible, & en passant condamnation sur ce que *M. Cullen* dit de l'ouvrage de *M. Lieutaud*, nous croyons qu'il auroit pu se dispenser de s'arrêter si long-tems sur un livre qui n'a point été fait pour servir de guide aux médecins instruits, & qu'on doit regarder comme un de ces ouvrages populaires destinés si mal à propos à ceux qui abusent plutôt de la médecine, qu'ils ne l'exercent.

M. Cullen a suivi des principes différens de ceux qu'il a examinés. Il a tâché de rassembler les faits relatifs aux maladies du corps humain, aussi complètement que la nature de son ouvrage

Et les bornes qu'il s'est nécessairement prescrites ont pu le lui permettre. Mais j'ai fait, dit-il, mes efforts pour appliquer ces faits à la recherche des causes prochaines ; & pour établir sur elles une méthode de traitement plus scientifique & plus déterminé. En me proposant ce but, je me flatte d'avoir évité les hypothèses, & ce qu'on nomme théories. J'ai, à la vérité, tâché d'établir plusieurs points de doctrine généraux, soit physiologiques, soit pathologiques ; mais je crois avec confiance qu'ils ne sont qu'une généralisation des faits ou des conclusions qu'on tire par une induction réservée & immédiate.

Voilà le plan général du système de médecine de M. Cullen, que nous allons présenter plus en détail à nos lecteurs.

La marche méthodique de M. Cullen se fait sentir dès les premières lignes de son ouvrage. « Nos préceptes sur la médecine pratique, dit-il dans son introduction, se réduisent à tâcher de faire connoître, distinguer, prévenir ou guérir les maladies. L'art de connoître & de distinguer les maladies ne peut s'acquérir que par une observation exacte & complète de leurs phénomènes, dans l'ordre de leur co-existence & de leur succession, &c. Les moyens de prévenir les maladies dépendent de la connoissance des causes éloignées, & la cure des maladies est sur-tout & presque nécessairement fondée sur la connoissance de leurs causes prochaines. Elle demande celle des institutions de médecine, c'est-à-dire, la connoissance de la structure, de l'action & des fonctions du corps humain, des divers changemens qu'il peut souffrir, & des divers agens qui peuvent le changer. M. Cullen avoue cepen-

dant que sur ces objets particuliers nos lumières sont encore incomplètes, douteuses à plusieurs égards, & qu'elles ont été souvent enveloppées dans l'erreur; mais il croit possible, lorsqu'on a une connoissance étendue des faits relatifs à l'économie animale, d'établir, par une induction circonspecte, plusieurs principes généraux, qui peuvent guider notre raisonnement avec sûreté. Par conséquent M. Cullen n'admet, comme causes prochaines, que celles qui sont établies sur des résultats de fait, plutôt que sur des inductions de raisonnement. Telle est la logique qui l'a guidé dans son traité de médecine-pratique, dans lequel il a suivi l'ordre de sa nosologie méthodique pour l'exposition des maladies.

Son ouvrage est divisé en trois parties. La première comprend les *pyrexies* ou *maladies fébriles*, dont les caractères sont un frisson plus ou moins marqué, un accroissement de chaleur, une interruption ou un dérangement des diverses fonctions, & sur-tout une diminution de force dans les fonctions animales. Ces *pyrexies* forment une classe sous-divisée en fièvres, inflammations, éruptions, hémorrhagies & fluxions. Ces différens genres d'affections sont la matière des cinq livres qui composent la première partie.

M. Cullen n'a pas cru pouvoir mieux donner une idée de la fièvre, qu'en présentant exactement tous les phénomènes qui accompagnent le paroxysme d'une fièvre intermittente. Il dit qu'on peut présumer que chaque fièvre consiste dans des paroxysmes répétés; & qu'elle ne diffère des autres que par les circonstances, & les répétitions des paroxysmes; car il ne croit

pas qu'il existe de ces fièvres sans rémission & sans exacerbation, qu'on a pour cela appelées *continentes*.

C'est aussi d'après les symptômes du paroxysme fébrile, que M. Cullen tâche de déterminer la cause prochaine de la fièvre, qui semble jusqu'ici avoir échappé aux recherches des médecins. *Comme l'état du chaud des fièvres, dit-il, est constamment précédé par l'état du froid, je présume que ce dernier est la cause de l'autre, & que par conséquent ce qui produit l'état du froid est la cause de tout ce qui s'opère dans le cours du paroxysme.* Mais est-il bien vrai que toutes les fois que plusieurs effets se succèdent dans un certain ordre, ils sont produits l'un par l'autre, & que plusieurs phénomènes ne peuvent marcher ensemble sans être liés entre eux par des rapports de cause & d'effet ? A la vérité les bornes de nos connoissances ne nous laissent bien souvent que cette règle précaire, pour juger si un phénomène est la cause d'un autre phénomène qui lui succède ; mais dans ces cas il faut du moins que cette succession soit constante, imperturbable, & que l'effet prétendu soit toujours proportionnel à la cause qu'on lui assigne. Or il s'en faut bien que le froid produise constamment le chaud dans le corps humain, & que le chaud y réponde toujours au degré de froid qui l'a précédé ; puisqu'il y a des cas de fièvre où le froid est à peine sensible, & où cependant la chaleur qui le suit est très-ardente.

M. Cullen semble avoir pressenti ces difficultés, & il se rectifie lui-même. Désespérant de pouvoir déduire, les uns des autres, les phénomènes qui caractérisent la fièvre, il avoue

que quelques-uns d'entre eux ne peuvent s'expliquer qu'en remontant à une loi générale de l'économie animale, par laquelle tout ce qui tend à nuire au corps humain, excite à l'intérieur des mouvemens dont le but est de s'opposer aux effets de ces agens pernicioeux. C'est, dit-il ; ce qu'on nomme la force médicatrice de la nature, si fameuse dans les écoles. Cette force dont M. Cullen parle quelquefois d'une manière à faire croire qu'il n'a pas pour elle la plus grande foi, est un principe auquel il faut sans cesse revenir, lorsqu'il s'agit des fonctions des corps animés, si on veut éviter les raisonnemens vagues & arbitraires.

C'est un point de doctrine fondamental, & qui a servi de base à la pratique médicale, depuis Hippocrate jusqu'à nous, que cette force opère dans les maladies une coction ou un changement des humeurs altérées ou nuisibles, pour les rendre moins dangereuses, ou plus propres à être évacuées. M. Cullen croit que cette doctrine est peu fondée, objectant qu'il y a des fièvres produites par le froid, la peur & autres causes, dans lesquelles on ne sauroit soupçonner la présence d'aucune matière morbifique. En supposant le froid & la peur incapables de produire aucune altération dans nos humeurs, ce qui n'est pas bien sûr ; les faits que ce médecin allègue ne nous paroissent point pouvoir servir de fondement à une conclusion générale contre toutes les espèces de fièvre. Les mouvemens de l'économie animale sont en général liés par séries, de manière que lorsque l'un a lieu, il amène ordinairement l'autre à sa suite ; & nous sommes même très-portés à croire que c'est de ce principe

que dépendent les retours périodiques de certaines affections , qui , s'étant une fois enchaînées avec les sensations & les mouvemens habituels qui composent le tissu de la vie, sont reproduites dans le même ordre qu'eux , & se manifestent à des intervalles de tems , dont l'égalité a droit d'étonner notre imagination. Ainsi il ne seroit pas surprenant que le froid & la peur produisissent quelquefois en nous la modification des organes , qui est affectée au début d'une fièvre ; & que cette modification fût suivie de tous les phénomènes subséquens qui sont liés avec elle , & dont la série & l'ensemble constituent un accès de fièvre , sans qu'on pût conclure que toutes les espèces de fièvre sont dans ce même cas , c'est-à-dire , exemptes de matière morbifique.

M. *Cullen* appuie encore son opinion d'un autre fait. « Il y a , dit-il , des fièvres soudainement guéries par une hémorrhagie peu abondante , & qui ne peut point avoir rejeté au dehors la matière morbifique répandue dans toute la masse du sang. » Pour expliquer ce fait , il est peut-être nécessaire de remonter au principe de toutes affections , c'est-à-dire , la sensibilité. Cette faculté peut varier , soit par l'effet d'une disposition primitive , innée , soit par les changemens qu'éprouvent les conditions physiques de nos organes , qui la déterminent ou la modifient. Il peut donc y avoir des individus à qui cette faculté imprime un caractère tellement irritable , que la moindre cause produise en eux des mouvemens déordonnés & des excréions sans but , comme on voit quelquefois un accès de colère ou un rire immodéré , suivis d'un écoulement d'urine. Les

maladies , qui sont peut-être au corps ce que les passions sont à l'ame ; peuvent de même être excitées quelquefois par des causes très-légères , & être soulagées par une excrétion très-moderée , même d'une humeur qui n'étoit pas le principe de la maladie ; car l'ame , comme dit Montaigne , *décharge ses passions sur les objets faux , quand les vrais lui défontent*. L'action qu'elle exerce sur ces faux objets la soulage , quelque bornée que soit cette action. C'est ainsi qu'une larme échappée tempère souvent la douleur d'une personne très-affligée , & que le ressentiment à demi satisfait , apaise les violents transports d'une colère dont on auroit été suffoqué , si elle eût été totalement frustrée dans son objet.

Ces phénomènes sont singuliers , incompréhensibles ; mais telle est la nature de notre être , que nous ne pouvons bien connoître qu'en les observant attentivement. Ceux que nous venons de rapporter , & ceux qu'allègue M. Cullen contre la doctrine ancienne de la *coction* dans les fièvres , sont des cas particuliers qui ne nous paroissent point infirmer cette doctrine. Ce n'est pas qu'on ne pût encore faire contre elle beaucoup d'autres objections. Les connoissances humaines ne reposent point sur une base assez solide pour que notre esprit ne puisse les rendre problématiques , lorsque nous le voulons ; mais il est plus aisé de combattre certains principes reçus , que de mettre quelque chose de positif à leur place. Quoi qu'il en soit , voici le résumé de ceux de M. Cullen sur la cause prochaine de la fièvre. La faiblesse produite par les causes éloignées , devient un *stimulant indirect* pour le système vasculaire. Delà ,

au moyen de l'état du froid & du spasme qui l'accompagne , l'action du cœur & des grandes artères est augmentée , & continue ainsi jusqu'à ce qu'elle ait rétabli l'énergie du cerveau ; que l'énergie de cet organe se soit étendue jusqu'à l'extrémité des vaisseaux , qu'elle ait rétabli leur action , & détruit sur-tout le spasme qui les affecte. Ce dernier obstacle étant surmonté , l'excrétion de la sueur & les autres marques de relâchement dans les organes excrétoires reparoissent comme dans l'état naturel.

M. Cullen pense sur-tout que la cause prochaine des fièvres n'est pas une suite de l'altération des fluides ; que dans les fièvres intermittentes les apparences manifestes de bile qu'elles présentent , n'indiquent point qu'elles proviennent de cette cause ; mais que les exhalaisons marécageuses dont M. Cullen les fait dépendre , opèrent plus puissamment dans la saison qui produit les changemens de la bile ; qu'ainsi la bile n'est qu'une circonstance accidentelle dans les fièvres intermittentes : enfin , que les phénomènes des fièvres indiquent qu'elles dépendent principalement des changemens survenus aux principes moteurs de l'économie animale. Cependant M. Cullen ne se flatte point de pouvoir rendre raison de toutes les circonstances des fièvres ; mais il croit avoir montré la route qu'il faut suivre dans ces recherches.

M. Cullen distingue deux états dans le paroxysme de la fièvre. Il suppose que le premier, qu'il appelle proprement *marbifique* , est une suite de l'impression nuisible que le corps a reçue ; & que le second doit être considéré comme l'opération de ce qu'on désigne par l'expression *vis medicatrix nature* , qui a une tendance salutaire , & qu'il appelle *réaction du sys-*

fièvre. C'est sur-tout dans l'état du chaud de la fièvre, que cette *réaction* a lieu. Le spasme est la mesure de l'état *morbifique*, & par conséquent de la durée du chaud & de tout le paroxysme. Dans les maladies inflammatoires, il y a une diathèse phlogistique, & cette diathèse paroît consister dans une augmentation du ton du système artériel. Quand cette diathèse accompagne la fièvre, elle donne lieu à un spasme fébrile plus long, & par conséquent prolonge les paroxysmes. C'est pourquoi toutes les fièvres inflammatoires sont du genre des continues; & c'est aussi pourquoi toutes les causes de diathèse phlogistique tendent à changer les intermittentes en continues.

Cependant la diathèse phlogistique n'est pas la seule cause de la durée du spasme, elle peut dépendre aussi de la foiblesse de la réaction; ce qui détermine M. Cullen à admettre la distinction qu'on fait des fièvres en Angleterre, en inflammatoires & en nerveuses. Il a fait un genre des premières sous le nom de *synoque*; & il a désigné les secondes par la dénomination de *typhus*; mais il pense qu'ordinairement les fièvres continues sont une combinaison de ces deux genres, & que les limites qui les séparent sont difficiles à déterminer.

Quant aux causes éloignées des fièvres, il pense que les plus générales sont les miasmes putrides qui sortent du corps humain, & ceux qui s'exhalent des marécages. Il n'exclut point cependant les autres causes, parmi lesquelles le froid tient le premier rang.

En parlant du pronostic des fièvres que M. Cullen établit sur la prédominance des symptômes *morbifiques* ou *salutaires*, il examine la do-

Strine si long-tems & si inutilement discutée des jours critiques, que les uns ont admis & que les autres rejettent. *M. Cullen* décide que la doctrine d'*Hippocrate* & des anciens, à cet égard, est fondée. L'idée de *M. Cullen* sur ce point de doctrine nous paroît la plus simple & la plus lumineuse qui ait jamais été proposée. Toutes les difficultés disparaissent devant elle, & le doute se change presque en certitude. L'économie animale, selon *M. Cullen*, & cela est incontestable, est soumise à des mouvemens périodiques, soit par sa constitution propre, soit par les habitudes qu'elle a contractées. Les jours qu'on regarde comme critiques, c'est-à-dire, où ces mouvemens périodiques se font remarquer dans les fièvres, sont le troisième, le cinquième, le septième, le neuvième, le onzième, le quatorzième, le dix-septième & le vingtième. On n'en observe pas, dit-il, au-delà de ce dernier, ou du moins nous manquons d'observations pour nous en assurer; d'ailleurs, dit *M. Cullen*, il se peut qu'à mesure que les fièvres traînent en longueur, les mouvemens deviennent moins exacts & moins réguliers.

Les jours critiques que *M. Cullen* rapporte sont prouvés par les faits. Suivant l'examen que *M. De Haën* a fait des divers cas pris des épidémies d'*Hippocrate*, sur le nombre de cent soixante-trois terminaisons de fièvre, il y en a cent sept qui ont eu lieu l'un ou l'autre des jours indiqués ci-dessus, & aucune n'est arrivée le second ou le treizième jour. Il y a dix-huit terminaisons survenues au 8^e, 10^e, 12, 15^e & 19^e jours; ce qui ne fait qu'un neuvième de nombre total.

Ainsi il est donc manifeste qu'il y a une tendance générale dans l'économie animale, qui détermine les mouvemens périodiques des fièvres à se faire sur-tout dans les jours critiques; quoique cette tendance puisse être quelquefois troublée dans son cours, comme dans les fièvres intermittentes, on voit souvent le type de tierce ou de quarte dérangé par des circonstances accidentelles : le sixième jour des fièvres en est un exemple. Dans les ouvrages d'*Hippocrate*, il y a plusieurs cas de terminaisons opérées le sixième jour, qui n'est pas un jour critique; car des terminaisons arrivées en ce jour, il n'y en a pas une qui ait été salutaire & sans récidive. Dans ces cas il y'a donc eu quelque cause particulière qui a troublé la marche ordinaire de la nature, & produit au sixième jour des crises anticipées, qui n'auroient dû arriver que le septième.

M. *Cullen* concilie les contrariétés qui règnent au sujet des jours critiques, en disant que tous les ouvrages attribués à *Hippocrate* ne lui appartiennent pas, & que ceux qui sont réellement de lui ont été altérés; ce qui est très-vraisemblable : car quelles tortures n'ont pas données aux savans les infidélités des copistes ? M. *Cullen* n'admet point la distinction des nombres impairs, ni les périodes quarténaires & septénaires, parce qu'elles sont entièrement contradictoires avec les principes & les faits établis ci-dessus. Il pense donc qu'à cet égard *Hippocrate* pourroit bien s'être un peu trop laissé aller aux opinions de *Pythagore* au sujet du pouvoir des nombres.

Cela posé, il n'est pas difficile de voir que les jours critiques, rapportés plus haut, c'est-à-

dire ; les troisième , cinquième , septième , neuvième , onzième , quatorzième , & indiquent des périodes de tierce & de quarte ; que les périodes de tierce ont lieu jusqu'au onzième jour , & qu'ensuite viennent les périodes de quarte jusqu'au vingtième , & non le vingtunième ; quoique ce dernier soit regardé comme critique dans l'édition ordinaire des aphorismes , prise d'un manuscrit erroné , que *Celse* paroît aussi avoir copié. La tendance générale de l'économie animale vers ces périodes porte aussi *M. Cullen* à rejeter le quatrième jour , regardé comme un jour critique. Il pense que les terminaisons arrivées ce jour-là doivent être comptées parmi les autres irrégularités qui surviennent souvent dans les fièvres.

Ainsi la doctrine des jours critiques , selon *M. Cullen* ; est fondée sur un phénomène ordinaire , très-fréquemment observé , auquel le tems & une fausse philosophie ont associé quelques illusions.

Ce médecin établit le traitement méthodique des fièvres continues sur trois indications générales ; 1.^o à l'une ou à l'autre desquelles on doit s'attacher suivant les circonstances de la fièvre. La première consiste à modérer la violence de la réaction ; la seconde , à éloigner les causes & à combattre les effets de la débilité ; la troisième , à prévenir ou à corriger la tendance des fluides à la putréfaction.

On remplit la première indication , 1.^o par tous les moyens qui diminuent l'action du cœur & des artères ; 2.^o par ceux qui font cesser le spasme des extrémités des vaisseaux. On diminue l'action trop forte du cœur & des artères , 3.^o en évitant ou en modérant les irritations.

qu'éprouvé le corps ; 2°. en employant les moyens propres à affoiblir ; 3°. en diminuant la tension & le ton du système artériel ».

Les irritations dont il s'agit sont les impressions faites sur les organes des sens , l'exercice de la pensée , la présence des alimens dans l'estomac , les boissons stimulantes , comme les liqueurs fermentées , aromatiques , les matières stercorales retenues dans les intestins , l'acrimonie générale des fluides qui résulte de l'accroissement de la chaleur , de la circulation & de l'interruption des excrétions. On remédie à cette dégénération des fluides par une boisson abondante de doux antiseptiques. Le soin d'éviter l'irritation constitue le régime antiphlogistique nécessaire pour modérer la violence de la réaction.

« Un second ordre de principaux moyens de modérer la violence de la réaction , renferme certains pouvoirs sédatifs qui diminuent l'activité de toutes les parties , & sur-tout du système sanguin. De ce nombre est l'application du froid. Les expériences , récemment faites dans la petite vérole , & dans les fièvres continues , prouvent que l'exposition à l'air frais est un calmant très-puissant. Les rafraîchissans sont un autre ordre de sédatifs. Les principaux sont les acides , les sels neutres , &c.

« Le troisième ordre de moyens de tempérer la violence de la réaction , consiste à diminuer la tension & le ton du système artériel. On diminue cette tension par la saignée & par les purgatifs.

« Comme un des moyens de calmer la violence de la réaction du système artériel , est de faire cesser le spasme des extrémités des vaisseaux,

seaux , qui l'entretient , en fait cesser celui-ci par les remèdes qui déterminent les humeurs à la surface du corps. Tels sont les délayans , les sels neutres , les sudorifiques , les émétiques. On diminue aussi le spasme par des moyens externes , & les principaux sont les vésicatoires & les bains chauds. Les vésicatoires peuvent être employés à chaque période des fièvres continues ; mais ils sont plus utiles , quand elles ont déjà fait une partie de leur cours. Il est indifférent d'appliquer le vésicatoire à une partie plutôt qu'à une autre , à moins qu'on ne soupçonne une affection locale ; car alors il faut l'appliquer le plus près qu'il est possible de la partie affectée. Le bain chaud est sujet à certains inconvéniens ; & comme l'expérience n'a pas encore appris si on peut les éviter en n'employant que les bains de vapeur , on peut suppléer au bain chaud par des fomentations des jambes & des pieds , continuées un certain tems , & au moins une heure.

« La seconde indication générale est d'éloigner la cause de la foiblesse , & de remédier à ses effets. Les symptômes qui ont lieu dans les maladies contagieuses , & les dissections anatomiques , prouvent que le ton du cœur & des artères est diminué dans ces cas , & que les toniques y sont par conséquent indiqués. Il y a deux genres de toniques ; les premiers sont les corps froids , les seconds sont les médicamens toniques proprement dits. On a parlé plus haut de l'utilité de l'air frais ; mais l'emploi des boissons froides demande des restrictions ; il a quelquefois été nuisible dans les fièvres ; il l'est surtout , selon M. Cullen , dans les cas de diathèse phlogistique & d'inflammation locale. Lorsque

ces dernières circonstances n'ont point lieu, on peut encore appliquer, à la surface du corps, de l'eau froide; comme un moyen tonique & rafraîchissant. Cette pratique a été employée à Breslau, dans des fièvres putrides accompagnées de prostration des forces.

« D'autres médicamens ont été employés comme toniques dans les fièvres. Tels sont le sucre de saturne, que les qualités délétères doivent faire rejeter; *l'ens veneris* (a), & d'autres préparations martiales. Celles de cuivre, l'arsenic, lorsqu'ils ont été employés, n'ont agi que par leurs propriétés toniques. L'usage de ces remèdes, dit M. Cullen, est rare, & les effets en sont incertains. Aussi les médecins emploient-ils ordinairement les toniques pris des végétaux. Ce médecin auroit dû ajouter que ces remèdes, plus que suspects, doivent être rejetés, & se servir de toute l'autorité de son génie & de sa célébrité pour les proscrire.

« Le plus vanté & le plus employé des remèdes toniques pris dans le règne végétal, est le quinquina. M. Cullen pense que ses effets ne viennent point de son action sur les fluides, mais plutôt d'une certaine impression faite sur les nerfs de l'estomac, & de là communiquée à tout le système nerveux. Comme le retour des paroxysmes dans les fièvres intermittentes doit être attribué, dit-il, à un retour d'atonie, il est probable que le quinquina, par sa vertu tonique, empêche ces paroxysmes de revenir; & cela est d'autant plus vraisemblable, que beau-

(a) M. CULLEN croit que *l'ens veneris* de BOYLE, malgré sa fausse dénomination, étoit une préparation de fer peu différente des fleurs martiales.

coup d'autres toniques remplissent les mêmes vues. Si les effets du quinquina dépendent de sa vertu tonique , on voit aisément combien il est peu convenable , lorsqu'il y a une diathèse phlogistique dominante , & quelles sont les circonstances des fièvres continues qui en demandent l'usage. M. *Cullen* ajoute qu'on ne doit s'attendre à en voir de bons effets qu'en le donnant en substance & à haute dose. Cette pratique de donner le quinquina souvent & en grande quantité n'est pas unanimement admise en France. Beaucoup de médecins , sans adopter la prévention outrée de *Stahl* contre ce remède , pensent que l'usage trop étendu qu'on en fait est sujet à beaucoup d'inconvéniens ».

M. *Cullen* propose encore les stimulans pour remédier à la foiblesse , & croit que le vin est le meilleur.

« La troisième indication générale , qui consiste à prévenir & à corriger la tendance des fluides à la putréfaction , exige qu'on évite une nouvelle application de la matière putride ou putrescente , c'est-à-dire , qu'on corrige & qu'on change l'air du malade , & qu'on le préserve de ses propres émanations en le faisant souvent changer de linge ; qu'on évacue la matière putride qui est dans le corps ; qu'on corrige celle qui reste par les délayans & les antiseptiques ; enfin qu'on soutienne le ton des vaisseaux : ce qui est un moyen de résister à une putréfaction ultérieure ».

M. *Cullen* fonde aussi le traitement particulier des fièvres intermittentes sur trois indications générales. Elles consistent , 1°. à prévenir le retour de l'accès 2°. à conduire les paroxys-

mes de manière à obtenir une solution finale de la maladie ; 3°. à éloigner tous les obstacles qui pourroient empêcher de remplir les deux premières indications. On remplit la première en augmentant l'action du cœur & des artères, avant l'invasion de l'accès. On prévient par là le retour de l'atonie & du spasme des extrémités des vaisseaux qui causent le paroxysme. Le principal moyen de remplir ce but, est l'émétique donné à petite dose une heure avant l'accès. Les moyens de soutenir le ton des extrémités des vaisseaux, sans augmenter l'action du cœur & des artères, sont, 1°. les astringens seuls, 2°. les amers seuls, 3°. les astringens combinés avec les amers, 4°. les astringens combinés avec les aromatiques, 5°. certains toniques minéraux, 6°. les préparations d'opium ; enfin une impression d'horreur.

« L'exercice & une nourriture aussi abondante que l'état & l'appétit du malade peuvent le permettre, sont aussi très-convenables pendant l'intermission. Le quinquina tient le premier rang parmi les toniques dont on vient de faire mention. On peut l'employer dans chaque période de ces fièvres, pourvu qu'il n'y ait ni diathèse phlogistique, ni congestion considérable fixée dans les viscères de l'abdomen. L'intermission est le tems propre pour l'administrer, & on doit en continuer l'usage quelque tems après que la fièvre a cessé ».

« On peut remplir la seconde indication, 1°. en donnant des émétiques durant l'état du froid, & au commencement du chaud ; 2°. par le moyen des narcotiques donnés durant l'état du chaud ».

« La troisième indication, qui a pour obje

d'éloigner les circonstances qui peuvent empêcher de remplir les deux premières , consiste à remédier par l'émétique aux congestions fixées dans l'abdomen , & à corriger par la saignée la diathèse phlogistique ».

Il est aisé de voir que le traitement des fièvres est dirigé par l'idée que M. Cullen s'est faite de la cause prochaine de la fièvre , idée qu'on ne peut pas proprement appeler un système , puisqu'elle n'est que la simple considération des symptômes que présente la fièvre , & qui ne peuvent point se déduire les uns des autres. Quoique M. Cullen n'adopte point la doctrine des anciens sur la *coction* dans les fièvres , son traitement n'en va pas moins au même but ; car les mouvemens par lesquels les anciens supposoient que la nature opéroit cette coction , M. Cullen les regarde comme un moyen de réaction employé par les pouvoirs moteurs de l'économie animale , pour détruire l'impression de *débilité* faite par les causes éloignées de la fièvre sur les principaux organes de la vie. Il ne s'agit plus que de modérer cette réaction , qu'on suppose dans l'une & l'autre opinion pouvoir passer le terme où elle cesse d'être salutaire. Pour les uns, cette réaction bien ménagée amenera la *coction* ; & pour les autres, elle opérera le rétablissement de l'énergie du cerveau, & la cessation des symptômes, ce qui n'apporte pas, dans la pratique établie , un aussi grand changement qu'on pourroit le croire. Dans les fièvres intermittentes , où M. Cullen n'admet point les amas de bile & de saburres qu'on suppose ordinairement , son opinion semble tirer beaucoup à conséquence pour l'administration du quinquina ; mais par la modification qu'il y apporte , en avertissant

de ne point administrer ce médicament dans les cas de congestion dans les viscères de l'abdomen ou de diathèse phlogistique, il laisse les choses dans leur ancien état : de sorte que cet auteur en excitant fortement l'attention, & en en faisant penser beaucoup, introduit des innovations dans les idées, plutôt que dans les choses.

La suite dans les journaux suivans.

Medicinische praktische beobachtungen, &c. C'est-à-dire, *Observations de médecine, premier Recueil; par M. HENRI-FELICE PAULIZKY, conseiller du prince SALM-KIRBOURG, in-8° de 88 p. A Francfort-sur-le-Meyn, 1784.*

3. Les sujets dont l'auteur s'occupe dans ce recueil, sont :

1°. La phthisie pulmonaire. M. P. y apprécie l'utilité du lichen d'Islande, & du polygala, en même tems qu'il traite des maladies auxquelles sont exposés les tailleurs & polisseurs d'agathes.

2°. L'usage salutaire de l'opium dans certaines maladies inflammatoires & rhumatismales.

3°. Une hémorrhagie utérine très-considérable, guérie avec l'ipécacuanha.

4°. Une aphonie accompagnée de difficulté d'ouïe, causée par la saburre des premières voies, guérie au moyen de l'air fixe & des évacuans.

5°. Une hémorrhagie par la matrice, le nez & les gencives, accompagnée de taches livides sur l'habitude du corps.

Il nous semble que l'auteur mérite les plus grands encouragemens pour le déterminer à continuer son travail.

BILGUERS, &c. praktische anweisung fur die feldwundærtzte, &c. C'est-à-dire, *Instructions pratiques pour les chirurgiens de campagne, avec un dispensaire*; par M. **JEAN-ULRICH BILGUER**, docteur en médecine, chirurgien-général de S. M. le roi de Prusse. Première partie, in-8° de 188. pages. A Berlin, chez Hesse, 1783.

4. L'auteur nous apprend dans la préface, qu'il a fait trois campagnes en qualité de chirurgien-major, sept comme chirurgien-général, & qu'il exerce la chirurgie depuis quarante-un ans. Il ajoute qu'il n'a pas exercé sa profession en manœuvre; mais qu'il a réfléchi mûrement sur tous les cas qui se sont présentés, & que pour cette raison, il se flatte d'être en état de donner des institutions utiles aux chirurgiens d'armée. Malgré tous ces avantages, cet ouvrage ne répond point cependant à ce qu'on devroit se promettre d'un auteur si éclairé. Toutefois, sans nous attacher à y découvrir des défauts, cherchons plutôt à en extraire ce qui peut tourner au profit de nos lecteurs, & aux progrès de l'art.

M. *Bilguer* prétend avoir observé fort souvent que les portions de nerfs coupés se réunissent, & que, par cette réunion, les fonctions des parties blessées se rétablissent.

En 1757, le *trismus* fut un accident très-commun dans l'armée prussienne, & presque tous ceux qui en furent atteints périrent. Cet accident ne survenoit jamais aux coups de sabre, mais très-souvent aux blessures d'armes à feu. Pour soustraire ses blessés à ce symptôme & à la mort qui en fut constamment la suite, M. *Bilguer* fit de profondes scarifications aux plaies, appliqua des topiques relâchans & huileux, ordonna à l'intérieur de fortes doses d'opium. Il est porté à croire que cet accident provient de la plénitude, & du défaut de scarifications des blessures. Il observe que pendant cette campagne, l'armée vivoit dans une grande abondance, & que durant les campagnes suivantes, où la même abondance ne régnoit pas, cet accident fut beaucoup moins commun.

En parlant de la gangrène, M. *B.* conseille à l'extérieur l'usage d'une infusion d'arnica & de quinquina, rendue plus antiseptique par l'addition de l'acide vitriolique; & lorsqu'on est obligé de faire des incisions, il veut qu'on y introduise une poudre composée d'une partie de myrrhe, d'une demi-partie de sel ammoniac, d'un huitième de salpêtre & de camphre; ou bien qu'on y verse de l'huile de térébenthine, laquelle, à ce qu'il assure, facilite singulièrement la séparation des escars.

Voici les cas auxquels il restreint l'amputation à la suite de la gangrène: lorsque les progrès de la mortification sont arrêtés, que la séparation des parties molles est faite, qu'il n'y a que les os à scier, & que cette opération devient nécessaire pour empêcher le malade d'être infecté de la puanteur. Des expériences certaines, remarque-t-il, ont prouvé que la mort survient

plutôt quand on ampute dans le vif, que si l'on abandonne à la nature le soin de faire cette séparation, en l'aidant néanmoins par un traitement convenable.

Une observation que des expériences répétées ont confirmée à M. *Bilguer*, est que les coups de feu aux fesses, aux gras de jambes & aux muscles deltoïdes, ne se guérissent jamais ou que très difficilement, à moins qu'on n'incise à travers les fibres musculaires.

Il survient quelquefois de fortes hémorrhagies aux blessures pénétrantes dans la cavité de la poitrine. Il faut alors examiner si le vaisseau qui fournit le sang est près de la marge externe de la plaie, ou près de la lèvre intérieure. Dans le premier cas, il suffit d'introduire un bourdonnet imbibé d'esprit de vin rectifié; mais si le vaisseau se trouve au bord interne, il faut lier un bourdonnet dans son milieu avec un fil fort & bien ciré: on introduit ensuite ce bourdonnet dans la cavité de la poitrine, & l'on cherche à lui donner une direction transversale avec la plaie, ensuite on l'attire en avant; on remplit la plaie de charpie, qu'on tamponne en même tems qu'on tire à soi le fil, & de cette manière on comprime le vaisseau ouvert; on entretient enfin cette compression, en attachant le fil avec un emplâtre agglutinatif.

Nous croyons appercevoir une espèce de contradiction dans les méthodes curatives des plaies pénétrantes dans la cavité de l'abdomen; & comme cette remarque pourroit quelquefois tourner au profit de l'art & des blessés, nous nous permettrons de la soumettre au jugement de nos lecteurs. M. *Bilguer*, en traitant des bles-

fures aux intestins, suppose deux cas : dans le premier, le boyau offensé sort hors du ventre ; & dans le second, il reste dans l'intérieur. S'il est sorti, M. *Bilguer* veut qu'on saisisse l'intestin, à l'endroit blessé, avec le pouce & l'index enveloppés d'un linge, afin d'empêcher que l'intestin ne s'échappe. Il ordonne ensuite de réduire la partie de l'intestin qui n'est point affectée, & de passer une aiguille courbe, armée d'un fil double ciré derrière la portion lésée dans le mésentère, de la réduire également après cette opération, & de la retenir au moyen du fil fixé par un emplâtre agglutinatif, contre les lèvres internes de la plaie, afin de favoriser, par cette manœuvre, l'écoulement des matières qui, sortant par l'ouverture de l'intestin, pourroient sans cela se répandre dans la cavité de l'abdomen.

Dans le second cas, où l'on ne peut point découvrir l'endroit blessé des intestins, parce que cette portion n'est pas sortie, M. *B.* se contente de conseiller de dilater la plaie externe, de faire coucher le blessé sur le côté affecté, afin de faciliter l'écoulement ; enfin, d'entretenir la plaie externe ouverte jusqu'à ce que toute évacuation ait cessé.

Il est évident que dans le second cas, il seroit de la dernière imprudence de fouiller dans le ventre, afin de découvrir la blessure faite à quelque intestin ; mais si la conduite que M. *Bilguer* prescrit avec raison dans ce cas, peut suffire, pourquoi avoir recours à une autre dans le premier cas ? Si l'intestin sorti est sain, ne pourroit-on pas le faire rentrer dans la cavité du ventre, sans s'inquiéter de sa sortie ? L'usage du fil passé derrière l'intestin dans la

mésentère ne semble aucunement remédier aux inconvéniens qui pourroient résulter de cette pratique. On n'est point sûr de ramener les ouvertures des deux plaies vis-à-vis l'une de l'autre ; & dans tous les cas possibles , la manœuvre de M. *Bilguer* ne semble point dispenser des attentions qu'il prescrit , lorsque l'intestin blessé est resté dans le ventre. La pratique proposée dans les blessures avec sortie doit donc être inutile, embarrassante & même nuisible.

L'article *contusion* est très-étendu. A l'occasion des plaies aux articulations avec brisement d'os , l'auteur recommande de ne point ménager les ligamens ; mais de faire des incisions suffisantes pour bien débrider. C'est à tort , ajoute-t-il , qu'on prétend que ces parties exigent des spiritueux pour les pansemens , & que l'usage des onguens digestifs relâchans leur est préjudiciable. Si l'inflammation des parties tendineuses & aponévrotiques est accompagnée de plus de tension que celle des parties charnues , dit-il , les remèdes relâchans doivent beaucoup mieux convenir dans les inflammations des premières , que dans celles des dernières. On emploiera donc l'onguent digestif ; & des cataplasmes faits avec les fleurs de camomille , les feuilles & les fleurs de jusquiame.

Nous pourrions encore extraire diverses réflexions , mais elles exigeroient des détails que le mérite intrinsèque de cet écrit ne semble pas demander. On sait que M. *Bilguer* a publié un ouvrage dans lequel il démontre l'inutilité & le danger de l'amputation dans un très-grand nombre de cas ; & l'on pense bien qu'il n'a pas laissé échapper l'occasion de revenir dans celui-ci sur le même sujet ; & cela d'autant plus

volontiers, que la nature de son travail le demandoit, & qu'il voit sa doctrine justifiée par les faits; car il nous assure qu'il compte dix-huit cens malades auxquels il a épargné cette cruelle opération.

Observations on an extraordinary case of ruptured uterus, &c. C'est-à-dire, *Observations sur un cas extraordinaire d'un utérus déchiré; par ANDRÉ DOUGLAS, docteur en médecine, membre du collège des médecins de Londres, médecin & accoucheur de l'hôpital des femmes en couches, institué en 1757, & l'un des médecins de l'asyle. In-8^o de 74 p. A Londres, chez Johnson, 1785.*

5. Une femme âgée de trente ans, petite, d'une constitution délicate, quoique jouissant d'une assez bonne santé, grosse pour la quatrième fois, ressentit de légères douleurs pour accoucher, le 11 septembre 1784. Le lendemain, M. D. ayant été appelé, il la trouva extrêmement inquiète, & souffrant des douleurs très-aiguës à la région du pubis. On avoit pincé les membranes huit heures auparavant, & depuis ce tems les douleurs s'étoient renouvelées régulièrement. Cependant la tête de l'enfant qu'on sentoît très-distinctement, n'étoit pas encore engagée au passage. Les douleurs qui, au lieu d'être expulsives, tenoient de la colique, étoient si violentes, qu'à chaque retour, cette femme s'agitoit en tout sens, & se plioit, pour ainsi dire, en deux. Elle avoit

néanmoins le pouls sans agitation, & réglé; elle ne se plaignoit même que de souffrances dans les environs du pubis. L'auteur conseilla d'éviter tout ce qui pourroit échauffer; & traça à la sage-femme le plan de conduite qu'elle devoit tenir.

Vers les neuf heures du soir, celle-ci informa M. D., qu'il étoit survenu une hémorrhagie de peu de durée; que les douleurs avoient été plus fortes, & en apparence plus expulsives pendant une heure ou deux; mais que depuis six heures & demie, elles avoient cessé totalement, & qu'à compter de cet instant, la malade avoit beaucoup souffert d'envies de vomir & de la soif.

L'auteur la trouva pâle & avec un air égaré, le visage allongé & inondé d'une sueur froide. A peine sentoit-il son pouls; elle avoit la respiration courte & vive, de fortes angoisses, & toujours la même douceur à la région du pubis.

En la touchant, il ne distinguoit rien autre chose qu'un corps rond & mobile, qu'il prit pour la tête de l'enfant. En avançant la main, cette substance céda à l'impulsion des doigts: il la suivit, & sa main se trouva engagée dans une cavité, qui ne ressembloit en rien à celle de la matrice. Dès-lors, dit-il, je fus très-douloureusement instruit de ce qui se passoit; & en examinant avec circonspection & attention les parties que je touchai, je fus convaincu que ma main avoit pénétré dans la cavité de l'abdomen. L'enfant étoit placé sur le devant; l'utérus, contracté en forme de calebasse, sur le derrière, & les intestins pendoient entre mes doigts. On peut s'imaginer facilement combien cette situation m'affectoit. Aucun espoir d'être utile

à cette femme , aucune possibilité de consulter mes confrères , & un besoin pressant à prendre promptement un parti.

Comme la main de M. D. touchoit déjà l'enfant , il se décida à faire sur le champ l'accouchement. Il y réussit facilement. En cherchant les pieds , il reconnut que le placenta étoit également tombé dans la cavité du bas-ventre ; il étoit même tellement adhérent aux intestins , qu'il fallut introduire la main une seconde fois pour le détacher. Ce fut alors qu'il s'assura plus positivement de l'état des choses. L'utérus étoit déchiré transversalement à la partie inférieure & antérieure , un peu au dessus de l'endroit de l'attache du vagin. Cet organe étoit déjà contracté au-delà de ce qu'il auroit dû l'être , eu égard au peu de tems qu'il s'étoit écoulé depuis la sortie de l'enfant. L'hémorragie n'étoit pas plus forte que dans les accouchemens ordinaires ; mais la malade souffroit encore sans rémission , au dessus du pubis , la même douleur dont elle s'étoit plainte avant la délivrance. Afin d'appaiser cet accident , l'auteur prescrivit un opiatique ; il fit tenir la chambre fraîche , renouveler souvent l'air , & donner pour boisson ordinaire une tisane de menthe , ou une décoction de gruau. Le lendemain , 13 septembre , la malade se trouvoit mieux , les envies de vomir étoient moindres. Elle ne se plaignoit plus de son ventre , mais de sa poitrine , en indiquant la région du cœur pour siège de la douleur. Son pouls étoit vif , petit , mais réglé. Au soir , les efforts pour vomir reparurent avec force ; il y eut d'ailleurs beaucoup de chaleur & de grandes inquiétudes ; cependant tous ces symptômes se dissipèrent

vers le matin, au moyen d'une sueur abondante qui amena quatre heures de sommeil.

Le 15, son pouls assez fort battoit environ cent fois par minute. La malade eut deux selles, & se plaignoit de tranchées. L'urine avoit toujours coulé librement & régulièrement depuis l'heure de l'accouchement.

La nuit du 17, il s'étoit déclaré une diarrhée, accompagnée de violentes douleurs qui, commençant au creux de l'estomac, s'étendoit tout le long du canal intestinal. La malade se plaignoit encore d'une douleur à travers le ventre d'un iléum à l'autre. Elle eut le ventre météorisé. On comptoit jusqu'à cent dix pulsations par minute. Il y eut grande altération, & de fréquentes absences. On lui fit une saignée de huit onces, & on lui donna une solution laxative, rendue calmante par l'addition de quelques gouttes de laudanum.

Le 18, il n'étoit plus question de délire, & la saignée avoit remédié aux douleurs du ventre. Elle n'avoit eu qu'une selle pendant la nuit. Le nombre des battemens de l'artère alloit à cent vingt par minute. On insista sur l'usage des mêmes remèdes.

Le 19, la malade n'avoit été, depuis la veille, que deux fois à la garde-robe. Elle avoit dormi durant quelques heures. Sa langue étoit humide, & son pouls ayant plus de consistance & de force que les jours précédens, battoit cent seize fois par minute.

Les douleurs s'étoient réveillées, & la malade avoit évacué pendant la nuit du 19 au 20. Un lavement parégorique qu'elle reçut le matin, dissipa ces accidens sans retour. L'artère ne battoit plus que quatre-vingt-seize fois par

minute. Le 24, la maladie alloit assez bien pour pouvoir se lever. Le 29, le nombre des pulsations n'alloit qu'à soixante-douze. Le 27 octobre, la guérison fut parfaite, & la malade vaquoit à ses affaires. En l'examinant alors, M. *Douglas* ne trouva exactement rien qui eût pu indiquer son état précédent.

Quant au régime, la malade n'a pris, pendant la première semaine, que du petit lait, du lait, ou du gruau à l'eau. Les dix jours suivans, on lui a permis un jaune d'œuf délayé dans de l'eau, & adouci avec un peu de sucre. Lors de la troisième semaine, elle a commencé à prendre du bouillon gras & des *puddings* légers; enfin elle a passé peu-à-peu à une nourriture plus forte.

À la suite de ces détails, on lit un abrégé de cas analogues, extraits de différens ouvrages, ou communiqués à l'auteur par des amis particuliers. Cet exposé conduit M. D. à des réflexions très-judicieuses, qu'il faut lire dans la brochure même. Nous ne pouvons rapporter ici que les conclusions qu'il se croit autorisé de déduire de ces faits. Elles sont :

« 1°. Qu'on ne doit point considérer comme un état désespéré la rupture de la matrice, qui aura donné passage à l'enfant formé dans son intérieur ».

« 2°. Que le danger dans ce cas dépend tout autant du dérangement qu'éprouvent les viscéres du bas-ventre par la présence de l'enfant dans la cavité de l'abdomen, que de la lésion de l'utérus ».

« 3°. Que le danger sera généralement en raison du tems que l'enfant a séjourné parmi les viscéres du bas-ventre, & du degré d'irritabilité du sujet ».

« 4°. Que la seule ressource dans ce cas consiste dans une prompte délivrance , & qu'il importe d'opérer l'accouchement le plus tôt que les circonstances le permettront ».

L'auteur, quoique persuadé que ces conclusions découlent naturellement de ce qu'il vient d'exposer, convient néanmoins qu'il peut se rencontrer des circonstances qui obligent à s'écarter des principes généraux ; & comme l'essentiel, dans ces occasions, est de connoître au juste la situation des malades, il a exposé, avec la plus grande clarté, tout ce qui est capable d'éclairer & de diriger le jugement de l'accoucheur.

Vermischte chirurgische schriften , &c.

C'est-à-dire , Mélanges de chirurgie , publiés par JEAN-LÉBERECHT SCHMUCKER, premier chirurgien général de S. M. Prussienne , vol. iij. In-8° de 334 pag. A Berlin , chez Nicolai, 1782.

6. Pour donner une idée de ce volume, il suffira de présenter un précis de quelques articles.

Le premier concerne l'usage interne de la cévadille. M. Schmücker lui attribue l'efficacité la plus assurée contre les vers. Il fait pulvériser la filique entière avec les semences ; & après avoir purgé le malade avec de la rhubarbe & le sel de Glauber, il prescrit, pour le lendemain un demi gros de cette poudre, avec autant d'*éléosaccharum fœniculi*, & par dessus quelques tasses d'une infusion de fleurs de camé-

mille ou de fleurs de sureau. Cette dose excite régulièrement des vomissemens qui amènent des vers : la même dose répétée le lendemain, produit encore les mêmes effets ; mais si les malades ne vomissent pas de vers, on en donnera seulement les troisième & quatrième jours la moitié de cette dose soir & matin. Le cinquième au matin, on prend un purgatif composé de rhubarbe & de résine de jalap, qui fait ordinairement évacuer des vers vifs ou morts, ou du moins une grande quantité de mucosités. Le sixième jour on commence l'usage des pilules, composées de cinq grains de poudre de cévadille incorporée dans du miel ; on en prend trois, soir & matin, & on purge tous les cinq jours. Il faut continuer ces pilules & répéter les purgatifs de cinq jours en cinq jours, jusqu'à ce qu'on ne rende plus de mucosité. Les malades s'abstiendront de viandes pendant ce traitement.

Pour prouver l'efficacité de ce vermifuge, l'auteur rapporte treize observations sur des sujets atteints de fièvres de toutes espèces, d'épilepsie, de dyssenteries graves. Nous remarquerons d'après notre propre expérience, que ce remède est très-actif, & produit de fortes impressions, sur-tout dans les personnes un peu nerveuses.

L'observation sur une opération césarienne, par M. *Fritze*, contient les détails suivans. Une femme grosse de six mois, reçut d'un bœuf un coup de corne : la plaie extérieure se trouvoit à trois pouces de la ligne blanche, & pénétrait jusques dans la matrice. Les personnes empressées de dégager cette femme, agrandirent encore imprudemment l'ouverture, et

forte qu'elle eut deux pouces de long. L'hémorragie fut considérable, & le bras droit de l'enfant passoit jusqu'au coude. L'opération césarienne paroissoit le seul moyen de sauver cette femme. On y eut recours : on dilata sur le doigt la plaie extérieure, & ensuite celle de l'utérus autant qu'il le falloit seulement pour y introduire le doigt : s'étant alors assuré de la position du placenta, on continua l'incision vers le haut, en fendant le corps & le fond de la matrice. L'enfant étoit tellement ferré dans ce viscère, qui s'étoit vuide des eaux de l'amnios, qu'on eut bien de la peine à l'extraire. Cependant la malade ne se plaignit qu'au moment qu'on sortit la tête & qu'on détacha le placenta. Le sang qui s'écoula pendant l'opération, fut estimé à sept onces. L'opération a été terminée par la gastroraphie & l'application d'un bandage unissant.

Peu après les loches ont commencé à couler : la malade s'est bien portée ; cependant il lui est survenu des vomissemens bilieux, des flatuosités & des coliques : comme ces accidens étoient évidemment un effet de la constipation, quelques lavemens qui amenèrent des selles les eurent bientôt calmés. La fièvre assez considérable a cédé aux tempérans. Au huitième jour, la plaie a fourni un pus louable, & le trente-quatrième elle a été cicatrisée. La malade a vaqué aux soins de son ménage dès la neuvième semaine.

Six mois après elle conçut de nouveau. Durant les quatre derniers mois de la grossesse, la cicatrice s'étendoit tellement qu'il falloit la renforcer par un bandage. La femme accoucha néanmoins à terme, & presque sans dou-

leur, d'une fille morte; & quoiqu'elle eût paru se bien porter aussi-tôt que l'accouchement fut terminé, six heures après elle s'est plaint d'une grande foiblesse; elle est tombée en syncope & morte demi-heure après.

A l'ouverture du cadavre, on a trouvé sur la matrice la cicatrice de la plaie faite par l'opération césarienne, ferme & intacte: celle des tégumens étoit de même, cependant la cavité du ventre contenoit douze livres de sang. Sous le péritoine, qui enveloppe l'ovaire droit, près de l'utérus, on a trouvé une masse de sang caillé qui distendoit dans cet endroit le péritoine, en forme de sac. Cette espèce de poche étoit chargée de vaisseaux variqueux qui s'ouvroient dans son intérieur: on y remarquoit en outre un trou qui avoit livré passage au sang répandu dans la capacité du bas-ventre.

M. *Seeliger* a communiqué une observation très-intéressante sur un coup d'arme à feu: la charge avoit détruit l'os & les chairs du bras, de la longueur de deux pouces, ne laissant qu'une lanière d'un pouce & demi d'épaisseur, qui heureusement comprenoit les vaisseaux sanguins & le nerf. L'observateur a assujéti cette extrémité de manière à lui conserver sa longueur naturelle, & il a eu la satisfaction de voir, au bout de trois mois, ce grand délabrement entièrement rétabli. Le blessé qui étoit un enfant de onze ans, a entièrement recouvré l'usage de son bras & de sa main.

L'observation suivante nous semble mériter d'être connue. Une femme avoit le ventre enflé, se plaignoit de grande foiblesse, & avoit, avec un pouls petit & fréquent, tous les symptômes

d'une ascite. La tumeur occupoit sur-tout la région ombilicale & celle du pubis. *M. Block*, auteur de cette observation, voyant qu'on n'y remarquoit point de fluctuation, crut que c'étoit une hydropisie de matrice, ou une hydropisie enkystée : il ne tarda pas néanmoins à se convaincre que cette tuméfaction n'étoit due qu'à un amas d'urine renfermée dans la vessie. La malade étoit affectée d'une chute de vagin, & ne rendoit de l'urine, même en petite quantité & avec beaucoup de souffrance, qu'après avoir réduit cette descente. *M. Block* tenta inutilement d'introduire un cathéter dans ce réservoir : enfin après plusieurs essais infructueux il parvint à y faire passer une bougie. L'urine commença alors à s'écouler peu à peu, & les accidens à diminuer. Les remèdes fortifiants ont remédié à la chute du vagin, & ensuite à la foiblesse de la vessie.

L'observation suivante contient en substance les détails que voici : Un homme tourmenté depuis plusieurs années d'une violente douleur aux oreilles, avec écoulement de matières purulentes, avoit entièrement perdu l'ouïe de l'oreille gauche, & n'entendoit que très-difficilement de l'oreille droite. Les accidens, qui datent du moment qu'on avoit cicatrisé quelques ulcères aux jambes, avoient d'abord été négligés ; mais l'intensité des douleurs, & une fièvre violente qui étoit survenue, avoient enfin exigé l'usage de quelques remèdes généraux. Par leur usage la fièvre s'étoit dissipée, & les douleurs s'étoient calmées. Cependant au bout d'un certain temps, le retour de la fièvre ayant rendu aux douleurs une nouvelle force, on a eu recours, mais sans succès, à

divers moyen curatifs, jusqu'à ce que *M. Jaffer*, auteur de cette observation, s'étant aperçu derrière l'oreille droite, sur le processus mastoïde, d'une élévation dans laquelle il sentoît évidemment de la fluctuation, il y a fait une incision d'un pouce de long & pénétrante jusqu'à l'os. La lame osseuse, qui recouvre ce processus, étoit raboteuse & tellement macérée, que la sonde passa avec la plus grande facilité dans le tissu caverneux. L'observateur y injecta une liqueur vulnérable; elle s'écoula; à son grand étonnement, par la narine du même côté; dès l'instant les douleurs s'apaisèrent, & en continuant ces injections le malade fut délivré de ses douleurs. Cette réussite inopinée détermina *M. Jaffer* à proposer au malade la même opération du côté gauche, & ayant obtenu son consentement, il fit une petite incision, perça au moyen d'un troicart le processus dans son milieu, & y injecta une décoction aqueuse de myrrhe. Cette injection sortit par la narine gauche, & au bout de quatre jours l'ouïe de ce côté fut également rétablie.

Un malade qui avoit fait sécher d'anciens ulcères aux jambes, étoit tombé en apoplexie dont rien n'avoit pu le faire revenir que l'application de trente-deux sang-sues autour de la tête, & encore étoit-il resté sourd & muet. Tous les remèdes employés contre cet état ayant échoué, *M. Jaffer* a eu recours aux douces sur le sommet de la tête. Le liquide dont il s'est servi pour cet effet, a été une solution de sel ammoniac & de boule d'acier. Dès la première goutte le malade a éprouvé un tremoussement par tout le corps: il a pâli à la

cinquième, à la sixième il est tombé en convulsions & a perdu ses sens. On a eu bien de la peine de le rappeler à lui, au bout d'une demi heure : il étoit alors d'un accablement extrême ; il s'endormit néanmoins tranquillement, & eut une sueur abondante. Le troisième jour on réitéra la douche : les suites en furent les mêmes ; pendant le sommeil la sueur ruisselloit de tout son corps, & à son réveil la surdité & le mutisme étoient dissipés. On avoit rouvert les ulcères aux jambes, & depuis ce temps on a entretenu constamment leur écoulement.

M. *Geisler* donne les détails du traitement d'une morsure faite par un chien enragé. L'animal qui avoit mordu la personne que M. *Geisler* a garantie, en avoit encore mordu une autre qui est morte dans toutes les horreurs de l'hydrophobie. L'observateur a scarifié profondément la morsure, il a entretenu long-temps l'hémorragie, ensuite il a saupoudré la plaie de poudre de mouches cantharides, & l'a recouverte d'un emplâtre vésicatoire : au bout de huit jours la suppuration étant bien établie, il a pansé avec un digestif animé par la poudre des mêmes insectes. La cicatrice a été fermée à la fin de la quatrième semaine, & la guérison a été parfaite ; car sept ans après que M. *Geisler* a revu le blessé, il n'avoit encore essuyé aucun symptôme menaçant.

M. *Horn* remarque à l'occasion d'une observation sur une imperforation complète du vagin, que cet accident est souvent causé par l'érosion de l'intérieur des parties génitales, due aux urines âcres. Il n'a rencontré qu'une seule fois une espèce de matière onctueuse ou cé-

tumineuse qui fermoit le passage. On lui apporta un jour une petite fille qui n'avoit pas uriné depuis cinq jours , qui vomissoit souvent, étoit brûlante , avoit le pouls fréquent, & dont la vessie très - distendue faisoit saillie comme une boule. Le vagin étoit fermé par une membrane coriace, & l'urètre par une matière sébacée. M. Horn fendit la membrane, dégagaa le mieux qu'il put l'urètre de l'espèce de suif qui en remplissoit le calibre, & fit plonger l'enfant dans un bain tiède, où elle ne tarda pas de rendre beaucoup d'urine.

M. Mayer nous apprend qu'il a été une fois induit en erreur par un anévrisme très - volumineux à la partie supérieure de l'artère crurale, qu'il a pris pour une ischiocele. Son intention étant de faire l'opération de cette prétendue hernie, il avoit déjà ouvert la peau & entamé le sac anévrisimal, lorsque le sang sortant à gros bouillon, lui fit reconnoître sa méprise. Il appliqua sur le champ des compreses graduées, & ayant appliqué le bandage d'après la méthode de M. Theden, la tumeur du volume de la tête d'un enfant, a été réduite à celui d'une pomme. Depuis ce temps une simple pelote a suffi pour la contenir.

D. PITSCHELS, &c. anatomische und chirurgische anmerkungen, &c. C'est-à-dire, *Remarques d'anatomie & de chirurgie, précédées d'une courte notice sur le collège de médecine & de chirurgie de Dresde*; par M. FRIEDRICH-LEBEGOLT

LEBEGOLT PITSCHEL, docteur en médecine, médecin de l'état-major de l'armée de l'électeur de Saxe & de la garnison de Dresde, professeur d'anatomie; in-8° de 77 pages, avec cinq planches en taille-douce. A Dresde, chez Hilscher, 1784.

7. Frédéric-Auguste, roi de Pologne, & électeur de Saxe, institua le collège de Médecine & de Chirurgie de Dresde, que l'électeur régnant a porté au plus haut degré d'utilité & de perfection.

Les articles, qui composent la brochure dont nous nous occupons, concernent, 1°. les *pores biliaires*. Ces conduits visibles à l'œil nud dans les foies du bœuf, sont très-difficiles à distinguer dans les foies de l'homme, & quelques anatomistes ont même osé nier leur existence dans ces derniers, & supposer que la bile prend une route absolument impossible pour se rendre dans la vésicule du fiel. L'auteur, convaincu de l'absurdité de ces suppositions, assure qu'il a eu le bonheur de voir & de démontrer ces pores dans plus de quinze sujets : il a même fait graver une de ces vésicules les plus volumineuses.

2°. *L'origine de la plèvre & du péritoine*. Les anciens anatomistes ont prétendu que ces deux membranes tirent immédiatement leur origine de la dure-mère. Quelques modernes ont contesté la vérité de cette opinion, & ont avancé qu'elles avoient une origine propre. Notre auteur s'efforce de prouver qu'effectivement elles ne sont pas des productions immédiates de

la dure-mère, mais qu'elles proviennent de la membrane qui enveloppe la moëlle épinière, qui est elle-même une prolongation de la dure-mère.

3°. *Les apophyses ptérigoiïdiennes de l'os ethmoïde.* La plupart des anatomistes ont négligé ces apophyses que l'auteur décrit avec beaucoup de netteté.

4°. *Un cerveau pétrifié de bœuf.* Cet animal, pendant sa vie, paroïsoit jouir d'une santé parfaite. Il païssoit bien, avoit l'ouïe & la vue bonnes, faisoit bien toutes les fonctions naturelles.

5°. *L'extension & la contre-extension, dans la réduction de l'humérus.* Ce Mémoire a été composé en 1743. L'auteur y établit que, le manuel dans cette opération est mal vu; qu'au lieu d'appliquer les forces pour faire la contre-extension au thorax, il faut les porter à la clavicule & à l'omoplate,

Observations on the climates of Naples;
&c. C'est-à-dire; *Observations sur les climats de Naples, Rome, Nice, &c. dans une Lettre à sir GEORGE BAKER, Ecuyer, docteur en médecine; par M. BENJAMIN PUGH, docteur en médecine; in-8°. A Londres, chez Robinson, 1784.*

8. M. Pugh, dont la célébrité méritée, fait regretter aux habitans de Chelmsford-en-Essex sa retraite de l'exercice de l'art de guérir,

a eu occasion de rassembler ces observations, durant le voyage qu'il a fait dans ces contrées, avec son beau-frère M. *Wollaston*, obligé à cause de sa mauvaise santé, de chercher un climat plus salubre que celui de sa patrie.

Il a passé à Naples la fin de l'année 1781 & le commencement de l'année suivante, jusqu'au mois d'avril. » Cet hiver, dit-il, fut le plus rigoureux que de mémoire d'homme on eût essayé dans cette ville. Les fortes gelées des nuits du mois de janvier firent périr tous les orangers, citronniers, grenadiers & autres arbres & arbrisseaux délicats des environs. Peu de temps après notre arrivée, je fus saisi d'une inflammation violente aux yeux, d'un très-grand mal de tête, & de douleurs rhumatismales dans plusieurs parties de mon corps. Jamais jusqu'ici je n'avois connu ces infirmités. Ma femme se plaignit aussi de douleurs de tête, mais elles n'étoient pas portées au même point que les miennes. *Mistress Wollaston* fut affectée, à peu près de la même manière, & M. *Wollaston* ne reçut que peu ou point de soulagement du séjour dans cette ville. Comme ce climat a été si souvent célébré pour sa douceur, je fus étonné de l'opiniâtreté des accidens qui accabloient les individus de ma famille, aussi bien que du nombre des malades & des personnes affligées en général que je rencontrai dans tous les coins de la ville. Je résolus de visiter les hôpitaux publics, j'y vis la misère dans toute sa force : des fiévreux de toute espèce, & pour ainsi dire aucun dont les poulmons n'eussent été primitivement intéressés : des rhumatismes, des hydropisies, des écrouel-

les, des consomptions, & des ulcères de tous genres. »

Voici comme M. *Pugh* s'exprime en parlant des causes de l'insalubrité de cette ville. « La mer, dans la baie de Naples, n'a point ou presque point de flux & reflux, du moins la marée qu'on y observe ne passe jamais six pouces. Les montagnes & les terrains élevés, dont cette baie est entourée, empêchent d'un autre côté la circulation de l'air, en sorte que l'atmosphère est presque en tout temps chargée de particules salines muriatiques. On y remarque de plus des passages très-subits d'une chaleur extrême à un froid perçant, qui ont souvent lieu dans le même jour; & le vent, appelé *scirocco*, fait sur-tout des impressions qu'il est impossible de concevoir, à moins de les avoir éprouvées soi-même. Toutes ces causes réunies ensemble, rendent ce climat très-dangereux pour les constitutions tendres & foibles, en même temps qu'elles privent l'air de cette qualité balsamique, sans laquelle il est particulièrement pernicieux aux personnes dont les poumons sont attaqués. »

« Durant ma résidence dans cette ville, il y arriva un jeune gentilhomme anglois, très-aimable, qui péchoit par les poumons. Son dessein étoit d'y passer une partie de l'hiver, mais l'air produisit sur lui un effet si violent qu'il pouvoit à peine respirer. Au bout de huit à dix jours, il fut obligé de quitter ce pays, & de se rendre promptement au midi de la France. On connoît encore plusieurs exemples de personnes qui, s'étant aperçu trop tard de leur erreur, n'ont formé le projet de changer de séjour, que lorsque la nature

trop épuisée & la mort trop prochaine les ont empêché d'exécuter leur plan. »

Les maladies dues au climat de Naples, ont cessé dans toute la famille de M. *Pugh*, peu de temps après son arrivée à Rome. Ce médecin a fait connoissance dans cette ville d'un de ses compatriotes, qui depuis long-temps étoit sujet aux accès d'asthme, & qui ne pouvant rester à Londres pendant les hivers, a constamment trouvé dans cette capitale du monde chrétien, un soulagement qu'auparavant il avoit vainement cherché à Naples, à Nice & dans d'autres lieux de l'Italie. M. *Pugh* parle ensuite des effets salutaires des eaux de Pise contre la goutte & les affections du foie. Il déclare que s'il avoit à choisir, il passeroit les hivers dans cette dernière ville, & les étés à Siene.

L'auteur arriva à Nice au mois de septembre 1782. « Cette ville, dit-il, est située dans une plaine d'environ cinq milles de long, sur trois de large. La rivière de Var la borde du côté du couchant, où elle touche à la Provence : au midi elle est terminée par la Méditerranée : elle a pour limites du côté du nord les Alpes maritimes, qui commencent à son extrémité d'abord par une montée très-douce, & s'élèvent ensuite peu à peu en très-hautes montagnes. Elles forment ainsi une espèce d'amphithéâtre, qui domine tout le long de la partie orientale. La rivière de Paglion, qui descend de ces montagnes, n'est entretenue que par des eaux de pluies & de neiges fondues ; elle mouille les murs de la ville de Nice, & se jette dans la mer à son couchant. »

« Les environs de Nice sont délicieux, la

plaine est couverte de vignes, de grenadiers, d'amandiers, d'orangers, de limoniers, de citronniers, de bergamotiers, &c. qu'on y cultive avec soin. Les collines sont plantées jusqu'au sommet, d'oliviers qui abritent plusieurs pavillons & maisons de campagne. Les jardins appartenant à ces édifices sont remplis de rosiers, d'œillets, de renoncules, de girofliers, & de toute sorte de plantes d'agrément qui fleurissent pendant tout l'hiver. La végétation se fait ici toute l'année, les habitans y jouissent d'un printemps éternel. Nous avons vu, M. *Wollaston* & moi, dans une promenade à cheval, le 22 décembre, cueillir sur les collines, des olives; dans les vallons, des oranges & des limons, en même temps qu'on y fauchoit & fannoit de l'herbe que l'on y moissonne quatre fois par an. Le soleil produit dans ces climats, durant les mois d'hiver, une chaleur égale à celle qu'il fait en Angleterre au mois de mai, & le ciel y est tellement serein, que pendant des mois entiers on ne voit aucun nuage.

L'auteur fait ensuite mention des prix & de la qualité des vivres. Les viandes de boucherie y sont passables; les volailles sont indifférentes & chères, le gibier est abondant; les poissons ordinaires assez communs, mais les espèces recherchées sont chères: le beurre est bon & à bon marché, le pain est très-médiocre. Il n'y a que de l'eau de puits, elle est très-dure: la seule qu'on puisse boire est celle du couvent des Jacobins du grand quartier. Il remarque ensuite que les mouches, les puces, les punaises, les cousins, &c. y sont également incommodés dans toutes les saisons; & que pour se garantir des cousins au plus fort

de l'hiver, il faut tendre autour du lit des filets faits exprès pour cet usage, sans cela il seroit impossible d'y tenir. Enfin, après avoir déclaré qu'un Anglois ne peut porter trop de circonspection aux marchés qu'il aura à faire, il revient aux considérations sur la salubrité du climat. »

« L'air étant sec & élastique, dit-il, doit convenir aux personnes qui ont le genre nerveux affecté, dont la transpiration insensible s'arrête facilement, qui ont la fibre lâche, la lymphe visqueuse, & le mouvement du sang languissant; mais comme il est en même temps tellement imprégné de sel marin que lorsque le vent vient de la mer, & qu'il souffle fort, les mains sont couvertes d'une espèce de saumure facile à distinguer au goût, les maladies scorbutiques sont communes parmi le peuple. Cette qualité de l'air vient de ce que les hautes montagnes interceptent sa communication avec l'atmosphère plus éloignée, dans laquelle sans cela il verseroit une partie des particules salines dont il est chargé. »

« Les vents varient perpétuellement dans cette contrée; entourée de montagnes, de caps & de détroits: & ces changemens subits & tranchans affectent le corps humain tout autant que les courans d'air. En même temps que le soleil est si chaud qu'on peut à peine prendre quelque exercice en plein air sans fondre en sueur, le vent est souvent si vif & si perçant qu'il supprime la transpiration, & produit des rhumes, des pleurésies, des péripneumonies, des fièvres ardentes, des rhumatismes, &c. »

M. Pugh a demeuré dans cette ville depuis

le 25 septembre jusqu'au 1^{er} juin de l'année suivante, « J'observai, dit-il, que les mois les plus froids & les plus dangereux étoient ceux du printemps ; alors il faut se précautionner soigneusement contre les maladies qui viennent de la suppression de la transpiration ; car quoique le soleil darde avec beaucoup de force, les vents de l'est & du nord-est, qui soufflent constamment aux mois de mars, avril & mai, passant par dessus les Alpes & le Apennins, dont les sommets sont toujours couverts de neige, deviennent extrêmement vifs & pénétrants. Cette température dure quelquefois jusqu'au milieu & même jusqu'à la fin de mai, que la neige des montagnes commence à fondre, & que l'air devient plus doux & plus balsamique. Il ne faut alors que très-peu de semaines pour porter la chaleur à un degré très-incommode, & pour obliger à se rendre dans un climat moins brulant ; de façon qu'à mon avis une personne valétudinaire feroit très-bien de quitter cette ville dès la première semaine du mois de mars. »

« Mais à quelles maladies les habitans de ces contrées sont-ils le plus sujets ? Ils sont exposés à des fièvres de toute espèce qui intéressent presque toujours les poumons, aux écrouelles, rhumatismes, ophthalmies, affections scorbutiques de la bouche, enfin aux ulcères & éruptions de divers genres. Le marasme paroît être la maladie dominante : j'ai souvent visité les hôpitaux ; & j'ai reconnu que c'étoient là les principales maladies, c'est-à-dire que ce sont à peu près les mêmes que celles qu'on rencontre dans les hôpitaux de Naples & autres villes des côtes maritimes de l'Italie ; &

quand même les apparences de mauvaise santé des habitans de ces lieux n'indiqueroient pas l'insalubrité de l'air qu'on y respire, mes malheureux compatriotes qui y ont passé l'hiver de 1783 m'en fourniroient des preuves assez décisives. Il y eut cette année-là vingt-quatre familles, outre plusieurs particuliers isolés, en sorte que la totalité des Anglois qui y étoient réunis, montoit à cent trente-six individus; & je crois que parmi ceux qui s'y étoient rendus dans la persuasion de retirer de grands avantages de la bonté de l'air qu'on y respire, un très-petit nombre ont eu leur espérance comblée; j'en excepté seulement deux: l'un étoit un gentilhomme goutteux d'un certain âge; l'autre un particulier délicat, foible & mélancolique, qui essuyoit de temps en temps des mouvemens de fièvre: l'un & l'autre avoient néanmoins les poumons en bon état. Les seuls malades attaqués de consomption, que je vis à Nice, furent six jeunes hommes, & une dame déjà un peu avancée en âge: ils moururent tous dans le courant de l'hiver. Trois de ces jeunes malades étoient de temps en temps si actifs & si gais, même la veille de leur mort, qu'il sembloit qu'on auroit pu concevoir les plus belles espérances de guérison. S'ils étoient restés en Angleterre, ou s'ils avoient préféré d'autres provinces méridionales de la France, j'oserois croire fermement que des six il en vivroit encore quatre; leur dissolution au moins auroit été retardée. J'ai donné mes soins à plusieurs Anglois qui, arrivés à Nice en bonne santé, ont été attaqués de fièvres inflammatoires violentes, & tous ont plus ou moins souffert des poumons. Quelques-uns des

membres de ma propre famille se sont ressentis des mauvais effets de ce climat. *M. Wollaston* eut pendant notre séjour ici trois attaques violentes de fièvre inflammatoire, & quitta ce séjour dans un si mauvais état de santé, que j'eus peu d'espoir de le ramener vivant en Angleterre. *Mistress Wollaston* eut différentes fois les yeux très-enflammés, avec de grandes douleurs de tête & de la fièvre qui la retinrent au lit plusieurs semaines; ma femme qui étoit toujours d'une santé très-brillante, fut prise d'une fièvre inflammatoire, pour laquelle elle fut obligée de garder la chambre près de trois mois, & qui se termina enfin par un abcès au bras, auquel elle dut sa vie. Quant à moi-même, qui suis d'une aussi bonne constitution qu'on en ait jamais vu, & qui n'avois jamais essuyé de maladie, j'y étois à peine depuis dix jours, que je me sentis un violent mal de tête & des douleurs rhumatismales très-aiguës qui durèrent, à peu d'intervalles près, tout le temps que j'y restai. Mes yeux & mes dents, quoique très-bons, souffroient tellement qu'il y eût lieu de croire qu'un séjour de quelques années dans cette ville, me priveroit des uns & des autres.»

« Les détails où je viens d'entrer relativement aux villes de Naples & de Nice, prouvent que le climat de l'une & de l'autre, ainsi que les maladies qui y sont familières, se ressemblent beaucoup; que les individus de ma famille ont éprouvé les mêmes effets, dans l'une & dans l'autre ville, de l'action de l'atmosphère; & que dans toutes deux, l'air est trop vif & trop pénétrant pour les malades attaqués de consommation».

M. *Pugh* propose ensuite aux phthisiques quelques autres cantons, soit de l'Angleterre, soit de la France, pour s'y rendre de préférence à tous ceux de l'Italie, dans l'espérance d'y rétablir leur santé. Nous ne parlerons que de ceux de la France. « En hiver, dit-il, je préférerois les environs d'Avignon, de Nîmes ou de Pézénas; l'air y est sec & beaucoup plus pur qu'en Italie. Ces endroits abondent en provisions, & les loyers n'y sont pas exorbitans, objets qui méritent quelque attention de la part de ceux qui sont dans la triste nécessité de chercher leur guérison hors de leur pays. Mais la principale raison qui me détermine à donner la préférence à ces districts sur tous les autres de la France, c'est leur distance de la mer, dont je crois l'influence si préjudiciable dans les climats chauds. Le soleil étant pendant les mois de juin, de juillet & d'août, extrêmement chaud en Provence & en Languedoc, les malades passeront ce temps à Bârèges ou à Bagnères, l'une & l'autre situées dans les montagnes, où l'air durant cette saison est tempéré & agréable, où l'on vit à peu de frais, où le lait de vache & de chèvre se trouve en abondance, & où il y a des eaux salutaires pour les personnes attaquées des poudrons. Les montagnes des Cévennes, riches en sources d'eaux minérales, offrent encore des séjours agréables pour l'été. Au mois de novembre on reviendra aux lieux où l'on se propose de passer l'hiver. »

Avant de quitter cet opusculé, nous croyons devoir encore traduire un passage, contenant une observation que l'auteur a faite dans les

pays à vin, & dont peut-être il n'a pas saisi la véritable cause.

« Dans toutes les parties de l'Europe où j'ai voyagé, j'ai constamment observé, dit-il, que les payfans & les laboureurs qui n'ont pour boisson ordinaire que du vin, sont d'une taille plus petite & ont moins de forces que les cultivateurs Anglois, Gallois ou Irlandois, qui ne boivent que du lait, du lait de beurre ou de la très-petite bière. Plus je vis, plus je suis convaincu que le vin & toutes les liqueurs fermentées, sont très-pernicieux à la constitution humaine, & que pour conserver sa santé & la bonne humeur, il n'y a point de boisson comparable à l'eau pure, simple & de bonne qualité. Qu'on ne m'accuse pas d'arrogance, parce qu'en cela je m'érige en juge : l'eau a été ma boisson de trente à quarante ans, & je crois qu'il existe peu d'homme qui à mon âge jouisse d'une meilleure santé & d'une plus belle humeur. »

Le climat n'auroit-il pas plus d'influence sur la taille & sur les forces physiques des habitans que la boisson ? On a vu des buveurs d'eau-de-vie parvenir à un très-grand âge ; & la santé brillante, ainsi que la charmante humeur de l'auteur à l'âge où il est, ne prouvent-elles pas que lorsqu'on a une constitution aussi heureuse que la sienne, on peut boire tout ce qu'on veut, plutôt qu'elles ne décident que l'usage de l'eau procure de bonnes constitutions, & peut convenir indistinctement à tous les individus de l'espèce humaine, quel que soit leur tempérament, délicat ou robuste, valétudinaire ou sain.



MARCUS HERZ, Briefe an Aerzte, &c.
C'est-à dire, *Lettres aux médecins ;*
par M. MARC HERZ, docteur en médecine, médecin de l'hôpital de la Communauté juive de Berlin ; premier & second recueils. A Berlin, 1784.

9. Ces lettres, dont le premier recueil parut pour la première fois en 1778, & qui viennent d'être réimprimées, roulent sur divers sujets, dont l'énumération seroit peu intéressante. Nous ferons seulement mention de quelques-uns d'entr'eux.

L'auteur a reconnu à la cévadille la même qualité spécifique contre les vers que le quinquina possède contre les fièvres intermittentes, & le mercure contre le virus vénérien. Le lichen d'Islande convient dans la dysenterie, pourvu que son usage soit précédé des évacuations nécessaires, que la langue soit nette, le mauvais goût dissipé, & qu'il n'y ait point de douleur fixe accompagnée de fièvres dans les premières voies ; alors la décoction de cette mousse, alliée à l'opium ou à la teinture de rhubarbe, s'emploie avec succès. Cette substance végétale, remarque notre auteur, ne convient pas dans toutes les affections de poitrine : elle supprime quelquefois les crachats, & rend la respiration difficile. Il faut donc s'en abstenir toutes les fois qu'il s'agit d'atténuer & de débarrasser les poumons d'une matière irritante.

M. Herz a administré heureusement le mer-

cure dans les fièvres intermittentes opiniâtres. Il observe que la benoite n'a d'efficacité qu'autant qu'on en continue l'usage très-long-tems, & qu'on en fait prendre jusqu'à huit onces.

Le mélange d'huile de térébenthine & de miel ; l'extrait de l'aconit , une émulsion préparée avec la gomme gaïac , ont tour à tour réussi dans la sciatique. Il paroît néanmoins que l'extrait d'aconit , donné à des doses assez fortes , l'emporte sur tous les autres. L'auteur fait mention d'une jeune fille qui , après en avoir pris jusqu'à deux scrupules à différentes reprises par jour , est tombée dans une phrénésie affreuse.

M. *Home* a assuré que la garance donnée à la dose d'un demi-gros ou de deux scrupules , trois ou quatre fois par jour , rétablit mieux que tout autre remède , l'écoulement périodique des femmes arrêté. M. *Herz* observe que cette racine ne lui a pas réussi contre les suppressions , mais bien dans les cas de diminution , comme aussi lorsqu'il a été question de rappeler les lochies.

Medical reports of the effects of tobacco,
&c. C'est-à-dire , *Exposé médical des effets du tabac , & en particulier de ses qualités diurétiques dans la guérison des hydropisies & des dysuries ; par M. THOMAS FOWLER , docteur en médecine ; in-8°. A Londres, chez Johnson, 1785.*

10. L'objet de cette brochure est de présenter le détail des expériences que l'auteur a faites pour constater l'efficacité du tabac dans

les maladies indiquées. Il fait infuser une once du meilleur tabac de Virginie dans une pinte, (chopine de Paris,) d'eau bouillante; & après avoir décanté, il en prescrit depuis trente jusqu'à deux cents gouttes dans un véhicule convenable. Il en ordonne encore en forme de lavemens, & alors on mêle une once de cette infusion à un demi-septier de lait. Il faut augmenter peu à-peu les doses, & les porter au point qu'elles excitent de légers vertiges. M. Fowler a trouvé cette infusion d'un grand secours dans les hydropisies, les dysuries & les coliques; elle est légèrement laxative & puissamment diurétique.

Pharmacopœia Wirtenbergica, &c. Pharmacopée de Wirtemberg, nouvelle édition, revue, corrigée, & considérablement augmentée. A Lausanne, chez Jules-Henri Pott; & se trouve à Strasbourg, chez Amand Koenig, libraire; & à Paris, chez Didot le jeune, quai des Augustins, 1785. Grand in-4° de près de 600 pag. Prix 12 liv. br.

11. Ce dispensaire auquel on se conforme dans presque toutes les pharmacies du Nord, étoit devenu fort rare: on a cru devoir en donner une nouvelle édition sur papier collé.

La première partie de ce code pharmaceutique offre un catalogue alphabétique raisonné des drogues simples, de leurs vertus, de leurs noms en latin, françois & allemand; de leurs qualités, & des endroits d'où on les tire. La

376 MATIERE MÉDICALE.

seconde partie renferme les formules des divers médicamens dont on se sert en médecine, & une nomenclature de tous les remèdes simples & composés, qui doivent se trouver dans les pharmacies : le tout est terminé par une triple table latine, françoise & allemande, de toutes les substances & compositions dont il est fait mention dans cet ouvrage.

A chemical analysis of Wolfram, &c.
C'est-à-dire, *Analyse chymique du Wolfram, avec l'examen d'un nouveau métal qui entre dans sa composition*, par Don JEAN-JOSEPH & Don FAUSTE DE LUYART, traduits de l'espagnol en anglois, par M. CHARLES CULLEN, écuyer; précédée d'une traduction de l'analyse du Tungsten ou pierre pesante, par M. SCHEELE; & des additions en forme de remarques, par M. BERGMAN. In-8°. A Londres, chez Nicol, 1785.

12. Arrêtons-nous d'abord un moment à l'analyse du tungsten. Cette pierre, lorsqu'elle est pure, contient une terre calcaire combinée avec à peu près quantité égale d'une substance qui, en apparence terreuse, se dissout néanmoins, quoiqu'en petite quantité, dans l'eau bouillante, rougit le tournesol, & forme un sel neutre avec les alkalis. Ces phénomènes indiquent qu'elle est un acide particulier.

Si l'on met le tungsten tour à tour digérer avec l'acide marin & l'alkali volatil fluor, il se dissout peu à peu entièrement. Le premier de ces menstrues en extrait une terre calcaire, qu'on peut en précipiter avec un alkali; & l'autre, qui se charge de la partie acide, l'abandonne si on le sature avec quelque autre acide.

Comme la terre précipitée de la solution acide, & le tungsten lui-même pendant qu'il est en digestion dans l'acide marin, affectent une couleur jaune, MM. de Luyart ayant retrouvé cette couleur dans l'analyse du wolfram, ont conclu que cette dernière substance contenoit de la pierre pesante.

Le wolfram est un minéral d'un brun noir, qu'on trouve dans les mines d'étain; il est en cristaux, ou d'un tissu feuilleté, ayant un lustre presque métallique. Pour le décomposer, il faut suivre le même procédé que pour le tungsten; mais au lieu de terre calcaire, ce corps fournit du fer & de la manganèse.

Outre l'analyse par la voie humide, le wolfram & le tungsten ont été décomposés par la voie sèche. Pour cet effet, MM. de Luyart ont fait fondre une partie de l'un ou de l'autre avec quatre parties d'alkali fixe. Leur acide particulier s'est uni à l'alkali, & a formé un sel neutre soluble dans l'eau; tandis que la terre calcaire de l'un, de même que le fer & la manganèse de l'autre, ne se sont point dissous. La quantité d'acide jaune précipité du wolfram est plus considérable que celle qu'on obtient d'un poids égal de tungsten, & va à soixante-cinq parties sur cent. MM. de Luyart ont dissout cette matière jaune dans l'alkali caustique; & l'en ayant ensuite précipitée par un autre acide, il en est

résulté un sel âcre & amer au goût, qui conservoit une grande solubilité, tant qu'il y avoit surabondance d'alkali.

« Cent grains de cette matière jaune (disent les auteurs), réduite en poudre, placés dans un creuset de Zamora, chargé de charbon & bien couvert, après avoir été exposés à un grand feu pendant une heure & demie, donnèrent; quand le creuset fut refroidi, un bouton tellement friable, qu'il se laissa écraser entre les doigts. Ce bouton étoit d'un brun foncé; & en l'examinant à la loupe, on y reconnut un amas de globules métalliques, dont quelques-uns avoient la grosseur d'une tête d'épingle. En les brisant, ils avoient dans leur cassure l'apparence métallique, & la couleur de l'acier. Rassemblés, ils pesoient soixante grains; en sorte qu'il y avoit quarante grains de diminution. Leur gravité spécifique étoit de dix-sept, six. Ayant ensuite calciné une partie de cette substance, elle est devenue jaune & plus pesante de vingt-quatre centièmes. Une autre partie ayant été réduite en poudre & mise en digestion avec l'acide vitriolique, en même tems qu'on en a fait digérer une autre dans l'acide marin, elles ont souffert l'une & l'autre une diminution qui n'alloit qu'à deux centièmes de leur poids. Les liqueurs décantées, la poudre examinée avec une loupe, a encore présenté des grains qui conservoient l'aspect métallique. L'alkali prussien a précipité des deux liqueurs un sédiment bleu, d'où l'on peut conclure que la petite quantité de substance qu'elles tenoient en dissolution, étoit du fer qui s'étoit incorporé au bouton, & provenoit du charbon qu'on avoit employé à la fusion. L'acide nitreux & l'eau

régale versés sur deux autres portions de cette poudre, ont également extrait des particules ferrugineuses, & ont rendu au résidu la couleur jaune, qui est propre à la chaux du tungsten ».

Les propriétés les plus singulières de ce nouveau métal sont, selon les expériences de MM. de Luyart, de posséder une gravité spécifique très-considérable; de fondre plus difficilement que la manganèse; de donner une chaux jaune, qui, exposée à la chaleur du soleil, ou dans un creuset sans aucune addition à un feu très-vif, devient bleue; de s'unir à tous les corps métalliques ordinaires (mais le plus intimement à l'argent & au fer), & de produire avec eux des composés très-différens de ceux qui résultent de leur union réciproque; de n'être pas solubles dans les acides vitriolique, nitreux & marin, ni même dans l'eau régale; de donner des chaux également insolubles dans les acides, & auxquelles l'acète fait prendre une couleur jaune; de s'unir au contraire très-facilement aux alkalis, & de former avec eux un composé neutre; de contracter avec l'eau, au moyen de la trituration, un degré d'union qui retient long-tems suspendues ces particules dans le liquide dissolvant. Ces propriétés prouvent évidemment que la partie métallique du wolfram est un métal *sui generis*, différent de tous ceux qui sont connus.

Cet opuscule est enrichi de plusieurs observations accessoires très-intéressantes. Nous n'en rapporterons que la méthode de déterminer la gravité spécifique des solides, concassés ou réduits en poudre. Il faut d'abord peser le solide dans une petite phiole qu'on remplit ensuite d'eau, & qu'on place de nouveau sur la balance.

L'excès de ce poids , au-delà de ceux du solide & de la phiole , indiquera le poids de l'eau qui remplit l'espace de la bouteille que le solide n'occupe pas. Le poids de la quantité d'eau qu'il faut pour remplir toute la bouteille étant trouvé séparément , l'excédent de ce poids sera celui de la quantité d'eau qu'il faut pour remplir l'espace occupé par le solide , c'est-à-dire qu'on a trouvé le poids d'une quantité d'eau égale au solide ou volume , ou , pour le dire en d'autres termes , la gravité spécifique du solide. Les corps dont le tissu est poreux , acquièrent , par la réduction en poudre , une gravité spécifique plus considérable que ceux dont le tissu est compacte.

Supplement zu der abhandlung vom salpeter , &c. C'est-à-dire, *Supplément au traité sur le salpêtre , & preuves plus pressantes que le nitre & son acide ne peuvent s'obtenir que du règne végétal & des excréments des animaux , avec des expériences confirmatives ; par M. JEAN-PHILIPPE BECKER , maître en pharmacie à Magdebourg. In-8° de 247 pages. A Dessau, dans la librairie des savans , 1785.*

13. On connoît déjà un ouvrage du même auteur , intitulé : *L'acide nitreux découvert dans les excréments des animaux* , opuscule auquel on a joint une dissertation sur le salpêtre. La brochure que nous annonçons , est le supplément à cet écrit. Lémery , dit notre auteur , a déjà

déclaré que le nitre existoit tout formé dans les végétaux, & que de là il passoit avec les ali-mens dans les animaux. M. *Becker* avance ici que l'acide végétal est mêlé dans l'estomac à l'acide des sucs gastriques, & tellement préparé dans le canal intestinal, qu'il fournit aux ma-tières fécales & à l'urine l'acide de nitre qu'ils contiennent. Il a fait un grand nombre d'expé-riences avec les excréments humains des chè-vres, des chevaux, vaches, cochons, &c., avec diverses espèces de fumier, les terres des écuries, &c. Il rapporte ces expériences; & lorf-que, en ajoutant à ces substances des cendres ou alkalis, il a obtenu du salpêtre, il a soin de l'observer, & de marquer en quelle quantité. L'urine humaine ne donne point de nitre, mais un sel ammoniac. L'auteur expose également les instructions nécessaires pour établir une manu-facture de salpêtre, désigne les défauts qu'il faut éviter, cherche à apprécier la quantité, selon la nature plus ou moins grasse de la terre. Il re-jette l'usage des murs, & veut qu'on leur sub-stitue des tas ou pyramides.

Dans une appendice, il présente l'analyse de l'arsenic rouge de Saxe. Conformément à ces expériences, cet arsenic est composé de cinq parties de soufre commun, de quatre parties d'orpiment, de deux parties d'antimoine, & d'une partie d'arsenic blanc.

Compendium Botanices, &c. Abrégé de Botanique, contenant l'explication du système de LINNÉ, & son application aux genres & aux espèces d'un grand

nombre de plantes qui se trouvent communément en Allemagne, & qui sont recommandables par leur usage médical ou économique; par M. CHRISTIAN-FRÉD. REUSS, professeur de Tubinge: seconde édition, corrigée & augmentée. A Ulme, aux frais de Stettin; & se trouve à Strasbourg, chez Amand Kœnig; & à Paris, chez Didot le jeune. 1785. In-8° de 589 pag. sans les tables & préface. Prix 6. liv. br.

14. Plusieurs botanistes ont travaillé à répandre les préceptes de *Linné*, soit en les publiant en abrégé, soit au contraire en les commentant. Aucun n'a eu dans l'Allemagne un plus grand succès que *M. Reuss*. Il est vrai qu'aucun n'a su réunir autant de choses en un très-court espace, & qu'aucun ne les a présentées avec plus de clarté. Comme son traité peut également servir aux François qui commencent l'étude de la botanique, nous croyons devoir entrer dans quelques détails.

Il est divisé en deux parties : la première contient les élémens & l'explication des termes de botanique. *M. Reuss* donne d'abord des généralités & une notice succincte des principaux systèmes. Il s'étend en particulier sur celui de *Linné*, ne néglige rien pour bien faire entendre les termes techniques des botanistes ; il ajoute la traduction allemande de chaque mot, & indique une plante sur laquelle on peut observer les caractères qu'il désigne.

Dans la seconde partie, on trouve l'usage &

l'application des termes expliqués dans la première ; la description botanique d'environ 430 genres , & de plus de 700 espèces de plantes , que l'on peut rencontrer à la campagne ou dans les jardins ; l'indication du lieu & du tems où elles fleurissent ; leur usage médicinal ou économique ; plusieurs tables fort utiles ; des planches où sont représentées les parties des plantes qu'il est nécessaire de connoître.

Ce livre sera d'une très-grande utilité à ceux qui commencent à se livrer à l'étude de la botanique , & spécialement à ceux qui n'ont aucun maître qui puisse les guider.

Les augmentations considérables faites dans cette nouvelle édition , la rendent très-supérieure à la première. Par exemple, en traitant du port des plantes, M. R. a fait usage, autant qu'il a pu, des nouvelles observations des plus célèbres botanistes de nos jours, de *Kochreuter* & de *Weiss*, sur les cryptogames ; de *Necker* & de *Hedwig* sur les mousses ; de *Batsch*, sur les champignons ; de *Schreber*, sur les graminées. Il a consulté aussi les ouvrages qui ont paru depuis la publication de la première édition ; & en a tiré ce qu'il y a trouvé d'essentiel.

Stirpes cryptogamicæ, &c. C'est-à-dire, *les Plantes cryptogamiques nouvelles ou douteuses, avec les figures enluminées, & enrichies de leur histoire analytique ; par JEAN HEDWIG, docteur en médecine, fascicule I. A Leipfick, chez Muller ; & à Strasbourg, chez Kœnig. 1785. In-fol. de 30 pag.*

15. Combien la cryptogamie renferme en-

core d'objets cachés aux yeux du naturaliste ! Mais tous les jours de laborieux botanistes du Nord nous font part de leurs découvertes en ce genre. M. *Hedwig* tient parmi eux le premier rang ; ses preuves sont faites depuis plusieurs années. C'est lui qui, dans un Mémoire couronné par l'Académie Impériale des Sciences de Pétersbourg , nous a appris & démontré que les mousses, ainsi que les autres plantes les plus parfaites , étoient douées de fleurs à pétales, à étamines, à pistils, & des autres parties de la fructification.

L'ouvrage dont nous annonçons la première partie, présente l'histoire analytique de dix mousses, contenant la description exacte des racines, tiges, feuilles, fleurs, floscules, semences, fruits, opercules, urnes, receptacles, ovaires, corpuscules, coiffes, gaines, péduncules, &c. ; l'indication de leur lieu natal, du tems de leur floraison, de la maturité de leur fruit, de leur durée, & de leur manière de croître. M. *Hedwig* ajoute ici ses dénominations particulières, celles de *Dillen*, de *Linné*, de *Vailant*, de *Buxbaum* & de *Morison*. Les quatre dernières mousses qu'il décrit, ne l'ont jamais été ; il les a découvertes depuis peu. Les trois premières croissent spontanément aux environs de Chemnitz en Saxe. M. *Hedwig* les nomme *Weisia recurvirostra*, *Weisia heteromalla*, & *Phascum crispum*.

La première fleurit en juin & juillet ; sa semence est mûre dès le commencement d'août.

La seconde, en mai & juin : dès la fin de ce dernier mois, & en juillet, elle dépose ses opercules.

La troisième montre sa fleur en octobre & novembre,

novembre, & ses parties de la fructification ne sont en maturité qu'en juin de l'année suivante.

La dernière mouffe de cette décade est le *Phascum patens*, découvert par M. *Hedwig* dans la forêt de Rosenthal, près de Leipfick. Ses petites fleurs s'épaulouissent en mai & juin, ne fourmillent de graines mûres qu'en août. En finissant, l'auteur contemple la sagesse du Créateur, qui n'a rien créé d'imparfait dans la nature, rien dont l'organisation ne soit admirable, ce qui s'étend jusqu'aux êtres infiniment petits.

Les planches enluminées qui accompagne cet ouvrage, sont magnifiques; elles sont au nombre de dix: il y en a une pour chaque mouffe. Les dessins en ont été faits par M. *Hedwig* lui-même. Non seulement toute la plante y est représentée dans son entier, mais encore ses principales parties grossies au microscope.

Introductio in oryctographiam & Zoologiam Aragonicæ; accedit enumeratio stirpium in eadem regione noviter detectarum. In-8^o de 192 pages, avec sept planches en taille-douce, sans nom du lieu d'impression, ni de libraire, 1784.

16. Cet ouvrage doit son existence à la Société d'Agriculture & des Arts de Saragosse. On y trouve les descriptions des productions naturelles, un grand nombre de remarques sur la population, sur l'économie politique, sur l'histoire ancienne, & sur l'état des sciences en Aragon.

Prælectio medica inauguralis: *Quantum in avertendis sceleribus prosint præcepta medica ? Dissertation inaugurale sur cette question : Combien les préceptes de la médecine sont propres à prévenir les crimes , soutenue dans les écoles de Besançon , par M. LOISEAU , sous la présidence de M. FRANCE , professeur royal de la Faculté de médecine de Besançon , recteur de l'université , de la Société royale de médecine de Paris , &c. A Besançon , de l'imprimerie de J. F. Couché , imprimeur de l'université.*

17. On n'a jamais peut-être proposé de question plus honorable pour la médecine. Un chapitre de l'Esprit des Loix de Montesquieu est destiné à faire voir , combien , pour les meilleures loix , les esprits doivent être préparés ! Ici on se propose davantage : c'est de disposer les corps auxquels la nature a si intimement lié les esprits , à ne donner à ceux-ci que des déterminations conformes au bien , à placer la médecine à côté de la législation , pour éclairer ses opérations , & en assurer le succès , & à la faire concourir avec elle au maintien de l'ordre social & au bonheur de l'humanité. La morale , la religion & les loix tendent à ce but ; mais elles ne triomphent pas toujours de ces passions impétueuses & funestes qui entraînent l'homme

vers le crime d'une manière presque irrésistible. Comme les passions tiennent beaucoup à l'état physique de nos organes , que la médecine peut modifier , c'est à elle à modérer ces passions , & à les empêcher d'acquiescer une énergie dangereuse , en disposant favorablement la constitution du corps dont elles dépendent.

Cette dissertation est divisée en deux parties. Dans la première , l'auteur examine *s'il n'existe point dans l'économie animale quelque vice qui , en portant le trouble dans l'âme , puisse l'entraîner au crime* : dans la seconde, il cherche si la médecine ne fournit point quelque moyen de corriger cette disposition vicieuse , & par conséquent de ramener l'âme à des sentimens plus droits , & de l'éloigner des forfaits. L'Etre suprême, dit l'auteur, a imprimé à l'homme pour sa conservation un penchant à rechercher ce qui lui est utile , & à fuir ce qui lui nuit ; penchant qui est la source de nos passions : mais pour modérer celles-ci , il lui a accordé la liberté qui lui suffiroit , s'il savoit cultiver sa raison. Dans l'état d'imperfection où il est , son instinct moral , obscurci & dégradé , l'égare souvent , & le porte au mal par les apparences d'un faux bien ; & c'est delà que résulte le peu d'accord qu'il y a entre ses desirs & sa volonté.

« Quelle est l'origine , demandera-t-on , de cette étrange différence qui se trouve entre les hommes , & qui fait que les uns sont portés naturellement à la vertu & les autres au vice ? *Galien* avoit déjà dit que les dispositions de l'âme correspondent au tempérament du corps. » L'auteur établit que la dégénération de la bile & l'âcreté mordante que cette humeur est capable de prendre , jointes

à une excessive irritabilité des solides, sont les causes ordinaires de cette sombre mélancolie qui dispose les hommes au crime, qui les rend atroces à l'égard de leurs semblables, & qui les porte au suicide : *Qui melancholicâ anglicâ corrupti, res suas componunt, testamenta scribunt, amicis per epistolas valedicunt, dein absque furore, absque gravi arumâ, sed vitâ pertasi, laqueo, veneno, vel alio modo lethum sibi inferunt; aded verum est quod ait Plinius, ALIQUEM ESSE MORBUM PER SAPIENTIAM MORI.*

M. France prouve ce principe par l'exemple des fameux scélérats dont l'histoire nous a transmis les noms & les crimes, & qui tous ont été plus ou moins atteints de ce vice constitutif du tempérament. A la sagacité & à la logique exacte qu'il emploie pour l'établir, il a joint une très-grande érudition.

L'auteur de cette dissertation étant parvenu à désigner les sources du dérèglement des passions humaines, il ne lui a pas été difficile d'en indiquer le correctif : il l'a trouvé dans les moyens diététiques & dans les secours que fournit l'hygiène, plutôt que dans un usage trop étendu des médicamens.

Le choix du sujet de cette dissertation suffit pour donner une idée de l'esprit philosophique de son auteur, & fait mieux son éloge que ce que nous pourrions en dire.

N É C R O L O G I E.

Xavier Manetti, médecin du collège royal de Florence, professeur de médecine & de botanique, intendant du jardin impérial des

plantes, secrétaire & ancien directeur de la Société botanique de Florence, membre des plus célèbres académies d'Italie, est mort au commencement de l'année 1785, à Florence.

Indépendamment de la médecine qu'il pratiquoit avec honneur, il étoit aussi un habile botaniste & un savant naturaliste. Nous ne pouvons mieux faire connoître son mérite & ses talens, qu'en donnant l'énumération de ses écrits, extraite de notre bibliographie manuscrite.

1°. *Catalogus plantarum nonnullarum horti Academiae physico-botanicae Florentinae, &c.* A Florence, 1747.

2°. *Viridarium Florentinum, sive conspectus plantarum quæ floruerunt & semina dederunt hoc anno 1750, &c.* A Florence, 1751, in-8°.

3°. *CAROLI LINNÆI, medicinae & botanicæ in academia Upsaliensi professoris, &c. Regnum vegetabile, juxta systema naturæ in classes, ordines & genera, &c.* A Florence, 1758, in-4°, 1756, in-8°.

4°. *Trattato dell' inoculazione del vajuolo.* A Florence, 1761, in-4°.

5°. *Lettera che puo servire di supplemento al suo trattato sull' inoculazione del vajuolo.* A Florence, 1762, in-4°.

6°. *Delle specie diverse de frumento e di pane siccome della panizzazione, e parte di essa ch'è, in occasione di carestia, possono panizzarsi.* A Florence, 1765, in-4°.

7°. *Ornithologia methodicè digesta, tomus v, & ultimus.* A Florence, 1775, in-fol. enrichi de planches gravées & coloriées par les meilleurs maîtres.

8°. Discours relatif à l'Histoire naturelle.
Voyez les Nouvelles Littéraires de Florence,
 1775, page 66. (M. WILLEMET.)

S É A N C E P U B L I Q U E,
tenue par la Faculté de médecine de
Paris.

LE VINGT-NEUF DÉCEMBRE 1785.

M. le doyen de la Faculté ouvrit la séance par un discours dans lequel il traita, d'une manière abrégée, de la dignité de la médecine & des travaux des médecins, & qu'il termina par une mention honorable de M. *Malouin*, fondateur de cette séance. Après quoi on procéda à la proclamation & à l'annonce des prix.

Ensuite M. *Cotvisart des Marets* lut l'éloge de M. de l'Épine. M. *Bertholet* communiqua des observations sur les analyses végétale & animale. M. *Bosquillon* prononça l'éloge de M. *Chevalier de la Hampe*. M. de la Planché présenta l'analyse des travaux de MM. les bacheliers de la Faculté; & M. le Roux des Tillet termina la séance par la lecture des éloges de MM. *Bernard*, *Gauthier*, *Pajon de Moncets*, de *Brotonne*, *Dupré le fils*, & *Lorry*. Il restoit encore plusieurs dissertations que le temps n'a point permis de lire.

P R I X P R O P O S É.

La Faculté avoit proposé, en 1783, pour sujets de prix, 1°. de déterminer les causes, les

signes du rachitis & sa curation ; 1°. d'exposer l'histoire des différentes convulsions dans l'enfance ; 3°. de décrire les maladies de la moëlle ; 4°. d'assigner les vrais caractères des différentes espèces d'asphyxie , & les moyens curatifs propres à chaque espèce.

Des Mémoires qui sont parvenus à la Faculté sur ces différentes questions , aucun n'a été jugé digne d'être couronné. Il y en a deux cependant qui méritent une distinction honorable. L'un de ces ouvrages ayant pour épigraphe : *Principiis obsta; sero medicina paratur, cum mala per longas invaluere moras* , à pour objet les maladies de la moëlle.

Dans ce Mémoire la matière n'est qu'effleurée , loin d'être approfondie ; mais comme l'auteur (M. Moignon , docteur en médecine , résident à Châlons) y a mis de la précision , de l'ordre , de la clarté , & sur-tout s'appuie sur de bons principes , la Faculté lui a accordé un jetton d'or pour prix d'encouragement.

La seconde pièce n'est pas un Mémoire ; c'est un traité sur les convulsions. Elle a pour épigraphe : *Infantum corpus læditur, in quantum convellitur.* (*Specimen novi Med. consp.*) L'auteur a rassemblé dans ce Mémoire tout ce qui se trouve sur les convulsions dans un grand nombre d'ouvrages ; mais des citations faites avec profusion , des négligences dans l'ordre adopté par l'auteur , & un style incorrect , ne pouvoient remplir les vues de la Faculté. Cependant , comme cet ouvrage est considérable ; qu'il suppose des connoissances très-étendues , qu'il a exigé beaucoup de recherches & de travaux , qu'il renferme des matériaux précieux , & qu'il s'y trouve des parties soigneusement traitées , la

Faculté, en regrettant de ne pouvoir couronner son auteur, lui décerne un prix d'émulation, consistant en un double jetton d'or. Cet auteur est M. *Baumes*, docteur en médecine, & de l'Académie royale des Sciences de Montpellier, médecin à Lunel en Languedoc.

La Faculté, que l'ordre des exercices inhérens à sa constitution avoit empêché jusqu'à ce jour de déterminer un tems fixe pour la séance publique fondée par M. *Malouin*, a statué définitivement que par la suite elle tiendrait cette séance tous les ans vers la fin du mois de juin, à la clôture de ses écoles.

La séance prochaine aura donc lieu le 28 du mois de juin 1786. La Faculté propose trois sujets de prix. Le premier est l'ictère des nouveau-nés. On demande une description claire de ce phénomène, une distinction entre les circonstances où il exige les secours de l'art, & celles où il faut tout attendre de la nature. On trouve peu de choses, sur ce sujet dans les auteurs; mais il est simple, & se présente si souvent, qu'il n'exige ni un tems bien long, ni de grandes recherches pour être traité conformément aux vues de la Faculté. Le prix qui est d'un jetton d'or, sera décerné à la séance prochaine. Le terme fixé pour l'envoi des Mémoires sera le dernier d'avril 1786.

Un sujet plus important, & qui demande des recherches plus étendues, c'est l'histoire de la maladie du méfentère propre aux enfans, que l'on nomme vulgairement *carreau*. Envisager la maladie dès son principe, la suivre dans tous ses degrés, rechercher les causes qui la produisent, exposer avec précision les moyens de la prévenir, & ceux de la guérir; tel est le plan

sur lequel la Faculté propose de traiter cette question. Le prix qui est biennal, & de la fondation de M. *Cuvillier de Champoyaux*, médecin de Meffe en Poitou, sera de 200 liv.

Les auteurs qui ont concouru jusqu'à ce jour pour le prix proposé par un membre de la Faculté sur les maladies de la moëlle, n'ayant point rempli les vues de l'instituteur, ce médecin propose de nouveau la même question. On desire que les concurrens s'appliquent à considérer les différentes maladies de la moëlle, à les suivre dans leurs différens degrés, à distinguer les signes auxquels on peut les prévoir ou les reconnoître; enfin à indiquer les méthodes prophylactiques & curatives qui leur conviennent. Il ne faut pas d'aïtiologie, mais des principes sûrs, un exposé des faits qui soit clair & méthodique. Rien n'intéresse que ce qui est vrai, & rien en médecine n'est vrai, que ce qui a l'expérience & l'observation pour base. Le prix sera de 300 liv.

Le terme fixé pour l'envoi des Mémoires, tant sur le *carreau*, que sur les maladies de la moëlle, sera le dernier de mars 1787. La proclamation des prix sera faite à la séance publique de la même année.

Les Mémoires seront écrits en françois ou en latin indifféremment. Toutes les personnes, tant étrangères que regnicoles, seront admises à concourir, à l'exception des docteurs & même des bacheliers de la Faculté de médecine de Paris.

Les auteurs éviteront de se faire connoître: ils joindront à leur Mémoire une feuille sur laquelle seront écrits leurs noms, surnoms, qualités & demeures précises, qui sera bien pliée & cachetée.

De tous les cachets, il n'y aura que ceux des Mémoires dignes du prix ou de l'accessit qui seront ouverts. Les Mémoires seront remis ou envoyés, port franc par la poste, à M. le doyen.

LETTRE DE M. MARET,
Secrétaire perpétuel de l'Acad. de Dijon,
à l'Editeur du Journal de médecine.

L'Académie, Monsieur, voit avec étonnement que *M. Gauthier d'Agoty* continue à prendre le titre d'académicien de Dijon, & tout récemment dans le prospectus de son Journal.

Il a eu ce titre autrefois ; mais depuis plus de vingt ans, l'Académie ne le compte plus parmi ses membres.

Je suis chargé, Monsieur, de vous prier de l'annoncer au public.

N^o 1, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 12, 13,
 16, M. GRUNWALD.

2, 17, M. ROUSSEL.

11, 14, 15, M. WILLEMET.



Fautes à corriger dans le cahier de décembre 1785.

- Page 531, ligne 11, au lieu d'équivale, lisez équivaille.
 Page 540, ligne 2, amydales, lisez amygdales.
 Page 619, ligne 24, deviennent, lisez devient.
 Page 625, ligne 25, par suite, lisez par une suite.
 Page 661, ligne 32, espérer, lisez opérer.
 Page 690, ligne 8, suspension, lisez suspension.

Cahier de janvier 1786.

- Page 96, ligne 22, des racines, lisez des roches.
 Page 99, ligne 10, circonference, lisez profondeur.
 Page 108, ligne 7, un gros, lisez un quart.

Errata de ce cahier.

- A la première page où se trouve la vignette & l'avant dernière ligne, François, lisez François.
 Page 289, ligne 7, lisez descendu à 7 degrés.

TABLE.

- O**BSERVATIONS faites dans le département des hôpitaux civils, année 1786, n° 2. Par M. Rose, chirurgien, Page 193
 Diverses Observations sur la fièvre puerpérale. Par M. La Peyre, méd. 224
 Observations sur quelques maladies où il est impossible de prévoir, &c. suivies d'autres observations sur deux hydropisies guéries par la ponction, & sur des hémorrhagies par diapedèse Par M. Balme, méd. 244
 Observ. sur une vomique du poulmon, Par M. Villiers, médecin, 269

<i>Observ. sur une mort prompte, à la suite d'un accouchement naturel. Par M. Taranget, méd.</i>	271
<i>Suite des observations de la brûlure du moxa, ou cygandre de corou. Par M. Pascal, chir.</i>	265
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de Décembre 1785.</i>	288
<i>Observat. météorologiques faites à Montmorency.</i>	292
<i>Observations météorologiques faites à Lille.</i>	295
<i>Maladies qui ont régné à Lille.</i>	296

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

<i>Académie,</i>	298
<i>Médecine,</i>	318
<i>Chirurgie,</i>	324
<i>Anatomie,</i>	369
<i>Hygiène,</i>	362
<i>Matière médicale,</i>	373
<i>Chimie,</i>	376
<i>Botanique,</i>	381
<i>Histoire naturelle,</i>	385
<i>Histoire littéraire,</i>	386
<i>Séance publique & Prix de la Faculté de Médecine de Paris,</i>	290
<i>Lettre de M. Maret, secrétaire perpétuel de l'Académie de Dijon, à l'Editeur du Journal de Médecine;</i>	394

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois de février 1786. A Paris, ce 24 janvier 1786.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

De l'Imprimerie de P. F. DIDOT jeune, 1786.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

MARS 1786.

OBSERVATIONS
FAITES DANS LE DÉPARTEMENT DES
HÔPITAUX CIVILS.

N^o 3.

Topographie de l'hôpital de Bray-sur-Seine ; par M. MAGET, chirurgien de cet hôpital.

BRAY-SUR-SEINE est une petite ville située sur les bords de la Seine, entre Nogent & Montereau-faut-Yonne. Elle
Tome LXVI. S

est de la généralité de Paris , mais appartient très-anciennement à la province de Champagne ; car le premier titre de la réunion de cette ville à la Couronne de France , vient d'une cession qui en a été faite par *Thibault* , comte de Champagne , au roi *S. Louis*. Cette ville est dans une exposition assez heureuse , mais il y a encore bien des choses à désirer pour la rendre aussi salubre qu'elle pourroit être. Les maisons y sont , en général , peu élevées , humides & peu aérées ; il règne autour de la ville des fossés assez profonds qui contiennent une eau stagnante , & qui ne se tarissent que pendant les grandes chaleurs ; les campagnes environnantes sont sèches & fertiles. Les vents dominans sont sur la fin de l'hiver , & pendant la plus grande partie de l'été , le vent de Nord ; & pendant le reste de l'année , le Sud & le Sud-Ouest.

L'hôpital est situé à l'extrémité de la ville sur un sol un peu déclive & humide. Il occupe un terrain de 55 pieds sur 50 , borné d'un côté par les murs de la ville & une tour assez élevée , d'un autre par l'église & le cimetière ; & par un troisième côté , il avoisine des maisons dont il est séparé par une petite cour : il y a une autre cour plus grande sur le devant ,

qui conduit aux différens corps de logis qui composent l'hôpital.

On trouve au rez-de-chaussée une cuisine, une dépense, un cabinet & une grande chambre, servant pour tenir l'école. Au premier se trouvent deux salles séparées par l'escalier, & une chambre pour les sœurs.

Chacune des salles a dix-neuf pieds de large sur vingt-deux de longueur, & est garnie de cinq lits. Les croisées qui sont opposées, y donnent un courant d'air suffisant du Nord au Sud.

Il y a un puits dans l'enceinte de cette maison, mais on n'emploie pour la boisson & pour la cuisine que de l'eau de la Seine, qui coule à peu de distance de l'hôpital.

Deux sœurs de la charité, une servante & trois femmes domestiques, sont les seules personnes destinées à servir dans l'intérieur de cette maison.

Les ferruriers, les bourreliers, les menuisiers, & principalement les cardeurs de laine & les mariniers, sont, parmi les artisans, ceux qui sont le plus exposés aux maladies, & les plus pauvres d'entre eux viennent chercher du secours à l'hôpital.

Le quartier du nord & de l'orient, & le fauxbourg du même côté, sont ceux

où l'on observe le plus de maladies ; l'on ne doit pas en chercher la raison dans leur exposition , mais dans l'insalubrité des maisons , dans la malpropreté des rues , boueuses & infectées par les excréments qui y sont accumulés , & dans la mauvaise nourriture dont usent ordinairement les ouvriers qui habitent ces quartiers. En effet , ils ne vivent que de légumes peu choisis , & du pain de froment de la dernière qualité , auxquels ils joignent quelquefois de la basse boucherie.

On ne reçoit à l'hôpital de Bray que les malades de maladies aiguës , les blessés , & ceux qui sont affectés de certaines classes de maladies chroniques : ainsi on n'y admet ni ceux qui paroissent incurables , ni les scrophuleux , ni les vénériens , & on en exclut même les femmes nouvellement accouchées (a).

Les maladies qui règnent à Bray-sur-

(a) Aujourd'hui que les yeux sont ouverts sur les maladies auxquelles les femmes nouvellement accouchées sont exposées , & sur l'importance de saisir ces maladies dans leur principe , on a lieu d'attendre de la sagesse & de l'humanité des administrateurs des hôpitaux , qu'ils supprimeront une loi qui peut devenir barbare , en privant de secours une femme qui auroit été guérie , si elle eût été admise à temps dans l'hôpital.

Seine & dans les environs sur les gens du peuple , sont plus graves & plus multipliées que la nature du sol ne sembleroit l'annoncer. Au printems on voit ordinairement des fièvres intermittentes de différente nature , des fluxions de poitrine plus souvent humorales qu'inflammatoires , des rhumatismes , des fluxions & des esquinancies compliquées. La petite vérole y paroît presque tous les ans , & le charbon n'y est pas rare.

Souvent les fièvres intermittentes négligées ou maltraitées se prolongent & prennent un mauvais caractère. Tantôt elles dégènèrent en fièvres comateuses , tantôt en fièvres pleurétiques , & d'autres fois elles se changent en fièvres milliaires scarlatines. La saignée , mais plus encore les évacuans , le quinquina & les vésicatoires sont les principaux remèdes à employer dans ces fièvres. Ce qui fait connoître leur caractère , c'est qu'elles se terminent presque toujours à la manière des fièvres intermittentes par les sueurs , l'œdème ou l'engorgement des glandes , & qu'un des signes heureux dans ces maladies est l'apparition de plusieurs boutons prurigineux sur les lèvres.

Les vers sont aussi une complication

assez fréquente des fièvres qui , dans le printems & dans l'été , paroissent à Bray & dans les environs ; & il a même régné depuis quelques années deux maladies épidémiques , dans lesquelles l'affection vermineuse étoit un des symptômes les plus dominans & les plus importans à considérer.

La première a eu lieu en 1781 au mois de février. Elle commençoit par la toux , le point de côté & les crachats sanguinolens. Ces accidens étoient trompeurs par l'indication qu'ils présentoient à la première apparence ; car la saignée y étoit fort dangereuse , & les remèdes qui convenoient , étoient les émético-cathartiques , qui guérissoient en faisant rendre beaucoup de vers.

La seconde s'est développée en 1782. L'invasion de la maladie étoit à peu près la même , cependant la dissolution des humeurs étoit moins avancée ; car la saignée y étoit quelquefois utile , quoiqu'il fût beaucoup plus essentiel d'évacuer. Un malade qui avoit été saigné une fois , mourut le vingt-cinquième jour ; mais au lieu de rendre des vers lombriques, comme les autres malades , il avoit rejeté vingt-quatre pieds de ver solitaire. Voici une observation encore plus intéressante sur la

propagation vermineuse , que j'ai eu occasion de faire dans l'année 1781.

OBSERVATION sur des vers sortis de l'oreille d'un enfant , peu de temps après sa naissance.

Une petite fille , âgée de trois semaines , fit connoître par ses cris & par le mouvement de ses bras , qu'elle éprouvoit une vive douleur vers le côté droit de la tête. Au bout de huit jours à peu près , on apperçut un léger écoulement par le trou auditif du même côté ; & à compter de ce moment , les douleurs parurent calmées. Quinze jours après l'écoulement , les accidens revinrent , & se terminèrent par un semblable flux de l'oreille gauche. Au milieu de la matière qui sortoit , on découvrit des vers semblables à ceux qui se forment dans la viande. Ayant été mandé , je trouvai dans le conduit auditif externe un de ces vers qui , s'étant retiré plus loin , m'échappa. On me l'apporta le lendemain , & l'on me dit qu'il en étoit déjà sorti au moins trente-deux de semblables. Je conseillai des fumigations avec le *semen contra* , & des injections avec le vin tiède. Il n'en reparut plus ; l'écoulement cessa , & l'enfant s'est bien porté depuis.

OBSERVATIONS DIVERSES

SUR LA FIEVRE PUTRIDE VERMINEUSE ;

Par M. DUFOUR, médecin de l'hôtel-dieu de Noyon.

PREMIERE OBSERVATION.

Le 20 mars 1780, on apporta à l'hôpital un homme âgé de trente-un ans , malade depuis huit ou dix jours d'une fièvre qui étoit devenue de plus en plus grave , mais dont il étoit aisé de reconnaître le genre. Le malade étoit dans un abattement excessif ; il étoit presque toujours assoupi , & quand il sortoit de ce mauvais sommeil , ce n'étoit que pour délirer. A son arrivée , il étoit tourmenté de nausées , le ventre étoit tendu & météorisé ; il avoit l'air d'éprouver des anxiétés à la région précordiale. Je trouvais la langue brune & crevassée vers sa base , rouge & aride vers les bords. Le pouls étoit fréquent , mais irrégulier & variable , & les déjections qu'il rendoit involontairement étoient un mélange de matières glaireuses , & d'une sérosité bru-

nâtre , au milieu de laquelle on appercevoit des vers.

J'administrai au malade une eau minérale en lavage , qui lui fit rejeter une grande quantité de sabure & de bile avec des vers , & qui produisit par les selles des évacuations de même nature. J'ordonnai pour boisson la limonade cuite ; & l'infusion de houblon & de coraline de Corse avec l'oxymel ; ensuite j'étudiaï le caractère de la fièvre. J'observai dans le pouls des variations fréquentes , & des redoublemens irréguliers plusieurs fois dans la journée , à travers lesquels je découvris cependant qu'il y avoit un jour où la fièvre étoit moindre. Je plaçai successivement deux autres émetico-cathartiques dans les jours où la fièvre offroit de la rémission. L'effet de ces remèdes fut encore de produire d'amples évacuations semblables aux premières par en haut & par en bas ; & la tête , qui avoit déjà paru soulagée par le premier émétique , se dégagea sensiblement. Comme les forces étoient très-abattues , j'unis alors aux remèdes évacuans un julep composé avec les eaux de pourpier , de laitue , de fleur d'orange , l'esprit de nitre dulcifié & le sirop de limon. Vers le quinze ou le seize de la maladie , le pouls commença

à se développer , & l'on appercevoit encore d'autres signes précurseurs de la coction. Je donnai des apozèmes laxatifs , aiguës de tems en tems avec le tartre stibié. Vers le 25 , la convalescence parut décidée : je commençai à mettre en usage les purgatifs dont la rhubarbe faisoit la base , & les opiates vermifuges , qui concoururent à accélérer la guérison.

II^e OBSERVATION.

Une femme âgée d'environ quarante ans , fut amenée à l'hôpital dans le mois d'août 1780 , le dix-huitième jour d'une fièvre putride vermineuse assez bénigne. Elle avoit été jusques là à peu près abandonnée aux seuls soins de la nature. Le petit lait , l'eau panée , & une tisane de chiendent & de réglisse étoient les seuls remèdes qu'elle eût pris. Je la mis à l'usage des anti-putrides acides & d'un apozème composé avec un gros & demi de coralline de Corse , une once & demie de tamarins , de la chicorée sauyage , de la pimprenelle , du cerfeuil , de la scolopendre , de chaque une poignée , un gros de sel de Glauber , & un grain de tartre stibié. Trois verres de cet apozème lui firent rendre le lendemain de son arrivée dix-huit vers de quinze à vingt pouces de

long ; & en insistant toujours sur le même traitement , elle en a rejeté , pendant sa maladie , quarante-cinq , avec une très-grande quantité de sabure vermineuse. Vers le trentième jour de sa maladie , cette femme est entrée en convalescence , & cette convalescence a fait des progrès rapides. Il n'est pas besoin de dire qu'elle a été purgée plusieurs fois avant sa sortie.

III^e. OBSERVATION.

Une jeune femme âgée de 21 ans , fut attaquée dans le mois de septembre 1780 , d'une petite fièvre continue , avec des redoublemens , tantôt plus , tantôt moins marqués. Cette fièvre étoit accompagnée de douleurs de tête très-vives , & d'une diarrhée bilieuse très-fatigante , tant à cause de la fréquence des déjections , que de la colique qui les précédoit. Après huit ou dix jours passés dans cet état , la fièvre prit plus d'intensité , & les redoublemens devinrent plus violens. Les secours n'en furent pas moins aussi négligés qu'ils l'avoient été dans le principe , & la malade ne fut transportée à l'hôpital que le quinze de sa maladie , sans avoir encore pris autre chose que de l'eau. Quoiqu'il fût évident qu'une grande par-

tie des humeurs hétérogènes , qui étoient la cause de cette maladie , étoit passée dans les secondes voies , je jugeai qu'il étoit nécessaire d'évacuer l'estomac & les intestins , & d'ailleurs l'indication en étoit évidente par les nausées dont la malade étoit tourmentée , & par un vomissement érugineux qu'elles amenoient quelquefois. L'émético-cathartique fit rejeter une prodigieuse quantité de matières diversement colorées , au milieu desquelles il y avoit plusieurs vers. La malade fut aussi copieusement évacuée par les selles , & rendit par cette voie trois vers très-longs & vivans.

Le lendemain , à ma visite du matin , je trouvai le poulx plus développé ; je prescrivis pour boisson le petit-lait légèrement nitré , la limonade légère , & du bouillon avec des herbes rafraîchissantes. Le soir la tête me parut beaucoup plus embarrassée , & je fis appliquer des vésicatoires aux jambes. Le jour suivant les règles parurent , & elles continuèrent pendant une semaine entière. Dans cet intervalle , je ne fis autre chose que d'entretenir la liberté du ventre par le moyen des lavemens , & de faire suppurer abondamment les vésicatoires ; & ces moyens simples avoient eu du succès , puisque le

délire étoit disparu, & que la fièvre avoit beaucoup perdu de son intensité.

Mais à peine le flux menstruel eut-il cessé, que la malade tomba dans l'assoupissement le plus profond, le ventre se tendit & se météorisa; la langue devint sèche, aride, se noircit, & se crevassa; le pouls étoit lourd, gros & ondulent. Dans ces circonstances, j'estimai que la saignée étoit nécessaire, & je la fis faire au pied. Ce moyen auquel j'ai rarement recouru dans les fièvres de cette espèce, me parut indispensable ici pour donner plus de jeu à la circulation, prévenir les engorgemens, & faciliter l'action des remèdes. Deux heures après cette saignée, je fis donner quelques verres d'un apozème laxatif, rendu anthelmentique par l'addition de la coraline de Corse. La malade en fut évacuée copieusement & sans irritation: elle rendit encore quelques vers, & le ventre parut s'assouplir. J'insistai sur les délayans & les laxatifs anti-putrides. Les évacuations se soutinrent au grand soulagement de la malade, la tête devint absolument nette, la fièvre cessa presque entièrement; & au bout de quelques jours de calme, je purgeai cette femme, qui, au milieu d'une sabure ver-

mineuse abondante , rendit encore une pelotte de vers.

La malade paroïsoit ainsi entrer dans une pleine convalescence , vers le quarantième jour de sa maladie , lorsque ses parens , en venant la féliciter sur son état , eurent l'imprudence de lui apporter de la pâtisserie. Cet aliment indigeste faillit à lui donner la mort. Je la trouvai le lendemain avec le poulx concentré inégal , le ventre tendu , la tête égarée & la respiration fort embarrassée. Il y avoit de plus , de moment en moment , des foibleesses ou des saccades convulsives dans tous les membres. Je fus bientôt instruit de la cause d'un changement aussi inopiné , & j'administrai dans l'instant l'émétique dans une potion cordiale & anti-spasmodique. Après une lipothymie qui dura cinq à six minutes, la malade eut une évacuation considérable par en haut & par en bas , qui lui apporta un grand soulagement.

Quelques jours de diette , des infusions légèrement toniques & calmantes , & ensuite un purgatif , parurent rétablir de nouveau la malade ; mais la poitrine resta embarrassée. Il s'établit une toux sèche & fréquente ; les crachats , d'abord séreux , se teignirent d'un peu de sang ,

qui augmenta de jour en jour ; & la foiblesse devint excessive. La saignée n'étoit plus praticable ; il fallut se borner au régime adoucissant , & aux béchiques mucilagineux , auxquels j'unis des potions vulnéraires & balsamiques. L'effet de ces remèdes passa d'abord mon espérance ; au bout de dix jours , les accidens de poitrine étoient presque tous dissipés. Après avoir purgé cette malade avec un minoratif très-doux , je lui permis de manger , en lui faisant voir le danger imminent auquel elle s'exposeroit par la plus légère imprudence. Mon pronostic ne fut malheureusement que trop vérifié. Une seconde indigestion l'emporta brusquement ; sans qu'on ait eu le tems de lui administrer le moindre secours.

IV^e OBSERVATION.

Une femme âgée de vingt-huit ans , entra à l'hôpital le sixième jour de sa maladie. Des maux de cœur , des rapports nidoreux annonçoient la surcharge de l'estomac. La fièvre étoit aiguë , marquée par des redoublemens violens , & accompagnée de douleurs de tête insupportables. Il y avoit du délire & de l'acablement ; la peau étoit sèche , ardente ; le ventre tendu & douloureux ; les déje-

ctions étoient brunes, fétides, mêlées de vers, & presque toujours elles étoient annoncées par des tranchées vives. L'irritation du genre nerveux se manifestoit non seulement par les soubresauts des tendons, mais encore par des mouvemens convulsifs dans les muscles de la face & dans les yeux. Tout annonçoit le plus pressant danger. La maladie avoit été négligée dans les premiers tems. Les matières putrides étoient passées dans le sang; & la saignée, qui auroit pu être si nécessaire dans le principe, ne sembloit plus devoir être pratiquée avec le même avantage. Cependant je crus qu'il étoit encore tems de faire une saignée du pied dont les indications étoient sensibles, & ce fut le premier moyen que je mis en usage pour soulager cette malade. Immédiatement après la saignée du pied, je lui fis donner un émético-cathartique en grand lavage. L'effet de cet évacuant fut de faire rejeter six vers par le vomissement, & dix par les selles. Les vésicatoires furent appliqués dès le soir même aux deux jambes, & le reste du traitement consista dans une boisson acidulée, & dans une tisane laxative & anti-vermineuse légèrement aiguillée. Le bouillon gras étoit pros crit (ainsi que pour les au-

très malades qui font le sujet de ces observations), & on y substituoit l'eau de gruau ou de riz un peu forte. Quinze jours se passèrent ainsi, les accidens tantôt diminuant, tantôt augmentant de gravité, & les évacuations se soutenant toujours également. On a compté jusqu'à soixante-dix-sept vers plus ou moins longs que la malade a rendus pendant ce tems. Au vingt-deuxième jour, le pouls commença à devenir plus régulier, les saccadés convulsives cessèrent, la peau étoit moins aride; la langue, qui jusqu'alors avoit été noire & crevassée, commença à s'humecter & à se nettoyer, & l'assoupissement se changea en sommeil. Depuis cette époque la fièvre déclina très-sensiblement jusqu'au trentième jour, où elle disparut tout-à-fait.

Ve OBSERVATION.

Un homme âgé de trente-cinq ans, avoit, depuis dix ou onze jours, une fièvre compliquée d'un dévoiement féreux, qui ne lui laissoit pas un moment de tranquillité. Lorsqu'il fut transporté à l'hôpital, le ventre étoit fort tendu, la peau étoit sèche & plus brûlante que la vivacité de la fièvre ne le comportoit. La langue étoit humide, mais d'un rouge

foncé , avec des raies d'une mucosité noire & blanche. Pour me laisser le tems de m'assurer de la nature de la maladie , je n'ordonnai à ma première visite , que la limonade légère & des lavemens. Le lendemain douzième jour de la maladie , je fis étendre un grain & demi de tartre stibié , & vingt - quatre grains de nître dans une pinte de décoction faite avec une once de tamarins , & un gros de coralline de Corse. Cette décoction prise en quatre fois à demi heure d'intervalle , fit beaucoup vomir le malade , & lui fit rejeter plusieurs vers. Elle augmenta aussi les évacuations par les selles , qui parurent plus bilieuses. Le treizième jour , la peau étant encore aride , le pouls petit , serré , inégal , le ventre météorisé , & la diarrhée excessive , je prescrivis pour boisson la tisane de riz , le sirop de vinaigre étendu dans l'eau de chiendent , & j'ordonnai deux lavemens anodins. Je fis faire en outre sur le bas ventre des fomentations avec des linges trempés dans une décoction de pariétaire , à laquelle j'avois fait ajouter un peu de sel marin. Le quatorzième jour , mêmes indications , mêmes remèdes employés. Le quinzième , la diarrhée me paroissant diminuer trop brusquement , je fis donner

la décoction de petits pruneaux & de coralline avec le sirop violet. Le seizième, quoique la diarrhée fût plus forte que la veille, le malade tomba dans l'assoupissement, ce qui m'engagea à lui faire appliquer les vésicatoires, & à prescrire des apozèmes chicoracés. La boisson du malade étoit toujours de la limonade cuite; & il n'étoit nourri qu'avec des bouillons maigres. Le dix-sept & le dix-huit, les symptômes n'étoient pas plus favorables, & la suppuration des vésicatoires n'étoit point encore bien établie. Le dix-neuf, les plaies des jambes parurent plus animées, les urines furent copieuses, & déposèrent un sédiment cendré, couleur qu'on remarqua en même tems dans les déjections. Le vingt & le vingt-un, le flux d'urine continua d'être abondant; le dépôt étoit brun, mais les selles étoient jaunâtres. J'ajoutai aux boissons dont je viens de parler quelques verres d'eau de tamarins. Le vingt-deux au matin, la fièvre sembla s'appaiser; mais le soir elle reparut avec la plus grande violence; & fut suivie d'un assoupissement accompagné de délire & de saccades convulsives. Je fis découvrir les vésicatoires que je trouvai desséchés. Tout annonçoit le danger le plus pressant: il y

avoit une très-grande oppression , le poulx étoit petit & fuyant , les mains froides. Je ne pus trouver d'autre cause à ce changement subit , que quelque erreur de régime , & je dirigeai mes secours en conséquence. Dans une potion cordiale & calmante , je fis fondre un grain de tartre stibié , & j'en fis avaler tout de suite au malade plusieurs cuillerées. Il survint bientôt quelques nausées ; mais voyant que le vomissement étoit lent , j'ajoutai un second grain , ce qui détermina promptement un vomissement copieux , qui fut suivi d'une très-grande foiblesse. Je substituai alors à la potion cordiale émétisée , une potion cordiale & anti-spasmodique éthérée , qui ranima le malade , & je fis envelopper ses jambes dans un cataplasme émollient & résolutif. Ce fut là le dernier orage de cette maladie. Le lendemain du jour qui avoit pensé être fatal à ce malade , il étoit dans le meilleur état , à la foiblesse près ; les plaies des vésicatoires suppuoient abondamment , la peau étoit souple , & la tête en fort bon état. Les anti-putrides unis aux anthelmentiques & aux stomachiques , & quelques doux laxatifs , suffirent pour achever la guérison , qui ne fut terminée que vers le trente-quatrième jour de la maladie , qui

étoit le vingt-deuxième depuis l'entrée du malade à l'hôpital.

R É F L E X I O N S.

La génération des vers dans le corps humain est un sujet fort intéressant , & qui a occupé de tous les tems les physiciens & les médecins. Ils ont senti avec raison , que si l'on découvroit le secret de la nature sur ce point , l'on pourroit avoir la solution de plusieurs questions fort importantes , soit dans l'histoire de l'homme sain , soit dans celle de l'homme malade. Nous ne rappellerons point ici toutes les explications imaginées à cet égard par les médecins. La plupart d'entre elles , enfantées dans un tems où l'on ne connoissoit point encore la manière de procéder à la recherche de la vérité dans les sciences physiques , ne nous présenteroient que des idées systématiques poussées quelquefois jusqu'au ridicule. Telles sont celles des médecins qui ont attribué la cause des maladies vénériennes , des affections cancéreuses & de plusieurs autres maladies , à la génération & à la multiplication de certaines espèces de vers. Tel est sur-tout le système du père *Kircher* , qui regardoit le corps humain comme un composé de l'aggrégation

d'une infinité de vermisseaux , & qui faisoit dépendre la bonne ou la mauvaise santé de l'homme de la disposition de ces insectes.

On a cru pendant long-tems que les vers devoient leur naissance à la pourriture. Dans le commencement du seizième siècle , *Baillou* , copiant ceux qui l'avoient précédé , admettoit la putridité & une grande chaleur pour la cause de la formation des vers (a). L'illustre *Bacon de Verulam* , qui vint peu de tems après répandre un si grand jour sur la physique , adopta encore cette erreur de l'antiquité (b). *Becher* est un des premiers qui ait publié que les vers devoient naissance à des germes répandus dans l'air ou déposés dans les alimens , comme on le voit dans son essai sur la putréfaction

(a) *Validius calor requiriter & maxime putris ut multiplici sobole , materies illa in vermes animetur.* BALLON. consiliat. medicin. lib. j , cons. 30 , pag. 74.

(b) MORGAGNI & DE HAEN , remontant à la source de cette erreur , la font venir d'ARISTOTE , en remarquant qu'HOMERE , quatre siècles auparavant ce philosophe , avoit reconnu que les vers qui s'engendrent dans le corps de l'homme étoient dus aux insectes , tels que des mouches. *Vid. MORGAG. DE HAEN* , tome viij , pag. 138.

des corps (a). Ce chymiste, profond observateur, ajoutoit que chaque partie d'un corps en putréfaction étoit propre à développer des insectes qui ont avec lui de l'analogie ; & cette dernière idée n'est peut-être pas moins vraie que la première, puisque les différens animaux ont chacun des espèces différentes de vers, & que dans l'homme chaque partie du corps recèle des vers d'une nature particulière. Les lumbriques ou strongles logent dans l'estomac & dans les intestins ; les ascarides sont placés dans le *rectum* ; les vers qui ont été trouvés dans les oreilles, dans les sinus frontaux, ne sont point semblables à ceux qu'on a rencontré dans les viscères de l'abdomen ; enfin, le *taenia* qui occupe toute l'étendue du canal intestinal, ne ressemble que par la longueur à cet insecte étonnant, connu dans l'Inde sous le nom de *dragonneau*, & qui, rampant sous la peau des cuisses & des jambes, s'étend quelquefois jusqu'à quarante aulnes de longueur (b).

Il est un âge où les vers s'engendrent

(a) REDI n'avoit point encore publié ses expériences sur la génération des vers.

(b) *Medical Essais*. vol. vj, p. 309.

facilement dans le corps humain , & cet âge est celui de l'enfance où tout abonde en pituite & en mucosité glaireuse ; mais il est d'observation que si tous les enfans sont sujets indistinctement aux affections vermineuses , ces maladies sont très-communes chez ceux qui sont cachectiques ou d'un tempérament phlegmatique , tandis qu'elles sont rares chez ceux qui ont un tempérament bilieux , & qui sont bien nourris. L'observation prouve , dit *Van-Swieten* , que les enfans des pauvres qui mangent tout ce qu'ils trouvent , & qui sont mal nourris , ont le ventre plus gros & sont plus sujets aux maladies vermineuses que les autres (a).

Le régime tout-à-fait végétal , & particulièrement l'usage des herbes ou des fruits à queueux , & non mûrs , un pain fait avec de mauvaise farine , la viande corrompue , l'usage des mauvaises eaux , sont les causes les plus fréquentes de la naissance des vers chez les adultes. *Corpus humidius , mollitie diffluens , uliginosum , tum à naturâ , tum à vitæ instituto* (b). Dans les grandes villes les maladies vermineuses ne sont connues chez les adul-

(a) VAN-SWIETEN , tom. iv.

(b) BALLON, *ibidem*.

tes, que dans la dernière classe du peuple. Dans les campagnes, c'est après de mauvaises années qu'on voit un plus grand nombre de maladies accompagnées de vers. Un observateur moderne, M. *Jacquin*, a remarqué en Amérique, que ceux-là étoient plus exposés aux vers qui mangeoient le plus de fruits non mûrs, de poisson & de chair salée, tandis que ceux qui avoient un meilleur régime en étoient exempts (a).

Les autres circonstances propres à favoriser la naissance des vers, sont une constitution humide, un genre de vie apathique & la contagion.

La constitution humide affoiblit les coctions, empêche la dépuration des humeurs, & produit des vers, par la même raison qu'elle fait naître des fièvres intermittentes. Aussi voit-on souvent les fièvres intermittentes accompagnées de vers, & les maladies vermineuses sont très-com-

(a) VAN-SWIETEN assure qu'un religieux digne de foi, & qui a vécu long-temps à Maroc, lui a rapporté que ceux qui menoient dans ce pays un mauvais régime, & particulièrement qui mangeoient de la viande crue, étoient sujets à des maladies vermineuses terribles, à moins qu'ils ne se purgeassent fréquemment. VAN-SWIETEN, *ibidem*.

munes dans les pays marécageux, où les fièvres intermittentes sont endémiques. En Hollande, les affections vermineuses sont beaucoup plus communes qu'en France ; & les Américains, qui vivent en général sur un sol très-humide, sont attaqués de maladies vermineuses dans tous les âges. Ces maladies, suivant *Pison*, étoient on ne peut plus communes, & très-funestes autrefois en Amérique, quand ce pays n'avoit point encore ressenti les bienfaits de la culture ; mais d'après *M. Jacquin*, elles y produisent encore beaucoup de ravages, puisqu'il n'est pas rare d'y voir les accidens les plus affreux survenir par la présence des vers.

On conçoit aisément comment le genre de vie apathique peut disposer aux maladies vermineuses en conduisant à la cachexie.

Quant à la contagion, elle imprime une altération si rapide dans nos humeurs, qu'elle peut les disposer en fort peu de tems à favoriser le développement des germes vermineux flottans dans l'air ou contenus dans nos alimens. On en a vu plusieurs fois des exemples frappans. Tel est ce ui de l'épidémie de fièvre intermittente, qui régna à Béziers en 1730, & qui

fut si générale , qu'elle n'épargna ni âge , ni sexe : telle a été plus récemment l'épidémie du Gros Theil en Normandie, observée & décrite par M. *Le Pécq de la Cloture*.

Ces faits puisés dans l'observation ne font naître l'idée d'aucun système pour expliquer la génération des vers ; mais en les comparant avec d'autres faits également fondés sur l'expérience , & par lesquels il est constaté que l'homme adulte , bien nourri , & à l'abri des causes qui conduisent à la cachexie , n'est presque jamais atteint des maladies vermineuses (a) , on voit qu'il est plus important de s'attacher à la considération des causes secondes , qu'à celle des causes premières.

En effet , en découvrant quelle est l'espèce de dégénérescence chymique de nos humeurs , qui est propre à développer les germes vermineux ; en apperce-

(a) Nous exceptons les cas de contagion , pour les raisons ci-dessus détaillées ; & nous entendons par bonne nourriture , celle dans laquelle les alimens & les boissons sont salubres. Les eaux de certains pays sont très-propres à produire des vers , comme l'ont prouvé de savans auteurs , en démontrant dans les eaux des fontaines , des vers semblables à ceux qui s'engendrent dans le corps humain.

vant comment les vers font naître à leur tour une altération putride dans le corps humain , & par quelle affinité certaines espèces de vers se développent dans certaines parties du corps ; nous aurions des résultats propres à satisfaire notre curiosité. Mais la connoissance des causes secondes est beaucoup plus utile , puisqu'elle nous fait voir quelles sont les circonstances dans lesquelles les germes vermineux existans dans l'air & dans les alimens , peuvent & doivent se développer dans le corps de l'homme , & qu'elle nous fait pressentir quels sont les moyens les plus propres à combattre la propagation vermineuse (a).

Le médecin clinique s'occupe avec encore plus d'intérêt à méditer les observations faites au lit des malades , sur les différentes espèces de fièvres vermineuses, & il en voit naître plusieurs vérités fort importantes en médecine pratique , soit par elles-mêmes , soit par les conséquences qui en dérivent.

(a) Nous ne parlons point ici des vers qui ont été trouvés dans les différens viscères , tels que le foie , la rate, le cœur , les poumons & les reins , parce que ces recherches seroient étrangères aux observations qui ont donné lieu aux réflexions que nous présentons ici.

1°. On ne peut démontrer que les fièvres aiguës dans lesquelles il se montre des vers , soient dues originairement & uniquement à la présence de ces animaux , puisqu'une même cause peut avoir fait naître en même tems & les vers & la fièvre. Ainsi le nom de fièvre vermineuse paroît en général moins convenable que celui de fièvre accompagnée ou compliquée de vers.

2°. Cependant on ne peut refuser d'admettre qu'il est bien des cas dans lesquels la fièvre est essentiellement due à la présence & à l'action des vers , soit parce que l'expulsion des vers fait quelquefois cesser la fièvre presque subitement , soit parce que leur sortie fait disparaître les symptômes les plus graves & les plus alarmans (a).

(a) Cette proposition paroîtra démontrée par les faits suivans , recueillis dans les meilleurs observateurs. « Un marchand Castillan, dit *Baillou* , fut saisi au milieu d'une fièvre continue, d'accidens épouvantables qu'on n'avoit pas lieu d'attendre ; il étoit dans un assoupissement carotique , tout paroissoit désespéré ; les médecins ne savoient à quoi attribuer la cause de ces cruels symptômes. *Gorrés* fut appelé, & avec la sagacité qui lui étoit propre , jugea que cet état dépendoit des vers.

3°. Les différens symptômes auxquels la présence des vers donne lieu, tels que

On donna des remèdes anti-vermineux, & tous les symptômes cessèrent. (*Epid. lib. ij*, p. 180.) En 1553, *Pierre Forêt* observa une fièvre épidémique, accompagnée de vers, dans laquelle, au milieu des accidens les plus redoutables, l'expulsion des vers guérissoit subitement. (*Lib. vj*, obs. 4.) *MORGAGNI* rapporte l'histoire d'une pleurésie putride vermineuse, qui régna à Ferrare en 1705; & il dit expressément que tous ceux qui rejetèrent des vers furent promptement guéris. Il en étoit de même dans l'épidémie qui eut lieu à Béziers en 1729, & dont nous avons parlé plus haut. *DE HAEN* dit expressément que les vers sont une cause plus fréquente qu'on ne le croit communément de maladies aiguës, de sorte, ajoute t-il, que le médecin est souvent inutile, ou nuisible au malade, jusqu'à ce qu'il s'avise de chasser les vers. (Tome viij, p. 130.)

On remarque souvent, dit *M. GARDANNE*, dans ses notes sur l'Essai de la putréfaction de *BECHER*, que les fièvres vermineuses cessent quand la poche à vers, qui n'est autre chose qu'une enveloppe glaireuse & muqueuse, est rejetée.

Le Journal de Médecine, en plusieurs endroits, contient les observations les plus décisives en faveur de ceux qui soutiennent que les vers sont souvent la cause des fièvres aiguës putrides ou épidémiques. (*Voyez* entre autres, juillet 1757, octobre 1770 & octobre 1785.) Enfin, nous ne pouvons mieux finir cette

délire , assoupissement , convulsion , sont une preuve bien évidente que les accidens les plus effrayans qui se développent dans le cours des fièvres aiguës , ne sont dûs le plus souvent qu'à des matières qui irritent dans les premières voies , ou aux spasmes qu'elles y produisent.

4°. Ces fièvres qui prennent une intensité d'autant plus grave , que le secours a été plus tardif , sont des argumens bien forts contre ceux qui pensent que la plupart des maladies fébriles se guériroient seules , si elles étoient abandonnées à la nature. Dans les observations

note qu'en citant M. LE PECQ DE LA CLOTURE , dans le tableau de l'épidémie du Gros-Theil. « Je suis porté à croire , dit ce médecin , que le foyer de cette maladie épidémique étoit niché tout entier dans l'estomac & dans les premières voies , qu'une cacochylie bilieuse y donnoit naissance à une infinité de vers qui suscitoient seuls les spasmes & les convulsions , puisqu'en les chassant par le vomissement & par les selles , on faisoit disparaître les mouvemens épileptiques , l'on préservoit les liqueurs de la corruption putride , & l'on évitoit les éruptions pétéchiales qui en sont la suite ; de sorte , ajoute dans un autre endroit ce judicieux observateur , que tous les symptômes cédoient non à l'expulsion de la bile & de la saburre , mais à celle des vers. (*Malad. épidém. pag. 132.*)

de M. *Dufour* , la nature n'auroit pas guéri , si l'art ne fût venu à son secours ; & il y a tout lieu de croire que ces maladies eussent été bien moins longues , si ces malades eussent été transportés plus tôt à l'hôpital , & si le foyer vermineux eût été expulsé dans les premiers jours de la maladie.

5°. On voit par la diarrhée qui avoit lieu dans toutes les observations citées , comment les boissons laxatives émétisées sont indiquées dans cette espèce de fièvre ; & l'on peut en inférer la raison pour laquelle , les boissons laxatives sont recommandables dans toutes les espèces de fièvre aiguë , en favorisant l'expulsion d'une partie de l'humeur hétérogène qui leur a donné naissance.

6°. Parmi tous les évacuans , le tartre stibié est celui qui mérite la préférence par sa solubilité , par la propriété qu'il a d'agir sur les vers , & d'évacuer par en haut & par en bas ; enfin , par la facilité que l'on a de graduer ce médicament à volonté. Cette efficacité du tartre stibié au milieu des mouvemens spasmodiques & des convulsions qui ont souvent lieu dans les fièvres accompagnées de vers , prouve d'ailleurs , que ce médicament n'irrite point le genre nerveux , quand

il est donné d'après une véritable indication , & qu'au contraire il est le meilleur anti-spasmodique , lorsque le spasme dépend de la présence des matières hétérogènes placées dans les premières voies.

7°. L'utilité des évacuans & du tartre stibié , ainsi que l'emploi des anthelmentiques qui rentre dans la même indication , n'excluent pas l'usage des autres remèdes , que des circonstances particulières peuvent nécessiter ; mais il est essentiel d'observer que ces remèdes ne sont jamais que secondaires , que les antiputrides & les vésicatoires sont toujours utiles quand la maladie est grave , mais que les cas dans lesquels la saignée convient sont rares.

M. *Dufour* a bien jugé dans les malades dont il nous a donné l'histoire , quelles étoient les indications principales , & quelles étoient celles qui étoient secondaires ; mais il s'est sur-tout attaché à considérer l'état des forces , seul signe qui soit propre à guider convenablement le médecin , soit dans la manière d'user des évacuans , soit dans l'emploi de la saignée , des antiseptiques & des cordiaux. Cependant , quelque gravement affectés que fussent les malades de

M. *Dufour*, il faut avouer que les fièvres vermineuses peuvent être encore plus compliquées, & ne cèdent pas toujours aussi heureusement aux secours de la médecine. Elles sont quelquefois accompagnées de symptômes que rien ne peut calmer : telles sont des convulsions atroces, des inflammations partielles à l'estomac, aux intestins & à la poitrine ; des éruptions pétéchiales, une dissolution putride, ou d'autres accidens extraordinaires (a).

Quelquefois le diagnostic est obscur.

(a) VAN-SWIETEN & HEISTER rapportent plusieurs exemples de la perforation de l'estomac & des intestins par des vers : on trouve aussi quelques observations de cette espèce dans le Journal de Médecine ; mais de tous les faits recueillis sur cette matière, il n'en est pas de plus curieux que celui-ci dont M. WINSLOU a fait part à M. ANDRY, auteur du livre de la génération des vers. Au mois d'octobre 1716, M. WINSLOU écrivoit à M. ANDRY : « Comme je faisois l'anatomie de la tête d'un enfant de trois ans, je trouvai au haut du pharynx derrière la luette un ver long & rond comme les vers ordinaires des intestins, lequel avoit une de ses extrémités dans le pharynx même, & s'étoit glissé dans la trompe d'Eustache, jusques dans la cavité du tympan, où l'autre extrémité étoit engagée entre les osse-

Dans l'épidémie du Gros Theil, que nous avons citée plus haut, la maladie avoit fait les plus grands progrès, sans qu'on soupçonnât que les vers y fussent pour quelque chose. M. *Le Pecq* reconnut le caractère vermineux à différens signes qui le frappèrent chez les premiers malades qu'il observa : tels étoient une douleur de tête aiguë, l'étranglement de l'œsophage, des vertiges, des anxiétés, des vomissemens, la variation de la vue, & l'égarement du pouls. M. *Dufour* n'a pas décrit tous ces signes, parce qu'ils ne pouvoient pas tous se présenter sur un aussi petit nombre de malades ; mais il a, sur quelques-uns de ces symptômes, parfaitement jugé la nature de la maladie, déterminé sans doute à

lets de l'ouïe. Je ne doute pas, Monsieur, que ce ver ne vînt des intestins, & ne fût monté par l'œsophage. Il avoit environ cinq pouces de long, & l'épaisseur d'une petite plume à écrire. Ce que j'ai trouvé de singulier, c'est qu'ayant ce volume, il ait pu s'engager dans un passage si étroit ; & je ne saurois deviner ce qui peut avoir déterminé cet insecte à aller plutôt là que dans la narine attenante, qui est bien plus spacieuse. Vous ferez là-dessus vos réflexions. Je suis, &c.»
ANDRY, ibid. p. 96.

former ce diagnostic, par cette impulsion intérieure qui naît du rapport des sens, de la réminiscence, & de cette comparaison rapide dans laquelle le sentiment influe autant que le raisonnement.

Quelque nombreuses & communes que soient les observations faites sur les fièvres accompagnées de vers, il est aisé de voir qu'il y a encore plusieurs choses à attendre sur cette maladie, de l'attention & de la sagacité des médecins observateurs. On n'a pas des connoissances assez justes sur les odeurs qui s'exhalent des personnes affectées de ces maladies, & sur la nature des exanthèmes qui s'y joignent quelquefois; on n'a point noté assez exactement la chaleur générale ou partielle du corps de ces fébricitans; on ignore si les vers peuvent se diffondre dans les liqueurs qui se rencontrent dans l'estomac & dans le canal intestinal, & si le résultat de cette dissolution peut produire des maladies analogues à celles que produisent les vers (a); enfin il nous manque un pa-

(a) Dans les *Essais de Médecine d'Edimbourg*, tom. j, pag. 258 de l'édition angloise, le professeur SAINT-CLAIR rapporte, qu'ayant fait ouvrir le cadavre d'un enfant de quatre ans, qui étoit mort à la suite d'une fièvre,

rallèle des remèdes évacuans & des anthelmentiques , fait au lit des malades.

L'observation de *M. Maget* sur les vers auriculaires n'est pas neuve , mais elle est curieuse , & confirme des observations semblables ; qu'on trouve dans différens auteurs. *Morgagni* cite des passages qui prouvent que les anciens avoient rencontré & remarqué des faits de cette nature. *Andry* a recueilli plusieurs observations modernes sur le même sujet , & on en rencontre d'autres dans les ouvrages périodiques imprimés depuis l'ouvrage de ce médecin.

Ce qui frappe en comparant ces différentes observations ; c'est de voir que les vers tirés des oreilles sont bien différens les uns des autres. *Tharantanus* dit avoir vu sortir de l'oreille d'un jeune homme malade d'une fièvre aiguë , deux ou trois vers qui ressembloient à des graines de pin. *Panaroli* parle d'un malade qui , après avoir été tourmenté d'une violente douleur d'oreille , rendit par

dans laquelle il avoit observé tous les signes qui annoncent ordinairement des vers , il ne trouva rien autre chose dans les intestins que deux onces d'une substance glaireuse , de la consistance de gelée , près le jejunum.

cette partie , ensuite d'une injection qui y fut faite avec du lait de chèvre , plusieurs vers semblables à des mittes de fromage (comme dans l'observation de M. *Maget*) , après quoi la douleur cessa (a). *Kerckring* donne la figure de cinq vers qu'un homme rendit par l'oreille , & qui ressembloient à des cloportes. *Morgagni* rapporte une observation dans laquelle il est question de plusieurs vers sous la forme de vers à soie (b). Au mois de mai 1750 , M. *Léautaud* , chirurgien-major de l'hôpital-général de la ville d'Arles , tira de l'oreille d'un homme cinq vers dans l'état de nymphe (c) ; & *Sauvages* rapporte qu'ayant mis dans un vase de verre plusieurs vers oblongs & blancs , qui avoient pareillement été tirés de l'oreille d'un malade affecté d'otalgie , il vit ces vers se changer, en peu de jours, en mouches carnacières (d).

La différence que présentent ces observations, nous instruit sur l'origine des vers auriculaires , en nous faisant voir qu'ils doivent leur naissance à des œufs

(a) *ANDRY*, *ibid.*

(b) *MORGAGN. de sedib. & causis morbor. litter.*

(c) *Journal de Médecine.*

(d) *Nosolog. méthodique.*

d'insectes introduits dans le canal auditif, que la chaleur de cette partie y fait éclore, ou à des vers tout formés qui y pénètrent pendant le sommeil. Les accidens que produisent ces vers dans un endroit si délicat, sont des douleurs, des vertiges, & quelquefois des convulsions épouvantables. Il n'est pas toujours facile d'en reconnoître la présence; & lorsqu'elle n'est plus équivoque, il est quelquefois très-difficile de faire l'extraction de ces insectes (a).

Si le diagnostic & l'extirpation des vers auriculaires ne sont pas des choses aisées, on peut assurer au moins qu'il est des moyens aussi simples que faciles de ne pas s'exposer à l'action de ces insectes. Ils consistent à veiller avec attention sur les enfans au berceau, à mettre du coton dans l'oreille des enfans plus âgés, lorsqu'ils sont dans le cas de jouer & de se coucher sur l'herbe, & à avoir

(a) On voit dans l'ouvrage de M. ANDRY, & dans le second tome des Ephémérides d'Allemagne, année 1672, des symptômes terribles, produits par le séjour de plusieurs insectes, nommés *perce-oreilles*, dans le conduit auditif; & il est bon d'observer que les larves de ces insectes, se transforment aussi en nymphes.

attention, dans l'âge adulte, à ne pas s'endormir dans des endroits champêtres, fans avoir bouché ses oreilles.

Est-il des moyens prophylactiques efficaces pour prévenir la génération des vers dans l'intérieur du corps? Que penser à cet égard des amers, des sels mercuriaux, des purgatifs, des préparations martiales, des boissons spiritueuses, & de toutes les choses propres à rendre les humeurs plus animalisées, la bile plus énergique, la fibre plus roide, & à détruire les semences de la cachexie? Ce sont des considérations dans lesquelles les bornes de cette feuille ne nous permettent pas d'entrer, & sur lesquelles nous nous bornons aux apperçus que nous avons jetés dans ces remarques (a).

(a) Nous avons fait remarquer dans le n°. 6 de l'année 1785, que les enfans de l'hôpital de Vaugirard n'étoient point du tout sujets aux affections vermineuses; ce que nous avons cru pouvoir attribuer au régime tonique, à l'usage habituel de la rhubarbe, & à l'atmosphère mercurielle dans laquelle sont plongés les enfans.



OBSERVATIONS sur des plaies pénétrantes dans la poitrine, & sur une autre maladie mortelle, dans lesquelles on a trouvé que le cœur ou ses appendices étoient intéressés ; par M. COLOMBIER, chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Soissons, & du dépôt de mendicité de cette ville.

PREMIERE OBSERVATION.

Au mois d'octobre 1779, on apporta à l'Hôtel-Dieu un garçon perruquier âgé d'environ vingt-deux ans, qui, dans une querelle causée par l'ivresse, avoit reçu un coup de couteau à la partie inférieure & un peu antérieure de la poitrine. Il y avoit déjà plus de douze heures que le coup avoit été porté, & le malade avoit été saigné une fois.

Je lui trouvai le pòuls dur, vif, la respiration gênée, & j'observai qu'il avoit la plus grande difficulté à se coucher sur le côté opposé à la blessure ; ce qui me fit soupçonner un épanchement. La saignée qui fut répétée trois fois dans la journée, calma pour un moment tous les accidens ; mais bientôt ils reprirent avec la même violence, ce qui

paroissoit bien confirmer l'idée de l'épanchement. Nous essayâmes en vain de faire pénétrer le filet , pour nous assurer de la profondeur de la plaie ; mais la nature des accidens & leur persévérance étoient une preuve certaine qu'elle étoit pénétrante. Ainsi , ne doutant point de l'épanchement , je proposai l'opération de l'empyème dans le lieu de nécessité. Deux de mes confrères qui furent appelés , furent de mon avis ; mais un troisième s'opposa avec tant de force à cette opération , que son opinion prévalut , & que l'empyème n'eut pas lieu.

Cependant les accidens qui accompagnoient cette blessure ne firent qu'augmenter , malgré deux autres saignées qu'on fit le lendemain. Le soir de ce jour , le pouls étoit petit , convulsif ; il y avoit des sueurs , des faiblesses ; la respiration étoit si laborieuse ; que le malade sembloit devoir étouffer à chaque instant ; & il se plaignoit en outre d'une douleur fixe à l'endroit de la blessure. Je demandai une nouvelle consultation ; l'opération de l'empyème fut encore rejetée : le résultat de la consultation fut de faire une septième saignée au malade , qui mourut peu de tems après , soixante heures environ après la blessure.

A l'ouverture du cadavre , nous trouvâmes d'abord la cavité de la poitrine , du côté de la blessure , presque toute remplie de sang ; & ayant poussé plus loin nos recherches , nous avons reconnu que le couteau avoit passé entre la première & la seconde des vraies côtes en comptant du bas en haut , qu'il avoit percé la plèvre & le médiastin , qu'il s'étoit glissé ensuite entre le grand & le petit lobe du poumon sans les blesser , & qu'il avoit fini par ouvrir le péricarde , qui étoit plein d'un liquide sanguinolent , & par effleurer la partie supérieure & latérale droite du ventricule antérieur du cœur , immédiatement au dessous de l'oreillette antérieure ; mais il n'y avoit que le corps graisseux d'offensé , la partie musculuse de ce viscère ayant été respectée.

Il paroît que cette blessure étoit absolument mortelle ; mais il n'en est pas moins vrai de dire que l'opération de l'empyème étoit si fortement indiquée , qu'on a fait une faute de ne pas la pratiquer ; & que quand bien même nous eussions pu prévoir ce qui s'étoit passé dans l'intérieur de la poitrine , ce n'auroit pas été une raison pour nous empêcher d'opérer , puisque dans les maladies les plus désespérées , on doit toujours mettre en usage

tous les moyens que l'art prescrit pour le soulagement des malades.

D'ailleurs il n'y avoit pas une impossibilité absolue à la guérison de ce malade; car différentes observations consignées dans les Mémoires de l'Académie de Chirurgie, ont prouvé que des blessures qui paroissent pareilles & même plus graves ont été guéries.

II^e OBSERVATION.

Sur un coup de fleuret moucheté pénétrant dans la poitrine.

Le 18 novembre 1783, à quatre heures du soir, on apporta à l'hôpital de Soissons le nommé *François Mazingant*, dit *Vainqueur*, grenadier au régiment de Bassigny, qui venoit d'être grièvement blessé par un coup de fleuret moucheté (a). Cet homme étoit dans un état d'ivresse & de saisissement, qui ne lui permettoit pas de répondre à aucune question; les extrémités étoient froides, le pouls à peine sensible, & il paroissoit avoir été baigné de sueur quelques instans auparavant.

(a) On appelle fleuret moucheté, un fleuret dont le bouton est ôté, & dont la pointe a été aiguisée.

En visitant ce blessé, je trouvai que la plaie étoit située à la partie inférieure & antérieure de la poitrine, du côté gauche, sur le bord inférieur du cartilage de la deuxième des vraies côtes, du côté du sternum, en comptant de bas en haut. Je mis tout en usage, pour m'assurer si elle étoit pénétrante; mais il me fut impossible de pousser la sonde au-delà des tégumens. Tout ce que je crus devoir faire, fut de dilater cette plaie extérieure, qui étoit si petite qu'elle ressembloit à une piqure d'alène. L'état dans lequel ce blessé se trouvoit par rapport à son ivresse, méritoit d'autres considérations. L'estomac étoit plein dans le moment où le coup avoit été porté; il y avoit eu des vomissemens pendant son transport à l'hôpital; je crus que de l'eau chaude suffiroit pour évacuer l'estomac, je recommandai qu'on lui en fit boire en grande quantité, & effectivement il y eut encore plusieurs vomissemens pendant la nuit.

Le lendemain 19, je trouvai le malade assez calme, & ne se plaignant que d'une légère douleur à l'endroit de la plaie. Cependant il avoit une grande altération, & j'observai bientôt un signe plus fâcheux, c'étoit une difficulté de respirer avec des petits hoquets par inter-

valles. Je craignis que la pointe du fleuret n'eût glissé sur la côte & touché le diaphragme, & je fis sur le champ une saignée de trois palettes. Le soir le malade se trouvoit mieux qu'il n'avoit été le matin ; néanmoins le pouls m'ayant paru plein & fréquent, je réitérai la saignée.

Le 20, le malade ne ressentoit plus du tout de douleur, le pouls étoit lent & égal ; je ne prescrivis rien autre chose que le régime. La nuit du 20 au 21, il vomit une fois. La journée du 21 fut assez bonne ; mais le soir de ce même jour, qui étoit le troisième d'après la blessure, les choses changèrent de face. La fièvre se ralluma, & sur les huit heures, il survint une grande oppression suivie de crachement de sang. Je fis aussi-tôt une saignée copieuse, qui n'apporta qu'un foible soulagement. A dix heures après minuit, je pratiquai une nouvelle saignée, qui n'eut pas plus de succès. Le malade ne pouvoit pas rester couché sur le côté de la blessure, à cause d'une vive douleur qu'il éprouvoit à l'angle inférieur de l'omoplate, du côté de l'épine vertébrale ; le crachement de sang continuoît toujours ; & je ne doutai plus qu'il n'y eût une infiltration sanguinolente dans le poumon gauche.

Le 22, quatrième jour après la blessure, l'élévation & la fréquence du pouls me firent faire deux nouvelles saignées, qui parurent d'abord plus efficaces que les précédentes. Ce soulagement, joint aux avis de deux chirurgiens de la ville qui visitèrent le blessé, & aux informations, qui nous apprirent que le malade avoit été battu & foulé aux pieds avant de recevoir le coup de fleuret, me fit tenter encore quelques saignées, qui furent en tout portées au nombre de neuf. Nous n'en obtînmes pas ce que nous avions espéré, & le malade mourut le 23 au matin.

A l'ouverture du cadavre, nous trouvâmes que le coup de fleuret avoit été porté obliquement à gauche, que la pointe avoit glissé sur la partie antérieure & inférieure du cartilage de la deuxième des vraies côtes, en comptant de bas en haut; & avoit coulé obliquement du côté externe, sans pénétrer dans l'intérieur. Tout le poumon de ce côté étoit gorgé d'un sang noir mêlé de matière purulente. Le poumon droit étoit aussi rempli d'un sang noirâtre, & étoit fort adhérent aux côtes; mais le péricarde étoit encore plus remarquable: il étoit considérablement distendu, & de couleur bleuâtre.

Après l'avoir attentivement examiné de toutes parts , sans y reconnoître aucune blessure , j'en fis l'ouverture , & il en sortit au moins un chopine de sang liquide , & d'un rouge assez vif pour faire croire qu'il avoit été fourni par un vaisseau artériel , quoique nous n'ayons pu découvrir , en examinant le cœur avec la plus grande attention , quelle espèce d'artère avoit fourni ce sang.

Cette observation peut servir à prouver , ce mē semble , que les épanchemens dans la poitrine produisent des symptōmes différens , suivant les différentes circonstances , & que les hydropisies du péricarde ne sont pas toujours accompagnées des palpitations , des sueurs , des syncopes , & du pouls inégal & convulsif dont tous les auteurs ont fait mention , en parlant de ces maladies.

III^e OBSERVATION.

Sur une inflammation du cœur , accompagnée d'un désordre très-considérable dans presque toutes les parties contenues dans la poitrine , faite dans le dépôt de mendicité de Soissons.

Nicolas Bonnard , âgé de quarante-sept ans , fut attaqué , dans le mois de décembre

1783,

1781, d'une fièvre qui avoit en apparence tous les symptômes d'une fièvre putride. Le pouls étoit petit, vif, dur & la peau sèche; la langue d'un rouge cramoisi étoit âpre au toucher, la respiration étoit gênée; il y avoit beaucoup d'altération, & la parole étoit brève. Parmi ces symptômes, quelques-uns sembloient exiger la saignée; mais la foiblesse du malade, & de plus une jaunisse universelle dont il étoit affecté avant sa maladie, m'empêchèrent d'avoir recours à ce moyen. Il n'étoit pas moins difficile de lui faire prendre des boissons médicamenteuses; car il vomissoit éaglement la tisane & le bouillon. Néanmoins je parvins à lui faire boire un peu d'eau panée acidulée avec le vinaigre, & deux grains de tartre stibié en lavage, qui procura des évacuations par en haut & par en bas.

Le lendemain, troisième jour de son entrée à l'hôpital, ce malade paroissoit un peu moins gêné du côté de la respiration; mais la fièvre & les autres accidens persistoient. Le quatrième & le cinquième jour, l'état fut le même. Le sixième, après avoir pris un laxatif, le malade se trouva plus mal, la respiration devint plus laborieuse, les béchiques inci-

fits furent mis en usage inutilement. Le septième jour, l'anxiété & les souffrances de ce malade augmentèrent, pour avoir mangé environ quatre onces de pain : cette imprudence accéléra sa fin ; car il mourut le lendemain.

En faisant l'ouverture du cadavre, j'ai trouvé le foie dans l'état le plus naturel. La vésicule du fiel ne présentait non plus rien d'extraordinaire : elle contenoit environ deux cuillerées d'une bile jaune & liquide, & les canaux cholédoques n'étoient point obstrués. Tous les autres viscères de l'abdomen étoient en bon état.

Tout le mal étoit dans la poitrine ; la plèvre étoit rouge, épaisse, adhérente aux poumons, & recouverte de pustules purulentes. Les poumons étoient d'un rouge brun, & les vésicules étoient remplies d'un liquide grisâtre. Le péricarde étoit enflammé, & contenoit une chopine d'eau presque limpide ; le cœur, qui étoit d'un quart plus gros que dans l'état naturel, étoit tout parsemé de pustules remplies de pus ; & à sa pointe, je découvris un foyer purulent contenant environ une cuillerée à café de pus d'une couleur blanche, & bien lié. Ce pus étoit renfermé dans une petite poche formée par l'expansion d'une membrane, qui en-

veloppoit tout le cœur avec une très-forte adhérence , & que je ne pus séparer sans déchirer la substance du cœur. Les ventricules étoient pleins de sang , ainsi que les oreillettes qui n'avoient aucun vice : enfin l'inflammation paroissoit s'être propagée au diaphragme , qui avoit une couleur rouge foncée , & qui étoit épais d'un travers de doigt.

On trouve dans la Nosologie de *Sauvages* , à l'article inflammation du cœur & du péricarde , une observation à peu près semblable à celle-ci. Cet auteur ajoute qu'on lit dans le *Traité des maladies du cœur* de *Senac* plusieurs faits de même nature , qui prouvent , ainsi que le précédent , combien le diagnostic & le pronostic de cette maladie sont incertains.



M É M O I R E

Sur la propriété des eaux de Bourbonnelles-Bains en Champagne, dans les fièvres intermittentes, longues & opiniâtres ; les fièvres lentes, particulièrement dans les fièvres quartes ; par M. CHEVALIER, docteur en médecine, correspondant de la Société royale de médecine de Paris, professeur dans l'art des accouchemens, & maire royal de la même ville.

Les différens auteurs qui ont écrit sur la fièvre en général & sur les fièvres intermittentes, observent que pour traiter les fièvre-quarte, il faut beaucoup de sagacité & de prudence. Quelques-uns même estiment qu'il vaudroit mieux abandonner le soin de sa guérison à la nature, que de vouloir l'opérer par l'art & trop précipitamment. Tous ont cherché à découvrir & à assigner les causes de ces fièvres. Pour moi je me bornerai à dire, avec Sydenham, que la fièvre est un effort de la nature destiné à vaincre un

obstacle qui dérange & trouble l'ordre , l'harmonie & les fonctions de l'économie animale. Mais comment opère-t-elle cet effort ? Pourquoi & comment revient-il à des tems fixes , à des périodes réglées ? Quelles sont les causes qui , après l'avoir laissé en suspension , le réveillent de nouveau ? Ceci , qui a donné lieu à une infinité de systêmes , restera toujours sous le voile du mystère , tant que l'on ne sera point parvenu à connoître les principes primitifs & élémentaires de la matière ; enfin le principe moteur de la nature. N'ayant sur les uns & les autres que des notions vagues & incertaines , est-il possible de se former des idées justes & précises de leurs combinaisons , de leurs arrangemens , de leurs modifications , de leurs variations & de leurs désordres ? Quelles sont celles que l'on peut avoir du fluide nerveux , ce fluide si subtil qui échappe à nos sens ? En le supposant une portion du feu élémentaire , comment est-il combiné à notre machine , comment y est-il modifié , dans quelle proportion y est-il , peut-on juger de son excès ou de son défaut , comment agit-il indépendamment de nous dans de certaines circonstances , comment obéit-il à notre volonté dans d'au-

tres ? Toutes questions qui sont restées insolubles jusqu'à ce jour , & qui , tant qu'elles ne seront point connues , ni physiquement démontrées , laisseront toujours une grande obscurité sur les causes premières d'une infinité de maladies.

D'après ces vérités , contentons-nous de penser que les maladies ne sont désignées que sous tels ou tels noms ; reconnues que sous tels ou tels symptômes qui leur sont propres & particuliers ; & que les moyens pour les combattre sont ceux qu'une longue expérience , une expérience réfléchie & raisonnée a appris être propres à chacune d'elles , relativement aux tempéramens , à l'âge , aux sexes , aux climats , & à d'autres circonstances. Or ce sera de ces connoissances & de cette expérience dont je m'appuierai pour démontrer l'efficacité des eaux de Bourbonne dans le traitement des fièvres intermittentes , longues , invétérées , & sur-tout dans celui de la fièvre-quarte.

Les espèces de fièvres intermittentes sont assez connues. Il me suffira d'observer qu'on a désigné sous ce nom toutes fièvres dont les accès laissent entre eux un intervalle plus ou moins long , pendant lequel le pouls revient à son état naturel ,

& que le printems & l'automne sont les deux saisons où elles sont le plus communes ; que celles qui surviennent dans la dernière sont toujours plus tenaces & plus rebelles. Les printannières cèdent souvent au régime & aux délayans , quand les malades sont assez sages pour s'y soumettre , & assez patients pour ne pas vouloir s'en débarrasser trop promptement. Les automnales , soumises au même traitement , guérissent quelquefois de même ; mais dans les unes & dans les autres , il arrive trop fréquemment que les malades s'impatientent , & que sans avoir pris assez de délayans & d'apéritifs , sans avoir évacué & disposé les premières voies , ils se hâtent de prendre le quinquina , ou tout autre remède que leur offre la main perfide & meurtrière du charlatanisme ou de l'ignorance. Bientôt la fièvre disparoît. On s'applaudit , on se félicite ; mais aussi bientôt on a lieu de se repentir de ce prétendu triomphe. L'abattement , la prostration des forces , le défaut d'appétit , de sommeil ; un teint pâle , livide , la bouffissure , &c. ne tardent pas à déceler que l'ennemi que l'on croyoit vaincu , ne s'est retiré que pour reparoître avec de nouvelles forces. La fièvre se montre de nouveau , quelquefois sous le même type ; d'autres

tois sous celui de double-tierce, de quarte, double-quarte, &c. &c. Alors pour ne pas vouloir convenir de la méprise, ni avouer ses torts, on s'obstine toujours, avec aussi peu de précaution, à lui opposer les mêmes armes, c'est-à-dire, les mêmes moyens qui successivement la font disparaître pour un tems, & qui enfin occasionnent des obstructions & d'autres maladies plus fâcheuses.

Lorsque les fièvres intermittentes n'ont pas cédé à un traitement méthodique, ou que plus communément, par un traitement nuisible, elles sont devenues opiniâtres, ou qu'elles sont dégénérées en fièvres-quentes, les eaux thermales de Bourbonne, sagement & prudemment administrées, sont un des remèdes les plus efficaces pour en opérer la guérison.

Quoiqu'elles conviennent dans ces dernières circonstances, néanmoins elles ne sont point applicables dans leur invasion. En les mettant en usage dans les premiers tems de ces fièvres, on s'exposeroit à les faire dégénérer en fièvres continues, & à les rendre beaucoup plus dangereuses. Il seroit également imprudent de les employer dans les fièvres longues invétérées, lorsqu'il y a tendance

à l'hydropisie , ou lorsque cette maladie est déjà commencée. Elles ne conviennent pas non plus dans tous les cas où les viscères sont devenus réellement squirreux, sensibles, douloureux, disposés à la suppuration, ni dans aucuns cas inflammatoires, &c. Hors ces cas, l'on peut avec confiance les administrer dans toutes les fièvres intermittentes longues invétérées, avec embarras ou obstructions des viscères, ainsi que dans beaucoup d'autres maladies chroniques.

Le traitement par les eaux exige d'abord un régime exact, sur-tout le soir, afin que le lendemain l'estomac & les premières voies soient libres. Il seroit à désirer, pour cet effet, que les malades se déterminassent à souper légèrement entre sept & huit heures, pour se coucher à dix. Le régime est si nécessaire dans le traitement des maladies, que sans lui les remèdes les plus efficaces & les plus énergiques ne produisent que peu ou point d'effets, deviennent nuls ou presque nuls, quelquefois même dangereux; cependant ce moyen tant recommandé, & autrefois si scrupuleusement observé, est aujourd'hui négligé par le plus grand nombre.

Autrefois l'on ne servoit aux eaux que

des alimens simples , préparés simplement , & de facile digestion , & on s'en trouvoit bien ; mais aujourd'hui , en voyant la plupart des tables servies pour nos buveurs d'eau , on se persuaderoit difficilement que ce soit un repas préparé pour des personnes actuellement dans les remèdes.

Comment des estomacs farcis par une quantité de mets âcres , assaisonnés & déguisés de façon à n'en plus reconnoître la nature , ni l'état primitif , peuvent-ils être propres à recevoir un remède ? Mêlé avec le produit de mauvaises digestions , il sera sans effet , ou entraînera avec lui , dans les secondes voies , un chyle mal élaboré , qui deviendra souvent la source d'une infinité d'accidens.

Il faut de nécessité & indispensablement du régime avec les eaux ; mais s'il est essentiel de l'observer , il ne l'est pas moins d'éviter , pendant leur usage , toutes les affections tristes & désagréables , toutes les passions vives ; de ne point s'exposer au froid ni au ferein , de peur que la transpiration ne vienne à se supprimer ; & de ne pas pousser trop loin les veilles , de peur de s'échauffer , & afin de se reposer des fatigues & des exercices ; il convient de se lever matin , pour que les

eaux bues de bonne heure aient le tems de passer & de se distribuer dans les liqueurs avant le dîner.

Si le fébricitant est d'un tempérament sanguin , & qu'il ait actuellement la fièvre , que le pouls , pendant la chaleur , soit plein & fort , que les couleurs soient hautes , alors il sera prudent de pratiquer une saignée dans l'accès de la chaleur , & d'évacuer le lendemain , jour d'intermission , les premières voies par un émético-cathartique. On lui prescrira ensuite un régime doux , humectant & délayant , & on le fera passer à l'usage des eaux qui ne seront placées que les jours d'intermission , en les commençant par une livre , pour les porter successivement à deux livres , & à deux livres & demie , ayant soin de les distribuer par dose de huit onces , à des distances de quinze , vingt minutes , une demi-heure , trois quarts-d'heure , une heure , suivant les dispositions de l'estomac , ou les effets qu'elles produiront par les selles , par les urines ou par la transpiration.

Dans les tempéramens bilieux , les bilio-sanguins , il faut être plus réservé sur la saignée. Le régime doit être à peu près le même ; le vin doit toujours être trempé , les purgatifs avoir pour base les

tamarins , la crème de tartre , souvent même cette dernière de préférence.

Chez les phlegmatiques, les cachectiques, ceux qui ont des embarras ou des obstructions au foie , à la rate, ou autres viscères, suites assez ordinaires des fièvres intermittentes, il faut se dispenser de la saignée, à moins que quelques cas particuliers & urgens ne l'exigent. Le régime, à cause de l'atonie ou relâchement de la fibre, sera plus fortifiant; & pour ne point fatiguer l'estomac de ces malades, les eaux seront données à des doses modérées, & à des distances plus éloignées, mais toujours placées les jours d'intermission, au cas que la fièvre ne soit pas suspendue. Lorsqu'elle le sera par l'effet du quinquina, ou par tout autre moyen, il faudra, pendant cette suspension, les faire prendre de suite l'espace de quinze à dix-huit jours, en observant les règles ci-devant prescrites. Ce tems écoulé, on pourra en continuer encore l'usage durant douze ou quinze jours, de deux ou trois jours l'un seulement; ensuite on laissera reposer le malade quinze jours, trois semaines ou un mois, suivant que son état & ses forces le demanderont. Le repos fini, on lui fera recommencer les eaux dans le même ordre, & avec les

mêmes précautions indiquées ci-dessus, & jusqu'à ce que l'on juge qu'il en ait fait un usage suffisant. Il est des circonstances où il ne faut les donner, dès les commencemens, que de deux jours l'un, quelquefois que toutes les deux ou trois heures pendant le courant de la journée; d'autres, de six ou de huit en huit jours; par exemple, lorsque les malades sont très-affoiblis par la longueur de la maladie, que les fonctions de l'estomac & des voies chylières sont lésées, qu'il y a embarras ou engorgement dans les poulmons, &c.

Quand la fièvre n'est qu'assoupie, il arrive presque toujours qu'elle reparoît pendant l'usage des eaux, qu'on en a même plusieurs accès; qu'ils se montrent tantôt en quarte, double-quarte; tantôt en tierce, double-tierce, & qu'à mesure qu'ils se développent, un ou deux accès deviennent plus forts qu'à l'ordinaire; mais ensuite ils diminuent insensiblement jusqu'à ce qu'ils cessent. La même marche s'observe chez les malades qui ont actuellement la fièvre. On pense bien que dans ces cas, il faut redoubler d'attention pour le régime, & ne placer les eaux que les jours d'intermission, quelquefois même il faut les suspendre pendant quel-

ques jours , afin de ne pas trop fatiguer les malades.

Il y a des individus que les eaux purgent facilement ; d'autres qu'elles ne purgent qu'à peine ou point du tout. Chez ceux-ci , il suffit quelquefois de rapprocher les doses de la boisson pour produire cet effet ; mais si cette méthode ne réussit pas , il faut bien se garder de les gorger d'eau , & de leur donner la question , comme cela se pratiquoit autrefois. Une trop grande quantité d'eau affoiblirait l'estomac , en dérangerait les fonctions : il vaut mieux , dans cette circonstance , donner tous les deux ou trois jours , à l'heure du souper , avant le repas , une pilule aloétique & savoneuse. Ce remède procure le lendemain deux ou trois selles.

En commençant l'usage des eaux , il convient , presque toujours , de débarrasser les premières voies ; mais avant de le faire , il faut y préparer le malade par trois ou quatre jours de boisson , pour que le purgatif agisse mieux. Deux heures & demie ou trois heures après l'avoir pris , on donnera quatre ou cinq gobelets d'eau , qui seront placés toutes les demi-heures ou trois-quarts d'heure , pour tenir lieu de bouillon , de thé , ou de tout autre lavage. Le lendemain de la purga-

tion, le malade se reposera, pour recommencer les eaux le jour suivant.

Si, pendant le traitement, l'appétit diminue, ou s'il survient du mal-aise, il faut, suivant l'état de la langue & du pouls, ou réitérer le purgatif, ou prescrire quelques jours de repos. Il y a encore une infinité de précautions qu'exige l'application des eaux, mais dont les détails deviendroient trop longs pour un simple mémoire.

Lorsqu'il s'agira de prescrire les bains aux fébricitans, il ne faudra le faire qu'après avoir bien détrempé, délayé & divisé l'humeur qui engorge les vaisseaux ou qui obstrue les viscères, & quand la fièvre sera très-diminuée; car plutôt, j'ai plusieurs fois observé que les bains, quelque tempérés qu'ils soient, donnent une si grande intensité aux accès, qu'ils sont suivis d'abattement & de prostration de forces, en sorte qu'il faut plusieurs jours de repos pour que les malades s'en relèvent. Quand on jugera pouvoir les conseiller, il faut qu'ils ne soient qu'à 25, 26, ou au plus 27 degrés du thermomètre de *Réaumur*.

Pour démontrer la propriété des eaux thermales de Bourbonne-les-Bains, & prouver leur efficacité dans les fièvres

dont il est question, je vais rapporter quelques-unes des observations qu'une pratique de trente-cinq années, dont treize à l'hôpital royal & militaire de cette ville m'a fourni l'occasion de faire.

La suite au Journal prochain.

OBSERVATION

Sur l'usage de l'eau à la glace dans le traitement d'une fièvre bilieuse-puérile-miliaire, précédée de l'histoire de la constitution de l'année 1785, à Saint-Jean d'Angely; par M. J. LAMARQUE, docteur en médecine de l'université de Montpellier, médecin de Saint-Jean d'Angely.

Ut quantò febris fit intensior, tantò detur frigidior aqua; & purgatio tanta sit, quanta cacochymia. VALLES.

Je vais raconter, avec la franchise qui doit caractériser les écrits d'un médecin clinique, dans quelle constitution, chez quel individu, dans quelle affection, je me suis servi avec succès de l'eau à la glace, & de quelle manière j'en ai usé. Je rapporterai quelques observations ana-

logues à la mienne, j'indiquerai le moment d'administrer l'eau froide ou à la glace dans les maladies aiguës; & je finirai par énoncer les cas généraux, où il pourroit y avoir du danger d'employer ce traitement (a).

D'après les différens rapports qu'on a faits de la température dans les écrits périodiques, il paroît que Saint-Jean a éprouvé à-peu-près la même que celle de la majeure partie de l'Europe. Au mois de décembre 1784, qui a été froid & neigeux, a succédé un mois de janvier si doux, si tempéré, que sur la fin quelques arbres fruitiers précoces se disposoient à fleurir: mais au lieu de fleurs, février ne nous a donné que des glaces & de la neige. Le mois de mars a aussi été froid, & en outre fort sec. La sécheresse a continué pendant avril, mai & juin, ce qui a considérablement altéré les productions de nos champs & de nos prairies. Quelques orages survenus au commencement de juillet, nous ont procuré

(a) La vérité pour le commun des hommes n'est qu'un point d'honneur; mais pour le médecin, elle doit être sacrée, inviolable; c'est la religion elle-même. J. SIMS. *Préf. des observ. sur les malad. épidém. &c.*

de la pluie, qui a rendu la verdure à nos campagnes. Août a été pluvieux & chaud ; septembre a été sec d'abord, pluvieux sur la fin ; & les mois d'octobre & novembre nous ont fait jouir d'un automne assez variable ; mais plus sec qu'humide.

La constitution des mois de mars, avril, mai & juin, a imprimé aux maladies régnantes un caractère plus ou moins bilieux, selon la disposition particulière de ceux qui en ont été atteints. Les fluxions de poitrine ont tellement participé de cette diathèse, qu'on peut affirmer qu'elles ont été toutes, ou purement bilieuses, ou catarrhales-bilieuses. Les maux de gorge ont été de même nature. Nous n'avons eu que peu de fièvres continues, le plus souvent vermineuses ; les intermittentes, tierces & double-tierces ont été plus communes. Pendant les mois de juillet & d'août, les fièvres tant continues qu'intermittentes, sans perdre le caractère imprimé par la constitution, ont montré des signes de putridité plus marqués. Au mois de septembre il a paru quelques fièvres quartes. En octobre les cours de ventre ont commencé, se sont soutenus en novembre, & ont été assez opiniâtres.

Je fus appelé le 16 août 1785, pour voir M. *Chaignaud*, négociant, d'un tempérament bilieux, bien constitué, robuste, âgé de trente-quatre à trente-cinq ans. Un mal de tête violent, survenu la veille au soir, l'avoit contraint de s'aliter (a). Je le trouvai avec peu de fièvre, qui redoubla le soir sans frisson préliminaire; la chaleur étoit modérée; les urines fort rouges; les forces abattues; les yeux bilieux; la langue chargée d'un limon jaune-blanchâtre; la bouche amère & pâteuse; la respiration assez libre, & le bas-ventre sans douleur.

Je dirigeai mes vues curatives du côté des tempérans-antiputrides, & des évacuans. Je prescrivis une diète tenue, & une boisson abondante de limonade, de tisane rafraîchissante, nitrée, &c. Je fis ouvrir les fenêtres, tournées au nord, *ad septentrionem conversæ*, comme le veut *Galien*, afin que l'air frais (b) cir-

(a) Je l'avois traité, il y avoit trois semaines, d'une légère esquinancie; depuis ce temps, son teint n'avoit pas repris son coloris naturel, mais étoit resté d'un jaune verdâtre; il se plaignoit d'un mal-aise universel, &c. &c.

(b) Personne ne doute de l'efficacité de l'air souvent renouvelé, dans le traitement des

culât librement, & se renouvellât souvent : *Prima auxilia in febre sunt decubitus in locis frigidis, qui ad purum aërem patent*, dit AETIUS.

Le 17, le malade prit un purgatif-minoratif émétisé, qui lui fit rendre par le bas des matières bilieuses d'assez mauvaise odeur. Le soir il vomit quelques glaires jaunâtres.

Le 18, trois gros de sel d'Épsom dans un verre de tisane, l'évacuèrent plus que le minoratif du jour précédent, & le mal de tête se calma.

Le 19, la fièvre fut plus forte; trois lavemens émolliens procurèrent des selles très-fétides. Je voulus donner du camphre, mais le malade ne put le supporter.

fièvres putrides. On sait que FORESTUS guérit une fièvre syncopale, en faisant ouvrir les fenêtres de la chambre où se trouvoit la malade. M. COLOMBIER regarde le renouvellement de l'air, comme indispensable pour la guérison des fièvres putrides. Voyez *Préceptes sur la santé des gens de guerre*, page 325. On peut aussi consulter la *chimie de BOERHAAVE*, la *statique de HALES*, les *effets de l'air d'ARBUTHNOT*, l'*expérience sur les végétaux d'INGEN-HOUZ*, les *maladies des armées de WILL. PRINGLES*, &c. &c. & *J. SIMS. Observat. sur les maladies épidémiques*, &c. &c.

Le 20, les dents étoient enduites d'une matière visqueuse, blanchâtre & luisante (a) : *Quibus in febre ad dentes viscosa circum nascuntur, his febres fiunt vehementiores.* Il avoit des anxiétés, & crachoit très-difficilement. Il prit le matin une décoction de tamarins avec le sel d'Epson, émétisée, qui l'évacua par bas. On émétisa aussi toutes les boissons; ce qui a été continué pendant les trois derniers périodes de la maladie. Le soir M. Ch. ***, eut un mouvement de colère. La nuit il délira & dormit peu. (Il n'avoit que très-peu dormi les nuits précédentes, il avoit eu beaucoup de rêvasseries, & s'étoit toujours occupé de son commerce, & d'autres soins domestiques.)

Le 21, je consultai M. Fusée Aublet, médecin des hôpitaux militaires de cette ville, lequel recommanda d'insister sur l'usage des évacuans & du camphre; je persistai donc à faire prendre au malade chaque matin, depuis le 21 jusqu'au 26, la décoction de tamarins avec le sel d'Epson émétisée, sans qu'il parût aucun mieux dans son état. Le camphre excita le vomissement; on le discontinua.

(a) HIPPOCR. sect. iv, aphor. 53,

Le 26, voyant les déjections devenir de plus en plus fétides , la chaleur augmenter , les hypocondres se distendre , le délire & les anxiétés persister , & apercevant quelques mouvemens convulsifs dans les tendons du bras ; je prescrivis une potion avec le *kinkina* , la *serpentinaire* , &c. acidulée avec l'esprit de soufre , &c. Le malade en prenoit d'heure en heure une once ou environ.

Le 27, les accidens parurent moins graves ; il étoit survenu pendant la nuit, une légère moiteur d'assez mauvaise odeur , qui nous obligea de suspendre l'usage de son minoratif , dans la crainte de troubler cette excrétion , qui , se montrant avec diminution des symptômes , sembloit devoir juger la maladie ; quoique *Hippocrate* eût avancé , sect. 4 , aph. 36 : *sudores febricitantibus si inceperint , boni sunt dies 3 , 5 , 7 , 9 , 11 , 14 , 17 , 21 , 27 , 31 , 34 ; hi enim sudores morbos judicant : qui verò ita non fiunt , laborem significant , & morbi longitudinem , & recidivas ;* & que cette moiteur fût survenue du 12 au 13.

Le 28, sans être plus abondante , la moiteur continuoit. Les matières fécales étoient moulées , semblables à celles d'un convalescent , & un peu moins fétides ;

mais le désastre qui arriva la nuit, démontra la vérité de l'axiome ci-dessus.

Le 29, la moiteur avoit disparu : la superficie de la peau étoit sèche, & couverte d'une éruption miliaire, sur-tout à la poitrine, au col & aux bras ; les yeux étoient fixes & hagards ; les convulsions générales ; la tête s'embarrassoit, & il paroissoit y avoir beaucoup de propension au sommeil ; la respiration étoit fréquente, & l'ouïe dure : *in acutis obsurdescere, furiosum*. Le malade demandoit à manger : *quæ circa res necessarias versantur deliria, pessima*. Je revins à la position minorative qui, aidée de lavemens antiputrides, procura quelques garde-robes très-fétides sans alléger le malade. Le soir, avant le redoublement, on appliqua deux larges emplâtres vésicatoires aux jambes, qui mordirent assez bien ; mais qui m'ont semblé avoir augmenté l'incendie de tout le corps, au lieu de dégager la tête. Un autre qui fut mis à la nuque le trente-un, n'a pas opéré un meilleur effet.

Le 30, j'insistai sur l'usage du minoratif, des lavemens, &c. & je continuai de la sorte jusqu'au trois septembre. La nuit du deux au trois, M. Ch... eut une syncope qui dura demi-heure ; la nuit

suivante , il en eut une autre , qui fut d'une heure ; pendant le temps de cette dernière , il rendit des urines aussi peu colorées que l'eau pure ; & les personnes qui étoient présentes crurent qu'il étoit perdu sans ressource.

Cependant il revint à la vie ; mais malgré tous les secours le mal empirait. Les anti-septiques les plus puissans n'empêchoient pas les garde-robes d'être d'une puanteur insoutenable ; le bas-ventre , sans être douloureux au toucher , se distendoit de plus en plus. L'envie de manger étoit persévérante ; les mouvemens spasmodiques continuoient ; ceux de la mâchoire inférieure étoient si considérables , sur-tout quand le malade s'assoupissoit , qu'on entendoit dans toute la chambre , le cliquetis de ses dents. La couleur de ses yeux étoit toujours la même , son teint étoit demeuré constamment plombé ; sa langue étoit épaisse , la chaleur extrême & la soif inextinguible.

Le 3 septembre , deux verres du minéral produisirent peu d'effet ; les lavemens étoient rendus à-peu-près tels qu'ils avoient été pris ; & le malade ne trouvoit pas ses boissons assez froides , quoi-qu'elles fussent à la température de l'atmosphère.

Le

Le 4 septembre, je priai M. Aublet, praticien consommé, qui dans tous les temps s'est toujours fait un plaisir d'éclaircir mes doutes cliniques, de venir m'aider de ses lumières. Il se rendit à mes vœux, & proposa l'usage de l'eau à la glace : *ad extremos morbos, extrema remedia exquisitè optima*. Ce moyen efficace, que j'avois eu dessein de tenter il y avoit quelques jours, fut employé sur le champ (a), malgré les clameurs de quelques femmes & l'improbation de quelques gens de l'art, (car quiconque s'éloigne du chemin battu, doit s'attendre à des contradictions, dit M. Le Roy.) Le malade but à la glace avec un plaisir sans égal ; on lui appliqua sur le bas-

(a) « Comment oseroit s'honorer du titre de médecin celui qui, voyant son malade perdu s'il l'abandonne à son sort, & qu'il n'y a qu'un à parier contre mille, qu'il pourra le tirer d'affaire par un coup hardi, n'oseroit lui prêter une main secourable, dans la crainte de compromettre son caractère, & de hazarder sa réputation ? Non ; il n'a jamais éprouvé ces sentimens délicieux du cœur, & ce vrai enthousiasme du génie, qui seuls peuvent l'élever jusqu'à la perfection de son art, & lui faire dévorer non-seulement sans peine, mais encore avec plaisir, les désagrémens que son état lui offre. J. SIMS. *Observ. sur les malad. épidém.*

ventre, cinq à six fois dans la journée, un lingé trempé dans de la glace fondue ; on lui donna des lavemens avec une infusion de camomille, rafraîchis avec de la glace ; & il ne se plaignit d'aucune sensation de froid, non plus que les deux jours suivans : tant étoit grand le feu qui le dévorait.

Le 5 septembre, il prit à la glace son minoratif, qui, avec quatre lavemens à la glace, procura quatre à cinq selles assez copieuses, & toujours extrêmement fétides.

Le 6, j'obtins à peu près le même effet des mêmes moyens, qui furent continués jusqu'au 10.

Le 7, nous nous aperçûmes que le bas-ventre se détendoit, & que la chaleur diminuoit. Le malade commençoit à ressentir le frais que lui procuroient les fomentations & les lavemens.

Le 8, la sensation du froid est plus vive, & les accidens se dissipent.

Le 9, l'application externe le fait tressaillir ; il trouve ses boissons & ses lavemens trop froids : on les lui donne à la température de l'air. On cesse les fomentations.

Le 10, il reprend l'usage de l'apozème anti-septique. Il boit sans peine

quelques cuillerées de vin de Bordeaux. Le bas-ventre est entièrement détendu, & fort souple.

Le 11, on continue l'apozème & le vin. Tout va de mieux en mieux. La nuit du 11 au 12, il s'est montré une légère sueur, qui a duré jusqu'au 14, & qui a enfin terminé la maladie.

Tel est le tableau fidèle des symptômes, & l'ordre exact du traitement qu'on a suivi dans la maladie de M. Chaignaud.

D'après cette exposition, ne doit-on pas attribuer à l'eau à la glace, la cure dont je viens de parler? & ne doit-on pas la regarder comme le moyen qui a tiré le malade des bras de la mort?

La nature elle-même indiquoit un secours que le malade demandoit avec persévérance. *Vallesius* connoissoit bien le moment d'obéir à cette voix de la nature, lui qui, *method. medend.* pag. 269, s'est exprimé ainsi : *Porro utcumque, ab ipsâ caloris vehementiâ timere incipis, ne pro concoctione colliquationem inferat, omni ratione refrigerare necesse est, &c.* de même que VAN-SWIETEN, *Comment. in §. 691 Instit. Boerh. Profutura videtur frigidorum applicatio tam interna quam externa, dum corpus nimio calore febrili aestuat.*

Un grand nombre d'observations prouvent la solidité des conseils de ces deux célèbres médecins. SCHELHAMER, *de genuin. feb. curand. meth. part. 3, sect. 3* ; &c. assure avoir vu un domestique attaqué d'une fièvre ardente, qui, dévoré par le feu de la fièvre, but avidement au-delà de dix livres d'eau froide ; au moyen de quoi il se trouva guéri le matin suivant. Il déclare avoir appris de *Meibomius*, que la plupart des habitans d'un village, privés de médecins & de remèdes dans une maladie aiguë, éteignirent la fièvre par la boisson de l'eau froide ; après quoi, ranimant par l'esprit de vin les restes de la chaleur vitale, ils furent tous guéris.

Willis, (*de delirio & phrenitide*) nous rappelle l'histoire d'une femme robuste, qui, attequée d'une fièvre aiguë avec un délire furieux, & n'ayant éprouvé aucun soulagement des remèdes convenables, fut mise dans un bain de rivière, qui la guérit. On fait que *Deidier*, professeur de l'école de Montpellier, a opéré une semblable cure dans un cas de cette nature. Dans le *Traité du Bain* de MM. *Floyer & Baynard*, on lit plusieurs observations du même genre ; & *Floyer* observe même qu'il ne rapporte pas

toutes celles dont il a connoissance.

Dans le dixième volume des Actes des curieux de la nature , on trouve la description d'une fièvre putride épidémique , qui régna en Silésie en 1707 , & qui fut traitée avec avantage par l'usage externe de l'eau froide.

La fille du ministre anglois *Hankins* , dont la rougeole entra tout-à-coup , & qui resta le corps couvert de pétéchies livides , prit , aussi-tôt cet accident arrivé , de l'eau froide , par les conseils de son père. Dès le second ou troisième verre la rougeole reparut , & la maladie se termina fort heureusement.

On lit dans la Gazette de France , du 25 septembre 1756, *article de Messine* : « Les chaleurs excessives qu'on a essuyées ici depuis le 15 du mois de juin , ont produit des maladies dont les symptômes & les suites ont causé d'abord beaucoup d'effroi : toutes les personnes qui en étoient attaquées tomboient au bout de quelques heures dans une violente phrénésie ; leur tête s'enflait extraordinairement , elles perdoient l'usage de leurs organes , & bientôt une fièvre violente les emportoit. On a trouvé le moyen de prévenir ces funestes accidens ,

en baignant la tête du malade dans l'eau froide.»

La suite dans le Journal prochain.

OBSERVATION

Sur des accidens graves, produits par l'application mal dirigée du mercure & par la répercussion de la gale, guéris par l'usage des remèdes généraux, & par l'inoculation de la gale; par M. DESCOTTES, médecin de monseigneur comte D'ARTOIS, à Argenton en Berry.

Dans le Journal de Médecine du mois d'août dernier, page 565, art. des hôpitaux civils du royaume, on conseille de tenter l'inoculation de la gale dans la manie par métastase d'une humeur virulente, & particulièrement psorique; sans doute: ce moyen m'a réussi.

En 1772, M. Barré, curé de S. Marcel, petite ville voisine de celle que j'habite, me pria d'aller voir *Jean Guibbard*, cruellement tourmenté de mouvemens convulsifs dans tous les membres, avec

aliénation d'esprit, fureur, & dans l'état qu'on nommoit autrefois *démonomanie*; aussi les voisins, & les commères sur-tout, disoient-ils qu'il étoit enforcélé & possédé : quelques circonstances antécédentes & particulières n'avoient que trop préparé les esprits à cette créance superstitieuse, grossière & ridicule.

Cet homme étoit fournisseur de son métier, dans la force de l'âge & d'un tempérament robuste; ce qui augmentoit l'activité des accidens.

Je ne fus appelé qu'après qu'on eut épuisé en vain les neuvaines, les pieux voyages, les offrandes, &c.

Arrivé chez le malade, & voyant l'état affreux où il se trouvoit, je fis toutes les questions par lesquelles je pouvois obtenir quelques lumières sur la cause de sa maladie. J'appris enfin que *Guilbaud* avoit eu la gale depuis peu, mais qu'il en avoit été promptement & radicalement guéri par un maréchal, qui n'en manquoit jamais; que le malade s'étoit frotté les articulations avec un onguent, & qu'il avoit porté une espèce de ceinture.

Je ne doutai point alors qu'un principe psorique trop brusquement attaqué, malgré ou répercuté, & que l'action trop fougueuse du mercure; qui faisoit sans

doute la base & de l'onguent & de cette ceinture, n'eussent irrité le système nerveux. Je fis part de mon sentiment à ceux qui se trouvoient là ; ils furent bien éloignés de l'adopter ; car ils étoient persuadés que cette maladie n'étoit pas naturelle, ni du ressort de l'art. J'insistai ; je pris un ton d'assurance & de fermeté, & ordonnai que le malade reçût sur le champ un lavement aiguisé de vinaigre, & qu'il fût saigné du pied deux heures après ; ce qui fut enfin exécuté, malgré les oppositions & les objections. J'y ajoutai un régime aqueux, antiphlogistique & peu nourrissant, avec un julep pour le soir, composé

Des Eaux de laitue & de pourpier,	āā ℥ iij.
Syrop de limons.	℥ ℞.
Crystal minéral.	℥ j.
Camphre	ḡ ij.

Le lendemain au matin, je retournai voir le malade, dont les fureurs & les convulsions étoient très-calmées, mais qui avoit encore des disparates. Je prescrivis de nouveau les lavemens simplement émolliens & les bains d'eau tiède. J'aurois désiré que ce traitement fût prolongé ; mais plusieurs circonstances, & surtout la misère extrême du malade, exi-

geoient qu'on s'occupât promptement à rappeler la gale. De nouvelles contradictions s'élèvent ; on oppose de nouvelles résistances : le malade lui-même, qui par fois avoit des instans lucides, s'y refusoit absolument. Je tins bon ; on céda enfin à mes vives sollicitations, quoique toujours avec défiance : on chercha dans le canton quelque malheureux galeux : on l'eut bientôt trouvé ; on prit quelques-uns de ses hâillons, dont on couvrit *Guilbaud* au sortir du bain.

Pendant deux jours, rien ne paroissoit encore à la peau ; mais le troisième, le prurit devint général ; bientôt l'éruption se montra presque par tout le corps ; tous les accidens cédèrent comme par enchantement, & je fus à mon tour regardé comme un forcier.

Le prétendu possédé devint un galeux paisible, & tout-à-fait raisonnable. Soumis ensuite à un traitement aussi méthodique que le permettoient les circonstances, il fut parfaitement guéri & de la gale, & de la *possession*. Il a joui depuis ce temps ; & jouit encore d'une bonne santé ; malgré son état de pauvreté.

Je pourrois encore citer une observation de cette espèce, à l'appui de la première, sur une femme de cette ville,

nommée *Marie Bure*, traitée de même pour la gale par un empirique, qui, sans aucunes préparations ni ménagement, employa les frictions mercurielles à trop haute dose, & trop rapprochées: la malade devint frénétique, avec la tête monstrueuse, & un ptyalisme énorme. Deux saignées de pied, & nombre de lavemens, firent toute la guérison: la grande salivation que cette malade avoit éprouvée, fit qu'il ne fut pas besoin de lui communiquer une nouvelle gale, pour la guérir de la première.

Le but que je me suis proposé en publiant ces deux observations, est de confirmer l'utilité de l'inoculation de la gale dans la méraïase de cette humeur, & d'ajouter un témoignage de plus à ceux qu'on a, & de l'abus des remèdes, & des dangers que cause l'empirisme, par-tout si répandu.

OBSERVATIONS

Sur l'usage de la japonaïre dans les maladies vénériennes; par M. JURINE, chirurgien de l'hôpital général de Genève.

Le remède, dont j'annonce les heureux effets, n'est pas nouveau; on s'en est

fervi avec succès contre la goutte, les rhumatismes, les scrophules, &c; mais ceux qui l'ont employé n'en ayant pas fait la base de leur traitement, & l'ayant administré plutôt comme un accessoire à des remèdes qu'ils croyoient plus énergiques, que comme un spécifique; leur théorie sur ce point ne peut pas nous servir de règle de conduite, & leurs succès d'un motif assez puissant pour nous engager à compter sur l'efficacité de cette plante.

Ce sont les raisons qui m'engagent à publier que je dois à la saponaire seule, (*saponaria off. LINN.*) donnée en décoction & en extrait, la guérison de quelques maladies vénériennes, rebelles à l'action du mercure, & sur-tout de celles qui se caractérisent par des ulcères aux amygdales & au voile du palais.

Mon dessein n'est pas cependant de chercher à diminuer la confiance générale & bien méritée que l'on doit avoir dans le spécifique reconnu, & de lui en substituer un autre. Mon but est seulement de prouver par l'expérience qu'il existe des cas particuliers dans ce genre de maladies, où le mercure administré seul est insuffisant, & peut même devenir nuisible par l'opiniâtreté de ceux qui, trop prévenus

en sa faveur, ne veulent devoir qu'à lui seul la guérison de ces maladies.

La vérole est un Protée qui se montre sous mille formes différentes, & qui au moment où l'on croit l'avoir terrassé, reprend de nouvelles forces pour éluder l'action du mercure; c'est donc en multipliant les moyens de curation qu'on pourra espérer de le maîtriser; & c'est sur-tout pour ces cas malheureux où la méthode ordinaire a été infructueuse, que je rapporte ces observations.

PREMIERE OBSERVATION.

Un jeune homme, peu de jours après un commerce impur, avoit vu paroître entre le prépuce & le gland, des chancres dont le caractère n'étoit nullement équivoque: il se confia à une personne de l'art qui, après les avoir cautérisés, le soumit à un traitement méthodique. Le malade prit vingt-cinq bains, reçut vingt-deux frictions mercurielles; vers le milieu du traitement, les ulcères de la verge se cicatrisèrent, mais il en parut aussitôt à la gorge; on présumoit avec quelque vraisemblance qu'ils pouvoient être dûs à l'effet du mercure, mais la suite prouva le contraire. Six mois après ce traitement, ce malade, dont les ulcères, loin de dimi-

nuer, avoient augmenté, vint me consulter ; je vis les amygdales presque détruites , la luette & le voile charnu du palais très-gonflés & phlogosés ; il avoit en outre une excroissance considérable à l'anüs. Comme je soupçonnois, ou que les remèdes avoient été mal administrés, ou que le jeune homme (ce qui n'arrive que trop souvent,) n'avoit pas suivi le régime convenable, je le déterminai à se soumettre de nouveau aux frictions : rien ne fut omis dans la préparation ; & après quinze bains, je fis donner treize frictions en alternant avec les bains ; il en reçut ensuite dix-huit autres sans bains. Le porreau tomba de lui-même, mais les ulcères de la gorge ne se guérissent point, malgré les tisanes sudorifiques qui furent données à la fin du traitement, & dans lesquelles la salsepareille entroit à très-grande dose.

Ce malade, très-inquiet sur son état, me témoignoit son désespoir, qui étoit d'autant plus vif, qu'il avoit été persuadé que ce second traitement devoit le délivrer complètement de sa maladie. Je ne parus point partager ses craintes ; & le rassurant au contraire, je l'engageai à prendre la tisane de saponaire, & l'extrait de cette même plante en pilules. Il y consentit volontiers ; il fut guéri radicalement.

482 SUR L'US. DE LA SAPONAIRE,
avec trois onces d'extract, & par l'usage
de sa décoction pendant un mois.

II^e OBSERVATION.

M. *Nem.* âgé de quarante-quatre ans,
eut dans l'automne de l'année 1779,
une gonorrhée qui ne fut pas bien traitée;
il se contenta de prendre durant environ
deux mois des tisanes mucilagineuses, &
arrêta ensuite l'écoulement par des inje-
ctions astringentes: il se crut guéri; &
quoiqu'il ressentît des douleurs vagues
dans les jointures, il ne croyoit point
qu'elles pussent être véroliques, il les
attribuoit à une affection rhumatismale;
mais enfin en 1782, un exercice violent
& soutenu le tira de sa sécurité, en lui
donnant des doutes, qu'il vit se réaliser
par des ulcères à la gorge, lesquels au-
gmentant chaque jour, malgré les petits
remèdes usités en pareille circonstance,
le déterminèrent à consulter. Ce fut au
mois de novembre de la même année
que je l'examinai pour la première fois:
il ne me fut pas difficile de reconnoître
le principe qui leur avoit donné naissan-
ce; & par son aveu même, je crus ne
pouvoir en attribuer la cause qu'à la ré-
percussion de l'écoulement: Je lui fis sen-

tir l'indispensable nécessité des frictions ; mais son domicile à la campagne & les ménagemens qu'il avoit à garder , l'empêcherent d'adopter ce moyen de curation. Il me parla du sublimé ; je lui en exposai les inconvéniens : il insista ; & , malgré ma répugnance , je me vis forcé d'acquiescer à ce qu'il demandoit , bien persuadé que si je n'y eusse pas consenti , il l'auroit pris néanmoins.

Après les préparatifs ordinaires , je le mis à la diète blanche la plus austère , & lui prescrivis la dissolution de douze grains de sublimé dans trente onces d'eau distillée , en l'instruisant de la manière dont il devoit s'en servir ; il ne se contenta pas d'une dose , il en prenoit deux autres à mon insçu. Ses ulcères cependant , à ce qu'il m'a dit depuis , se cicatrisèrent ; mais au mois de mai suivant , il survint au scrotum des pustules , & aux reins des douleurs vives & insupportables. Il s'adressa alors à un praticien qui , après trente bains préliminaires , lui administra quarante frictions de deux gros chacune : dans le commencement , il prenoit alternativement un bain & une friction.

Ce traitement dura jusqu'en septembre , temps auquel le malade se crut sa-

484 SUR L'US. DE LA SAPONAIRE ;
dicalement guéri. Il cessa tout remède ;
mais il vit bientôt renaître des ulcères
aux amygdales , ce qui l'obligea à rappel-
ler le même praticien , qui lui ordonna
le sublimé pour la seconde fois. Il le prit
cinq mois de suite ; mais les symptômes ,
loin de diminuer , augmentèrent sensible-
ment pendant l'usage de ce remède. Il le
quitta pour les frictions. Ce fut en mars
1784 qu'il reprit trente bains , & recom-
mença les frictions qui ne firent qu'ag-
graver ses maux. Excédé par les remèdes ,
& plus encore par les souffrances , il re-
vint me consulter au mois de juillet. Je
ne décrirai point l'état affreux où étoit
réduit cet infortuné ; je me contenterai
de dire qu'outre l'extrême émaciation de
son corps , il exhaloit l'odeur la plus in-
fecte ; que sa bouche , presque dépourvue
de dents qui étoient tombées pendant
les traitemens successifs , laissoit apper-
cevoir seulement la place des amygdales
rongées ; que le voile charnu du palais &
la luette étoient presque complètement
détruits ; & que la voûte osseuse de cette
partie étoit criblée de plusieurs trous fistu-
leux par lesquels les liquides qu'il s'effor-
çoit d'avaler , refluoient dans le nez.

M'étant chargé de le traiter , je sup-

primai l'usage du mercure qu'il étoit encore tenté de continuer ; je le fis nourrir de crème de riz & de gelée de viande , & lui ordonnai la tisane & les pilules de saponaire , auxquels j'associai la bière de santé ; il en prit durant environ trois mois. A la fin du premier mois , ses ulcères se détergèrent , l'inflammation se dissipa au moyen des gargarismes légèrement aromatiques , & la parfaite guérison fut achevée à la fin du deuxième mois. Depuis ce temps , j'ai rencontré fréquemment cette malheureuse victime du mercure , sans qu'il se soit plaint d'autre incommodité que de porter un obturateur.

P. S. La bière de santé connue , si je ne me trompe , à Paris sous le nom de petit-lait médicinal , est composée (autant que j'ai pu m'en assurer par des conversations réitérées avec le fabricant lui-même) d'herbes aromatiques & de mâchefer , mis en fermentation avec le petit-lait , jusqu'à ce que le tout commence à passer au troisième degré de fermentation , qui est la putride , ce dont on peut se convaincre par l'odeur qui en exhale. Cette boisson est un bon diaphorétique ; mais prise inconsidérément , elle a occasionné par fois des crachemens de sang.

Voici la formule pour la dose journalière de la tisane.

℞. Folior. saponar. . . unc. j. & sem.

Radic. ejusd. plant. . . semi-unc.

Coq. s. a. in aquæ ferv. ℔. iv ad

℔. ij. Col. add. syr. alth. unc. ij.

Celle des pilules est,

℞. Extract. saponar. unc. j.

F. pilul. ḡ. iij.

Le malade en commençant, prendra les pilules à la dose de neuf par jour, augmentant chaque jour d'une pilule jusqu'à la concurrence de vingt-quatre, plaçant selon le besoin un léger minoratif de huit en huit jours, ou de quinze en quinze. Si le malade les supporte facilement, l'on peut augmenter le nombre des pilules. Le plus haut auquel je sois parvenu, est de quarante dans les vingt-quatre heures, mais cela tient à la disposition de l'estomac & à la force du tempérament de l'individu.



OBSERVATION

*Sur une taille au haut appareil ; par M.
ESPIAUD, chirurgien lithotomiste, &
ancien élève du frère COSME à Soissons.*

Le fils de *Louis Gobert*, âgé de vingt-quatre ans, de la subdélégation de Laon, s'étant rendu à Soissons, je le fondai à son arrivée. Sa pierre examinée avec le doigt par l'anus, & par la difficulté qu'elle opposoit à l'entrée de la sonde dans la vessie, me fit présumer qu'elle étoit fort grosse, & me déterminâ à le tailler au haut appareil, &c.

Après quelques jours de préparation, je fis l'opération le premier juin 1785 ; je tirai une pierre murale & tuberculeuse sur toute sa superficie ; elle avoit deux pouces huit lignes & demie de longueur, un pouce onze lignes de largeur, un pouce neuf lignes d'épaisseur, & cinq pouces dix lignes de circonférence ; son poids étoit de trois onces six gros.

Le malade se trouvoit assez bien les trois premiers jours de l'opération ; il n'eut pas même la fièvre ; le quatrième

& le cinquième furent aussi heureux. Le sixième, il commença à se plaindre que les boissons lui pesoient sur l'estomac. En effet, il avoit le pouls fréquent, j'en attribuai la cause à la suppuration qui s'établissoit.

Le septième jour à trois heures du matin, il lui prit un vomissement qui lui dura vingt-quatre heures; il rendoit toutes les boissons qu'il prenoit. D'abord elles étoient porracées; mais après quelques heures, elles devinrent noires; ce qui me fit mal augurer pour le malade. Le vomissement se ralentit peu à peu.

J'appliquai sur la plaie un digestif balsamique qui parut favoriser la suppuration; & tous les accidens cessèrent. Je fis boire alors au malade une cuillerée de sirop de quinquina. Toutes les quatre heures, outre les boissons ordinaires, je lui faisois prendre la même quantité de ce sirop. Il ne discontinua, que lorsque la suppuration fut bien établie, & que le dégorgement du tissu cellulaire de la plaie de l'hypogastre fut entier.

Comme le tissu cellulaire qui couvre la vessie avoit été aussi engorgé, je fis mettre le malade sur les côtés alternativement, & de temps en temps sur le ventre, comme je l'avois vu pratiquer au

frère *Cosme*, mon respectable maître, pour faciliter la sortie du pus & des urines par la plaie; ce qui me réussit à merveille. Après cinq à six jours, toute la matière corrompue se dégorgea par la suppuration, & la plaie devint rouge.

Le corps de la vessie avoit près de six lignes & demie d'épaisseur; j'eus beaucoup de peine à l'inciser, sur-tout vers le fond: si je n'avois pas eu recours à la tenette-forceps, je n'aurois pu extraire cette pierre. Ayant placé consécutivement les deux branches de cet instrument, comme le recommande l'auteur, je vins à bout de la tirer avec le secours d'un aide, qui tâchoit de l'amener, pendant que je la soulevois avec le bouton lithotomique. L'extraction finie, je plaçai une canule droite dans la vessie par la plaie du périnée, pour absorber les urines. Le dix-huitième jour, les urines ne coulèrent plus par la plaie; & le vingt-cinq, j'ôtai la canule du périnée, & la plaie del'hypogastre fut cicatrisée parfaitement. Quelques jours après, celle du périnée se ferma; mais la guérison fut conforme à mes desirs.

L'auteur du haut appareil se servoit d'une sonde d'argent, pour absorber les urines de la vessie; j'ai cru bien faire

d'en substituer une de gomme élastique de M. Bernard (a).

Cette sonde avoit six pouces de long ; le malade ne s'en est jamais plaint ; au lieu que celle d'argent le bleffoit. Comme le malade se trouvoit attaqué d'une affection asthmaticque depuis long-temps , il ne put se coucher dans son lit (pendant tout le temps de sa cure) que presque assis. Je craignois beaucoup que cette position ne lui fût nuisible , & ne s'opposât à la cicatrisation de sa plaie : au contraire, elle devint favorable.

(a) M. Esplaud ignore que le frère Cosme avoit , au moins deux ans avant sa mort , abandonné la canule d'argent , pour se servir de celle de gomme élastique construite par le sieur Bernard , d'après son conseil.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de janvier 1786.

Le quatre & le cinq , le mercure s'est élevé dans le baromètre de 28 pouces à 28 pouces 3 lignes , & du dix-neuf au trente-un de 28 pouces à 28 pouces 6 lignes. Le reste du mois , il est descendu de 27 pouces 11 lignes à 27 pouces 4 lignes.

Du premier au six du mois , le thermomètre a été constamment au dessous de 0 de matin , de $5\frac{1}{2}$, 6, $7\frac{1}{4}$, $8\frac{1}{2}$, $4\frac{1}{2}$ 2 degrés.

MALADIES RÉGN. A PARIS. 491

A midi, de $3\frac{1}{2}$, $1\frac{1}{4}$, $5\frac{1}{2}$, $4\frac{1}{2}$, 2 degrés.

Le soir, de $4\frac{1}{2}$, 4, 6, $5\frac{1}{2}$, 2 degrés.

Le reste du mois (à l'exception du 18, 19 & du 20 au matin, où le thermomètre de 0 le soir est descendu à $1\frac{1}{2}$ au dessous le matin,) a été constamment au dessus de 0, & s'est élevé sur la fin du mois jusqu'à 11 degrés au dessus de 0 le 29 à midi.

Les deux extrêmes ont donc été 11 degrés au dessus de 0, & 8 degrés & demi au dessous de 0; ce qui fait une variation de 19 degrés & demi dans le mois de janvier.

Les vents ont soufflé Nord, un jour; Nord-Est, quatre jours; Nord-Ouest, deux jours; Nord-Est Sud-Est, quatre jours; Sud, quinze jours; Sud-Ouest, quatre; Ouest, un jour.

Le ciel a été clair trois jours; nuageux, trois jours; couvert, neuf jours; variable, seize jours. Il y a eu douze fois de la pluie, dont grande pluie & vent pendant la nuit du 10 & du 15; trois fois du brouillard, dont un bas & épais le 20; huit fois grand vent Sud. Il n'est point tombé de neige pendant ce mois à Paris.

L'hygromètre du premier au six est monté au dessus de 0.

Le matin, de 3, 2, 2, 3, 4, 8.

Le soir, de 3, 3, 4, 5, 8.

Le reste du mois, il a constamment été au dessous de 0; le matin une fois de 3; deux fois de 2; huit fois de 1 à $1\frac{1}{2}$; onze fois de $\frac{1}{2}$ à $\frac{1}{4}$, & trois fois à 0. Le soir, quatre fois à $1\frac{1}{2}$; deux fois, à deux degrés & demi au dessous de 0; neuf fois à 0, cinq fois à $\frac{1}{2}$, six fois à un degré & demi au dessus de 0.

Il est tombé à Paris un pouce sept lignes un dixième de ligne d'eau.

On a essuyé un froid rigoureux les cinq premiers jours du mois & le six au matin; la Seine étoit presque prise le premier; elle l'a été entièrement le quatre, & la température douce amenée par le vent Sud & la pluie, a procuré un dégel prompt, & la débacle s'est opérée le 7 à neuf heures & demie du matin. Depuis cette époque, le Sud a régné presque constamment; & à l'exception de trois jours, les 18, 19, & le 20 au matin où il a gelé, la température s'est maintenue si douce, que les arbrustes sont entrés en végétation, & que les mouroins étoient en fleur à la fin du mois.

C'est pourquoi on n'a point, ou très-peu vu d'affections essentiellement inflammatoires; telles que des fluxions de poitrine, des pleurésies, &c. qui sont communes dans cette saison: mais les affections dépendantes d'une humeur rhumatismale-gangreneuse, ont été très-nombreuses, & ont pris les symptômes dépendans des viscères sur lesquels elle se portoit: les unes avec l'apparence de fluxion de poitrine, d'autres avec celle du catarrhe; & la plus part ont pris un caractère d'intermittence. En général, elles ont été meurtrières, particulièrement aux vieillards. On a eu beaucoup de peine à procurer une moiteur douce & onctueuse, malgré les moyens les mieux indiqués; cette sécheresse indiquoit celle des entrailles, ou plutôt un excessif agacement aux hypochondres: aussi les évacuations se sont-elles maintenues crues. Beaucoup sont périés à la suite d'un dévoiement séreux très-abondant; & les vésicatoires, dont les effets sont si puissans dans ces maladies, ou ne produisoient que des escars, ou que des plaies qui suppuroient avec

la plus grande difficulté, ou qui se gangrenent facilement. Chez ceux à qui on a pu procurer & soutenir une moiteur grasse & onctueuse, les symptômes se sont enervés, la bile a coulé, les vésicatoires ont produit leurs effets, & la maladie s'est jugée d'une manière satisfaisante. Les fièvres scarlatines ont été très-pernicieuses, beaucoup d'enfans & quelques adultes en sont morts; aux uns s'est manifesté une enflure, qui terminoit promptement les jours des malades; aux autres des urines sanguinolentes, symptôme aussi funeste; à quelques-uns des hémorrhagies ou par le nez, ou par l'ouverture de la saignée qui leur avoit été faite vingt-quatre à quarante-huit heures avant; on réchauffoit ceux-ci, lorsque le temps ou la gravité de la maladie permettoit l'usage suffisant des plantes nitreuses & crucifères.

Les gouteux ont beaucoup souffert, & plusieurs ont été la victime du mal. Les femmes en couches ont été sujettes au dévoiement séreux, & plusieurs en sont périées. Parmi le peuple, beaucoup de rhumes, de dévoiemens avec ou sans colique, de douleurs rhumatismales, des flux de sang qui ont été salutaires. Les apoplexies ont été nombreuses, & les fièvres nerveuses avec des signes de putridité.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

J A N V I E R 1786.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.					
	Au lever du Soleil.	A deux heures du soir.	A neuf heures du soir.	Au matin.		A midi.		Au soir.	
	Dégr.	Dégr.	Dégr.	Ponc.	Lig.	Ponc.	Lig.	Ponc.	Lig.
1	-6, 0	-2, 16	-3, 0	27	5, 5	27	5, 6	27	6, 10
2	-5, 0	-0, 10	-4, 0	27	8, 8	27	8, 9	27	8, 0
3	-4, 5	-1, 0	-7, 3	27	8, 1	27	9, 3	27	11, 9
4	-8, 15	-4, 0	-4, 0	28	0, 6	28	0, 4	28	0, 4
5	-5, 18	-1, 0	-2, 0	28	0, 4	27	11, 9	27	10, 6
6	-0, 15	1, 4	3, 10	27	8, 0	27	6, 6	27	4, 5
7	6, 15	8, 16	8, 0	27	3, 3	27	3, 0	27	3, 1
8	6, 0	8, 0	6, 0	27	7, 0	27	7, 5	27	6, 5
9	7, 5	7, 10	7, 5	27	3, 4	27	2, 10	27	2, 6
10	6, 6	7, 6	5, 19	27	2, 7	27	2, 3	27	1, 10
11	4, 16	8, 7	6, 15	27	0, 3	27	0, 3	27	0, 9
12	4, 0	6, 15	4, 0	27	3, 0	27	4, 2	27	5, 5
13	5, 10	6, 14	4, 10	27	5, 5	27	5, 5	27	7, 0
14	4, 0	6, 8	5, 8	27	7, 4	27	6, 9	27	5, 3
15	4, 15	6, 11	6, 6	27	2, 9	27	0, 10	27	1, 2
16	5, 14	6, 18	5, 0	27	0, 2	27	0, 3	27	2, 2
17	2, 5	4, 16	-1, 10	27	3, 11	27	4, 9	27	6, 0
18	-1, 11	0, 11	-2, 16	27	7, 6	27	7, 9	27	8, 11
19	-3, 0	0, 18	-2, 9	27	10, 1	27	10, 8	27	11, 7
20	-2, 11	1, 13	-0, 9	27	11, 9	27	11, 10	28	0, 4
21	0, 19	3, 11	2, 9	28	1, 7	28	2, 1	28	2, 9
22	0, 11	6, 12	4, 10	28	2, 9	28	2, 4	28	2, 6
23	3, 15	5, 17	4, 16	28	1, 6	28	0, 6	27	11, 6
24	5, 7	5, 15	3, 10	27	10, 4	27	9, 4	27	9, 3
25	3, 15	8, 5	5, 12	27	10, 6	27	11, 2	28	0, 3
26	6, 2	7, 7	6, 19	28	1, 0	28	1, 0	28	11, 0
27	6, 13	8, 6	8, 0	28	0, 3	28	0, 6	28	1, 9
28	7, 6	9, 0	8, 9	28	2, 7	28	2, 11	28	3, 5
29	8, 0	10, 1	8, 0	28	4, 1	28	3, 11	28	4, 3
30	6, 14	8, 15	7, 7	28	4, 3	28	4, 1	28	4, 1
31	6, 0	6, 9	5, 12	28	4, 5	28	4, 3	28	4, 3

VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le matin.</i>	<i>L'après-midi.</i>	<i>Le soir à 9 heures.</i>
1	N-E. co. froi.	N-E. co. froid.	N-E. nu. froi. v.
2	N-E. fer. froid.	N. fer. froid, v.	N. fer. froid.
3	N. couv. froid, vent, neige.	N-E. <i>idem.</i>	N-E. <i>id.</i> vent.
4	N. couv. froid.	S. couv. froid.	S. couv. froid.
5	E. fer. froi. ve.	S-E. <i>idem.</i> ve.	N. <i>idem.</i> vent.
6	S. co. froid, ve.	S. <i>idem.</i> pluie.	S. <i>idem.</i> dégel.
7	S. <i>id.</i> dégel.	S. c. v. do. dég.	S-O. <i>idem.</i>
8	S-O. c. frai. ve.	S-O. co. doux.	S-O. co. fra. pl.
9	S-O. <i>idem.</i> pl.	S-O. <i>idem.</i> vent.	S-O. co. do. ve.
10	S-O. cou. fra. v.	S-O. co. fra. ve.	N. cou. frais.
11	S. co. frais, pl.	S. couv. doux.	S-O. <i>id.</i> ve. pl.
12	S-O. nua. frais.	S-O. fer. doux.	S O. fer. frais.
13	S-O. cou. frais, vent.	S-O. cou. frais, vent, pluie.	S-O. cou. frais.
14	S-O. <i>idem.</i>	S-O. cou. doux.	S-O. co. do. br.
15	S. couv. fra. pl.	S. co. frai. plu.	S-O. n. frais, v.
16	S-O. cou. frais.	S-O. couv. do.	S-O. co. fra. v.
17	S-O. cou. fro v.	S-O. co. fro. v.	S-O. fer. froid.
18	N-E. fer. froid, gel. blanche.	N-E. nu. froid.	N-E. <i>idem.</i> N-E. <i>idem.</i>
19	N-E. <i>idem.</i>	N-E. fer. froid.	
20	E. <i>idem.</i>	S-E. bro. froi.	S-E. bro. froid.
21	S. brou. froid.	S. <i>id.</i> couv.	N. fer. froid.
22	S. cou. froid.	S. couv. frais.	N-E. co. froid.
23	N-E. <i>idem.</i>	S. <i>idem.</i>	S. couv. frais.
24	S-O. co. fra. pl.	S-O. cou. dou.	S-O. <i>idem.</i>
25	S-O. co. froid.	S-O. <i>idem.</i>	S-O. <i>idem.</i>
26	S-O. <i>idem.</i>	S-O. <i>idem.</i>	S-O. <i>idem.</i>
27	S-O. co. fra. pl.	S-O. <i>idem.</i>	S-O. co. do. v.
28	S-O. cou. frais.	S-O. <i>id.</i> vent.	S-O. cou. dou.
29	S-O. co. do. br.	S-O. co. temp.	S-O. co. tempé.
30	S-O. co. frais.	S-O. co. doux.	S-O. cou. frais.
31	S-O. <i>idem.</i>	N. cou. frais.	N-O. co. froid.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur..	8, 15 deg.	le 30
-------------------------------	------------	-------

Moindre degré de chaleur.	-8, 15	le 4
---------------------------	--------	------

Chaleur moyenne.	3, 9 deg.
-----------------------	-----------

Plus grande élévation du mercure.	28, 4, 5,	le 31
--	-----------	-------

Moindre élév. du mercure.	27, 0, 3,	le 11
---------------------------	-----------	-------

Elévation moyenne.	27, 8, 5
--------------------	----------

Nombre de jours de Beau....	5
-----------------------------	---

de Couvert...	23
---------------	----

de Nuages...	3
--------------	---

de Vent.	9
---------------	---

de Brouillard.	2
----------------	---

de Pluie.	3
----------------	---

de Neige....	1
--------------	---

Quantité de Pluie.....	16	0, lig.
------------------------	----	---------

Evaporation.....	10	7
------------------	----	---

Différence.....	5	3
-----------------	---	---

Le vent a soufflé du N.	7 fois
------------------------------	--------

N-E....	13
---------	----

N-O....	1
---------	---

S.....	16
--------	----

S-E....	2
---------	---

S-O....	48
---------	----

E.....	2
--------	---

TEMPÉRATURE, a été froide d'abord, ensuite assez douce, & sur la fin très-douce; en sorte que les boutons du *lilas* étoient prêts à s'épanouir.

MALADIES: beaucoup de coliques, occasionnées par un temps humide & trop doux pour la saison.

OBSERV. MÉTÉOROLOG. &c. 497

Plus grande fécher. . . . 37, 5 deg. le 5

Moindre. 4, 0 le 28

Moyenne. 18, 2

A Montmorency, ce premier février 1786.

JAUCOUR, prêtre de l'Oratoire.

*OBSERVATIONS météorologiques faites
à Lille, au mois de janvier 1786; par
M. BOUCHER, médecin.*

Nous avons essuyé quatre à cinq jours de forte gelée au commencement du mois. La liqueur du thermomètre est descendue, le premier du mois, à 7 degrés au dessous du terme de la congélation, & à 8 degrés le 3 & le 4. Le dégel absolu a eu lieu dans la nuit du 6 au 7. Ce dernier jour, la liqueur du thermomètre a été observée à $3\frac{1}{2}$ degrés au dessus du terme de la congélation; & il n'y a eu, dans le reste du mois, que deux à trois jours de gelée médiocre: la liqueur du thermomètre s'est même élevée jusques près du terme du tempéré dans les derniers jours du mois.

Le temps a presque toujours été couvert, nuageux & pluvieux, le vent ayant été Sud les trois quarts du mois. Les pluies ont été abondantes depuis le 8 jusqu'au 17; mais il n'a presque point tombé de neige.

Le mercure dans le baromètre a été constamment observé au dessous du terme de 28 pouces, depuis le 5 jusqu'au 19 du mois. Après le 19, il s'est toujours tenu au dessus de ce terme. Le 11, il étoit descendu à celui de 27

498 OBSERVAT. MÉTÉOROLOGIQ.

pouces $1 \frac{1}{2}$ ligne ; & dans les derniers jours du mois, il s'est élevé à 28 pouces $3 \frac{1}{2}$ lignes.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 9 degrés au dessus du terme de la congélation ; & son plus grand abaissement a été de 8 degrés au dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 17 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces $3 \frac{1}{2}$ lignes ; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces $1 \frac{1}{2}$ ligne. La différence entre ces deux termes est d'un pouce 2 lignes.

Le vent a soufflé 1 fois du Nord.

2 fois du Nord vers l'Est.

1 fois de l'Est.

1 fois du Sud vers l'Est.

16 fois du Sud.

9 fois du Sud vers l'Ouest.

6 fois de l'Ouest.

1 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 27 jours de temps couvert ou nuag.

14 jours de pluie.

3 jours de neige.

6 jours de brouillards.

Les hygromètres ont marqué une grande humidité tout le mois.

MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois de janvier 1786.

La fièvre catarrhale & la péripneumonie ont été les maladies aiguës dominantes de ce mois. Dans cette dernière maladie, il y avoit souvent des crachats de sang ; & dans quelques-uns,

un point de côté plus ou moins violent. La maladie étant purement inflammatoire , on conçoit que la saignée a dû être le premier & le principal remède : elle ne devoit pas être ménagée , sur-tout lorsque le point de côté avoit lieu , mais toujours proportionnement à la constitution du malade & à la consistance du sang. Dans quelques sujets , cette maladie a été plus bilieuse qu'inflammatoire : c'étoit bien là le cas alors de ménager les saignées , & d'attaquer principalement la maladie par quantité de boissons tempérantes , aigrelettes & nitrées ; tels que le petit-lait , la décoction de chiendent & d'avoine , miellées & nitrées , l'oxymel , &c. & ensuite par des minoratifs , sur-tout la décoction de tamarins avec de la manne & du nitre à grande dose.

La fièvre putride persistoit toujours , même dans toutes les classes de citoyens : son début dans quelques-uns a été accompagné des symptômes de la péripneumonie. Dans ce cas , il falloit beaucoup de circonspection & de retenue dans l'emploi des saignées , & pour placer à propos quelque émético-cathartique presque toujours indiqué dans le premier période de la maladie.

Les rhumes ont été fort communs ce mois , & particulièrement au dégel , chez ceux que la chaussure n'avoit pas suffisamment garantis des impressions du froid humide.

Nombre de personnes , qui avoient essuyé dans l'automne ou dans le fort de l'hiver quelque fièvre de la nature des intermittentes , en ont eu des retours dans le cours de ce mois : il en a été de même des affections rhumatismales.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

A C A D É M I E.

Medical Transactions, &c. C'est-à-dire, *Transaétions médicales, publiées par le collège des médecins de Londres, vol. iij, in-8°. A Londres, chez Dodfley, 1785.*

1. Nous allons présenter une notice des articles contenus dans ce volume.

I. *Lettre au docteur Heberden concernant l'angina pectoris, & détails de la diffektion du cadavre d'un homme mort de cette maladie ; par le docteur HEBERDEN.*

La maladie que les Anglois désignent sous le nom d'*angina pectoris* ; ne paroît point encore suffisamment déterminée ; il y a probablement divers autres désordres qui compliquent souvent l'affection à laquelle ce nom devoit être réservé. Ainsi, sans nous arrêter à la description renfermée dans la lettre adressée à M. *Heberden*, nous apporterons les observations faites sur le cadavre, tant par ce dernier médecin, que par M. *Wall* ; observations qu'on lit dans le *second article*.

« En général (dit M. *Heberden*) les viscères étoient bien conformés, dans un état sain, & avec des signes de beaucoup de vigueur. On examina, avec une attention particulière, les parties contenues dans le thorax, sur-tout le cœur, ses vaisseaux & ses valvules : ils étoient

tout dans l'état naturel, sinon l'aorte, où l'on trouvoit quelques points d'une ossification commençante. Il y avoit de plus quelques adhérences du poumon gauche à la plèvre. Le ventricule du cœur étoit singulièrement fort & épais, mais aussi vide de sang que s'il eût été lavé. Rien d'extraordinaire n'a été trouvé dans le cerveau, si l'on excepte toutefois que les ventricules contenoient plus de sérosité qu'il n'est ordinaire dans l'âge du malade. Une chose très-remarquable étoit la consistance du sang; il ressembloit à la crème, & ne se coagula point même après avoir été exposé à l'air plus de deux heures. Il n'y avoit d'ailleurs aucune séparation des parties constitutives ».

Voici la relation de *M. Wall*. « En procédant à l'ouverture du thorax, on trouva les cartilages des côtes si dures, qu'on eut beaucoup de peine à les couper avec le scalpel. Cette ossification étoit très-forte à la sixième côte de chaque côté. Le cartilage du côté gauche sur-tout avoit la dureté de l'os. Après avoir levé le sternum, une grande partie de la surface du péricarde étoit recouverte de près d'un pouce de graisse. Les poumons furent trouvés remplis d'un sang noir : ils étoient d'ailleurs très-fermes. La cavité du thorax étoit inondée de sérosité.

» En incisant les poumons, il en sortit de toutes parts une mucosité écumeuse, mêlée à une matière purulente & fétide; les bronches en fournissoient sur-tout : elle étoit d'ailleurs plus abondante dans le poumon gauche, quoiqu'on n'y remarquât ni abcès, ni cavité, ni ulcère quelconque. Le péricarde étant ouvert, le cœur parut singulièrement volumineux & couvert d'une grande quantité de graisse. Le

péricarde contenoit au moins une pinte de liquide. Le cœur ne présentait à l'extérieur aucune apparence de maladie ; mais après avoir incisé le ventricule gauche , on vit que les valves semicirculaires placées à l'entrée de l'aorte, étoient parfaitement ossifiées. Elles n'étoient pas couchées à plat sur l'orifice divisé du vaisseau , comme elles le sont ordinairement ; mais elles se tenoient droites , & sembloient immobiles : elles étoient entièrement ossifiées dans toute leur substance ; mais cette ossification s'étoit faite sans égalité ; elle formoit des espèces de dards, dont certaines parties avoient plus d'une ligne d'épaisseur , & d'autres étoient minces comme une membrane de communication, quoique également osseuses. L'aorte étoit considérablement distendue à sa courbure ; & depuis son origine au cœur , jusqu'à un pouce au dessus , ce vaisseau étoit en partie ossifié. Ces ossifications étoient en forme d'écailles ou de lamelles , sans cohésion entre elles.

III. *Cas et remarques relatifs aux maladies des os ; par M. WALKER , chirurgien en Virginie.*

L'observation la plus intéressante de cet article concerne un humérus sur lequel on a appliqué différentes couronnes de trépan , pour pénétrer jusques dans la cavité , & remédier par ce moyen à la carie. Ce traitement a eu le plus heureux succès ; & le malade , qui étoit un garçon , a récupéré l'usage de son bras.

IV. *Accidens causés par une couronne avalée par un épileptique.*

Cette pièce d'argent a été rejetée avec de violens vomissemens , & le malade a été guéri.

V. *Manière de préparer la racine de ginseng à la Chine.*

VI. *Autre angina pectoris, & essai de recherches sur la cause de cette maladie, par l'ouverture des cadavres, accompagnée de réflexions sur la méthode curative; par le docteur HAYGARTH DE CHESTER.*

La maladie dont il est question ici étoit une inflammation du médiastin suivie de suppuration, & non une *angina pectoris*.

VII. *Sur l'utilité des cataplasmes en fermentation dans la gangrène.*

VIII. *Description de la maladie épidémique, appelée l'influenza, qui a régné en 1782, d'après les observations de plusieurs médecins de Londres & des Provinces; par un comité du Collège Royal de Médecine de Londres.*

Cet exposé est très-bien fait; mais on a déjà tant écrit sur cette matière, qu'il ne reste plus rien de nouveau à y ajouter.

IX. *Histoire des funestes effets des confitures au vinaigre & au sel, imprégnées de cuivre, avec des observations sur ce poison minéral; par Thomas PERCIVAL DE MANCHESTER, docteur en médecine, membre de la Société Royale de Londres & des Antiquités.*

Ce savant médecin a déjà fait connoître le danger de l'usage du plomb, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur. Il expose ici les dangereux effets d'un autre poison métallique, non moins à craindre, lorsqu'on le fait entrer dans des substances où l'on croit qu'il est en trop petite quantité pour pouvoir nuire.

X. *Histoire de deux constipations guéries par des fomentations d'eau froide, appliquées sur le ventre.*

XI. *Relation d'une maladie singulière qui a régné parmi quelques enfans pauvres , entretenus par la paroisse de Saint Jacques à Westminster ; par Sir George BAKER , baronet.*

Cette maladie consistoit dans une douleur d'estomac & au dos , suivie de mal de tête , délire , convulsions. On l'attribue à la couleur dont étoit peinte trop récemment une chambre où couchoient dix-huit filles & une servante , & qui étoit soigneusement fermée pendant la nuit.

XII. *Observations sur la fièvre intermittente qui a régné dernièrement. On y a joint une histoire abrégée du quinquina ; par le même.*

On lit ici une nouvelle preuve qu'il est des fièvres intermittentes épidémiques , contre lesquelles le quinquina échoue , & qu'il faut combattre par d'autres fébrifuges.

XIII. *Lettre à sir George BAKER , baronet , sur l'usage avantageux des préparations du plomb dans quelques hémorrhagies ; par Henri REVEL REYNOLDS , docteur en médecine.*

L'auteur n'a point réussi à prouver la nécessité absolue de recourir à un poison si perfide pour guérir les hémorrhagies dont il parle ; & tant que cette nécessité ne sera pas démontrée évidemment , nous pensons qu'il faut s'abstenir de l'employer. D'ailleurs on peut douter que le plomb ait réellement joué un grand rôle dans les cas rapportés , attendu qu'il a été administré avec des opiatiques. Ces sortes d'observations ne peuvent , selon nous , qu'avoir des suites fâcheuses , en autorisant quelques imprudens à ordonner les préparations du plomb sans précautions & à des doses trop fortes.

XIV. *Quelques expériences sur le rum, dans l'intention de déterminer la cause des coliques qui furent si fréquentes parmi les soldats de la Jamaïque, en 1781 & 1782 ; par Jean HUNTER, docteur en médecine.*

Ces coliques provenoient d'une portion de plomb dissoute par la liqueur dans son passage à travers le serpentín plongé dans le réfrigérant.

XV. *Maladie singulière de l'omentum dans un sujet qui avoit un double rein d'un côté & point de l'autre ; par Jean HUNTER, docteur en médecine.*

L'omentum étoit extrêmement distendu par des kistes remplis de pus & d'eau. Les deux reins étoient unis par derrière, & avoient chacun ses vaisseaux, son bassin & son uretère.

XVI. *Exposé des bons effets de la digitale dans quelques hydropisies & dans la consommation pulmonaire ; par ERASME DARWIN, docteur en médecine.*

L'auteur paroît être le premier qui ait cherché à introduire la digitale dans la pharmacie. Il rapporte ici plusieurs observations favorables à cette plante, comme anti-hydropique. Il n'en est pas de même quant à ses effets dans la consommation : de trois malades auxquels on l'a administrée, un seul s'en est bien trouvé. La digitale paroît réussir jusqu'à un certain point dans les écrouelles, & peut quelquefois calmer la violence des accès asthmiques.

XVII. *Appendice à l'article précédent ; par sir George BAKER. On y lit une observation sur un malade auquel la digitale a d'abord procuré du soulagement, mais qui a succombé au retour de la maladie. Il est ensuite question*

d'une autre personne sur laquelle le succès de ce végétal a été plus complet. On lit enfin l'historique de l'introduction de ce simple dans la matière médicale.

XVIII. *Suite des détails sur l'état de M. Thomas WOOD, de Billericay, dans le pays d'Essex ; par le même.*

M. Wood, devenu excessivement gras, étoit parvenu à se réduire à une taille ordinaire, en suivant ponctuellement & avec persévérance le plan tracé dans le second volume de ces Transactions. Etant mort au mois de mai 1783, à la suite d'une inflammation du bas-ventre, pour s'être trop exposé à la pluie, M. Baker a composé ce Mémoire, dans l'intention de réfuter les bruits qui s'étoient répandus que Thomas Wood avoit été adonné aux liqueurs spiritueuses, & de rectifier quelques erreurs qui se sont glissées dans l'article du volume précédent.

XIX. *Relation de la guérison singulière d'une hydropisie ; par George PEARSON, docteur en médecine.*

Deux pustules s'élevant à la partie interne d'une des cuisses, au grand soulagement du malade, on a saisi cette indication de la nature, & on l'a secondée par l'usage fréquent des scarifications.

XX. *Relation d'une maladie occasionnée par une dent implantée ; par Guillaume WATSON, docteur en médecine.*

Une dent arrachée à une personne, jugée, après l'examen le plus attentif, parfaitement saine, & ayant été soigneusement lavée dans

de l'eau tiède & essuyée , fut implantée dans l'alvéole d'une autre personne. Celle-ci , peu de tems après , fut attaquée d'ulcères à la bouche , accompagnés de carie à la mâchoire , dont le mercure seul pouvoit arrêter les progrès. Une chose remarquable encore est que la nouvelle dent n'a pas été affectée la première , & n'est pas tombée avant les autres. Il y a dans ce cas des choses qu'on a de la peine à accorder , à moins qu'on ne suppose qu'il est des affections de la bouche , lesquelles , sans être vénériennes , exigent l'usage du mercure pour être guéries.

XXI. *Description d'un cœur d'une conformation extraordinaire ; par Richard PULTENEY , docteur en médecine.*

Le sujet de cette observation avoit essuyé de son vivant une impotence presque générale , à cause de la foiblesse & de la difficulté de respirer qui lui étoient habituelles. A l'ouverture de son corps , on trouva un canal qui , partant de l'aorte , traversoit le *septum medium* du cœur. L'entrée de l'artère pulmonaire étoit aussi plus petite & plus ferme que dans l'état naturel.

XXII. *Observations sur la maladie communément appelée fièvre des prisons ou des hôpitaux ; par Jean HUNTER , docteur en médecine.*

XXIII. *Deux cas particuliers de foies obstrués & d'hydropisies consécutives , dans lesquels les frictions mercurielles ont été administrées avec succès ; par François KNIGHT , chirurgien.*

Ces deux articles ne sont guère susceptibles d'extraire.

XXIV. *Description d'un foie déchiré par une chute ; par George PEARSON , docteur en médecine.*

La personne dans laquelle on a rencontré cette déchirure s'étoit laissée tomber du sixième échelon d'une échelle , sur le bord d'un feu. L'hypochondre droit & l'épigastre avoient porté sur ce vase : une douleur atroce se fit sentir dans le ventre & aux épaules , & bientôt il survint une sueur froide. Cet homme mourut dix heures après l'accident. A l'ouverture du cadavre on a trouvé le lobe droit du foie divisé dans une direction oblique dans toute sa substance , depuis un bord jusqu'à l'autre ; les deux portions ne tenoient plus ensemble qu'au moyen des veines.

XXV. *Rapport d'un fait singulier dans la pratique de l'inoculation de la petite vérole ; par M. Jean DAWSON , chirurgien.*

Deux enfans furent inoculés ; les plaies suppurèrent. On inocula avec le pus de ces plaies d'autres sujets , chez lesquels la petite vérole se manifesta , mais sans être précédée ni accompagnée de fièvre. Ces nouveaux inoculés ayant été soumis une seconde fois à l'inoculation , subirent la variole dans toute sa régularité. Faut-il conclure de cette observation que la fièvre est un accident essentiel pour constituer une petite vérole , & telle qu'on soit à l'abri de toute récédive ?

XXVI. *De la rougeole ; par Guillaume HERDEN , docteur en médecine.*

XXVII. *Observations ultérieures sur la colique de Poitou ; par Sir George BAKER.*

L'un & l'autre de ces articles sont des plus intéressans, mais ne peuvent point être abrégés.

Méthode pour traiter toutes les maladies, très-utile aux jeunes médecins, aux chirurgiens, & aux gens charitables qui exercent la médecine dans les campagnes, dédiée au Roi; par M. VACHIER, docteur-régent de la Faculté de médecine, ancien professeur des écoles de médecine de Paris, docteur en médecine de l'université de Montpellier :

..... Si quid novisti rectius istis,
Candidus imperti; si non, his utere mecum.
HORAT. *Æpist. vj.*

A Paris, chez Méquignon l'aîné, libraire, rue des Cordeliers, près des écoles de chirurgie. 1785. In-12, (tomes j, ij & iij.) Prix 9 liv. reliés.

2. M. *Vachier* ayant cru devoir soumettre son travail à l'examen de la Faculté, nous ne pouvons rien faire de mieux, que de mettre sous les yeux de nos lecteurs, le jugement qu'elle en a porté.

» L'ouvrage de M. *Vachier* notre confrère (disent MM. les Commissaires dans leur rapport) dont la Faculté nous a chargés de lui rendre compte, est un traité complet de ce qu'on nomme ordinairement la pratique de la médecine. Tout y est relatif à l'exercice de cet art; &

s'il y est traité de ses autres parties , ce n'est que pour rappeler au lecteur tout ce qu'il est essentiel d'en connoître pour entreprendre avec succès le traitement des maladies qui, dans cet ouvrage , sont toutes rangées méthodiquement en 23 classes.

L'auteur commence par une introduction , dans laquelle il rapporte toutes les causes des maladies à trois genres principaux , qui sont , 1°. les abus & mauvaises qualités des six choses non naturelles ; 2°. les virus ; 3°. les causes externes. Il indique des procédés pour connoître & distinguer ces causes , & pour rapporter chaque maladie à sa classe. Il trace un plan général de traitement pour toutes les espèces de maladies. D'après ses observations & ses expériences , il expose les règles qu'on doit suivre pour satisfaire aux indications & contre indications ; celles qu'on doit suivre à l'égard des crises ; les conditions nécessaire pour faire un sage pronostic. Ensuite il fait une analyse succincte des différentes parties de la médecine , où il prouve que les principes & les règles de pratique sont des connoissances de fait & des observations les plus constatées ; & il conclut avec raison que la pratique de la médecine est un art certain.

Dans chaque classe , l'auteur donne la description & le traitement des maladies qui s'y rapportent. Il les analyse en praticien , les spécifie , les caractérise ; il en fait connoître les causes , & prescrit les remèdes les plus appropriés pour les combattre. Les trois volumes publiés ne renferment que les cinq premières classes , qui sont traitées de manière à nous faire désirer que l'auteur mette au jour , le plus

tôt qu'il pourra, les autres classes de sa méthode.

Nous pensons que l'ouvrage de M. *Vachier* doit être fort utile aux jeunes médecins, à qui il est spécialement destiné ; & nous espérons que les gens charitables qui exercent la médecine dans les campagnes, que l'auteur a aussi en vue d'instruire, y prendront de bonnes idées de médecine, qu'ils y apprendront à se défier d'un zèle qui ne seroit pas éclairé, & qu'ils en deviendront plus circonspects.

Signé, P. BERCHER, ancien professeur des Ecoles, ancien doyen de la Faculté de médecine ; DANIE DES PATUREAUX, ancien professeur de chirurgie françoise, BAGET, professeur de chirurgie latine ; CROCHET, désigné professeur de chirurgie françoise.

MM. *Bercher, Danie des Patureaux, Baget & Crochet*, que la Faculté avoit nommés pour lui rendre compte de l'ouvrage de notre très-honorable confrère, M. *Vachier*, intitulé : *Méthode pour traiter toutes les maladies*, ayant lu leur rapport en l'assemblée du *prima mensis*, la compagnie l'a accueilli d'une manière distinguée, en a adopté les conclusions, & consent que ledit ouvrage soit imprimé.

Donné aux Ecoles de Médecine, ce 7 août 1785.

Signé, J. CHARLES H. SALLIN, doyen.

Commentationes medicæ de phthisi hepaticâ, sectio I, Symptomatologiam sistens, auct. THEOD. GUIL. SCHRÆ-

DER, M. D. *A Gottingue*, 1783. In-8^o.
de 74 pag.

3. Les phthifies hépatiques ne sont que trop souvent confondues avec les phthifies pulmonaires. Un ouvrage, qui détermineroit avec exactitude les signes pathognomoniques de chacune d'elles, seroit assurément de la plus grande utilité ; il mettroit le médecin à l'abri des méprises très-funestes de traiter une maladie pour l'autre. M. *Schrader* a rassemblé dans cet opuscule les symptômes & les signes que les anciens sur-tout ont observés. Il les présente sur deux tableaux ; dans le premier, sont exposés les signes & symptômes qui précèdent la formation du pus ; & dans le second, ceux qui se manifestent quand le pus est formé. On trouve, au nombre des premiers, les douleurs sourdes, un sentiment de compression, une pesanteur, &c., le mal de tête sympathique, diverses espèces de fièvres, les vices des évacuations, la perte de l'appétit, la soif, l'affoiblissement, la difficulté de respirer, la toux, l'affection sympathique de la rate, l'hémorrhagie du nez, le délire, la gêne que les malades éprouvent quand ils sont couchés ; enfin l'état de toute l'habitude du corps.

Les symptômes du second tableau sont l'épanchement du pus, soit dans la cavité du bas-ventre, soit dans le canal intestinal ; le transport de la matière purulente sur la poitrine, dans la masse du sang, l'issue au dehors du pus formé au foie. Enfin cette brochure est terminée par des considérations sur les abcès, dont les signes ne sont point manifestes.



D. J. J. MEDERER, prof. med. & chir.
 Friburgens. Syntagma de rabie caninâ.
A Fribourg. 1784. In-8° de 51 pag.

4. Onze personnes furent mordues, le 3 octobre 1782, par un chien réellement enragé, dans un village situé dans le canton de Fribourg. Trois jours après, un paysan se rencontrant avec elles dans un cabaret, fit rougir une clef, & cautérisa tour à tour leurs plaies. Aucun autre moyen ou remède ne fut employé ; cependant toutes ces personnes furent guéries, & au bout de neuf mois aucune d'elles n'avoit encore essuyé le moindre accident hydrophobique. Tel est le fait qui a donné lieu à cette brochure, dans laquelle l'auteur apprécie la plupart des remèdes vantés contre la morsure du chien enragé. La cautérisation si fort recommandée par *Celse*, & négligée de nos jours par une timidité mal entendue & meurtrière, l'occupe particulièrement. Il expose avec force l'utilité & même la nécessité de cette pratique ; & comme le paysan s'est servi pour cette opération d'une clef de Saint Hubert, M. Mederer prend occasion de là pour montrer les avantages qu'on peut retirer, lorsqu'en administrant les moyens vraiment curatifs on se prête à la foiblesse des malades, & qu'on tranquillise leur esprit en intéressant leur imagination. L'auteur n'attend des succès du mercure, que quand il est donné dès le commencement, & adopte le sentiment de *Moreau* sur son insuffisance, lorsqu'il est employé plus tard. Dans les cas où l'on a négligé la cautérisation, même les scarifications, il

propose, comme préservatif, l'usage tant interne qu'externe de l'alcali volatil fluor, dont on mêlera un gros à une livre d'eau. Il y a déjà quelques années qu'il proposa ce remède comme préservatif de la maladie vénérienne; mais jusqu'à présent il n'a pas été à même de constater par l'expérience son utilité supposée.

Differtatio medica sistens diagnosin februm exanthematicarum, simulque historiam epidemiæ morbillosæ anni 1783 : Dissertation de Médecine, contenant le diagnostic des fièvres exanthématiques, & l'histoire de la rougeole épidémique de 1783; par M. AMBR. LOUIS-BERNARD KELLER, de Cleebourg dans le duché des Deux-Ponts, docteur en médecine. A Erlangen, de l'imprimerie de Kunstman. 1784. In-4° de 60 pag.

5. Cette dissertation est le résultat des observations que M. Keller a faites durant ses études en médecine dans l'école-pratique d'Erlangen, dont M. *Wendt* est professeur.

Le jeune docteur divise son essai académique en deux parties. La première qui est la plus considérable, traite du diagnostic des maladies exanthématiques. Il donne d'abord celui des exanthèmes en général, puis en particulier celui de l'érysipèle, de la peste, de la petite vérole. Il en distingue les espèces les plus voisines; il décrit les symptômes qui caractérisent chacune en particulier.

La seconde partie est beaucoup plus courte que la première. On y trouve l'histoire d'une rougeole épidémique qui régna, en 1783, à Erlangen. M. Keller, dans les préliminaires, examine si la petite vérole & la rougeole ont été vraiment connues des anciens Grecs.

Cette dissertation est dédiée au duc de Bavière, Charles-Auguste, prince Palatin du Rhin, &c.

Sovra il contagio della tifichezza : dissertazione offerta al celebre e dotto prelato, medico-fisico Monsign. Natale Saliceti, archiatro del sommo pontefice felicemente regnante PIO VI, dal dottore MARIANO NARDUCCI, medico-fisico maceratense, socio delle academie fisico-botanica e dei georgofili di Firenze, dei ricovrati di Padova, &c. C'est-à-dire, *Sur la contagion de la phthisie ; par le docteur MARIANO NARDUCCI, &c. avec cette épigraphe tirée de JEAN-JACQ. ROUSSEAU :*

Les hommes s'empoisonnent mutuellement en se fréquentant.

A Pérouse, de l'imprimerie de Rinaldi. 1785. In-8°.

6. Malgré les funestes & fréquens exemples qui prouvent que la phthisie est contagieuse, plusieurs médecins italiens soutiennent qu'elle

ne l'est point; tels sont entr'autres M. *Cocchi*, de Florence; *Castellani*, de Mantoue; & M. *Fasano*, de Naples. Les observations & les raisons sur lesquelles ils appuient leur sentiment, sont examinées dans ce Mémoire, & démontrées peu convaincantes. M. *Narducci* produit d'ailleurs, en faveur de son opinion, l'autorité de *Méad*, de *Morton* & de *Macbride*, médecins anglois, qui ont écrit sur la phthisie, maladie pour ainsi dire endémique aux Iles Britanniques. M. *Narducci* décrit d'ailleurs les diverses espèces de phthisie, en fait l'histoire, & en donne l'étiologie.

Ce Mémoire est intéressant, & par l'importance de l'objet, & par l'érudition que l'auteur y a répandue.

Die Hausmutter an kranckenbette, &c.

C'est-à-dire, *La Mère de famille au lit des malades, ouvrage utile pour tous les états, publié par le docteur JEAN-EDMANN KEGK, médecin pensionné du prince d'Anhalt-Zerbst à Coswig, faisant le pendant de la bonne ménagère de Germershaus. A Berlin, chez Hesse, 1784.*

7. Il est peu d'ouvrages qui puissent être d'une utilité aussi générale que celui-ci, & il seroit à désirer que les ecclésiastiques en fissent lecture, & la recommandassent à ceux qu'ils sont chargés d'instruire; ils rendroient un grand service à l'humanité. Les pasteurs des campagnes surtout, & certains particuliers bienfaisans, devroient

vroient se tenir à cette partie du traitement des malades que l'auteur enseigne, & renoncer aux fonctions du médecin clinique. Ils se trompent, en s'imaginant être suffisamment éclairés pour les exercer, après avoir lu l'Avis au peuple sur sa santé, ou quelque médecine domestique, &c., guides infidèles & trompeurs dans l'art si difficile de guérir; & néanmoins dans les petites villes & les campagnes, avec un de ces livres à la main, on croit en savoir plus qu'un *Sydenham*, un *Ramazzini*, un *Hoffman*. Mais que résulte-t-il de cet empressement auquel on donne le beau nom de charité? Des erreurs & des méprises meurtrières.

Quant à M. *Keck*, son zèle se borne à prescrire aux mères de famille des règles sages concernant la conduite externe des malades, à leur inculquer des instructions qui sont à leur portée, & sur des sujets qui les compètent.

Il a divisé son ouvrage en deux parties.

La première contient des règles générales sur le choix des infirmeries, sur les qualités que doit avoir une chambre de malades, sur le coucher plus ou moins commode, sur les soins de procurer un air salubre, sur la propreté & les attentions qu'il faut y apporter; sur la nourriture, tant solide que liquide des malades; sur les soins qui regardent les évacuations, le repos, la modération des passions.

Dans la seconde, M. *Keck* présente des détails satisfaisans sur la conduite diététique des malades dans des cas déterminés; il parle des soins que demandent ceux qui sont atteints de fièvres aiguës, de fièvres intermittentes,

d'hémorrhagie , de dysenterie , de maladies chroniques ; sur les soins diététiques pendant la convalescence ; sur les attentions particulièrement nécessaires aux femmes lors de la menstruation , durant la grossesse & les couches ; sur les soins qu'il faut donner aux enfans en bas âge , la manière de les conduire dans les maladies qui leur sont propres ; sur l'obligation où est une mère de famille de prêter secours à d'anciens parens incommodés & à ses domestiques malades. Cette partie est terminée par les conseils relatifs à la conservation de la santé des mères de famille elles-mêmes , pendant qu'elles prodiguent leurs soins aux malades.

An inquiry into the present state of medical surgery, &c. C'est-à-dire, *Recherches sur l'état actuel de la chirurgie médicale, ainsi que sur l'analogie entre les maladies externes & les maladies internes, &c.* ; par THOMAS KIRKLAND, docteur en médecine, membre de la Société royale de médecine d'Edimbourg, vol. j, in-8^o de 500 pag. A Londres, chez Doddsley, 1784.

8. On lit d'abord dans ce recueil un essai sur l'inséparabilité des différentes branches de l'art de guerir, & ensuite une dissertation sur le cerveau & sur les nerfs, que l'auteur avoit mise à la tête de son traité sur les fièvres puerpérales, & qui paroît ici enrichie d'additions. On trouve en-

suite un petit traité sur l'irritabilité en général, un autre sur le pouls ; enfin un troisième sur la nature & le traitement des fièvres. Ce dernier n'est qu'un abrégé pratique d'un ouvrage que M. K. a publié précédemment sur les fièvres.

Le reste de ce volume est occupé par un traité de l'inflammation & de ses suites. L'auteur y débute par des remarques sur l'inflammation en général : il considère ensuite la manière dont la nature abandonnée à elle-même termine les différentes espèces d'inflammation, & traite enfin, 1°. de la simple inflammation de la peau ; 2°. de l'érysipèle en général ; 3°. de ses variétés ; 4°. de son traitement ; 5°. de la rose topique ; 6°. de l'érysipèle critique, & de ceux qui proviennent de miasmes contagieux ; 7°. du rhumatisme inflammatoire & nerveux ; 8°. du rhumatisme phlegmoneux ; 9°. de la goutte ; 10°. de l'œdème inflammatoire ; 11°. de l'ophthalmie.

Il est impossible de donner une idée précise du plan & de l'exécution de cet écrit, comme ouvrage systématique, jusqu'à ce qu'on en ait la totalité ; & quoiqu'on puisse faire plusieurs objections à l'auteur sur ce qu'il avance dans son essai sur l'inséparabilité de la chirurgie & de la médecine, ainsi que sur diverses opinions théoriques exposées en différens endroits, on ne doit pas moins regarder ce recueil comme une production très-intéressante par rapport aux observations précieuses dont elle est enrichie, & qui sont dignes de l'expérience & des talens de ce savant & habile médecin.

En traitant de l'érysipèle produit par des miasmes contagieux, M. K. s'occupe en même

tems de la maladie qui a régné en 1779, & que M. le D. Withering de Birmingham a décrite sous le nom de *scarlatina anginosa*.

Dans son chapitre du rhumatisme inflammatoire, il cite un exemple remarquable des bons effets des purgatifs dans cette maladie.

Pour prouver que la goutte est une maladie héréditaire, il rapporte l'exemple d'un laboureur, fils naturel d'un Gentleman, qui étoit sujet à cette affection.

M. K. pense que toutes les préparations mercurielles se décomposent dans les premières voies, & que l'action de ces remèdes est plus forte, en les donnant à petites doses, que lorsqu'on en administre de grandes. Un grain de mercure, dit-il, pris deux fois par jour, affecte souvent la bouche, à moins qu'on n'en prévienne l'effet, tandis qu'une quantité plus considérable passe sans se faire appercevoir. Il étoit cette doctrine par l'exemple d'un garçon qui avoit avalé par inadvertance trois livres de vis-argent. Le maître, qui étoit un faiseur de baromètre, fit rester à la maison ce garçon, & prit toutes les précautions possibles pour récupérer son mercure; mais tout fut sans succès. Le vis-argent s'ouvrit un passage par les pores de la peau, & sortit sous la forme d'une crasse bleuâtre qui s'attachoit aux draps, sans exciter la moindre sensation fâcheuse au garçon.



An improved method of opening the temporal artery, &c. C'est-à-dire, *Méthode perfectionnée d'ouvrir l'artère temporale, avec des propositions concernant l'extraction de la cataracte : le tout accompagné des descriptions & des représentations des instrumens inventés pour les deux opérations, par l'auteur encore étudiant à Edimbourg. On y a joint une introduction qui contient des cas & des observations tendant particulièrement à établir les bons effets de l'artériotomie dans différentes maladies de la tête ; par le même auteur, in-8°. A Londres, chez Robson, 1784.*

9. L'introduction est en grande partie consacrée à l'histoire de l'artériotomie. L'auteur, *M. Guillaume Butter*, y rapporte entre autres choses, qu'occupé à des expériences sur cette opération, il alloit ouvrir publiquement la carotide à un malade, dans l'hôpital d'Edimbourg, lorsqu'une foiblesse survenue à celui-ci, dès que la peau fut incisée, empêcha l'opérateur d'aller plus loin. Le lendemain les administrateurs de cet hôpital s'opposèrent à l'exécution du projet de *M. Butter*. On voit encore dans cette introduction, que l'auteur a des prétentions à l'antériorité de la découverte concernant les vaisseaux lymphatiques, faisant les fonctions de vaisseaux absorbans.

Le premier chapitre de cet écrit contient la description d'une méthode perfectionnée d'ouvrir l'artère temporale, & d'un appareil pour le pansement; le tout est éclairci par des figures qui y sont jointes. Il y a vingt-cinq ans que l'auteur s'étoit proposé de publier cette description. La partie essentielle de l'opération, ainsi perfectionnée, consiste à mettre d'abord à nud l'artère au moyen d'une incision transversale des tégumens, à ouvrir ensuite le vaisseau avec une lancette à saigner, de la même manière qu'on ouvre les veines. Le pansement ne demande qu'une légère compression suffisante pour prévenir l'hémorragie, mais incapable d'effacer le calibre de l'artère.

La première section du second chapitre présente des exemples d'ophthalmies, de céphalalgies, de migraines, d'amauroses, de fièvres, pour lesquelles on a eu recours à l'artériotomie. Dans quelques-uns de ces cas, on a laissé couler beaucoup de sang, en sorte qu'on peut douter si les bons effets qu'on a obtenus par cette opération, ne sont pas dus plutôt à l'abondance du liquide évacué, qu'au choix du vaisseau.

Dans la seconde section, on lit des observations sur l'emploi de la ciguë dans les maladies de la tête & des yeux.

Après avoir rapporté, dans la section suivante, des observations mélangées, *M. Butter* fait dans le troisième chapitre des remarques sur ces mêmes cas, & termine son ouvrage par un chapitre contenant des observations sur la manière ordinaire de faire l'extraction de la cataracte. Il y joint enfin des propositions relatives à une nouvelle manière d'opérer cette extraction.

Heelkundige mengelftoffen , &c. C'est-à-dire , *Mélanges de médecine ; par GERRIT-JEAN VAN WY*, lithotomiste , & chirurgien du Lazaret d'Amsterdam. *A Amsterdam , chez van Selm , 1784. Grand in-8° de 268 pag. avec quatre planches en taille-douce.*

10. La taille en deux tems, proposée en premier lieu par *Pierre Franco* , ensuite appréciée par feu *M. Maret* , puis adoptée par *M. Louis* , enfin recommandée & perfectionnée par *M. Camper* , fait le sujet du premier article de ces mélanges. L'auteur y prouve qu'elle n'a pas toujours le succès qu'on en attend , & qu'il y a des cas qui exigent une extraction prompte du calcul. Il compte , parmi les inconvéniens de cette méthode , que le malade frustré de l'espérance de se voir délivré entièrement de ses maux & de ses souffrances , après l'opération cruelle à laquelle il s'est soumis , a la perspective affreuse d'y être encore exposé : ces craintes , remarque-t il , peuvent abattre son courage , & porter dans l'économie animale un trouble capable non seulement d'aggraver les accidens consécutifs de la taille , mais d'en produire même d'autres qui ne tiennent point essentiellement à l'opération.

Il traite , dans une section particulière , des obstacles qui s'opposent à la réussite de la taille , & observe à ceux qui se fient trop aux efforts expulsifs de la nature , qu'ils n'ont rien

à espérer de ces efforts , lorsque le calcul est ou trop gros , ou renfermé dans un chaton. Il saisit cette occasion pour montrer la nécessité d'une grande incision ; & en exposant la manière d'y procéder , il développe en même tems les causes qui font quelquefois échouer dans cette partie de l'opération. De-là il passe à l'extraction de la pierre , assure que la difficulté d'y réussir vient souvent de la forme vicieuse des tenettes ordinaires ; il propose en conséquence des corrections à faire , qu'il faut lire dans l'ouvrage même.

Est-on décidé à renvoyer à un autre tems l'extraction de la pierre ? On ne doit point rester simple spectateur ; mais s'appliquer à faciliter l'expulsion , à l'aide des injections de lait tiède. L'auteur rapporte ensuite diverses observations qui viennent à l'appui de son sentiment. La première concerne un jeune homme de dix sept ans , dont la pierre étoit renfermée dans une poche à laquelle elle étoit adhérente. A force d'injections & de patience le bourlet ou sphincter de ce chaton s'étoit élargi ; mais dès qu'on eut saisi la pierre , & qu'on en tenta l'extraction , ce sphincter se resserra , & repoussa le calcul dans la cavité. Dans la suite ce corps étranger descendoit assez pour se présenter à l'entrée de la plaie. L'auteur , pour l'extraire , fit de nouveaux essais aussi infructueux que les premiers ; il en enleva seulement quelques éclats , dont le poids pouvoit aller à une once. Le malade mourut le vingt-neuvième jour de l'opération , épuisé par le dévoiement. A l'ouverture du cadavre , on trouva les parois intérieures de la vessie

couvertes de pus , la pierre chatonnée & adhérente; d'une forme ovale, ayant deux pouces & demi de long , & pesant encore deux gros & demi.

SECONDE OBSERVATION. Tout annonçoit dans un jeune homme la présence d'un calcul dans la vessie. On ne put cependant s'en assurer malgré neuf tentatives faites avec la sonde à différentes époques & par diverses mains. Le sujet étant mort , on trouva le fond de la vessie ulcéré avec une pierre enkystée. Au col du kyste , il y avoit un trou dans lequel la sonde s'étoit fourvoyée.

TROISIÈME OBSERVATION. Dans un enfant de deux ans & demi , la sonde ne découvroit que de tems en tems la présence d'une pierre. L'incision faite , M. *Van-Wy* introduisit le doigt le long du gorgeret ; mais ne rencontrant point de calcul , il fit coucher l'enfant. Cinq jours après , pendant lesquels il avoit souvent injecté du lait tiède , & cherché inutilement la pierre , il découvrit au dessus du pubis , au fond de la vessie , quelques rides , & une petite ouverture munie d'un sphincter assez fort pour engourdir le doigt qu'il y avoit introduit. Le neuvième jour , il y avoit déjà un peu de relâchement ; & le lendemain l'opérateur parvint à introduire les tenettes dans cette poche ; il en tira une pierre de la grosseur d'un œuf de pigeon , pesant quatre scrupules & quinze grains. La guérison de cet enfant fut prompte. Un homme affligé depuis long-tems d'une incontinence d'urine , fut soupçonné de porter une pierre ; mais la sonde ne confirmant point ce soupçon , on n'osa pas risquer l'opération.

Le malade étant mort, on trouva, à l'ouverture du cadavre, une vessie ronde, ou plutôt un sac placé au dessus du fond de ce réservoir, au milieu duquel étoit l'ouraue. En frappant avec la sonde la prostate, elle donna un son sourd : elle étoit entièrement cartilagineuse, & très-difficile à couper. Son intérieur étoit rempli d'une humeur laiteuse ; elle resserroit d'ailleurs tellement l'urèthre, qu'elle avoit intercepté le passage des urines.

Viennent des remarques critiques sur les méthodes de tailler, pratiquées par *Rau*, *Le Dran*, *Moreau* & *Nicrop*. La méthode de ce dernier lithotomiste est décrite ici pour la première fois : c'est celle de *Rau* pour le manuel, & celle de *Le Dran* pour les instrumens. L'auteur la suit de préférence, bien qu'il cite quelques tailles faites d'après la méthode de *M. Nannoni*, sur des enfans affectés de chute du fondement.

Le résultat de toutes ces observations est que la taille en deux tems est la seule qu'on doit suivre toutes les fois qu'on ne sauroit extraire la pierre avec la plus grande facilité, immédiatement après l'opération.

Voici deux cas d'un genre différent, qui nous ont paru assez curieux pour être rapportés ; 1°. Une hernie inguinale qu'une femme de quarante-trois ans portoit depuis douze ans. Ce bubonocèle étoit très-considérable ; depuis deux ans il s'y étoit formé une petite fistule qui donnoit passage aux excréments. Aux environs de cette fistule, une inflammation, terminée par la suppuration, avoit fait aux tégumens & au péritoine une ouverture par laquelle s'étoit échappée une portion considérable d'intestins,

laquelle conservoit encore son mouvement péristaltique. L'intestin a été réduit au bout de huit semaines ; c'est deux mois plus tard que la hernie est rentrée également ; la fistule alors a été bientôt guérie.

2°. Une femme de quarante-sept ans avoit été sujette à la teigne, depuis son enfance, jusqu'à l'âge de vingt-quatre. Lors de sa quarante-quatrième année, il s'étoit formé, au milieu du sommet de la tête, une excroissance courte, épaisse, & de la nature de la corne, laquelle, après avoir été extirpée deux fois, s'étoit chaque fois régénérée. L'auteur est enfin parvenu à l'extirper radicalement, en portant le scalpel jusque sur le crâne.

Nous ne nous arrêterons pas aux observations qui prouvent la nécessité d'extirper promptement les cancers. Donnons plutôt le précis des deux articles suivans :

Un homme de trente-huit ans étoit incommodé depuis quelques tems d'une salivation opiniâtre à tous les remèdes, & qui lui avoit fait perdre peu à peu toutes les dents de la mâchoire inférieure. Les gencives très-gonflées & douloureuses saignoient facilement ; elles se partagèrent peu à peu dans le milieu, & laissèrent voir l'os à nud. On s'attendoit qu'il y auroit une exfoliation considérable ; mais au lieu d'exfoliation, toute la mâchoire tomba sans douleur, sans inflammation & sans suppuration. Il s'en détacha d'abord une grande portion ; puis une moindre, & ainsi successivement, jusqu'à ce qu'au bout de trois mois, elle étoit toute tombée. Pendant que l'ancien os se détachoit, il s'en régénéroit un nouveau, qui se forma sur le moule du premier. Il fut

d'abord comme du cuir, & n'acquies que peu à peu la dureté de l'os. Il ne repoussa point de dents dans cette mâchoire ; elle n'eut pas non plus la même largeur que la première. Le menton resta plus court & plus rond ; en sorte que la bouche étant fermée, il y eut une certaine difformité.

La même chose s'est rencontrée avec quelque variété dans les circonstances, chez un homme de 70 ans.

Abhandlung von krebs, &c. C'est-à-dire, *Traité sur le cancer & sur la meilleure méthode de le guérir ; par M. JEAN-HENRI JÆNISCH, docteur en médecine, &c. In-8° de 96 pages, y compris 15 pag. contenant des thèses de canceri natura & cura. A Saint-Pétersbourg, 1784.*

II. Vingt-six ans d'une étude particulière de cette maladie semblent autoriser M. Jænisch à la publication de ses observations. Il se déclare partisan des remèdes tirés du plomb, & rejette toute espèce d'emplâtres & d'onguens ; il évite dans ses pansemens tout ce qui peut gêner l'ulcère, & ne craint point d'admettre l'accès de l'air. Il a divisé son ouvrage en quatre sections, dont la première contient les divisions & la description du cancer. Il ne traite que du cancer externe ; il entend sous le nom de *cancer symptomatique*, celui qui n'est pas précédé d'un skirrhe. Il distingue trois espèces de carcinomes ; savoir, l'ulcéré, le spha-

celé & le fongueux. La seconde section est employée à la recherche des causes de cette maladie. On lit dans la troisième le diagnostic & le pronostic ; enfin la quatrième renferme la méthode curative.

Pour résoudre les tumeurs laiteuses & les skirrhes qui en proviennent, l'auteur conseille des fomentations avec de l'eau tiède, ou de l'eau de savon ; ou bien un mélange d'eau tiède & d'un quart d'eau végéto-minérale. Il veut qu'on fasse usage du même remède contre les skirrhes occasionnés par des contusions. Cependant si le skirrhé est ancien, il faut s'abstenir de l'usage de l'eau tiède, elle y seroit nuisible. Les remèdes tirés du plomb conviennent mieux, & cela en raison de la quantité qu'ils contiennent de ce métal.

M. Jænicsh a vu de bons effets de l'extrait de ciguë, administré à l'intérieur, dans le cancer scrophuleux : dans les affections vénériennes, il donne la préférence à la décoction de bardanne sur celle de falsepareille. Le cancer fongueux ne cède qu'au tranchant.

ADRIANS VON PAPPENDORFF

Abhandlung von der angebohrnen verschließung des Afters bey kindern, &c. C'est-à-dire, *Traité sur l'imperforation de l'anus de naissance ; par ADRIEN VON PAPPENDORFF, traduit du latin en allemand. A Leipfick, chez Weygand, 1783. In-8° de 80 p.*

12. L'original fut publié en 1781. C'étoit

une thèse destinée à être soutenue à Leyde, pour l'admission au grade de docteur. Son utilité l'a fait traduire en Allemand, & nous engage à en donner une notice d'après la traduction.

L'auteur établit plusieurs espèces de ce vice de conformation, d'après les différences particulières qu'ils présentent. Ces espèces sont au nombre de neuf; il produit de chacune des exemples tirés des auteurs.

LA PREMIERE est le *resserrement contre-nature du rectum*. Dans ce cas, il est vrai qu'il existe une ouverture; mais elle est si étroite, que les excréments ne sauroient passer, ou ne sortent qu'avec une peine infinie, de manière qu'ils s'accumulent peu à peu, & causent enfin la mort. On élargit cette ouverture à l'aide de l'éponge préparée, de la racine de gentiane, des bougies, &c., ou bien en l'incisant.

SECONDE ESPECE. Le fondement ne présente rien de vicieux au dehors; mais dans l'intérieur du rectum, il y a un obstacle qui s'oppose à la sortie des excréments. Cet obstacle est communément une peau plus ou moins épaisse, quelquefois tendineuse, & même de la nature de la corne. Il faut percer cette peau. On se sert, pour cette opération, d'un troiscuart; mais comme le chirurgien ne peut pas porter sa vue sur l'endroit où il doit opérer, il lui est quelquefois arrivé d'ouvrir le rectum. Un autre inconvénient, c'est que cette ouverture artificielle se rebouche, sur-tout quand la membrane est épaisse & charnue. Une tente, une corde à boyau, &c., introduite dans cette ouverture, en empêche la coalition.

TROISIEME ESPECE. Le fondement est fermé à l'extérieur par une membrane. Ce cas est le plus susceptible d'une guérison aussi prompte que durable, pourvu qu'on ne tarde pas trop à recourir à l'opération; elle consiste dans une incision simple ou cruciale de cette membrane.

QUATRIEME ESPECE. Il n'y a à l'extérieur aucune apparence d'ouverture; au contraire la peau qui, dans l'état naturel, forme la paroi interne du rectum, en se repliant en dedans, s'étend d'un bord à l'autre, & efface tout enfoncement au dehors. Quelquefois la peau y est renforcée par un tissu cellulaire ou par des fibres musculieuses. On a vu de ces cloisons qui étoient parfaitement charnues & d'un pouce d'épaisseur. *Saviard* décrit une imperforation qui étoit épaisse de trois travers de doigt, & qu'il a fendue avec succès. On distingue quelquefois dans ce cas l'endroit de l'orifice par une petite élévation, ce qui guide le chirurgien dans le choix de l'endroit où il doit enfoncer l'instrument.

CINQUIEME ESPECE. Le rectum, au lieu d'avancer jusqu'au fondement, se termine à la vessie urinaire. Le calibre de cet intestin est alors ordinairement très-étroit. Il n'existe que peu d'exemples d'enfans qui aient vécu avec ce vice de conformation. La main du chirurgien n'y peut point porter du secours, à moins que l'extrémité du rectum n'atteigne de fort près le fondement, & ne soit recouverte d'une peau mince. On peut en ce cas pratiquer une incision à travers cet obstacle, & la paroi extérieure de l'intestin. On a vu des individus, sur-

tout parmi le sexe, vivre avec cette conformation vicieuse, en rendant les matières sterco-rales par les voies urinaires.

SIXIEME ESPECE. Le rectum s'ouvre dans le vagin. Si l'ouverture de l'intestin est suffisamment grande, il n'y a point de danger pour la vie. Il existeroit, si elle étoit trop étroite; il faudroit alors chercher les moyens de l'agrandir, ou bien pratiquer un nouveau passage aux excréments, en faisant une incision à l'endroit où l'anüs se trouve ordinairement placé, pourvu cependant que l'insertion du rectum ne fût pas trop haute.

SEPTIEME ESPECE. Elle renferme tous les cas où le rectum est mal conformé, soit qu'il y ait concrétion, soit qu'il forme un sac borgne. Aucun exemple de guérison n'autorise à espérer de pouvoir remédier à ces vices; cependant, avant d'abandonner l'enfant, il convient d'examiner si l'extrémité du rectum est absolument hors de portée. *Heister* a vu de gros boyaux qui ne descendoient que presque à la base de l'os sacrum: le reste étoit occupé par une masse charnue. Il existe des observations sur la concrétion du rectum avec la prostate.

HUITIEME ESPECE. Le rectum manque entièrement, & le colon se termine en un sac borgne. On a proposé dans ce cas de faire un anus artificiel au côté gauche du bas-ventre, en cherchant l'extrémité du colon, & la faisant adhérer aux lèvres de la plaie.

NEUVIEME ESPECE. L'anüs est mal placé. *Méry* fait mention d'un enfant sans anus, qui rendoit les excréments par le nombril,

A la suite de cette exposition méthodique , on lit quelques remarques générales sur le choix de l'endroit où il faut opérer , ainsi que sur le manuel de l'opération , & sur le traitement consécutif. Nous renvoyons pour ces objets à l'ouvrage même.

Instruction sur la manière de conduire & de gouverner les vaches que le Roi a fait distribuer aux pauvres familles de la généralité de Paris ; par M. CHABERT, directeur général de l'école vétérinaire d'Alfort. A Paris, de l'Imprimerie Royale. 1785, In-8^o de 31 pag.

13. « Parmi les différens moyens de remplir les vues bienfaisantes de Sa Majesté, il n'en est point qui offre des avantages plus réels qu'une distribution de vaches laitières; mais on ne doit point aussi se dissimuler que ces avantages tiennent aux soins qu'on donnera à ces animaux , & que plus ils seront multipliés : plus le bénéfice sera considérable , c'est une vérité qu'a démontrée l'expérience de tous les lieux & de tous les temps. »

« C'en est encore une autre non moins incontestable, que les vaches , transportées d'un pays éloigné, exigent des soins particuliers jusqu'à ce qu'elles se soient accoutumées au nouveau climat sous lequel elles habitent , & que l'omission de ces soins entraîne presque toujours le dépérissement & la perte des animaux. Il est des attentions générales à avoir sur la

nourriture, la boisson, le pansement, la disposition & l'entretien des étables; il en est d'autres particulières relatives au temps de la conception, à celui de la plénitude, à l'époque du part, à l'éducation des veaux, & aux moyens de connoître les maladies tant des mères que de leurs productions. »

Tout ce qui est relatif à ces différens points est détaillé par M. *Chabert*, en neuf articles. Nous nous contenterons de faire connoître quelques-uns des préceptes qu'ils contiennent; ils suffiront pour faire sentir combien il est à désirer que ce petit ouvrage soit répandu; & ils feront voir qu'il est possible de rassembler beaucoup de vérités utiles dans un petit nombre de pages.

ARTICLE PREMIER *De la nourriture.* « Il est essentiel d'être très-réservé sur la luzerne : outre qu'elle est très-échauffante, & que le lait qu'elle fournit a peu de qualité, elle donne aux vaches qui en ont mangé avec excès, des indigestions, dont elles périssent souvent... On doit faire sortir les vaches pour paître ou se promener tous les jours dans toutes les saisons, à moins que le temps ne soit extrêmement mauvais. »

ART. II. *De la boisson.* « C'est un préjugé bien général & bien dangereux que celui de croire que les eaux fangeuses & croupissantes des mares soient une boisson plus saine que l'eau la plus pure. Les suites fâcheuses que ce préjugé entraîne tous les jours, auroient dû le faire disparaître... Lorsqu'on n'a point d'autre eau pour abreuver les vaches, il faut la blanchir avec le son de froment, la farine

d'orge: cette pratique est excellente ; elle procure beaucoup de lait. Dans les chaleurs de l'été , on mettra un verre de vinaigre par seau dans le boisson. »

ART. III. *Pansement.* « C'est une autre erreur de croire que le pansement de la main soit moins nécessaire aux vaches qu'aux chevaux ; & la négligence dont est trop souvent suivie cette opinion , est la source d'une infinité de maux de toute espèce. Dans les pays où l'usage de bouchonner & d'étriller les vaches est établi , on remarque qu'elles sont moins sujettes aux maladies , qu'elles ont plus d'embonpoint & de vigueur, qu'elles donnent un lait plus abondant , & sur-tout de meilleure qualité. »

ART. IV. *Etables.* « Le préjugé où l'on est que le froid nuit aux vaches , & qu'on ne sauroit trop les en garantir , est la cause la plus commune des accidens de tous genres , auxquelles elles sont si sujettes. L'expérience a démontré qu'elles pouvoient rester sans abri, sans qu'il en résultât aucun inconvénient dans les saisons mêmes les plus rigoureuses. Les étables ne sauroient donc être trop ouvertes ; quelque froid que soit l'air , il fera certainement moins de mal que celui qu'on y laisse corrompre , en les tenant exactement fermées. On doit regarder comme une règle générale qu'elles le sont trop , toutes les fois qu'en y entrant on éprouve de la difficulté à respirer , & qu'elles exhalent une odeur pénétrante. Il n'est pas moins important qu'elles soient souvent nettoyées ; le fumier qu'on y

laisse trop long-temps séjourner, altère l'air & cause beaucoup de maladies.»

Les préceptes contenus dans cet article & dans le précédent, sont encore très problématiques pour le plus grand nombre de nourrisseurs de bestiaux; ce n'est que par des expériences suivies, répétées & faites publiquement qu'il sera possible de les convaincre; ils sont persuadés, & l'observation journalière leur démontre que la sécrétion du lait est plus abondante dans les vaches qui ne sont pas exposées à l'air froid; ils partent de ce principe pour les amonceler dans les étables, & les priver de l'air & de la lumière pendant une grande partie de l'année. Cependant si l'on mettoit en comparaison, dit M. l'abbé Teflier, ce surplus de produit avec ce qu'il en coûte pour acheter des vaches qui remplacent celles qu'on a, pour ainsi dire, étouffées, on consentiroit à laisser respirer à ces animaux, en tout temps, un air pur & renouvelé: mais le préjugé ne calcule pas, ou calcule mal (a).

ART. V, VI, VII. *Des soins qu'exigent la conception, la plénitude & le part.* » On ne fera point couvrir les genisses avant deux ans; elles deviendront beaucoup plus grandes, & seront bien mieux développées que si elles concevoient plutôt. Si on attendoit jusqu'à trois, elles deviendroient plus belles encore... On doit faire couvrir les vaches tous les ans: l'expérience a prouvé que celles qu'on laisse plu-

(a) *Observations sur plusieurs maladies des bestiaux, &c.* Nous avons donné la notice de cet ouvrage dans ce Journal, tom. lxiv, pag. 140.

sièurs annés sans les faire porter, finissent par avoir la phthisie pulmonaire, connue assez généralement sous le nom de *pomelière*. »

« La vache porteneuf mois ; on doit cesser de la traire à la fin du septième, & ne recommencer que deux mois après le part ; outre que le lait qu'on auroit à cette époque, seroit de mauvaise qualité pour la nourriture de l'homme, il est nécessaire au fœtus & au veau. »

« On reconnoit l'approche du part, aux mugissemens, au gonflement du pis, aux agitations de la vache à l'abaissement des flancs & de la croupe. . . On aura soin d'empêcher les vaches de dévorer leur délivre ; rien ne les fait autant dépérir, & elles meurent ensuite de consomption. Lorsqu'elles sont trop long-temps à se délivrer, on les aide en leur donnant une rôtie au vin, au cidre ou au poiré, mêlé avec égale quantité d'eau. . . Il arrive quelquefois qu'elles portent deux veaux ; on reconnoît qu'il y en a un second à l'agitation de la mère qui regarde son flanc, qui fait des efforts & qui ne paroît pas donner attention au veau déjà né. . . On doit avoir pour règle générale de ne donner aux vaches nouvellement velées, qu'une petite quantité d'alimens à la fois, & de choisir les plus nourrissans & ceux qui se digèrent le plus facilement. »

Ce que dit M. Chabert du temps qu'il faut laisser les vaches sans les traire, est un véritable paradoxe pour tous les propriétaires de vaches laitières ou *amouillantes* ; & ce précepte ne sera vraisemblablement jamais suivi que par ceux qui n'ont ces animaux que pour les engrais ou pour faire des élèves, & loin des grandes villes, dans lesquelles la consom-

mation du lait est toujours assurée. L'intérêt, ce mobile si puissant & si général, s'opposera constamment à ce qu'une vache soit trois ou quatre mois sans donner de profit. On la traite ordinairement jusqu'à l'approche du part, & immédiatement après on vend le veau. Peu importe à la multitude que le lait soit bon ou non à servir d'aliment, elle ne voit que le bénéfice qui résulte de sa vente.

Depuis que nous remplissons la place d'expert aux rapports à la juridiction consulaire de Paris, nous avons été à portée de voir assez fréquemment dans les animaux dont il s'agit, une maladie inflammatoire & gangréneuse des intestins & de la matrice à la suite du part, maladie dont nous croyons que personne n'a encore parlé, qui a quelque rapport à la fièvre puerpérale des femmes en couche, mais qui en diffère en ce qu'il n'y a point d'épanchement laiteux dans le bas-ventre. Nous en donnerons l'histoire lorsque nous aurons assez d'observations pour que les apperçus qu'on pourra en déduire soient justes. Il nous paroît d'autant plus essentiel de la faire connoître, que nous présumons qu'elle seroit facile à prévenir & à guérir si elle étoit bien traitée.

ART. VIII. *Soins qu'exigent les veaux.* « On ne doit jamais sevrer les veaux après leur naissance; cette méthode est très-vicieuse, ils ne donnent pas autant de profit; il faut attendre six semaines ou deux mois... C'est un fait incontestable que plus ils tetent, plus ils deviennent grands & forts.»

Querbrat Calloet, qui écrivoit sur cet objet il y a plus d'un siècle, rapporte plusieurs

exemples de la vérité de ce précepte. Il dit entr'autres avoir vu dans une même métairie de grands & de petits bœufs qui provenoient des mêmes père & mère, mais les grands avoient teté plus long-temps que les autres. Il a vu aussi aux Châtreaux d'Aurais en Bretagne, une race de vaches grandes & belles, qui avoient teté long-temps, dont les mères étoient petites; tout dépend de-là, dit-il, & le profit est au double (a).

« Les veaux sont sujets à un flux dyssentérique; qui les jette dans le marasme & les fait périr; on arrête les effets de cet accident en leur donnant plusieurs fois par jour, jusqu'à guérison, des jaunes d'œufs délayés dans du vin rouge, & quelques lavemens de décoction de son. »

ART. IX. *Des signes généraux auxquels on reconnoît que les vaches sont malades.* « La tristesse, l'abattement, le dégoût, les yeux sombres, éteints ou étincelans, le froid des cornes, des oreilles, & quelquefois la chaleur

(a) *Moyen pour augmenter les revenus du royaume de plusieurs millions, dédié à M. COLBERT; par le sieur QUERBRAT CALLOET, conseiller du Roi, ci-devant avocat général de la chambre des comptes de Bretagne. Paris, Langlois le jeune, 1666, in-4°, fig. de 36 pag. Voyez pag. 21 & 22.* Cet ouvrage, qui contient de très-bonnes vues pour l'éducation des bêtes à cornes & à laine, est assez rare aujourd'hui, ainsi que celui du même auteur sur les haras, qui, malgré la proscription qu'en a faite M. VITET, vraisemblablement sans l'avoir lu, n'est pas entièrement à rejeter; & nous observerons en passant que cet ouvrage n'est pas le seul que M. VITET ait pros crit aussi injustement.

considérable de ces mêmes parties ; la sécheresse & l'ardeur de la bouche, de la langue, du mufle, la couleur jaune des lèvres, de la langue, des yeux, du dedans des oreilles & de toute la peau ; l'agitation du flanc, les fréquentes flexions de la tête que fait la vache pour le regarder, les mugissemens répétés, les efforts fréquens pour uriner, l'ardeur, la crudité des urines, la dureté ou la trop grande fluidité des excréments, leur couleur noire ou jaune, le sang dont ils sont mêlés quelquefois ; la sécheresse des naseaux, leur chaleur, celle de l'air qui en sort, la cessation de la rumination, le poil terne, sombre, piqué (a), peu adhérent à la peau, la sécheresse & l'aridité de celle-ci, son adhérence aux os, les tumeurs qui y paroissent quelquefois tout à coup ; & enfin les mouvemens continuels de la queue. »

Ces symptômes sont ceux de plusieurs maladies quelquefois très-oppoſées ; aussi M. *Charbert* recommande-t-il, dès qu'on en appercevra quelques-uns, de supprimer la nourriture solide, de ne donner que de l'eau blanche, de faire un litière abondante, & d'appeler l'artiste vétérinaire, chargé de veiller à la conservation de ces vachés.

(a) Un auteur moderne qui, dans un ouvrage sur les épizooties, a donné l'extrait de *VEGECE*, a traduit ces mots : *Erūt pilo-horridus & tristis* ; par ceux-ci : *Le poil change de couleur* ; & il a ajouté, sur-tout si c'est un bœuf. Il a encore attribué gratuitement à ce même *VEGECE* les mots *malis & achænum* ; le premier ne se trouve point dans cet auteur, & le second y a été ajouté par *SAMBUC*, l'un de ses Editeurs. Voyez au surplus ces mots dans le *Diction. de médecine de l'Encyclopédie méthodique*.

Malgré

Malgré tout ce que nous venons de dire, nous ne dissimulerons pas que cet ouvrage semble laisser encore quelque chose à désirer. M. Chabert annonce l'importance des soins qu'exigent les vaches transplantées, & on ne trouve aucun précepte particulier à ce sujet, qui naturellement auroit dû former le premier article. M. Chabert a pensé avec raison qu'il suffisoit de se conformer à ceux qui sont répandus dans le corps de l'ouvrage, mais les gens de la campagne n'ont pas l'esprit assez pénétrant pour les saisir, & il faut souvent leur parler aux yeux. Rien, au surplus, ne sera si facile à M. Chabert, que de faire à une nouvelle édition les additions qu'il croira utiles.

An Essay on the theory of the production of animal heat, &c. C'est-à-dire, *Essai d'une théorie sur la cause de la chaleur animale, & sur son application au traitement des éruptions cutanées, des inflammations & de quelques autres maladies; par EDOUARD RIGBY, in-8°.*
A Londres, chez Johnson, 1785.

14. M. Rigby suppose que la chaleur est un corps, & que par conséquent elle est capable d'entrer comme partie constitutive dans la composition des autres corps. Il remarque ensuite que les substances qu'on introduit dans l'estomac, sont très-chargées de chaleur; & partant de l'observation que dans toute espèce de

décomposition la chaleur se dégage des corps, il conclut qu'il seroit absurde de supposer que la décomposition qui s'opère dans l'estomac ne fût pas accompagnée du même phénomène. Ces conclusions générales sont établies dans la première section où l'auteur indique encore la manière dont la satiété & la faim, la maigreur & l'obésité tiennent à l'abondance ou à la *pauvreté*, à l'évaporation plus ou moins prompte de la chaleur qui entre dans la machine humaine.

Le grand défaut de tous les systèmes concernant la chaleur animale, vient de ce qu'on n'a pas soumis le corps animal à des observations assez exactes, ni à des expériences suffisamment raisonnées. Celui de M. *Rigby* pêche d'abord en ce qu'il n'admet qu'une source de chaleur. Si son hypothèse étoit vraie, il s'ensuivroit que la chaleur portée au plus haut degré dans l'estomac, iroit toujours en décroissant vers les extrémités; ce qu'on sait n'être pas conforme aux expériences. Le thermomètre s'élève à la même hauteur, soit qu'on l'introduise dans la bouche, soit qu'on l'applique sous l'aisselle ou aux aines. L'urine ne le porte point à un plus haut degré que la chaleur d'un ulcère fistuleux à la cuisse. Deux thermomètres, dont l'un fut placé entre les muscles de la jambe, & l'autre introduit dans la cavité du bas-ventre d'un lapin, se soutenoient à la même hauteur; phénomène qui milite en faveur de l'opinion que la faculté *calorifique* est répandue également dans toutes les parties du corps.

D'ailleurs, d'après la théorie de M. *Rigby*, le meilleur moyen d'abattre la chaleur devoit être de vider l'estomac & les intestins, ou bien de s'abstenir pendant plus ou moins long-temps

de toute sorte d'alimens, sur-tout de ceux qu'on fait contenir le plus de chaleur, & en fournir le plus abondamment par leur décomposition. Cependant il s'en fait beaucoup que les purgatifs équivalent pour cet effet même à une petite saignée, qui néanmoins augmente souvent la force des organes digestifs. Il est vrai qu'un ample repas excite de la chaleur; mais cette chaleur ne se fait point sentir dans l'estomac. C'est dans le creux des mains & aux plantes des pieds que la ressentent ceux dont la digestion se fait avec peine.

L'auteur adopte le sentiment de M. *Priestley*, que le phlogistique constitue la principale partie des substances nutritives. Cependant, si cela étoit, on ne devroit point le rencontrer si abondamment dans les matières fécales. La bile est un fluide très-animalisé & très-phlogistique: dira-t-on pour cela qu'elle est une substance nutritive? Mais, suivons M. *Rigby* dans l'application qu'il fait de sa doctrine.

« Que le lecteur philosophe, dit-il, trouve probable ou invraisemblable cette théorie de la chaleur animale, toujours est-il vrai que les faits rapportés prouvent qu'il s'engendre constamment une quantité considérable de chaleur dans le corps animal, & qu'une partie de cette chaleur tend sans cesse à passer à la surface du corps, que l'évaporation régulière de cette matière dépend de circonstances si variées, qu'elles l'exposent fréquemment à des interruptions accidentelles, qui entraînent une surcharge de chaleur à la peau. »

« Les effets de cette accumulation de chaleur qui vient de l'intérieur, en ne considérant ce phénomène qu'en lui-même, doivent être con-

formes à ceux que produiroit l'application à l'extérieur d'une égale quantité de chaleur. Or voici les effets de cette dernière. Un léger degré de chaleur de peu de durée excite seulement dans la partie une plus grande sensibilité : si l'on augmente ce degré ou qu'on en prolonge la durée , il en résulte un sentiment de brûlure, la partie devient rouge, s'enflamme, se tuméfie, peut-être par la seule propriété expansive de la chaleur : si on le pousse encore plus loin , la circulation dans la peau est arrêtée , il se fait une décomposition qui est accompagnée d'ampoules ou d'ulcération de la partie. »

Nous soupçonnons qu'il y a dans ce raisonnement une méprise importante. Il est très-douteux si la chaleur produite à la surface de la peau est un effet primitif ou secondaire , c'est-à-dire , si elle est une simple évacuation d'un principe surabondant, ou une conséquence d'une évacuation très-différente. Il semble qu'elle n'est qu'un effet secondaire , puisqu'on peut exciter un certain degré de chaleur en causant une inflammation , sans augmenter préalablement la chaleur du système. Il suffit pour cet effet d'appliquer une certaine quantité du suc laiteux de quelques plantes âcres : toutefois cette application , loin de concentrer la chaleur dans la partie , contribue , par l'évaporation , à la diminuer. On peut d'un autre côté la diminuer par des moyens qui , d'après les principes de l'auteur, devroient l'augmenter, comme par l'usage des poudres desiccatives dans l'érysipèle , des caleçons de flanelle lorsqu'on va à cheval. Les unes s'opposent à l'augmentation de la chaleur en absorbant la cause de l'éruption , c'est-à-dire , la sérosité âcre ; & les autres obvient

à l'excoriation en pompant l'humeur de la transpiration. Cependant, bien que M. *Rigby* ait adopté une théorie insuffisante pour expliquer certains phénomènes, il n'en est pas moins certain qu'en diminuant dans une partie la chaleur surabondante qu'y occasionne une éruption, nous remédions à cette éruption; & que dans le cas où cette chaleur n'est qu'un symptôme concomitant, nos efforts pour l'abattre deviennent sédatifs & s'opposent à l'inflammation.

Nous ne pouvons pas suivre notre auteur dans ce qu'il dit concernant les conducteurs de la chaleur, les éruptions cutanées chez les enfans qui sont précédées de mal-être, douleur de tête, &c; la petite vérole, la fièvre milliaire, la rougeole, l'érysipèle, la fièvre scarlatine, l'éléphantiasis, &c. Rapportons toutefois l'observation suivante, que M. *Rigby* expose en parlant de la teigne, dont il donne préalablement la description.

« Comme la chaleur, dit-il, faisoit alors particulièrement le sujet de mon application, il me vint en idée que cette affection pourroit bien être produite en partie par l'accumulation de la chaleur: du moins il me paroissoit probable que, quelle qu'en fût la cause, la croûte très-étendue qui couvroit la surface de la partie malade & qui gagnoit tous les jours, devoit vraisemblablement retarder la guérison. Je fus conduit à cette opinion par la considération que la croûte étant d'un tissu très-lâche, ne sauroit être qu'un très-mauvais conducteur, & devoit par conséquent empêcher l'évaporation de la chaleur. Je me déterminai donc à essayer si, en tenant la partie constamment mouillée au moyen de linges humides, je ne réussirois

pas à faciliter la dissipation de la chaleur. Mais, comme les effets de l'humidité ne pouvoient guère se faire sentir tant que cette croûte étoit interposée entre la surface de la tête & les linges, je travaillai avant tout à l'enlever à l'aide d'un onguent composé d'une partie d'onguent épispastique d'Edimbourg sur deux parties d'axonge; ensuite, la surface étant dans un bon état de digestion, j'appliquai sur le champ un linge trempé dans de l'eau amortie. Ce moyen dissipa promptement l'odeur défagréable, & l'enfant paroissoit s'en bien trouver. Je conseillai d'entretenir l'humidité des linges, mais de les ôter très-rarement, afin de ne pas exposer souvent à l'air la partie malade. Pendant un certain temps tout paroissoit se disposer à la guérison; mais une fausse appréhension de mettre l'enfant en danger de gagner un refroidissement, ayant empêché qu'on ne mouillât les linges toutes les fois qu'ils s'étoient séchés, la croûte se régénéroit, & je fus de nouveau obligé de l'emporter par l'usage de l'onguent stimulant. Alors j'obtins de la mère qu'elle auroit plus de soin d'humecter exactement les compresses; elle le fit; le mieux devint sensible en peu de jours; l'écoulement se tarit, & quoiqu'il se formât encore une espèce de croûte par l'épaississement de l'humeur qui suintoit de la peau les deux ou trois premiers jours après l'usage de ce liniment, cette croûte étoit parfaitement sèche, se détachoit peu à peu, & au bout de quelques semaines la surface de la tête fut absolument cicatrisée. Cependant je fis continuer les fomentations, & lorsque la peau fut entièrement nette, je rendis l'eau plus volatile en y ajoutant un peu d'esprit de vin. »

M. *Rigby*, dans tous les cas d'ulcères rongeurs qui fournissent une matière fétide, recommande fortement d'empêcher le fréquent accès de l'air : il a vu, dans ces ulcères accompagnés de chaleur extraordinaire, l'eau froide produire les plus heureux effets. Il remarque qu'elle ne peut point agir en mondifiant la plaie, parce qu'on la tient couverte d'un linge qu'on humecte continuellement avec une éponge : il croit, plutôt qu'elle y agit comme dans les brûlures, en délayant les matières âcres.

Il faut lire dans l'ouvrage même les remarques sur l'usage du froid dans la hernie humorale, dans l'enterocèle, dans l'ophthalmie, les excoriations, l'anthrax, la gangrène des extrémités, &c.

L'auteur termine son écrit par des réflexions sur le scorbut & sur l'obésité. Il pense que le premier est dû au défaut de la chaleur, & que la dernière vient de son excès. Il paroît avoir établi assez solidement, que dans le scorbut il y a une réunion de causes, lesquelles ou s'opposent à la production de la chaleur, ou accélèrent sa dissipation : mais il n'a pas prouvé que ces effets soient les seuls qui produisent cette maladie, ni que ce soient des causes primitives. La théorie de l'obésité nous conduiroit trop loin, & nous avons peut-être déjà passé les limites que nous aurions dû nous prescrire pour cet extrait.

L. M. A. CALDANII in Patavino lycæo,
 medicinæ theoreticæ & anatomix professoris publici primarii, institutiones
 physiologicæ & pathologicæ, edidit,
 præfatus est, indicemque addidit,

EDWARDUS SANDIFORT, medicinæ, anatomiæ & chirurgiæ in Academia Batava quæ Leidæ est professor. Tomi j & ij. In-8^o de 739 pag. A Leyde, chez S. & J. Luchtman, 1784.

15. Feu M. de Halleravoit déjà fortement recommandé cet excellent ouvrage ; mais la difficulté de se le procurer ailleurs qu'en Italie, ne perimettoit point qu'on pût en profiter. M. Sandifort a donc rendu un service important à la médecine, en donnant une nouvelle édition de ces institutions, auxquelles il a ajouté une table des matières.

An account of the fox glove, &c. C'est-à-dire, *Détails sur la digitale & quelques-uns de ses usages médicaux, avec des remarques pratiques sur l'hydropisie & d'autres maladies ;* par GUILLAUME WITHERING, docteur en médecine, médecin de l'hôpital général de Birmingham, in-8^o. A Birmingham, 1785.

16. C'est à l'empirisme, dit l'auteur dans l'introduction de son ouvrage, qu'il doit les premières notions de l'utilité de ce végétal. Les premiers essais qu'il a faits datent de 1773 ; & depuis ce tems, il l'a administré à 163 malades. Les succès qu'il en a obtenus, n'ont pas toujours été les mêmes : il les expose ici avec

candeur, & y joint quelques cas qui lui ont été communiqués par ses correspondans.

Il résulte de ces diverses observations, que la digitale, sans agir constamment comme diurétique, produit néanmoins cet effet plus régulièrement qu'aucun autre médicament; qu'elle réussit même assez souvent, lorsque tout autre moyen a été tenté infructueusement; que si elle n'ouvre pas le passage par les voies urinaires, on ne sauroit guère espérer que d'autres remèdes soient plus efficaces; que, donnée à des doses modérées, elle agit doucement, & cause moins de trouble dans le système que la squille, & presque tous les autres remèdes actifs; que dans les cas de complication, d'hydropisie avec paralysie, mauvais état des viscères, grande débilité, ou quelque autre maladie, ni la digitale, ni aucun autre diurétique, ne peuvent opérer une guérison radicale; qu'ils ne sauroient que pallier, & procurer, (en calmant la violence des accidens,) aux autres moyens indiqués, le tems de combattre avec avantage la maladie principale; que l'on peut espérer de bons effets de la digitale dans toutes les espèces d'hydropisies, excepté dans l'hydropisie enkystée; qu'elle peut être de quelque secours dans la guérison de certaines maladies, qui ne sont pas du genre des épanchemens séreux; qu'elle a une propriété particulière de diminuer la force vitale, & cela à un degré très-considérable, (M. *Withering* a vu qu'elle a réduit le nombre des pulsations à trente-cinq par minute); & que bien que ce soit un effet assez ordinaire de doses fortes & rapprochées, il a néanmoins rencontré un cas dans lequel le poulx a été ralenti

à un degré alarmant, sans que ce phénomène ait été précédé par quelqu'autre effet.

M. *Withering* se sert, pour l'usage intérieur, des feuilles de la digitale. Il les fait cueillir après que la tige est montée, vers le tems où les fleurs commencent à poindre. Il jette toutes les côtes, & fait sécher le reste au soleil ou auprès du feu.

Les feuilles bien sèches se réduisent facilement en une belle poudre verte. Elles perdent souvent, par cette dessiccation & par la pulvérisation, un cinquième de leur poids.

La dose de cette poudre est pour les adultes, depuis un grain jusques à trois, deux fois par jour. Dans l'état déplorable où les médecins trouvent généralement les hydropiques, quand ils sont appelés, quatre grains par jour paroissent assez ordinairement une dose suffisante. Quelquefois M. *W.* donne la poudre seule; d'autres fois il y joint quelques aromatiques, ou bien il la réduit en pilules avec le savon & la gomme ammoniac.

Les malades préfèrent-ils la forme liquide? Il fait infuser, pendant quatre heures, un gros de ces feuilles pulvérisées dans une pinte (mesure d'Angleterre) d'eau bouillante, & ajoute à la colature une once de quelque eau spiritueuse. La dose moyenne de cette infusion pour un adulte, est d'une once. Si le malade est très-rébuté, ou que les symptômes soient fort pressans, on peut donner cette dose toutes les huit heures. Ce cas est rare; il arrive plus souvent qu'on peut réduire la dose à la moitié.

M. *Withering* a remarqué que les effets diurétiques de la digitale ont été arrêtés quelquefois, lorsqu'il est survenu des vomissemens ou

des felles. Cette observation & celle de la diminution dans le nombre des pulsations, l'ont convaincu de la nécessité de ne pas rapprocher trop fort les doses, mais de mettre un intervalle suffisant entre chacune d'elles, pour s'assurer des effets de la précédente, avant d'en administrer une autre. Il a reconnu qu'on pouvoit en avoir pris une quantité préjudiciable, avant que les impressions des premières doses se manifestassent. « Que l'on donne donc le remède aux doses & aux intervalles indiqués, dit-il, qu'on le continue jusqu'à ce qu'ils agissent sur les reins, sur l'estomac, le poulx ou les intestins; qu'on en suspende l'usage aussi-tôt que l'un ou l'autre de ces effets se déclarent, & j'assure que le malade ne se trouvera point mal de son usage, & que le médecin ne sera pas frustré dans son attente, si elle est raisonnable ».

Les malades seconderont l'efficacité du médicament, en buvant abondamment de quelque boisson délayante pendant son opération. Dans les cas d'anasarque & d'ascite, si les malades sont foibles, & que l'évacuation se fasse avec abondance, il est nécessaire d'avoir recours aux bandages.

Si toutes les eaux ne s'évacuent pas, M. *Withering* veut qu'on attende pendant quelques jours avant de revenir au remède, & qu'on emploie ce tems à nourrir & à restaurer le malade. Il remarque néanmoins, au sujet des toniques ordinaires, qu'ils ont souvent resté en défaut. D'après quelques observations que ce médecin a faites récemment, il est porté à croire que la digitale peut être donnée à la dose de deux ou trois grains par jour pendant

un tems assez long pour dissiper une hydropisie , sans qu'il survienne d'autres effets que l'évacuation modérée par les urines , & qu'on peut continuer l'usage de ce remède sans interruption , jusqu'à parfaite guérison.

En considérant les circonstances particulières qui peuvent favoriser le succès de la digitale ou y nuire , l'auteur observe qu'elle réussit rarement chez les sujets très-robustes qui ont la fibre tendue , la peau chaude, un teint fleuri ; ni chez ceux qui ont le poulx ferré & cordé ; qu'il n'y a que peu d'espoir de succès , lorsque dans l'ascite le ventre est tendu , dur & circonscrit , ou que dans l'anasarque l'enflure des extrémités est ferme & rénitente ; qu'au contraire on peut s'attendre que la digitale sera un diurétique doux , lorsque le poulx est foible ou intermittent , le teint pâle , les lèvres livides , la peau froide , la tumeur du ventre molle , qu'il y a fluctuation , & que l'enflure des membres reçoit l'impression du doigt.

Dans les cas opiniâtres , M. *Withering* a quelquefois essayé de produire dans la constitution du malade un changement favorable à l'action de la digitale. Il y a réussi ; mais seulement en partie , au moyen des saignées , des fels neutres , de la crème de tartre , de la squille , & des purgatifs administrés à propos. Il pense qu'à l'exception de la saignée , rien ne diminue si puissamment le ton du système que la squille ; que par conséquent cette racine convient dans l'hydropisie ; & que si elle manque son effet comme diurétique , elle prépare au mieux les malades à l'usage de la digitale.

L'auteur a rencontré dans un exemplaire de l'herbier de *Parkinson* une note manuscrite ,

qu'il croit venir de M. *Saunders*, ancien apothicaire à Stourbridge, dans laquelle ce dernier avance que la digitale est un spécifique contre la consommation. En conséquence de cette remarque, il l'a essayée ; & quoiqu'il n'ait pas eu lieu d'être satisfait de son efficacité, il n'en desireroit pas moins que les médecins la soumissent à de nouvelles expériences.

En parlant de la phthisie pulmonaire, l'auteur assure qu'une dilatation particulière de la pupille est un signe infailible de cette maladie.

Nous ne suivrons pas plus loin M. *W.*, dont l'ouvrage vraisemblablement ne tardera point à être traduit en François, & dont on ne peut trop recommander la prudence dans les conseils qu'il donne relativement à l'usage de ce végétal.

Dissertatione storico-anatomica, &c.

C'est-à-dire, *Dissertation historique & anatomique sur une variété particulière des hommes blancs, appelée Heliophobi.* On y a joint l'histoire de quatre frères nés aveugles, auxquels on a procuré la jouissance de la vue par l'extraction de la cataracte ; par M. FRANÇOIS BUZZI, oculiste & aide chirurgien au grand hôpital de Milan. In-4°. de 26 pag. A Milan, 1784.

17. Les Nègres-blancs dont, selon les naturalistes & les voyageurs, il existe des familles

entières en Afrique , se trouvent encore quelquefois , quoique rarement , en Europe. Un de ces individus mourut au mois de janvier de l'année dernière à Milan. Il avoit les poils de tout son corps blancs ; la sclérotique & la prunelle étoient de la même couleur. A l'ouverture du cadavre, M. *Buzzi* n'a point trouvé de corps réticulaire , l'iris étoit d'un rouge pâle , comme chez les lapins blancs , & l'uvée manquait.

Della utilita de conduttori , &c. C'est-à-dire , de l'utilité des conducteurs ; par M. MARSILE LONDRIANI , patricien de Milan , & membre de l'Académie royale de Berlin. In-8° de 307 p. A Milan , 1784.

18. L'utilité des conducteurs électriques est démontrée de la manière la plus convaincante dans cette dissertation. On y trouve la réfutation victorieuse de toutes les objections qu'on ait faites contre les avantages des paratonnerres.

De influxu electricitatis atmosphericæ in vegetantia, auctore D. FR. JOS. GARDINI , profes. phil. academ. reg. sc. Tur. soc. In-8°. A. Turin , 1784.

19. Ce Mémoire , qui remporta en 1781 le prix de l'Académie des Sciences de Lyon , est très-instructif & très-curieux.



De effectibus terræ motus in corpore humano, auct. VINCENT. MIGNANI, M. D. *In-8° de 252 pag. A Bologne, 1784.*

20. Les causes des tremblemens de terre ; leurs effets présens & subséquens , ainsi que la méthode curative des maladies qu'ils occasionnent ; tels sont les principaux sujets de cette dissertation. Les tremblemens de terre arrivés à Bologne en 1775, 1780, & 1781 ; enfin ceux qui ont causé des désastres affreux dans le royaume de Naples , ont présenté à l'auteur des occasions fréquentes d'observer leur influence sur l'économie animale. Les effets immédiats qu'ils ont eus sur les Napolitains & les Bolonois , dont l'auteur fait ici mention , sont des alternatives de tension & de relâchement extraordinaires dans les fibres & dans les muscles , des dégoûts , vomissemens , hémorrhagies utérines , ou suppressions des règles ; des mouvemens inusités du fœtus , des convulsions , frissons , palpitations du cœur , oppressions , maux de tête , vertiges , &c. qui , selon M. *Mignani* , proviennent tous du dérangement de l'équilibre du fluide électrique , que le trouble de l'imagination augmente encore. Les effets éloignés sont les apoplexies & la peste.

CAROLI-PETRI THÛNBERG, med. doct. &c. *Flora japonica ; C'est-à-dire , Flore japonoise, comprenant les plantes des îles du Japon , réduites à*

vingt classes, & à leurs ordres, genres & espèces, selon le système sexuel corrigé, avec les différences spécifiques, quelques synonymes, des descriptions concises, & trente-neuf planches; par M. CHARLES-PIERRE THUNBERG, docteur en médecine, professeur royal & extraordinaire, membre des Académies impériale des curieux de la nature, royale des sciences de Stockholm, des Sociétés littéraire d'Upsal, patriotique de Stockholm, des scrutateurs de la nature de Berlin, de Lunden, de Harlem, d'Amsterdam & de Drontheim. A Leipzick, chez Muller; se trouve à Strasbourg, chez Amand Kœnig. 1784. In-8° de 418 pag. sans la Préface, &c.

21. En 1716, Erndl, médecin de Dresde, donna une *Flora Japonica*, in-4°. Cet ouvrage n'est qu'une compilation. Le traité de M. Thunberg est un travail de longue haleine; c'est le fruit des voyages d'un disciple de Linné. Cette Flore étoit attendue depuis long-tems des amateurs d'histoire naturelle. On sait combien il est difficile aux Européens de parvenir dans le royaume du Japon, & d'y rester assez long-tems pour prendre des connoissances assurées & étendues sur les productions naturelles de cette contrée. Excepté *Kempfer*, qui y voyagea il y a près d'un siècle, & qui publia ses observations sous le titre d'*Amanitates exoticæ*, nous n'avions rien sur cet objet. Le

zèle de M. *Thunberg* a su vaincre tous les obstacles , & nous lui sommes redevables de la Flore Japonnoise.

Dans une préface très-curieuse , il donne des notions sur le sol & le climat du Japon , décrit la manière dont il a pu y pénétrer & y herboriser , indique les auteurs Japonnois ou Européens imprimés ou manuscrits , qui ont écrit sur les plantes du Japon ; enseigne la signification & l'étymologie des noms que les Japonnois donnent aux végétaux , & rappelle en abrégé la liste des plantes qui ont quelque usage dans la médecine , l'économie ou les arts.

Il a suivi le système sexuel du chevalier de *Linné* ; mais il a cru devoir y faire plusieurs changemens considérables. Ceux qui commencent l'étude de la botanique se plaignent que la Gynandrie , la Monécie , la Diécie & la Polygamie répandent sur ce système de la difficulté & de l'obscurité ; & ceux qui sont plus avancés dans cette science prétendent que ces quatre classes rendent la méthode de *Linné* peu naturelle , & peu sûre dans la pratique : reproches que M. *Thunberg* confirme par des exemples & par des raisons tirées des lois de la nature & du système. Il insère , dans les premières classes , les plantes des classes réformées. Les sexuelistes adopteront peut-être ce changement , puisque *Linné* fils l'a déjà autorisé , en retranchant la Polygamie dans le supplément qu'il a donné aux œuvres de son père.

Nous renvoyons les botanistes à l'ouvrage de M. *Thunberg* , dont ils ne peuvent se passer. Ils y trouveront une foule de nouveaux genres

établis , de nouvelles espèces décrites , une infinité d'observations rares & intéressantes.

M. *Thunberg* a eu soin d'indiquer les vertus médicinales ou les usages économiques des plantes dont il fait le dénombrement. En voici des exemples.

Les Japonnois tirent de la farine des semences de Belle-de-nuit (*Mirabilis Jalappa*) un fard blanc , dont les femmes se servent pour leur visage. On emploie l'infusion théiforme du *Lycium barbarum* dans plusieurs maladies , & les médecins ordonnent quelquefois de manger de ses fruits. Le fameux *Niasin* est regardé au Japon comme le cordial par excellence. On l'y vend très-cher , & on l'y apporte du nord de la Chine. M. *Thunberg* en a vu vendre une seule livre de racine choisie 600 impériaux. Les feuilles de thé toutes nouvelles ont la propriété d'énivrer , & de troubler les esprits animaux. Plus mûres , elles sont exhalantes , détruisent les obstructions des viscères , purifient le sang , & dissolvent la matière calcaire des calculs. L'on retire par expression une huile caustique de l'*urtica nivea* en semences. Le papier se fait avec l'écorce de meurier blanc ; mais celui qui est le plus en usage au Japon , est préparé avec l'écorce du meurier à papier. La manière de le fabriquer est décrite dans le plus grand détail. Les Japonnois font avec le bois de buis des peignes , qui servent à l'ornement de leurs femmes. Ils conservent , par le moyen du sel , les feuilles & les péduncules florales du *Menianthes nymphoides* , pour servir d'assaisonnemens. Ils mangent , comme les pommes de terre , les racines tuberculeuses d'un liseron doux. Le fruit du

Solanum æthiopicum est doux , & se prend souvent dans du bouillon. La culture de la pomme de terre est difficile au Japon ; elle s'y multiplie avec peine. Le *Chenopodium scoparia* fournit un remède merveilleux. La racine de la narcisse , *Tazetta* , est , selon les Chinois , vénéneuse , ainsi que celle de l'*Amaryllis sarniensis*. La racine du lis bulbeux est esculente. La convallaire Japonnoise donne une racine tubéreuse , qui , confite avec le sucre , est recommandée à la Chine & au Japon pour les malades. La racine du *Polygonum multiflorum* est cordiale au Japon : on la donne crue ; cuite sous la cendre , elle devient amère.

Cette Flore contient beaucoup d'autres détails , qu'on lira également avec plaisir & avec fruit.

Enfin M. *Thunberg* termine son ouvrage par le catalogue de cent quatre plantes obscures , dont il n'a pas eu l'occasion de déterminer le genre , & par l'explication de la plupart des plantes Japonnoises dont parle *Kempfer* dans la cinquième partie de ses Aménités exotiques.

Les trente-neuf figures destinées à faire connoître les plantes nouvelles , paroissent fidèles , quoiqu'elles semblent n'avoir été dessinées que d'après l'image des plantes desséchées.

Extrait d'une Lettre de M. KRATZENSTEIN , professeur à Copenhague , à M. CRELL , tirée du Journal de ce dernier , intitulé : Découvertes modernes en chymie , &c. dixième partie.

22. « M. *Cappel* nous a entretenu, il y a quel-

ques années , dans une Société de Médecine , d'une expérience concernant les effets de l'arsenic sur l'argent , qui méritent quelque attention. On prend de l'argent réduit de la lune cornée , afin d'être sûr qu'il n'y a pas d'alliage d'or : on le fait fondre dans un creuset , & on y porte , en petites doses répétées , de l'arsenic qu'on laisse s'évaporer. De cette manière quatre onces d'argent fournissent dix grains d'or , qui résiste à toutes les épreuves. La quantité de l'arsenic qu'il faut est la double de celle de l'argent. Ce procédé n'est pas lucratif , mais il prouve la transmutation des métaux , à moins de supposer que l'arsenic contient de l'or , & ne fait que l'abandonner à l'argent dans cette expérience. Quoi qu'il en soit de cette supposition , le produit en or n'en est pas moins certain , du moins avec l'arsenic que j'ai employé ; ce qui est déjà assez remarquable. Ajoutez à cela que l'argent ne se volatilise point , & ne perd qu'environ quatre à six grains de son poids.

Quelques journalistes qui ont rendu compte du Mémoire couronné de M. *Wenzel* sur l'analyse des métaux , ainsi que plusieurs médecins , ont douté que l'essence douce de la maison des orphelins de Halle soit une solution radicale de l'or ; & on trouve dans le Dictionnaire de matière médicale , par *Riger* , un procédé rédigé en forme , par lequel il paroît que cette essence n'est rien autre chose que du caramel dissous dans de l'esprit de vin. D'autres croient qu'elle est une solution du résidu résineux de la liqueur anodyne de *Hoffmann*. Cela peut être vrai à l'égard de telle essence douce individuelle de Halle , qu'on a exami-

née , parce qu'à peu de distance de la maison des Orphelins demouroit un certain B... qui probablement la préparoit avec le caramel , & la débitoit pour la véritable. On a découvert que par une fripponnerie insigne & punissable cet homme recevoit les lettres adressées au feu docteur *Madac* , chargé de la préparation des remèdes de Halle. Ledit B... expédioit des remèdes contrefaits à la place des véritables qu'on demandoit , répondoit aux lettres en imitant l'écriture du docteur *Madac* , & appliquoit à ses réponses un cachet si exactement contrefait , qu'il auroit été difficile de le distinguer d'avec celui de la maison des Orphelins. Il mit d'ailleurs tant de précautions à son commerce frauduleux , qu'en 1748 le docteur *Madac* n'avoit pas encore pu parvenir à se procurer des preuves juridiques assez fortes pour lui intenter un procès , & le faire condamner pour sa fripponnerie.

Mais le professeur *Junker* (homme de beaucoup de religion & incapable de mentir) nous a assuré positivement , dans ses cours , que la véritable essence douce contenoit réellement de l'or dissous radicalement. Il étoit néanmoins bien éloigné de lui croire toutes les propriétés médicinales qu'on se plaît ordinairement à lui attribuer. Cependant elle lui a rendu un service que probablement il n'auroit jamais osé en attendre. Un petit prince avoit entendu dire , ou bien il avoit lu que la semence de la pomme-épineuse (*Semen datura*) rendoit excessivement gaies les personnes à qui on en avoit donné. Il en fit avaler à deux de ses officiers , sans qu'ils en fussent rien ; mais apparemment que la dose étoit trop forte , car

les effets qu'elle eut devinrent funestes à l'un , & très fâcheux pour l'autre. La gaïeté , ou plutôt la folie eut lieu d'abord ; mais elle se termina ensuite en furie , dont l'un des officiers mourut. L'autre , qui étoit capitaine de cavalerie , y survécut ; cependant tous les ans , à la même époque , il entroit dans un délire phrénétique , qui lui duroit un mois , & le mettoit dans le cas d'être enfermé dans une loge. Ces accès s'étoient déjà répétés vingt années consécutives , lorsque *Junker* fut appelé à cette cour pour voir un malade de distinction ; on profita de l'occasion pour lui demander quelque secours pour cet officier , qui alors étoit précisément enfermé. Comme l'essence douce est calmante , & que *Junker* , nullement partisan de l'opium , ne le prescrivoit qu'à la dernière extrémité ; que de plus il ne connoissoit point de médicament plus innocent & plus sûr que l'essence douce , & qu'enfin il n'en avoit pas même sur lui , il fit avaler en sa présence au malade qui alloit boire , une forte dose de cette essence concentrée. L'officier s'endormit sur le champ , & passa deux jours & deux nuits dans le plus profond sommeil. A son réveil il avoit les sens tranquilles , & demandoit à sortir de sa loge. Depuis ce moment , il a été guéri de son délire périodique : il jouissoit encore en 1746, d'une parfaite santé. Il ne paroît pas qu'une essence de caramel puisse opérer une pareille guérison.

Je ne comprends pas d'ailleurs pourquoi on exige une solution radicale de l'or , pour lui reconnoître des propriétés médicamenteuses ; tandis que le mercure , sans être dissous radicalement , exerce une activité si grande sur

le corps humain. Il seroit aisé de donner à l'or des formes & des combinaisons chimiques pareilles à celles qu'on donne au mercure & à quelques autres métaux actifs. Les principes théoriques ne manqueroient pas même pour lui faire supposer une efficacité plus grande ; (a) & j'imagine que les raisons qui ont fait négliger ces tentatives sont que les charlatans, à force de fanfaronades, ont jeté du ridicule sur les remèdes de Halle, & ont détourné, par ce moyen, tous ceux qui craignent de partager ce ridicule. Cette crainte ne m'empêcheroit pas de m'y attacher, si les occupations de mon état me le permettoient. Il ne faut pas non plus se persuader que les médicamens de l'or sont d'une cherté excessive. D'après la méthode de *Schmidt*, communiquée à M. C* *, cinq gros & demi d'or donnent une once de la poudre qui y est décrite. Avec un gros de cette poudre, dissoute dans l'esprit de vin le plus rectifié, on obtient douze onces d'essence douce concentrée ; un septième de la poudre reste sans se dissoudre, & forme la poudre noire de Halle, dont un grain coûte huit groschen. L'huile de vitriol, laquelle, comme on me l'a assuré, est nécessaire pour préparer les remèdes tirés de l'or, s'enlève, au moyen de la distillation, avec l'esprit de vin : de là le goût de la liqueur anodyne qu'a cette poudre, & le soupçon que le résidu de cette liqueur sert à la préparation de l'essence douce ».

(a) Voyez entre autres ce que PRUGNAYR avance concernant la panacée purgative de l'or, (MISCELL. CURIOS, Déc. ij, art. 5 & 6, Observ. 94, pag. 182;) & ce que dit M. LALOUETTE dans son Traité des scrophules, tom. ij, en faveur des remèdes tirés de l'or.

Archer der medicinischen polizey, &c.
 C'est-à-dire, *Archives de la police médicale, & de tous les objets de médecine qui peuvent être d'une utilité générale, publiées par JEAN-CHRÉTIEN-FRIEDRICH SCHERF, docteur en médecine & en chirurgie, médecin de la Cour du comte de LIPPE-DETMOLD, membre de l'Académie impériale des curieux de la nature. In-8° de 399 pages. A Leipfick, chez Weygand, 1783.*

23. Le projet de rassembler tout ce qui a trait à la police médicale, ne peut qu'intéresser généralement, & c'est avec regret que nous voyons l'auteur se plaindre que ses confrères refusent de concourir avec lui à l'exécution d'un ouvrage si utile. Les articles contenus dans ce volume, sont

1°. L'ordonnance médicinale du prince de *Hildesheim*, de l'année 1782, avec des remarques, par M. *Scherf*. Conformément à cette ordonnance, le Collège de médecine de *Hildesheim* a le droit de décerner des peines contre tous ceux qui sont dans le cas de l'ordonnance. L'éditeur prouve que sans ce droit, on ne parviendra jamais à arrêter le brigandage en médecine.

2°. Une nouvelle ordonnance concernant les noyés, qui, bien que morts en apparence, peuvent être rappelés à la vie, en leur administrant les secours convenables. Cette ordonnance, publiée à *Strasbourg*, mérite d'être adoptée, & suivie

suivie par-tout. Les moyens de rappeler les asphyxiques, s'il reste encore une étincelle de vie, sont exposés avec méthode & clarté.

3°. L'ordonnance royale & électorale de l'année 1780, pour le pays d'Hanovre, concernant la levée & le traitement médical des personnes noyées, étouffées, gelées. Cette ordonnance présente également les moyens les plus efficaces & les mieux choisis pour secourir ces divers asphyxiés.

4°. Un article intitulé : *La phthisie*. Ce morceau est de M. *Wichmann*. Il a été inséré dans le Magasin d'Hanovre, année 1780. Son objet est de prouver par divers exemples que la phthisie est contagieuse, & que par conséquent il seroit sage d'interdire le mariage aux phthisiques.

5°. Dissensions des médecins & causes de cette désunion ; opuscule communiqué à l'éditeur, par M. *Jean-Pierre Frank*. On y lit des réflexions très-judicieuses auxquelles il seroit à souhaiter que tous les médecins fissent attention.

6°. Quelques observations, réglemens & dispositions, pour prévenir les morsures des chiens enragés, & par conséquent la rage ou l'hydrophobie. Cet article renferme les ordonnances du Prince-Evêque de Spire & de la cour de Dresde, avec des additions empruntées des instructions & éclaircissemens sur le même sujet, par les cours de Wurtemberg & de Hohenberg, & par le corps des médecins de Francfort sur le Mein.

7°. Un essai concernant les visites des pharmacies ; par M. le professeur *Moench*, tiré du Magasin de M. *Baldinger*.

8°. Exhortation de ne pas habiter les cham-

bres occupées depuis peu par des malades qui ont passé par les grands remèdes.

9°. Propositions faites par M. Janin, pour corriger les exhalaisons & vapeurs nuisibles des privées, rues, hôpitaux, prisons & vaisseaux. On sait que M. Janin de Combe-Blanche a désigné le vinaigre comme antiméphitique par excellence. [*Mais il est démontré par des expériences, que ce moyen est insuffisant & même dangereux.*]

10°. Moyens de détruire les charlatans & les empiriques, exposés dans une lettre à l'auteur des Archives. L'anonyme veut qu'aucun prêtre n'enterre de cadavre, que sur le certificat d'un médecin, qui se soit assuré que la personne est morte.

11°. Notices concernant les nouvelles institutions du Collège de Médecine d'Anspach, tirées du règlement médical de Brandebourg-Onolzbac, avec les instructions nécessaires de l'année 1780. Ce règlement est très-sage, & mériterait d'être suivi exactement. Il fixe presque tous les objets qui concernent la police intérieure des corps qui tiennent à l'art de guérir, tels que les médecins pensionnés, médecins, chirurgiens, accoucheurs, sages-femmes.

12°. Avis concernant les eaux-de-vie devenues mal-saines ou vénéneuses par le mélange avec le cuivre. M. Plouquet, professeur de médecine à Tubingue, auteur de cette dissertation, fit publier, il y a quelques années, un écrit dans lequel il traita ce sujet. Afin de garantir l'eau-de-vie des mauvaises qualités qu'elle pourroit contracter en la distillant, il exhorte de substituer, aux tuyaux de cuivre, des tuyaux de verre, & de couvrir d'un chapiteau d'étain

l'alembic de cuivre dont on se sert. Pour connoître l'existence du poison du cuivre dans l'eau de-vie , il ne s'agit que d'y ajouter quelques gouttes d'esprit de sel ammoniac ; ou bien on introduit dans une verrée d'eau-de-vie un petit morceau de chaux éteinte , qui prendra sur le champ une couleur verte , si l'eau-de-vie contient du cuivre. La chaux nouvellement éteinte sert même de moyen de purifier l'eau-de-vie des particules cuivreuses qu'elle contient ; & loin de lui nuire , elle lui donne un meilleur goût , & la bonifie , en absorbant l'excès d'acide qu'elle renferme.

13°. Projet concernant l'extirpation de la petite vérole ; par M. *Michel Sarcone*.

14°. Conseil de tenter l'électricité dans l'asphyxie ; par M. *Hufeland*.

15°. Souhaits relatifs au perfectionnement des pharmacies ; par M. *Ehrhardt*.

16°. Addition à la médecine populaire.

17°. Sur l'administration du vin dans la saïete Cène.

18°. Règles de précaution dans l'usage des moules. On fait que ces coquillages causent quelquefois des accidens plus ou moins violens. M. *Beunier* en attribue la cause au frai des étoiles de mer , dont les moules se nourrissent pendant les mois qu'elles causent ces divers symptômes. Il observe que le frai des étoiles de mer , appliqué sur la peau , y porte de vives impressions , & conclut de là qu'il faut absolument s'abstenir de ces poissons pendant les mois de mai , juin , juillet & août. M. *Hensler* croit qu'on peut détruire le principe vénéneux des moules , si , après les avoir nettoyées soigneusement , on les laisse macérer

568 JURISPRUDENCE MÉDIC.

durant au moins une heure dans de l'eau fortement salée. Elles s'ouvrent dans cette eau, & se débarrassent de tout ce qu'elles contenoient de mal sain. Il cite l'exemple de diverses familles, qui, avec ces précautions, ont fait impunément usage des moules dans tous tems, & depuis trente ans.

19°. Avis contre les faux chignons, fausses-queues.

20°. Projets pour prévenir la contagion vénérienne.

21°. Arrêt du parlement de Paris de 1497, concernant les malades attaqués de maladie vénérienne.

22°. Notices concernant les établissemens, ordonnances, &c. favorables à la médecine, & contribuant aux progrès de l'art de guérir.

23°. Méthode curative de la clavelée parmi les bêtes à laine, publiée par ordre du directoire de police de Weymar.

24°. Notices de quelques livres nouveaux relatifs à la police médicale & à la médecine populaire

Natales & vita CASPARIS HOFFMANNI,
ad GUIDONEM PATINUM, medicum
christianiss. Gallorum Regis (a) pri-
marium, &c. *Programme sur la nais-
sance & la vie de GASPARD HOFF-
MANN, écrit par lui-même peu de
temps avant sa mort, & adressé à GUI*

(a) GUI PATIN ne fut point premier médecin du Roi, mais premier médecin de la Reine. *Note de M. J. G. E.*

PATIN, premier médecin du roi de France, & professeur à Paris; publié par M. *CHRÉTIEN-GEOFFROI GRUNER*, doyen de la Faculté de médecine dans l'université littéraire de Jena, professeur de botanique, &c. A Jena, chez Manknin, 1780. In-4° de 18 pag.

24. *Gaspard Hoffmann* s'est acquis la plus grande réputation parmi les médecins du quinzième siècle. Il la méritoit sans doute, puisque *Gui Patin*, qui étoit si économe d'éloges, ne manque, dans ses ouvrages, aucune occasion de lui en donner. Il le regarde comme l'astre de l'Allemagne, le phénix, ou du moins le prince de tous les savans de l'Europe. Il s'étoit lié d'amitié avec lui par un commerce de lettres. Il l'engagea d'écrire lui-même sa vie, pour mettre en tête du recueil de ses œuvres. Cette édition n'eut pas lieu, & cette vie de *Gaspard Hoffmann* n'étoit point connue. M. de Murr en possédoit une copie écrite de la main de *Volcamer*, gendre de *Hoffmann*, corrigée & augmentée par celui-ci. *Volcamer* en a gratifié M. *Gruner*. Cette vie, ainsi que celle de la plupart des savans de cabinet, ne présente pas des faits bien intéressans. On en trouve les principales particularités dans nos biographies françois. *Gaspard Hoffmann* n'avoit point de fortune, & jouissoit d'une assez mauvaise santé; cependant l'histoire de sa vie est décrite d'une manière enjouée. Il donne le catalogue de ses ouvrages imprimés, & de ceux qu'il vouloit mettre au jour. Le premier

nous est connu ; il se trouve dans nos bibliographes. Quant aux derniers , il s'agit , 1°. d'un petit livre isagogique ou d'introduction ; 2°. d'un plus considérable de physiologie ; 3°. d'un autre sur la pathologie ; 4°. d'un ouvrage intitulé , *Post curæ* , à peu près du même genre que ses diverses leçons ; 5°. des traductions nouvelles de la méthode de guérir & des hygiènes de *Gallien* , avec des commentaires ; 6°. d'une traduction nouvelle des deux ouvrages de *Théophraste* , de l'histoire , & des causes des plantes , avec des notes sommaires : enfin des variantes sur *Galien*.

Toutes ces œuvres de *Gaspard Hoffmann* sont proposées par souscription à Leipzig , & l'édition est dirigée par l'illustre M. *Gruner*.

OBSERVATIONS DE M. J. G. E.

*Sur un passage de PLINE, cité pag. 388,
de ce Journal.*

25. Ce passage de *Pline* que M. *France* applique à ceux qui , pour se délivrer du joug insupportable de la vie , ont recours au poison , à un lacq ou à d'autres moyens , a donné la torture aux commentateurs & aux traducteurs. Cependant aucune de leurs explications , jusqu'à présent , n'a paru satisfaisante.

Voici le passage tel qu'il se lit dans *Pline* : *Atque etiam morbus est aliquis , per sapientiam mori.* HIST. NAT. lib. vij. cap. 50.

Du Pinet l'a rendu en ces termes : *C'est aussi une espèce de maladie de savoir l'heure de sa mort.* Trouve-t on ce sens renfermé dans la phrase de l'historien de la nature ?

M. Poinfinet, qui a publié, il y a quelques années, une traduction nouvelle de l'ouvrage de *Pline*, fait parler ainsi cet auteur en notre langue : *On conviendra que c'est encore une maladie de plus que de conserver sa connoissance dans les maladies qui sont mortelles. Croira-t-on que ce soit-là véritablement la pensée de Pline ?*

MERCURIALI (*variar. lection. lib. vj. c. 20.*) dit que cet endroit de *Pline* n'est point facile à comprendre pour ceux qui ne sont pas médecins ; il ajoute qu'il a quelquefois douté si *Pline* en écrivant cette phrase, plaisantoit ou parloit sérieusement ; il observe même qu'il s'agit de la phrénésie, désignée en latin par les mots *desipientia* ou *insania*, & nullement par le mot *sapientia*. Cette opinion de *Mercuriali* (qu'il est ici question de la phrénésie) n'est fondée que sur ces mots *sapientia ægritudine* placés un peu plus loin, lesquels cependant ne signifient autre chose que *mentis seu judicii læsione*, la perte de la connoissance, un signe mortel dans toutes les maladies.

Pour bien juger quelle peut être la pensée de *Pline*, il faut se rappeler que dans ce chapitre où cette phrase se trouve, ce philosophe fait le tableau de la brièveté de la vie, & qu'il y démontre combien elle est courte pour ceux même qui vivent le plus long-temps : il peint ensuite le caractère singulier des fièvres intermittentes, dont le frisson & la chaleur reviennent à des heures presque fixes. Là s'arrêtant tout-à-coup, il dit en parenthèse ; *Atque etiam morbus est aliquis per sapientiam mori.*

Que signifie le mot *sapientia* ? *Pline* nous l'apprend lui-même dans le chapitre suivant, (51.) ; c'est en parlant des signes de mort. (Ob-

fervatum est) . . . *Sapientia agritudine fimbriarum curam, & stragulae vestis plicaturas.* Nul doute que *sapientia* signifie *présence d'esprit, jugement, connoissance*. On a observé, dit notre auteur, que quand les malades n'ont plus l'esprit présent, ont perdu la connoissance, ils s'occupent à manier les franges, à enlever le duvet, à faire des plis à leur couverture, &c...

Mais remarquons 1° que dans la phrase du chap. 50. *sapientia* est regardé comme une cause de mort, *per sapientiam mori*, ainsi que l'on peut dire, *per febrem, per hydropem mori* : 2° que cette cause de mort est appelée maladie, de même que le font & la fièvre & l'hydropisie.

Le jugement (ou la présence d'esprit) *sapientia*, peut-il être tout-à-la-fois, & *maladie mortelle, & cause de maladie*? C'est néanmoins le sens que semble présenter le passage de *Pline*, passage qui a grandement embarrassé le savant père *Hardouin* lui-même, & dont il n'a point donné une interprétation soutenable.

On dira peut-être que *per sapientiam mori*, peut signifier *mourir avec connoissance, mourir avec présence d'esprit*. Mais quelle est cette mort avec présence d'esprit qui soit l'effet d'une maladie assez singulière pour être notée, mais assez rare pour n'être pas connue? Où trouveroit-on quelqu'un qui ignorât que dans presque toutes les maladies qui se terminent par la mort, il y a certains individus qui conservent leur connoissance jusqu'au dernier moment? Mais dans ceux qui sont morts ainsi, la connoissance qu'ils avoient n'étoit point une maladie, ni un effet de la maladie.

Il n'y a donc rien de plus obscur que cette phrase; *mourir avec présence d'esprit est même*

une espèce de maladie; ou, la mort qui arrive avec connoissance est même l'effet d'une espèce de maladie. (*Mori* dans l'endroit dont il s'agit est pris substantivement, & veut dire absolument mors.) On doit être assuré cependant que *Pline*, en écrivant, a voulu être compris; s'il ne l'est pas ici, ne l'en accusons point.

Mais il est des hommes instruits qui ont cru que cette phrase devoit s'entendre du suicide, comme si *Pline* disoit que mourir volontairement & avec réflexion étoit l'effet d'une maladie de l'esprit. Ils n'ont pas fait attention que *Pline* étoit stoïcien, qu'il parle très-souvent du mépris de la vie, & des moyens aisés qu'on a pour en sortir. Ainsi que ceux de cette secte; il étoit donc très-éloigné de penser & de dire qu'il falloit regarder le suicide comme une espèce de maladie de l'esprit. Son neveu qui ne se montre pas, il est vrai, aussi zélé stoïcien, ne laisse pas, dans ses lettres, de parler avec éloge de plusieurs Romains qui courageusement se sont donné la mort.

Quoi qu'il en soit, on voit que *Plin* veut faire entendre qu'on meurt aussi par une cause qui, sans être exactement une maladie, peut néanmoins en quelque sorte être regardée comme telle; & cette cause est cachée sous le mot *sapientiam*, qui certainement ne l'exprime point, & ne sauroit l'exprimer.

Après avoir essayé, mais en vain, de donner à ce passage un sens qui s'accorde avec ce qui précède & avec ce qui suit, un sens digne du grave historien de la nature, j'ai présumé que le texte étoit altéré, comme il l'est en beaucoup d'autres endroits. Alors j'ai tâché de deviner quel mot pouvoit avoir été corrompu,

changé ou omis. J'ai enfin soupçonné qu'au lieu de *sapientiam*, il y avoit peut-être autrefois *senectutem*. Ce changement que je suppose n'est pas aussi extraordinaire qu'il le semble d'abord. On fait que beaucoup de copistes ne peignoient pas bien. Il n'est donc pas impossible que dans un très-ancien manuscrit le mot *senectutem* se soit trouvé écrit de manière qu'on ait cru voir le mot *sapientiam*, qui probablement s'est conservé dans toutes les copies faites depuis ; mais je n'en ai vu aucune.

Par curiosité, j'ai prié quelques personnes d'écrire rapidement la phrase de *Pline*, mais avec le mot *senectutem*. Dans l'une de ces écritures, on pouvoit lire *sapientiam*, ou au moins entrevoir ce mot.

J'ajouterai que j'ai vu il n'y a pas trois mois, dans un original manuscrit, le mot *volcan* peint de manière qu'on pouvoit lire fort distinctement *roseau* ; & le copiste en effet avoit lu ainsi, & l'avoit mis dans la copie.

Suivant mon hypothèse, le passage se liroit ainsi : *Atque etiam morbus est aliquis, per senectutem mori* : c'est-à-dire, C'est même une espèce de maladie que de mourir de vieillesse.

Si je donnois une édition de *Pline*, je me garderois bien de faire disparaître du texte le mot *sapientiam*, & de le remplacer par le mot *senectutem*. Mais je pourrois au moins proposer ma correction. Elle s'accorde parfaitement avec l'idée qu'on s'est faite, il y a déjà bien des siècles, du genre de mort des vieillards.

En effet, *Térence* fait dire à un vieillard : *Senectus ipsa est morbus*. PHORM. act. iv. sc. j. v. 9. *La vieillesse elle-même est une maladie.*

Aristote est cité comme ayant dit la même

chose ; mais je ne sais dans quel endroit de ses ouvrages.

Galien a dit depuis ; τοῦτο (γῆρας) νόσον ἤδη λέγουσι ἔτιος. *Senectutem quidam vocant morbum.* De sanit. tuend. lib. j. Edit. gr. Frob. Basil. tom. iv. pag. 223. lin. 20. *Quelques-uns appellent la vieillesse une maladie.*

Plus loin, le même médecin s'exprime encore ainsi : γῆρας... ὃ δὲ δοκεῖ εἶναι νόσημα φυσικόν. *Senectus, quæ quibusdam morbus naturalis esse videtur.* De sanit. tuend. lib. vj. pag. 277. lin. ult. *La vieillesse que quelques-uns regardent comme une maladie naturelle.*

Ce ne sont pas les seuls écrivains qui aient appelé la vieillesse une espèce de maladie. Mais il seroit inutile de rassembler ici tous les passages qu'on pourroit trouver. Ceux que nous avons rapportés suffisent pour notre objet.

SÉANCE PUBLIQUE.

La Société royale de médecine a tenu, le 7 mars 1786, son assemblée publique au Louvre, dans l'ordre suivant. A l'ouverture de la Séance, le Secrétaire perpétuel a dit :

1. Constitution atrabilieuse.

La Société avoit proposé dans la séance publique du 2 mars 1784, pour sujet du Prix de la valeur de 600 livres, fondé par le Roi, la question suivante: *Des quatre Constitutions annuelles admises par les Anciens, & qui font la*

576 SÉANCE PUBLIQUE

*Catarrhale, l'Inflammatoire, la Bilieuse & l'Atro-
bilaire, les trois premières étant connues & bien
déterminées, on demande si la quatrième a une
existence distincte, & quelle est son influence dans
la production des maladies épidémiques.*

Parmi les Mémoires envoyés au concours,
la Société royale en a distingué deux, entre
lesquels elle a partagé le Prix. Elle a adjugé la
première Médaille d'or, de la valeur de 300 li-
vres, à M. Mezler, docteur en médecine &
physicien de la ville impériale de Gengen-
bach, auteur du Mémoire envoyé avec cette
épigraphe :

*Quod natura distavit, systema non illico turban-
dum, si quâ forsan parte ob cognitionis humanæ
angustiam hiat. GAUB. Inst. Path.*

La seconde Médaille d'or, de la valeur de
300 livres, a été décernée à M. Jeunet, do-
cteur en médecine de l'université de Besançon,
résident à Chatel-Blanc en Franche-Comté,
auteur du Mémoire, ayant pour épigraphe
ces paroles de Cicéron :

*Opinionum commenta delet dies, naturæ verò ju-
dicia confirmat. CICER. De Natur. Deor.*

MM. Mezler & Jeunet ont déjà été couron-
nés par la Société royale.

L'Accessit a été accordé à l'Auteur du Mé-
moire, ayant pour épigraphe le passage sui-
vant d'Hippocrate :

*Homini autem corpus in se sanguinem & pituitam
& bilem duplicem, flavam nempe & nigram
continet, &c. &c. HIPPOCR. de Natur. human.
Lib. Interp. A. F. OES. pag. 225.*

L'Auteur de ce Mémoire ne s'est point fait connoître.

II. *Maladies nerveuses.*

La Société avoit proposé dans sa Séance publique du 31 août 1784, pour sujet du prix de la valeur de 600 livres, fondé par le Roi, la question suivante :

Exposer quels sont les caractères des maladies nerveuses proprement dites, telles que l'hystéricisme, l'hypochondriacisme, &c. jusqu'à quel point elles diffèrent des maladies analogues, telles que la mélancholie; quelles sont leurs causes principales, & quelle méthode l'on doit employer en général dans leur traitement.

Ce prix a été décerné à M. Jean-Pétersen-Michell, docteur en médecine, membre de la Société d'Utrecht, résident à Amsterdam, & qui a déjà remporté un de nos prix; le Mémoire qu'il a envoyé porte pour épigraphe ce passage de *Baglivi* :

*Si alicubi, certè in medicinâ multa scire oportet
& pauca agere; &c. BAGLIVI. Prax. med.
lib. 2, cap. xj.*

L'Auteur de ce Mémoire écrit en latin, a traité la question avec beaucoup d'étendue, d'érudition & de clarté.

L'accessit a été accordé à M. Moubllet-Gras, déjà couronné dans une de nos Séances publiques. Le Mémoire qu'il a envoyé, porte pour épigraphe le vers suivant :

Qui numeret morbos, idem numerabit arenam.
FRAGUERI Carm. schol. platon. p. 250.

III. *Maladies des enfans.*

La Société avoit proposé dans sa Séance publique du 31 août 1784, pour sujet d'un prix de la valeur de 600 livres dû à la générosité d'un particulier qui n'a pas voulu se faire connoître, la question suivante :

Déterminer par l'observation quelle est la cause de la disposition aux calculs, & autres affections analogues, auxquelles les enfans sont sujets ; si cette disposition dépend des vices de l'ossification ; & quels sont les moyens de les prévenir & d'en arrêter les progrès.

Ce Prix a été décerné à M. Jacquinelle, chirurgien-major du régiment d'Agenois, auteur du Mémoire ayant pour épigraphe ce passage de *Baglivi* :

Multa homines in Museis excogitant, &c.

La Société a remarqué quelques articles, dont elle a été satisfaite, dans un Mémoire ayant pour épigraphe ces paroles : *Vi contrahili sit vita* ; elle invite l'auteur à écrire avec plus de clarté & avec plus de précision.

IV. *Maladies des troupes.*

La Société avoit proposé dans sa Séance publique du 31 août 1784, pour sujet d'un Prix consistant en une médaille d'or de la valeur de 400 livres, dû à la bienfaisance d'un militaire qui n'a pas voulu se faire connoître, le programme suivant :

Exposer quelles sont relativement à la température de la saison & à la nature du climat, les précautions à prendre pour conserver, après une

campagne , la santé des troupes qui rentrent dans leurs quartiers , & pour prévenir les épidémies dont elles y sont ordinairement attaquées.

Parmi les Mémoires envoyés , la Société en a remarqué deux , auxquels elle a distribué le Prix dans l'ordre suivant :

Elle a décerné : 1°. une médaille d'or de la valeur de 300 livres , à M. *Craifine* , médecin de l'hôpital militaire , &c. à Lille. 2°. Une médaille d'or de la valeur de 100 livres , à M. *Party* , chirurgien - major en chef de l'hôpital militaire de Brest , auteur du Mémoire ayant cette épigraphe :

Difficile est propriè communia dicere

HORAT. Ars Poet.

V. *Epidémies.*

En annonçant dans la Séance publique du 26 août 1783 , qu'une somme de 4000 livres seroit distribuée aux Auteurs des meilleurs Mémoires sur les épidémies & sur la constitution médicale des saisons , la Société se réserva le droit d'employer une partie de ce fonds pour servir aux frais de plusieurs Prix , qui devoient être proposés sur des sujets analogues à ce genre d'observations ; c'est ce qu'elle a fait , en décernant deux Prix , chacun de 600 livres , l'un sur l'usage du quinquina dans le traitement des fièvres rémittentes , l'autre sur la constitution atrabilieuse. Il reste donc maintenant une somme 2800 livres , dont la distribution aura lieu dans la Séance publique du 29 août 1786 , conformément au programme de 1783 ; la Société invite ceux qui ont commencé à recueillir des observations sur les épi-

démies, ou sur les épizooties, & sur la constitution médicale des saisons, à les compléter & à les lui faire parvenir, pour ce concours, avant le premier juin de cette année.

VI. *Médecine pratique*

La Compagnie a plusieurs fois adjugé des Prix aux Auteurs des Mémoires qui lui ont été adressés sur divers objets de Médecine-Pratique. Cette année elle en a reçu un, dont les Commissaires ont rendu le compte le plus avantageux, & qui lui a paru mériter toute son attention. Il contient des observations de Médecine-Pratique suivies de l'histoire des épidémies, des petites véroles qui ont régné à Montpellier depuis 1746 jusqu'en 1770, par M. C. *Chaptal*, docteur en médecine de l'université de Montpellier. M. J. A. *Chaptal*, docteur en médecine de la même université, neveu du précédent, & notre correspondant, l'a aidé dans la rédaction de cet ouvrage. La Société voulant donner à M. C. *Chaptal*, qu'une expérience longue & réfléchie dans la pratique de notre art rend très-recommandable, une marque publique de son estime, lui a décerné une médaille d'or de la valeur de 100 liv.

VII. *Topographie médicale.*

Le grand travail que la Société a entrepris, conformément aux ordres du Roi, sur la topographie médicale du royaume, avance chaque jour par les travaux de nos correspondans, dont nous ne saurions assez louer le zèle. Depuis la dernière Assemblée du 30 août 1785, la Société a reçu plusieurs Mémoires, parmi lesquels

quatre lui ont paru sur-tout devoir être remarqués.

Elle a adjugé le premier Prix, consistant en une médaille d'or de la valeur de 100 liv. à M. *Picard*, docteur en médecine à Troyes en Champagne, auteur d'un mémoire sur la topographie médicale de cette ville & des environs. La Société a été très-satisfaite de ce travail dont le plan est bien conçu, & les détails soigneusement exécutés.

Le second Prix consistant en une médaille d'or de la même forme que le jetton ordinaire de la Compagnie, a été adjugé à M. *Terrède*, docteur en médecine, auteur d'un Mémoire sur la topographie médicale de la ville & du canton de Laigle, où il réside.

Deux Mémoires méritent qu'on en fasse une mention honorable.

Le premier sur la topographie médicale de Vannes, a été envoyé par M. *Aubry*, docteur en médecine, résident dans ladite ville.

Le second sur la topographie médicale de la ville de Sultz, en Haute-Alsace, a été adressé par M. *Beltz*, docteur en médecine, dont M. *Beiger*, docteur en médecine, aussi résident à Sultz, a été le coopérateur pour toute la partie de ce Mémoire qui concerne l'agriculture.

VIII. Population.

M. *Raymond*, associé régnicole à Marseille, a envoyé précédemment un Mémoire sur la topographie de cette ville, qui a été publié dans nos recueils, & que l'on peut regarder sous plusieurs rapports comme un modèle dans ce genre de recherches. M. *Raymond* a étendu ce travail à une partie de la Provence.

Il en a déterminé la population , comparative-
ment avec le site & les diverses autres circon-
stances des lieux dont il a parlé. On doit con-
sidérer ce second Mémoire comme un sup-
plément à celui de 1779. Nous invitons nos
correspondans à recueillir, à l'exemple de M.
Raymond, toutes les connoissances propres à
éclairer sur les divers états de la population
des cantons dont ils nous adresseront la topo-
graphie.

La Société lui a décerné une médaille d'or
de la valeur de 50 liv.

La Société n'a encore reçu qu'un très-petit
nombre de Mémoires sur la topographie des
côtes & des pays voisins de la mer ; elle invite
les médecins & physiciens qui y résident, à
s'en occuper.

Tous les Mémoires & Observations seront
adressés, ainsi qu'il est d'usage, à M. *Vicq-*
d'Azyr, secrétaire perpétuel de la Société, sous
le couvert de monseigneur le Contrôleur gé-
néral des finances, dans le département & sous
les auspices duquel se fait cette correspondance.

*PRIX Proposés dans la Séance publique
de la Société royale de médecine tenue
au Louvre, le 7 mars 1786.*

I. Maladies du système lymphatique.

La Société propose pour sujet du Prix de la
valeur de 600 liv. fondé par le Roi, la question
suivante :

Rechercher quelles sont les maladies dont le sy-

système des vaisseaux lymphatiques est le siège immédiat, c'est-à-dire, dans lesquelles les glandes, les vaisseaux lymphatiques & le fluide qu'ils contiennent sont essentiellement affectés; quels sont les symptômes qui les caractérisent, & les indications générales qu'elles offrent à remplir?

Il y a long-temps que l'on parle de la lymphe, & que l'on dit vaguement que ce fluide est vicié. Il est temps de donner à ces expressions une juste valeur. Les glandes & les vaisseaux lymphatiques sont à présent bien connus & ont été décrits par des anatomistes célèbres (a). On sait que ces vaisseaux sont tous absor-

(a) Parmi les ouvrages les plus modernes, *Voyez* :

1°. *De Venis Lymphaticis & de earum origine*, Edimb. 1757; par M. A. MONRO.

2°. *Medical Commentaries* by WILLIAM HUNTER, 4°, Lond. 1762.

3°. *Diverses observations* de MECKEL, Acad. royale de Berlin.

4°. La grande physiologie DE HALLER.

5°. *Experimental inquiries containing a Description of the Lymphatic System in the human subject and in other animals, illustrated with plates... together with observations on the lymph and the changes which it undergoes in some Diseases*; by WILLIAM HEWSON, 8°. Two Vol. 1770, 1774. *Voyez* aussi la suite de cet ouvrage, par FALCONAR, 8°. London, 1777.

6°. La Description anatomique & physiologique des vaisseaux lactés & lymphatiques; par MM. VERNER & FELLER, *Leipsick*.

7°. *The History of the Absorbant System; Part the First, Chylography*, by JOHN SCHELDON, 4°. London, 1784.

En rassemblant ce qui se trouve dans ces différens ouvrages, on aura une Description complète de tout le système lymphatique.

bans ; & qu'ils s'ouvrent dans les cavités & sur les différentes surfaces du corps humain : on fait qu'ils forment un système vasculaire très-étendu ; que la plupart des virus dont le corps est infecté , suivent la direction de ces vaisseaux & de ces glandes , & que par conséquent le fluide qu'ils contiennent reçoit souvent la première impression des causes morbifiques ; que ces vaisseaux sont les instrumens d'un grand nombre de métastases ; qu'ils remplissent une grande partie des fonctions les plus importantes attribuées au tissu cellulaire , dont les lamès soutiennent une prodigieuse quantité de ces vaisseaux ; qu'ils pompent toutes sortes de fluides depuis les plus subtils jusqu'aux plus grossiers , c'est-à-dire , les vapeurs animales , les molécules aqueuses , l'air extravasé , la bile , la graisse , le sang , le lait , le pus , les diverses matières épanchées , &c. &c. On fait que ces vaisseaux deviennent variqueux comme les veines sanguines , qu'ils s'obstruent , qu'ils se rompent , qu'ils sont en général très-irritables , & qu'un des effets des stimulans est de rétablir leur ton lorsqu'ils sont relâchés.

En appliquant ces connoissances positives à la pratique de notre art , il en résultera des notions précises sur la nature & le caractère des maladies propres au système lymphatique , & à la lymphe , c'est-à-dire , au fluide renfermé dans les glandes & dans les vaisseaux lymphatiques. On connoîtra l'influence de ce système sur les opérations de la nature considérées dans les diverses affections morbifiques , & on substituera des idées exactes à la théorie vague , & aux expressions indéterminées que l'on a adoptées jusqu'ici.

Ce Prix, consistant en une médaille d'or de la valeur de 600 liv., sera distribué dans la séance publique du Carême 1789. La Société a cru ce délai nécessaire pour donner aux auteurs le temps que ce travail exige. Les mémoires seront remis avant le premier janvier 1789; ce terme est de rigueur.

10 xiiij

II. *Maladie aphtheuse des nouveau-nés.*

La Société propose pour sujet d'un Prix de la valeur de 600 liv., la question suivante :

Rechercher quelles sont les causes de la Maladie Aphtheuse, connue sous les noms de MUGUET, MILLET, BLANCHET, à laquelle les enfans sont sujets, sur-tout lorsqu'ils sont réunis dans les hôpitaux, depuis le premier jusqu'au troisième ou quatrième mois de leur naissance; quels en sont les symptômes, quelle en est la nature, & quel doit en être le traitement, soit préservatif, soit curatif?

Cette maladie se présente dans deux circonstances différentes : 1^o Dans les hôpitaux, où elle est contagieuse & très-funeste, comme on l'observe à Paris dans l'hospice de Vaugirard, & sur-tout dans l'hôpital des Enfans-Trouvés : 2^o Dans les campagnes, parmi les enfans qui en ont été infectés dans les hôpitaux avant d'avoir été remis aux nourrices. On pourra consulter à ce sujet les Observations de M. Colombier, notre confrère, insérées dans les Mémoires de la Société royale de Médecine, année 1779, pag. 181, & celles de M. Doublet, docteur en médecine de la Faculté de Paris, *Journal de Médecine*, mai 1785, pag. 181. Il est intéressant de réunir les connoissances acquises

sur cette maladie dans les grandes villes , soit du royaume , soit des pays étrangers ; d'en comparer entre elles les diverses nuances , & d'en connoître les variétés ; de rechercher si les enfans qui n'en ont point reçu le germe dans les hôpitaux sont cependant quelquefois atteints d'une maladie aphtheuse du même genre ; si cette contagion n'a son foyer que dans les lieux où les enfans sont réunis en grand nombre ; & si ceux qui en sont attaqués chez les nourrices peuvent la communiquer aux autres enfans allaités dans les campagnes , qui n'ont point séjourné dans les hôpitaux.

Ces différentes recherches méritent toute l'attention des médecins , que nous invitons à s'en occuper. Comme il n'y en a qu'un petit nombre qui aient eu occasion de voir cette maladie aphtheuse dans les hôpitaux , nous prions tous ceux qui ont recueilli des observations isolées à ce sujet, de nous les adresser : la Société leur décernera des Prix d'encouragement proportionnés au mérite de leurs travaux ; elle est autorisée à faire cette annonce.

Ce Prix sera distribué dans la séance publique de la fête de S. Louis 1787 , & les Mémoires seront remis avant le premier mai de la même année.

III. Scrophules.

La Société propose , pour sujet d'un Prix de la valeur de 600 liv. , le Programme suivant :

Déterminer quelles sont les circonstances les plus favorables au développement du vice scrophuleux, & rechercher quels sont les moyens, soit diététi-

quès, soit médicaux, d'en retarder les progrès, d'en diminuer l'intensité, & de prévenir les maladies secondaires dont ce vice peut être la cause.

Le vice scrophuleux souvent héréditaire, se manifeste sur-tout dans l'enfance. Les glandes & les vaisseaux lymphatiques paroissent en être le siège, & la nature de l'acrimonie qui lui est propre, n'a pas encore été déterminée. Il se complique souvent avec le *rachitis*. On se souviendra sur-tout ; 1^o que ce vice est plus fréquent & se développe avec plus de rapidité dans les grandes villes que par-tout ailleurs ; 2^o qu'il donne lieu à des affections secondaires dont l'engorgement des glandes de la poitrine & du ventre est la cause. C'est sur ces deux points que la Société désire de fixer l'attention des concurrens. La nature, les espèces & le traitement des scrophules ont été le sujet d'un grand nombre d'ouvrages & de plusieurs Programmes. Les auteurs, sans s'interdire tout-à-fait cet examen, dont ils ne s'occuperont que d'une manière accessoire, insisteront principalement sur la recherche des causes qui accélèrent les progrès du vice scrophuleux, & sur celle des moyens, soit diététiques, soit médicaux propres à les retarder ; & après avoir déterminé à quelles maladies ce vice dispose, ils rechercheront comment on peut les prévenir. Sans doute, il y a des soins particuliers à prendre dans le traitement des écrouelles, lorsque le mal est dans toute sa vigueur pour l'éloigner des viscères, & pour s'opposer à ses ravages intérieurs desquels dépendent les affections secondaires, qui peuvent en être la suite. Les concurrens ne négligeront point cette partie importante du Programme.

Ce Prix sera distribué dans la séance publique du Carême 1788, & les Mémoires seront remis avant le premier janvier de la même année.

Nota. Ces deux Prix, chacun de la valeur de 600 liv., sont dus à la bienfaisance du même citoyen qui a déjà remis, sans se faire connoître, les fonds nécessaires pour trois Prix proposés, d'après ses vues, dans les séances précédentes, sur le traitement des maladies des enfans.

IV. *Maladies des armées.*

La Société propose, pour sujet d'un quatrième Prix de la valeur de 600 liv. la question suivante :

Déterminer quelles sont, relativement à la température de la saison, & à la nature du climat, les précautions à prendre pour conserver la santé d'une armée vers la fin de l'hiver, & dans les premiers mois de la campagne; à quelles maladies les troupes sont le plus exposées à cette époque, & quels sont les meilleurs moyens de traiter & de prévenir ces maladies?

Ce Prix est le quatrième que la Société propose pour remplir les vues bienfaisantes d'un militaire distingué, qui en a fait les frais & qui n'a pas voulu se faire connoître. Les trois premiers Prix proposés ont été relatifs aux maladies des troupes dans l'été, dans l'automne, & dans l'hiver; la Société les a distribués dans ses séances précédentes. Le travail qu'elle demande aujourd'hui, complètera le code d'Hygiène militaire, qui doit résulter de ces recherches.

Les concurrens insisteront principalement sur
le

le choix des alimens qui conviennent le mieux aux troupes vers la fin de l'hiver, & jusqu'au moment où il est possible de leur procurer des légumes; & ils exposeront les procédés les plus utiles & les plus sûrs, pour donner à une armée qui entre en campagne, toute la force & la santé nécessaires au succès de ses entreprises.

Ce Prix sera distribué dans la séance publique de la fête de S. Louis 1787, & les Mémoires seront envoyés avant le premier mai de la même année.

Les Mémoires qui concourront à ces Prix, seront adressés francs de port à M. VICQ-D'AZYR, secrétaire perpétuel de la Société, rue des Petits-Augustins n^o 2, avec des billets cachetés, contenant le nom de l'auteur & la même épigraphe que le Mémoire.

V. Epidémies & constitution médicale.

La description & le traitement des maladies épidémiques, & l'histoire de la constitution médicale de chaque année, sont le but principal de l'institution de la Société, & l'objet dont elle s'est le plus constamment occupée. Elle invite les médecins, les chirurgiens, & les artistes vétérinaires, à l'informer des différentes épidémies ou épizooties régnantes, & à lui envoyer des observations sur la constitution médicale des années. Les Prix annoncés dans un Programme particulier du 26 août 1783, & qui sont dus en partie à la bienfaisance du Gouvernement, seront distribués dans la séance publique du 29 août 1786, aux auteurs des meilleurs Mémoires sur ces différens sujets.

VI. *Topographie médicale.*

La Société invite les médecins, les chirurgiens, & en général les physiciens à lui adresser des mémoires sur la topographie médicale des lieux qu'ils habitent. Les intentions du Roi, notifiées à la Société royale de Médecine, par M. le Contrôleur-Général des finances, dans une lettre en date du 14 septembre 1785, sont que la Société royale suive avec la plus grande activité des recherches qui doivent servir à la rédaction de la topographie médicale du royaume. La Société continuera de distribuer des prix aux auteurs des meilleurs Mémoires envoyés sur ce sujet.

VII. *Correspondance.*

La Société croit devoir rappeler ici la suite des recherches qu'elle a commencées; 1°. sur la météorologie; 2°. sur les eaux minérales & médicinales; 3°. sur les maladies des artisans; 4°. sur les maladies des bestiaux. Elle espère que les médecins & physiciens régnicoles & étrangers voudront bien concourir à ces travaux utiles, qui seront continués pendant un nombre d'années suffisant pour leur exécution. La compagnie fera, dans ses Séances publiques, une mention honorable des observations qui lui auront été envoyées, & elle distribuera, comme elle a fait jusqu'ici, des médailles de différente valeur aux auteurs des Mémoires qui seront jugés les meilleurs sur ces différentes matières.



Tableau contenant la suite de tous les Programmes, ou sujets de Prix proposés par la Société royale de médecine, avec les époques auxquelles les Mémoires doivent être remis.

PREMIER PROGRAMME.

Prix de 600 liv. dont la distribution a été différée, proposé dans les Séances des 31 août 1784, & 30 août 1785. *Déterminer quels avantages la médecine peut espérer des découvertes modernes sur l'art de reconnoître la pureté de l'air par les différens eudiomètres.* Les Mémoires seront envoyés avant le premier juillet 1787.

DEUXIEME PROGRAMME.

Prix de 600 liv. fondé par le Roi, dont la distribution a été différée, proposé dans les Séances des 11 mars 1783, & 31 août 1784. *Déterminer quels sont les rapports qui existent entre l'état du foie & les maladies de la peau; dans quels cas les vices de la bile, qui accompagnent souvent ces maladies, en sont la cause ou l'effet; indiquer en même temps les signes propres à faire connoître l'influence des uns sur les autres, & le traitement particulier que cette influence exige?* Les Mémoires seront envoyés avant le premier mai 1786.

TROISIEME PROGRAMME.

Prix de 600 liv. fondé par le Roi, & proposé dans la Séance du 15 février 1785. *Déterminer,*

par l'examen comparé des propriétés physiques & chimiques, la nature des laits de femme, de vache, de chèvre, d'ânesse, de brebis & de jument. Les Mémoires seront envoyés avant le premier mai 1786.

QUATRIÈME PROGRAMME.

Prix de 800 liv. dû à la bienfaisance de M. Lenoir, conseiller d'État, bibliothécaire du Roi, associé libre de la Société royale de médecine, proposé dans la Séance du 11 mars 1783, & dont la distribution a été différée dans celle du 15 février 1785. *Exposer, 1°. quelles sont parmi les maladies, soit aiguës, soit chroniques, celles qu'on doit regarder comme vraiment contagieuses; par quels moyens chacune de ces maladies se communique d'un individu à un autre; 2°. quels sont les procédés les plus sûrs pour arrêter les progrès de ces différentes contagions?* Les Mémoires seront envoyés avant le premier mai 1787.

CINQUIÈME PROGRAMME.

Prix de 600 liv. fondé par le roi, & proposé dans la Séance du 30 août 1785. *Déterminer dans quelles espèces & dans quel tems des maladies chroniques la fièvre peut être utile, & avec quelles précautions on doit l'exciter ou la modérer dans leur traitement.* Les Mémoires seront envoyés avant le premier janvier 1787.

SIXIÈME PROGRAMME.

Prix de 600 liv. fondé par le roi, & proposé dans la Séance du 7 mars 1786. *Déterminer quelles sont les maladies dont le système des vaisseaux lymphatiques est le siège, c'est-à-dire, dans lesquelles les glandes, les vaisseaux lymphatiques*

PAR LA SOC. ROYALE DE MED. 593

tiques & le fluide qu'ils contiennent sont essentiellement affectés ; quels sont les symptômes qui les caractérisent , & les indications qu'elles offrent à remplir. Les Mémoires seront envoyés avant le premier janvier 1789.

SEPTIÈME PROGRAMME.

Prix de 600 liv. proposé dans la Séance du 7 mars 1786. Rechercher quelles sont les causes de la maladie aphteuse connue sous les noms de Muguet, Millet, Blanchet, à laquelle les enfans sont sujets, sur-tout lorsqu'ils sont réunis dans les hôpitaux, depuis le premier jusqu'au troisième ou quatrième mois de leur naissance ; quels en sont les symptômes, quelle en est la nature, & quel doit en être le traitement, soit préservatif, soit curatif. Les Mémoires seront envoyés avant le premier mai 1787.

HUITIÈME PROGRAMME.

Prix de 600 liv. proposé dans la Séance du 7 mars 1786. Déterminer quelles sont les circonstances les plus favorables au développement du vice scrophuleux, & rechercher quels sont les moyens, soit diététiques, soit médicaux, d'en retarder les progrès, d'en diminuer l'intensité, & de prévenir les maladies secondaires dont ce vice peut être la cause. Les Mémoires seront remis avant le premier janvier 1788.

NEUVIÈME PROGRAMME.

Prix de 400 liv. proposé dans la Séance du 7 mars 1786. Déterminer quelles sont, relativement à la température, de la saison & à la nature du climat, les précautions à prendre pour con-

servir la santé d'une armée vers la fin de l'hiver ; & dans les premiers mois de la campagne ; à quelles maladies les troupes sont le plus exposées à cette époque, & quels sont les meilleurs moyens de traiter ou de prévenir ces maladies. Les Mémoires seront reçus avant le premier mai 1787.

Ceux qui enverront des Mémoires ou Observations pour concourir aux Prix d'émulation, relativement à la constitution médicale des saisons, aux épidémies & épizooties, à la topographie médicale, à l'analyse & aux propriétés des eaux minérales, & autres objets dépendans de la Correspondance de la Société, les adresseront à M. *Vicq-d'Azyr*, par la voie ordinaire de la Correspondance, & ainsi qu'il est d'usage depuis l'établissement de cette Compagnie ; c'est-à-dire, avec une double enveloppe : la première, à l'adresse de M. *Vicq-d'Azyr* ; la seconde, ou celle extérieure, à l'adresse de monseigneur le Contrôleur général des Finances, à Paris, dans le département & sous les auspices duquel se fait cette Correspondance.

ORDRE des lectures qui ont été faites dans l'assemblée publique de la Société royale de Médecine, le 7 mars 1786, après l'annonce & la distribution des Prix.

M. *Desperrières* a lu des observations sur la maladie appelée, *Danse de Saint-Guy.*

M. *de la Porte* a lu des réflexions rédigées avec M. *Vicq-d'Azyr*, sur le plan que la Société

doit suivre dans la rédaction générale des observations qui lui sont adressées sur les épidémies.

Le secrétaire a lu des notices sur la vie & les ouvrages de MM. *Alexandre*, *Dianny're*, *Démery*, *Rose* & *Darluc*, associés regnicoles, & correspondans de la Société.

M. *Chamferu* a lu des observations sur la nyctalopie ou aveuglement de nuit.

M. *de Fouchy* a lu un Mémoire sur l'analyse des eaux minérales d'Enghien, & sur celle des eaux minérales sulphureuses en général.

M. *Vicq-d'Azyr*, secrétaire perpétuel, a terminé la séance par la lecture de l'éloge de M. *Van-Daeveren*, professeur de médecine à Leyde, associé étranger.

S U J E T S D E S P R I X

*Proposés par l'Académie des sciences,
arts & belles-lettres de Dijon.*

P O U R 1787.

Quelle est l'influence de la morale des gouvernemens sur celle des peuples ?

Cette influence n'est point douteuse, & le philosophe, qui a su lire l'histoire de tous les peuples qui ont couvert la face de la terre, & de tous ceux qui l'habitent de nos jours, n'a pu s'empêcher de la reconnoître.

Il a vu que les principes, qui servoient de base à la conduite des Gouvernemens les uns envers les autres, & envers les peuples qui vivent sous leur autorité, sont toujours devenus la règle de la conduite des peuples eux mêmes.

En demandant quelle est l'influence de la morale des Gouvernemens sur celle des peuples, l'Académie ne demande donc pas qu'on prouve cette influence; mais elle espère qu'on la démontrera par les effets qu'elle a produits; qu'en considérant les peuples dont les mœurs & le caractère se sont, à différentes époques, améliorés ou pervertis d'une manière sensible, on fera saisir le rapport de ces effets à leur cause.

L'Académie, en ne distribuant qu'une de deux Médailles qu'elle avoit proposées pour le Prix, dont le sujet étoit la théorie des vents, a déjà annoncé qu'elle destinoit l'autre à l'Auteur qui, en quelque temps que ce fût, enverroit sur le même sujet un ouvrage fait pour ajouter aux lumières répandues dans le Mémoire couronné au mois d'août dernier.

Elle renouvelle aujourd'hui cette annonce, & avertit que ce Mémoire, dont M. le Chevalier de la Coudraie est l'auteur, ne tardera pas à être imprimé.

Tous les Savans, à l'exception des Académiciens résidens, seront admis au Concours. Ils ne se feront connoître ni directement, ni indirectement; ils inscriront seulement leurs noms dans un billet cacheté, & ils adresseront leurs ouvrages francs de port, à M. *Maret*, docteur en médecine, secrétaire perpétuel; ou à M. *Caillet*, professeur de poésie, secrétaire adjoint, qui recevront jusqu'au 1^{er} avril 1787, inclusivement, les ouvrages envoyés pour concourir au Prix proposé; & en quelque temps que ce soit, ceux qui auront pour objet la théorie des vents.

Le Prix, fondé par M. le marquis DU TERRAIL & par madame DE CRUSSOL D'UZÈS DE

MONTAUSIER son épouse, à présent duchesse DE CAYLUS, consiste en une médaille d'or de la valeur de 300 livres, portant, d'un côté, l'empreinte des armes & du nom de M. POUFFIER, fondateur de l'Académie; & de l'autre, la devise de cette Société littéraire.

Phytonomatotechnie universelle, c'est-à-dire, l'Art de donner aux plantes des noms tirés de leurs caractères; par M. BERGERET, chirurg. de MONSIEUR, Frère du Roi, & démonstrateur de botanique.

DIX-NEUVIÈME CAHIER, FÉVRIER
1786,

Supplément aux six premiers Cahiers.

Le dix-neuvième Cahier de cet intéressant ouvrage, contient les figures des plantes suivantes: *Lichen pulmonaire, L. Lichen cania, L. Lichen prunellier, L. Plantain moyen, L. Plantain herbeaux-puces, L. Plantain persistant, L. Véronique teucriette, L. Véronique à écusson, L. Véronique mouronnée, L. Véronique bécabunga, L. Véronique des champs, L. Véronique serpoline, L.*

Cet Ouvrage se distribue tous les deux mois par Cahiers de douze Planches, & vingt-quatre pages de description.

On souscrit chez { L'AUTEUR, rue d'Antin;
DIDOT le jeune, quai des
Augustins;
POISSON, cloître Saint-Honoré.

La souscription pour le papier de Hollande par année, ou pour six cahiers, est de 108 liv. Celle en papier ordinaire, fig. coloriées, 54 liv. Celle en papier ordinaire, fig. en noir, 27 liv.

Voyez ce que nous avons dit en annonçant les premiers cahiers de cet intéressant & ingénieux Ouvrage, dans les volume lviii, p. 559, — vol. lix, page 477, — vol. lx, pag. 191 & — 393, vol. lxj, pag. 447.

PROSPECTUS d'un ouvrage périodique allemand, sur les différentes branches de la médecine 1786.

Cet ouvrage sera exécuté par une société de médecins, de chirurgiens, de physiciens & de naturalistes, & aura pour titre : *Nouveaux avis littéraires, pour le médecin, le chirurgien & le naturaliste.* A Halle en Saxe ; chez Gebauer, libraire. Il en paroîtra une feuille chaque semaine.

On se propose de faire connoître dans ces nouveaux avis tous les écrits qui s'impriment en Europe sur la médecine, la chirurgie, l'art des accouchemens, la physique, l'histoire naturelle, &c... On donnera un extrait de ces écrits, on indiquera ce qui s'y trouvera de neuf, & on portera des ouvrages un jugement impartial. A la fin de chaque cahier, on ajoutera les promotions, les mutations & les morts des Savans célèbres dans les différentes branches de la médecine, & à la fin une courte biographie.

Les premières feuilles de cet ouvrage ont

dû paroître au commencement de cette année, s'il s'est présenté un nombre suffisant de souscriptions. Le prix de chacune pour toute l'année, est de quatre écus d'empire, à cinq écus le Louis neuf, à deux écus vingt gros le ducat, & à six écus quatre gros la caroline. Chaque souscripteur payera de trois mois en trois mois un écu d'avance.

On souscrit à Halle chez *Gebauer*, & chez les autres libraires de cette ville. Il faut envoyer l'argent *franc de port*.

-
- N^{os} 1, 3, 4, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 14, 15,
16, 17, 18, 19, 20, 22, 23, M.
GRUNWALD.
25, M. J. G. E.
5, 6, 21, 24, M. WILLEMET.
13, M. HUZARD.
-

T A B L E.

- O**BSERVATIONS faites dans le département des
hospitaux civils, année 1786, n^o 3. Par M. Maget,
chirurgien. Page 397
- Observations diverses sur la fièvre putride vermineuse.
Par M. Dufour, 404
- Observations sur des plaies pénétrantes dans la poi-
trine. Par M. Colombier, chir. 437
- Mémoire sur la propriété des eaux de Bourbonne-
les-Bains en Champagne. Par M. Chevalier,
médecin, 448
- Observ. sur l'usage de l'eau à la glace dans le traite-
ment d'une fièvre bilieuse-putride-miliaire. Par M.
J. Lamarque, méd. 460
- Observ. sur des accidens graves, produits par l'appli-
cation mial dirigée du mercure. Par M. Descoutès,
médecin, 474

<i>Observ. sur l'usage de la saponaire dans les maladies véneriennes.</i> Par M. Jurine,	478
<i>Observ. sur une taille au haut appareil.</i> Par M. Esplanou, <i>chir.</i>	487
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de janvier 1786.</i>	490
<i>Observat. météorologiques faites à Montmorency,</i>	494
<i>Observations météorologiques faites à Lille,</i>	295
<i>Maladies qui ont régné à Lille,</i>	497

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

<i>Académie,</i>	500
<i>Médecine,</i>	509
<i>Chirurgie,</i>	521
<i>Vétérinaire,</i>	533
<i>Physiologie,</i>	541
<i>Matière médicale,</i>	548
<i>Physique,</i>	553
<i>Botanique,</i>	555
<i>Chimie,</i>	559
<i>Jurisprudence médicale,</i>	564
<i>Biographie,</i>	568
<i>Passage de Pline,</i>	570
<i>Séance publique de la Société royale de médecine,</i>	575
<i>Prix proposés dans la Séance publique par la Société royale de médecine,</i>	582
<i>Sujets des Prix proposés par l'Académie des sciences, arts & belles-lettres de Dijon,</i>	595
<i>Phytonomatotechnie universelle.</i> Par M. Bergeret,	597
<i>Prospectus,</i>	598

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois de mars 1786. A Paris, ce 24 février 1786.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

De l'Imprimerie de P. F. DIDOT jeune, 1786.